
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01643600 8


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL





ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME SIXIÈME.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur - Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR,
Sur les deux Pièces suivantes.

JUSQU'A présent nous avons examiné en détail les beautés & les défauts de chacune des Pièces de M. de Belloy ; il s'agit maintenant de former de tous ces examens particuliers un résultat général, qui fixe l'idée qu'on doit se faire des talens de M. de Belloy. Remettons sous les yeux du Lecteur le jugement qu'a porté de cet homme célèbre un Journaliste, si supérieur aux autres, & qui par la sûreté de son goût, par l'équité sévère de sa critique, a mérité d'être regardé comme l'organe le plus fidèle des sentimens des Gens de Lettres. Lui rendre hautement cette justice, ce n'est pas, comme on le verra bientôt,

prendre l'engagement d'adopter toutes ſes opinions ; mais c'eſt prendre celui de les diſcuter avec tous les égards dûs à ſon goût, à ſes talens, & à ſes lumières.



JUGEMENT
DE
M. DE LA HARPE,
SUR
M. DE BELLOY,

Tiré du Journal de Politique & de Littérature, N.° 21, du 25 Juillet 1777, pages 397 & suivantes.

» LE Jeudi 10, on a donné la première
» représentation de *Gabrielle de Vergy*, Tra-
» gédie de feu M. de Belloy. Je saisirai cette
» occasion de donner en peu de mots un
» résumé des productions dramatiques de cet
» Ecrivain, qui a eu plus de succès que de
» renommée, & plus d'esprit que de talent.
» Ces sortes de précis raisonnés entrent dans
» le plan de ce Journal, lorsqu'on y parle,
» pour la première fois, d'un Auteur qui a
» eu de la réputation, & le Public impartial
» nous en a su gré.

» A l'égard de ceux qui traitent de satyre
» tout ce qui n'est pas panégyrique, je les

» prierai d'obſerver, que, lorſqu'un Auteur
» n'eſt plus, on ne doit rien conſidérer que
» ſes Ouvrages, qui appartiennent à nos plai-
» ſirs & à notre inſtruction. La vérité, ſans
» doute, ne peut pas bleſſer les morts qui ne
» l'entendent point ; il ſeroit bien étrange
» qu'elle offenſât les vivans, quand elle ne
» les regarde pas.

» M. de Belloy fut de bonne heure paſ-
» ſionné pour le Théâtre ; mais divers obſ-
» tacles l'empêchèrent d'abord de s'y livrer
» autant qu'il l'auroit voulu. Il avoit trente
» ans lorſqu'il vint à Paris faire jouer *Titus*,
» en 1759. Séduit par la réputation qu'avoit
» dans l'Europe l'Ouvrage de Métaſtaſe, il
» ne vit pas la différence d'une Tragédie
» Françoiſe & d'un Opera Italien. Il oublia
» qu'en faveur de quelques morceaux élo-
» quens & pathétiques, on avoit pardonné à
» *la clémence de Titus* de n'être qu'une foible
» copie de Cinna ; qu'on trouvoit bon qu'un
» Etranger imitât un des chef-d'œuvres de
» Corneille ; mais qu'on ne verroit pas vo-
» lontiers ſur notre ſcène ce même chef-
» d'œuvre affoibli & défiguré. Il n'y avoit
» rien dans *Titus* qui ne fût emprunté de ce
» que nous connoiſſions. Le rôle de Sextus
» étoit calqué ſur celui de Titus dans le *Bru-*

» *tus* de M. de Voltaire ; le Titus de M. de » Belloy ne gagnoit pas à être comparé à Au» guste, & Vitellie ne soutenoit pas le paral» lèle d'Emilie. Joignez à cela les longueurs » & les déclamations ; en voilà plus qu'il n'en » falloit pour faire tomber une Pièce, dans » un temps où l'on n'avoit pas encore appro» fondi les moyens de s'arranger des succès » de quinze jours. Vingt Pièces qui ont ob» tenu depuis, cette espèce de succès, ne va» loient pas *Titus*, & sont aujourd'hui ou» bliées comme lui. Mais les amateurs ont » retenu quatre vers de *Titus*, qui furent très» applaudis, & qui resteront comme une » excellente traduction de ces vers fameux de » Métastase, *Siam soli*, &c.

Nous sommes seuls ici : César n'y veut point être :
N'y vois qu'un ami tendre : ose oublier ton Maître.
Dans un cœur tout à toi viens épancher le tien ;
Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

» M. de Belloy imprima son *Titus* avec » cette épigraphe, tirée de Lucain.

Nec tam mea fata premuntur
Ut nequeam relevare caput.

» Cette devise étoit d'un homme qui se sen» toit de la force, & il avoit raison ; mais » dans une longue Préface il attribue sa chûte

» à l'envie & à la cabale, & il avoit tort.

» M. de Belloy se releva dans *Zelmire*, » autre imitation de Métastase. C'est dans » l'*Issipilé* de ce Poëte que se trouvent les si- » tuations qui ont fait réussir la Tragédie de » *Zelmire*, & ce mot si heureux & d'un si » grand effet, *Zelmire est innocente; La Mia* » *sposa è innocente.* Il est vrai que ces situa- » tions sont fondées sur un Roman très-com- » pliqué & très-peu vraisemblable; que le fra- » cas d'événemens incroyables qui surchar- » gent la Pièce nuit beaucoup à l'intérêt, en » blessant trop la raison; que le rôle d'Anté- » nor est d'une bassesse hypocrite, souvent » peu digne de la Tragédie; mais enfin *Zel-* » *mire*, qu'il seroit peut-être difficile de lire, » peut se soutenir sur la scène, quoiqu'elle » n'ait pas eu, lorsqu'on l'a reprise, le même » succès que dans la nouveauté.

» On se souviendra long-temps du *Siége de* » *Calais*, époque remarquable, à bien des » égards, dans l'histoire du Théâtre. Ceux » qui assistèrent à la première réprésentation » peuvent se rappeller que l'effet de la Pièce » fut ce jour-là très-médiocre. Le personnage » d'Harcourt avili devant Edouard, l'ex- » trême foiblesse de ce rôle d'Edouard, la » visite très-inutile qu'il rend à la fille du

» Maire (1), pour differter avec elle fur la » Loi Salique, le vuide abfolu du troifième » acte, tous ces défauts effentiels furent fen- » tis. Mais on applaudit avec juftice le dé- » vouement du fecond acte, qui eft tragique; » la fcène d'Harcourt dans la prifon, au qua- » trième, & le retour des fix Bourgeois dé- » voués au cinquième. On applaudit de beaux » & de grands fentimens, & l'expreffion d'un » patriotifme héroïque. La Pièce eut un pro- » digieux fuccès à Verfailles, & produifit en- » fuite à Paris un enthoufiafme de réfléxion » qui s'échauffa par degrés; & que la mode, » qui fe mêle à tout, porta jufqu'au fana- » tifme. Le mouvement étoit donné, & l'on » ne peut pas prévoir jufqu'où il auroit été, » fans l'événement très-fingulier qui en arrêta » les répréfentations, & qui nous fit perdre » une grande Actrice. Je me fouviens que M. » de Belloy, porté d'ailleurs aux idées triftes » par une fuite de fa conftitution valétudi- » naire & mélancolique, regarda toujours » comme l'effet d'une fatalité attachée à lui » feul, cette révolution fans exemple, qui ar- » rêta fa Pièce dans le moment où elle auroit

(1) Ceci eft une erreur, on a voulu dire la fille du Gouverneur de Calais, Jean de Vienne.

Note de l'Éditeur.

» pu avoir cinquante ou ſoixante répréſenta-
» tions ; il l'imprima, & bientôt, par un retour
» trop ordinaire, on dit trop de mal de cet
» Ouvrage, dont on avoit dit trop de bien.
» Alors s'accomplit à la lettre ce qu'un homme
» de Lettres avoit dit à un homme de la
» Cour, au ſujet du *Siége de Calais.* »*Cette Pièce*
» *qu'aujourd'hui vous exaltez, quelque jour*
» *nous la défendrons contre vous.* En effet, M.
» de Belloy éprouva que les mêmes hommes
» outrent la critique, & exagèrent la louange.
» Il devint d'auſſi bon air d'en dire du mal,
» qu'il avoit été de mode d'en dire du bien.
» On vouloit paſſer pour juge éclairé, comme
» auparavant on avoit voulu paſſer pour bon
» François ; & il en ſera toujours ainſi de la
» plupart des hommes qui n'ont point de ju-
» gement à eux. Le *Siége de Calais* fut repris
» quelques années après, & eut encore du
» ſuccès, parce qu'en effet il en mérite. Malgré
» ſes défauts, c'eſt encore le meilleur Ouvrage
» de l'Auteur. Les beautés qu'il y a ſemées
» lui appartiennent. C'eſt une juſtice que je
» lui rendis, lorſque je travaillois au Mer-
» cure, dans le temps de la repriſe de la Pièce.
» Il y fut d'autant plus ſenſible, qu'alors tout
» le monde n'étoit pas juſte envers lui, &
» qu'il étoit ſûr d'ailleurs que mes louanges

» étoient ſincères. Il crut me devoir des re-
» merciemens que je ne croyois pas mériter,
» & je jugeai par l'impreſſion que faiſoit ſur
» lui l'éloge, de celle que devoit faire la cri-
» tique. Je ne me la permis jamais envers lui,
» tant qu'il a vécu.

» Les applaudiſſemens que reçut la Tragé-
» die de *Gaſton & Bayard*, durent le dédom-
» mager des cenſures trop amères qu'eſſuya
» le *Siége de Calais*; ce n'eſt pas que *Gaſton*
» *& Bayard* fût fait pour réunir les ſuffrages
» des connoiſſeurs; il s'en faut de beaucoup.
» Les deux principaux caractères ſont abſolu-
» ment dénaturés. Le jeune Gaſton a toute la
» ſageſſe, toute la ſupériorité de raiſon qui
» convient à un homme mûr. Bayard a toute
» la violence, toute l'imprudence d'un jeune
» amoureux. On ne reconnoît point le *Che-*
» *valier ſans reproche* dans un homme qui
» veut ſe battre avec ſon Général, lorſque ce
» Général n'a d'autre tort envers lui, que
» d'être aimé d'une femme que Bayard aime
» inutilement. Il reconnoît ſon tort, il eſt
» vrai; il jette ſon épée aux pieds de Ne-
» mours. Mais lorſqu'il s'écrie en même tems:

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte.

» On ne voit plus un Guerrier vertueux,
» un brave homme, ſentant qu'il a fait une

» véritable faute, & mettant dans ſon repen-
» tir la candeur, la ſimplicité de ſa belle
» ame; on ne voit qu'un déclamateur qui
» oublie que la vertu ne dit jamais *contem-*
» *plez-moi*, qu'elle ne dit point d'elle-même
» qu'elle eſt *auguſte*, parce qu'il eſt de ſon
» caractère de croire qu'il n'y a rien de plus
» ſimple que ce qu'elle fait. D'ailleurs, il eſt
» en effet très-ſimple que Bayard qui a eu
» tort, faſſe des excuſes à ſon Général, à un
» Prince, neveu de Louis XII, qu'il a très-
» gratuitement offenſé. Si le Général, ſi le
» Prince avoit eu tort envers Bayard, & lui
» eût ainſi demandé pardon, c'eſt alors que
» la ſcène eût été vraiment théâtrale; c'eſt
» alors que le Prince eût été *auguſte*, & ne
» l'auroit pas dit, mais tout le monde l'au-
» roit dit pour lui. La ſituation forcée d'Eu-
» phémie entre le poignard de ſon père &
» l'épée de ſon amant, & l'inexplicable conſ-
» piration d'Avogare, ſont encore des défauts
» réels à l'examen. Mais l'intérêt de curioſité
» qui règne dans la Pièce, l'eſprit guerrier
» qui l'anime, la pompe militaire qu'on y dé-
» ploye, les noms de Nemours & de Bayard,
» des traits d'élévation, de force, dignes de
» ces grands noms; enfin, l'art même des
» ſituations qui attachent ſur la ſcène, quoi-

» que la raiſon puiſſe les condamner dans le
» cabinet ; voilà ce qui fait le mérite de cet
» Ouvrage, & de tous ceux que l'Auteur a
» composés pour le Théâtre.

» Je ne puis rien dire de *Pierre le Cruel*,
» que l'on n'a joué qu'une fois, & que je n'ai
» point vu. On aſsûre que la chûte de cette
» Tragédie avança la mort de M. de Belloy,
» que le mauvais état de ſa ſanté faiſoit de-
» puis long-temps juger prochaine.

» *Gabrielle de Vergy* eſt la ſeule Pièce où il
» ait eſſayé de traiter & d'approfondir les
» paſſions. Il faut convenir que la nature de
» ſon talent ne le portoit pas à ce genre. On
» a dit de lui avec raiſon que tout ſon talent
» étoit dans ſa tête. Chez lui tout eſt arran-
» gement & combinaiſon ; tous les reſſorts
» ſont ingénieux, mais le plus ſouvent pé-
» nibles, & quelquefois forcés. Il manque ab-
» ſolument de cette fléxibilité d'imagination,
» de cette vérité d'expreſſion, de cette dou-
» ceur de ſtyle, de cette éloquence entraî-
» nante, qualités eſſentielles & indiſpen-
» ſables dans les ſujets de paſſion. Il entend la
» marche du Théâtre, mais il connoît peu
» les mouvemens du cœur humain. On en
» voit un exemple frappant dans le caractère
» de Faïel. Cet homme tourmenté d'une ja-

» lousie furieuse, malheureux de cette seule
» idée que Gabrielle peut en aimer un autre
» que lui, faisant tout pour s'assûrer de ce
» malheur, qui est pour lui le plus grand de
» tous, apprend enfin au second acte, par
» l'aveu même de Gabrielle, qu'en effet elle
» aime Coucy, & qu'elle n'a jamais aimé que
» lui. Cet aveu lui échappe dans le désespoir
» où l'a jettée la fausse nouvelle de la mort
» de Coucy. Cette mort doit sans doute faire
» plaisir à Faïel; mais est-il bien naturel que
» dans le premier moment, où il a été enfin
» bien convaincu de ce qu'il redoutoit comme
» le plus affreux malheur, où il entend qu'il
» n'a jamais été aimé, & que Gabrielle a tou-
» jours vécu pour un autre, cet homme amou-
» reux & jaloux avec rage, se jette aux pieds
» de sa femme avec des transports de joie &
» de tendresse? Son Rival est mort, il est
» vrai, il peut le remplacer quelque jour dans
» le cœur de Gabrielle. Voilà la réfléxion;
» mais le premier mouvement n'est-il pas
» celui de la jalousie, de l'emportement, du
» reproche? Si Faïel n'étoit qu'amoureux,
» sa conduite seroit toute simple; mais il est
» forcené de jalousie, mais il doit finir par des
» crimes monstrueux! Qu'on y réfléchisse,
» & qu'on juge.

» La Pièce, en général, eſt conduite avec
» l'art, que toujours l'Auteur a ſu mettre dans
» ſes Pièces, pour en couvrir les invraiſem-
» blances. Il y en a une bien forte au troi-
» ſième acte, lorſque Faïel, teint du ſang de
» Monlac, entre l'épée à la main en même
» temps que Coucy ſort par un autre côté de
» l'appartement de Gabrielle. On a dit à Faïel
» que Coucy étoit dans le Château. Tous ſes
» gens ſont occupés à le chercher. Des gardes
» ſont répandus par-tout. Il eſt abſolument
» impoſſible que Coucy ne ſoit pas décou-
» vert dans l'appartement de Gabrielle, dont
» toutes les iſſues doivent être entourées au
» moment où Faïel y arrive. Mais on n'eſt
» pas fâché que Coucy échappe aux yeux de
» ſon Rival, & l'on excuſe les moyens. On a
» plus de peine à excuſer la ſcène du qua-
» trième acte, où, pendant la feinte abſence
» de Faïel, qui doit laiſſer tout à craindre
» aux deux Amans, ils ont une converſation
» longue & tranquille, pleine de ſentimens
» exaltés, qui reſſemblent trop aux conver-
» ſations des Héros de la Calprenède. Enfin
» l'on arrive à ce cinquième acte, dont l'effet
» a été ſi extraordinaire, & qui a partagé les
» eſprits, de manière qu'ils ne ſemblent pas
» pouvoir ſe rapprocher. Une partie du Pu-

» blic a applaudi cet affreux ſpectacle ; l'autre
» l'a repouſſé avec horreur. Au moment où
» Gabrielle prend le vaſe qu'elle croit conte-
» nir du poiſon, & apperçoit un cœur ſan-
» glant, pluſieurs femmes ſe ſont évanouies,
» & ont été emportées hors des loges. On
» doit dire à la louange de l'Actrice ſupérieure
» qui a joué ce rôle (Madame Veſtris) que la
» pantomime effrayante de ſon jeu, & l'éner-
» gie de ſon expreſſion étoient portées au
» plus haut dégré. Elle eſt reſtée quelque
» temps immobile de ſaiſiſſement, & a ſorti
» de cet état de ſtupeur par des ſanglots dé-
» chirans, & à moitié étouffés par une dou-
» leur convulſive. L'imitation de la nature
» ſouffrante, & les angoiſſes de l'agonie ne
» peuvent pas aller plus loin. Cependant on
» s'accorde à penſer que l'Auteur a prolongé
» beaucoup trop long-temps cette horrible
» ſituation ; qu'en ſuppoſant qu'on la dût ha-
» zarder, il falloit du moins n'y pas fixer auſſi
» long-temps les yeux. Ce cœur ſanglant re-
» vient dans tous les vers, & il y en a trop
» même pour ceux qui aiment ce ſpectacle ;
» ſi l'on me demande mon avis, j'avoue que
» le ſujet de la Pièce ne me paroît pas heu-
» reux. La ſituation de Gabrielle eſt néceſſai-
» rement monotone, parce que ſon malheur

» est irrémédiable, & qu'il n'y a rien à espé-
» rer ni pour elle, ni pour Coucy. Ainsi la
» Pièce, dénuée de ces alternatives de crainte
» & d'espérance, qui sont l'essence du Drame,
» afflige plus qu'elle n'intéresse. A l'égard du
» cinquième acte, ce n'est pour moi qu'une
» atrocité gratuite qui me dégoûte & me ré-
» volte. La Tragédie peut aller jusqu'à l'hor-
» reur, j'en conviens; mais il faut que des
» forfaits monstrueux tiennent à un grand ob-
» jet, à un grand caractère. Je consens que
» pour régner, Cléopâtre égorge un de ses
» fils, & veuille empoisonner l'autre; que
» Mahomet, avec des desseins encore plus
» grands, immole le père par la main du fils,
» & donne la plus grande & la plus terrible
» leçon des effets du Fanatisme. Mais quand
» ce mari jaloux a tué son rival, s'il en ap-
» porte le cœur à sa femme, le mien se sou-
» lève de dégoût; & je ne vois qu'une féro-
» cité brutale & basse, qu'il ne faut pas plus
» montrer aux hommes qu'on ne leur mon-
» treroit un monstre qui auroit la fantaisie de
» boire du sang humain, comme on le ra-
» conte de quelques scélérats de nos jours. Je
» ne doute pas qu'un pareil spectacle, & celui
» d'un homme roüé, & celui de la question,
» & autres belles choses, ne puissent donner

» des convulſions & des attaques de nerfs aux
» femmes, & même aux hommes. Il y a des
» gens qui vont chercher des émotions à la
» Grève. Je ne crois pas que ce ſoit-là le but
» de la Tragédie; mais s'il y a des perſonnes
» que cela divertiſſe, je ne m'y oppoſe pas,
» & je ne veux point troubler leurs plaiſirs.

» Le ſtyle de la Pièce eſt comme celui de
» toutes les Pièces du même Auteur. Les avis
» ne ſont point partagés là-deſſus. Sa diction
» eſt dure & enflée. Le naturel, l'harmonie,
» la grace, l'élégance, ſont autant de qua-
» lités trop ſouvent étrangères à cet Ecrivain.
» Il écrit en homme d'eſprit, en Rhéteur,
» preſque jamais en Poëte, en homme élo-
» quent. Quelquefois il élève l'ame, rarement
» il parle au cœur. On a remarqué dans Ga-
» brielle de Vergy quelques vers empreints de
» ce naturel qui manque trop ſouvent à M.
» de Belloy, & l'on a pu voir qu'ils étoient
» applaudis bien différemment du reſte : tant
» la vérité conſerve toujours ſon empire!

Hélas! aux cœurs heureux les vertus ſont faciles,

» dit Faïel, en rejettant tous ſes torts ſur
» les tourmens que lui cauſe ſa jalouſie; &
» Gabrielle troublée au moment de revoir
» Coucy,

» Coucy, qu'elle croit mort, dit ces deux
» vers :

Toi, qui ne m'entends plus, hélas ! dès notre
enfance,
C'eſt ainſi que l'Amour m'annonçait ta préſence.

» Tout autre détail ſeroit inutile ſur le
» ſtyle d'une Pièce imprimée depuis long-
» temps «.



OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR,

Sur ce Jugement.

LES disputes des Savans peuvent toujours être utiles, lors même qu'elles ont pour principe l'amour-propre, & pour but la petite gloire de faire triompher son opinion ; il peut résulter de la discussion l'éclaircissement d'une vérité, la réfutation d'une erreur : cette utilité possible du résultat couvre la petitesse réelle du motif, & le ridicule de la vanité est moins apperçu. Il n'en est pas de même des disputes (trop souvent dignes du nom de querelles) qui concernent les matières de goût & de bel-esprit ; comme ces matières offrent peu de vérités incontestables, & sont peu susceptibles de démonstrations rigoureuses ; comme l'arbitraire y domine, le prétexte de l'utilité disparoît, & laisse voir à découvert la vanité des motifs & le jeu des petites passions. On voit clairement que l'agresseur, en supposant même qu'il ne soit point l'ennemi de l'Auteur & de ses opinions, a du moins l'orgueil de vouloir être son juge,

& qu'il croit montrer un goût plus délicat, parce qu'il montre un goût plus difficile. Que ſera-ce ſi la haine éclate, ſi elle aveugle ſur les beautés, ſi elle crée des défauts, ſi le Lecteur peut toujours ſavoir d'avance tous les jugemens que tel critique portera ſur les ouvrages de tel Auteur? Que ſera-ce ſurtout ſi le critique, étendant ce ſyſtême de guerre & de haine, fait profeſſion d'attaquer tout ce qui s'élève, comme Tarquin coupoit les têtes des pavots les plus élevés; s'il s'attache à décrier tous les Ecrivains illuſtres, s'il ne loue que les Auteurs & les écrits obſcurs, & s'il appelle cet oſtraciſme l'art de maintenir le bon goût? le ridicule alors n'a plus de bornes, & ce métier n'a plus de nom. L'on ne conçoit plus ni ceux qui l'exercent, ni ceux qui le favoriſent.

Eh! pourquoi faut-il que dans les Lettres, dans l'empire de l'eſprit & de la raiſon, qui devroit être celui de la vertu, il y ait des perſonnages tels qu'on a imaginé Momus parmi les Dieux, & Therſite parmi les Héros; c'eſt-à-dire, des rieurs ridicules qui n'ont pas mêmes les rieurs pour eux? L'antiquité du moins n'avoit imaginé qu'un Momus & qu'un Therſite; les Therſites littéraires ſe ſont multipliés à tel point que, grace à tant de juges

de la Littérature, bientôt il n'y aura plus de Littérature, parce qu'il est plus facile, & malheureusement plus avantageux, de porter un mauvais jugement sur un Ouvrage, que de produire, sur quelque matière que ce soit, un Ouvrage supportable. Aussi en sommes-nous déjà aux Journaux des Journaux.

Nous ne parlons pas de la Critique qui, dans les mains de l'hypocrisie & de l'intérêt, devient un instrument de délation & de persécution ; ceci méneroit insensiblement jusqu'au crime, & nous ne considérons ici, dans la Critique, que les ridicules dont elle est susceptible.

Les ridicules des Auteurs attaqués, qui ont le malheur de répondre aux Critiques, sont encore plus sensibles & plus aisément saisis ; en général, les chagrins de l'amour-propre irrité sont l'amusement du vulgaire, toujours sot & toujours malin. Un homme d'esprit a dit que nos querelles littéraires sont directement le contraire de ce qui se passoit dans les Jeux du Cirque, où les bêtes combattoient pour le plaisir des hommes ; mais les réponses aux Critiques ont un ridicule réel aux yeux même des gens sensés ; c'est toujours combattre pour les intérêts de son esprit & de son goût, c'est vouloir faire avouer que nous

en avons plus qu'il ne plaît à notre Censeur de nous en accorder; d'ailleurs, quels détails de ridicule & de vanité n'entraînent pas ces querelles? Cette colère, qui n'étant jamais partagée par le Lecteur, devient toujours comique; ces récriminatious moitié odieuses, moitié burlesques,

Ces dédains affectés & si bien démentis,

cette modération toujours promise, & qui échappe toujours : si l'Auteur pouvoit voir toutes ces misères du même œil dont les voit le Lecteur, il seroit guéri pour jamais de la foiblesse de répondre aux Critiques.

Pour montrer dans quels excès peut jetter cette ardeur polémique, nous citerons un seul exemple, parce qu'il regarde un esprit raisonnable & un assez bon Ecrivain; c'est la Réponse de l'Abbé Velly, à quelques objections qui lui avoient été faites par les Journalistes de Trévoux, & par quelques autres Censeurs: dans cette Réponse, placée en forme de Préface à la tête du IIIe Volume de la Nouvelle Histoire de France, l'Auteur, sous une feinte modération, sous une politesse ironique, cache, & cache fort mal, un persifflage sanglant, une fureur d'amour-propre d'autant plus gratuitement ridicule, qu'il ne s'agit là

ni d'eſprit ni de talent, mais de faits & d'érudition, & qu'il n'y a qu'à examiner & vérifier. Ce morceau m'a toujours paru le chef-d'œuvre du mauvais ton & du mauvais goût.

Je ſais que c'eſt encore un problême parmi des Gens de Lettres diſtingués, de ſavoir ſi l'on doit ou non répondre aux Critiques, & que, s'il y a de fortes raiſons pour le ſilence, il y a de grands exemples pour le parti contraire; je ſais que des Ecrivains illuſtres, qui ont pour principe de ne point attaquer, ont pour principe auſſi de repouſſer les attaques, ſuivant la maxime de la Panthère de Phèdre:

Illis revertor hoſtis qui me læſerunt.

Il eſt des hommes privilégiés que la gloire a mis au deſſus des atteintes du ridicule comme de l'envie; craignons de les blâmer dans les choſes mêmes que nous ne croirions pas devoir imiter; diſons avec Racine:

Un long amas d'honneurs rend Théſée excuſable.....
Et je n'ai pas le droit de faillir comme lui.

Diſons avec Quintillien: » *Modeſtè....... &*
» *circumſpecto judicio de tantis viris pronun-*
» *tiandum eſt* «.

Il eſt d'autres Ecrivains que leur obſcurité met, pour ainſi dire, au deſſous même du

ridicule ; ceux-ci peuvent répondre impunément ; peut-être y gagneront - ils d'être un peu moins inconnus : la règle la plus ſûre pour tous les autres, eſt de profiter de la Critique, s'ils le peuvent, & de n'y jamais répondre. Si la Critique eſt injuſte & perſonnelle ; ſi elle eſt l'ouvrage de la haine & de l'envie, c'eſt preſque un précepte de la Morale de n'y pas répondre ; dans tous les cas, c'eſt au moins un bon conſeil de la politique.

Au reſte, obſervons en paſſant, que dans la Pratique, la diſtinction entre la Critique perſonnelle & la Critique littéraire, eſt preſque toujours chimérique. Quoi ! on ſe permettra l'intention manifeſte d'humilier, d'inſulter un Auteur, de le couvrir de ridicule du côté où il a recherché la gloire, & ſous prétexte qu'on ne parle que d'Ecrits & de Littérature, on croira une telle Critique légitime & honnête ! La grande règle, ſur ce point, doit être de ne jamais écrire contre perſonne, du ton dont les loix ordinaires de la politeſſe ne permettroient point de lui parler en face dans la Société. Voilà, ce me ſemble, les notions élémentaires ſur le juſte & l'injuſte en matière de critique ; toutes les fois qu'on paſſe ces bornes, on riſque d'en être puni par la perte de la conſidération & par l'avi-

liſſement perſonnel, inſéparable des ſuccès mêmes de la malignité. Le Public peut encourager la ſatyre, ſoit directe, ſoit indirecte, ſoit perſonnelle, ſoit littéraire; mais il lui eſt impoſſible d'eſtimer le ſatyrique :

Doluere cruento
Dente laceſſiti, fuit intactis quoque cura
Conditione ſuper communi.
HORAT.

Cette doctrine concernant la Critique & les Réponſes aux Critiques, peut être combattue; mais ſi elle eût réglé la conduite de M. de Belloy, & ſi elle eût été ſuivie à ſon égard, il auroit été plus heureux, & ſes ſuccès auroient été plus reſpectés.

Au reſte, les inconvéniens & les écueils dont on vient de parler, ne peuvent plus avoir lieu, lorſqu'il s'agit d'un tiers & d'un Auteur qui ne vit plus. Si, défendre ſes propres Ouvrages eſt, comme nous l'avons dit, une perſonnalité ſuſceptible de ridicule; défendre les Ouvrages d'un ami qui n'eſt plus, eſt une ſorte de devoir qui n'eſt ſubordonné qu'à celui d'être juſte & vrai.

Rien de ce qui vient d'être dit ne peut s'appliquer à la Critique meſurée, honnête & juſte, à beaucoup d'égards, que M. de la

Harpe a faite des Œuvres de M. de Belloy, après la mort de ce Poëte. M. de la Harpe & moi nous ne devons plus à M. de Belloy que la vérité; M. de la Harpe l'a dite tel qu'il la voit, je la dirai telle que je crois la voir. Ni lui, ni moi, ne devons être suspects. J'étois l'ami de M. de Belloy, & je conviens de ses défauts; M. de la Harpe étoit peut-être son rival, & il convient de ses talens; nos opinions ne diffèrent pas essentiellement, nous ne sommes partagés que sur quelques degrés de l'estime que nous reconnoissons l'un & l'autre être dûe à M. de Belloy; nous pouvons nous rapprocher, ou du moins l'intervalle qui nous sépare peut être abandonné à l'opinion.

Raisonner sur ces matières, contre M. de la Harpe ou plutôt avec lui, c'est consulter un Maître & un modèle sur des questions de goût, dont la discussion peut être utile : tout le monde sait quelle est la supériorité de M. de la Harpe dans cette partie, supériorité jointe chez lui à de si grands talens, & qui leur donne tant d'éclat. Annibal disoit à Scipion: » Si je vous avois vaincu, je me mettrois » au dessus & de Pyrrhus & d'Alexandre » même « ; si M. de Belloy avoit égalé M. de la Harpe, par la sûreté du goût & la poésie

continue du ſtyle, à peine auroit-il des Maîtres dans le Genre Dramatique.

Un autre avantage ineſtimable de M. de la Harpe ſur la foule des Cenſeurs, avantage qui tient autant à l'amour de la vérité qu'au goût, c'eſt que dans la Critique la plus ſévère contre les Auteurs, dont il paroît aimer le moins & la perſonne & les Ouvrages, il n'a jamais manqué de louer franchement, & de faire valoir toutes les beautés dignes d'être remarquées. C'eſt cette bonne foi ſi naturelle, mais ſi rare, qui rend ſa Critique ſi redoutable.

Quant à ces Juges ſans miſſion, Gens du monde ou Ecrivains, qui n'ayant point d'idées, exagèrent les idées d'autrui pour faire croire qu'elles leur ſont propres, & qui, parce qu'on a reproché juſtement à M. de Belloy de l'enflure & de la dureté dans quelques-uns de ſes vers, parlent de lui comme on parle de Chapelain ou de Ronſard, & renvoient, pour l'Art Dramatique, au temps des Jodelle, des Hardy & des Garnier, l'homme qui a peut-être connu le mieux le Théâtre, ce feroit manquer à la mémoire de M. de Belloy, ce feroit ſe manquer à ſoi-même que de les réfuter, ils ſont trop loin de l'état de la queſtion. Ils nous fourniront ſeulement ici

l'occasion d'observer que l'exagération affoiblit & dénature tout ; que, par l'abus qu'on a fait de l'hyperbole, le simple positif est devenu plus énergique, plus signifiant que le superlatif ; l'usage du superlatif est presque une négligence de style ; c'est l'expression vague & froide de quelqu'un qui n'a pas le sentiment de ce qu'il dit, ou qui parle avec distraction.

Revenons au jugement que M. de la Harpe porte de M. de Belloy. Nous croyons pouvoir l'accuser d'un peu de sévérité, mais nous ne dirons pas, comme quelques personnes, qu'il vaut mieux pêcher par excès d'indulgence. C'est un très-bon principe en politique & en morale; mais le goût n'est du ressort ni de l'une ni de l'autre, il tient aux sensations, & les sensations sont involontaires : le peu de principes fixes qu'on a recueillis sur le goût, ne sont que le résultat des sensations qui ont paru être générales, & qui ne varient point, ou qui varient peu; le reste est plus ou moins arbitraire, mais toujours involontaire. Ainsi discuter des matières de goût, en quelque genre que ce soit, n'est que rendre compte de ses sensations, & tâcher d'en découvrir les causes.

M. de Belloy, selon M. de la Harpe, a eu

plus de ſuccès que de renommée, & plus d'eſprit que de talent.

Si M. de la Harpe n'entend par *talent* que le talent d'écrire, qu'il doit par toute ſorte de raiſons mettre au premier rang, & s'il entend par *eſprit* l'art d'inventer, de diſpoſer, de combiner, celui de créer de grandes beautés de tous les genres & de tous les caractères ; nous ſommes entièrement de ſon avis. M. de Belloy poſſédoit cet art dans un plus haut dégré que le talent d'écrire. Avec ce qu'on entend ordinairement par *eſprit*, on amuſe, & dans la Tragédie on peut même attacher; mais on n'émeut point, on ne tranſporte point. Ce n'eſt pas avec de l'eſprit, c'eſt avec une ame élevée, forte & ſenſible, qu'on trouve certains traits, certains mots de *Zelmire*, qu'on fait la ſçène *du Dévouement*, qu'on imagine le retour des Bourgeois dans le *Siége de Calais*, qu'on prépare & qu'on exécute la ſcène de la *Réparation* dans *Gaſton & Bayard*, que l'on conçoit même l'idée de l'expoſition de cette Pièce. Ce n'eſt point avec de l'eſprit qu'on fait le cinquième acte de *Titus*, même en ſuivant Métaſtaſe ; c'eſt avec une ame douce & tendre. Mais c'eſt ſurtout avec une ſenſibilité profonde & une ame paſſionnée qu'on trace les portraits de Faïel

& de Gabrielle, & qu'on ſoutient l'intérêt toujours croiſſant de cette dernière Pièce, à laquelle il nous ſemble que M. de la Harpe ne rend pas tout-à-fait juſtice.

M. de la Harpe paroît s'en tenir ſur *Titus* au jugement qu'on a cru avoir porté dans une répréſentation tumultueuſe, la ſeule qui ait été donnée ; il le regarde comme jugé, comme proſcrit, & il croit peut-être le traiter avec indulgence, en obſervant qu'il y a de beaux vers dans cette Pièce : il expoſe très-ingénieuſement, à ſon ordinaire, les raiſons qui ont dû la faire tomber, en ſuppoſant qu'elle ait dû tomber ; mais peut-être s'en eſt-il rapporté à ſa mémoire & à la première impreſſion, ſur ce qui concerne cette Pièce. Nous oſons penſer que, s'il ſe donnoit la peine de la relire, il jugeroit comme nous, que le cinquième acte auroit dû réuſſir, & qu'il y en a peu d'auſſi touchans.

Il nous paroît encore d'une ſévérité un peu exceſſive à l'égard de *Zelmire*, lorſqu'il dit, qu'*il ſeroit peut-être difficile de la lire* ; cette Pièce a les défauts de ſtyle qu'on trouve plus ou moins dans les Pièces de M. de Belloy ; mais des ſituations fortes, un intérêt toujours unique dans ſon objet, malgré la complication & la variété des reſſorts ; une foule

de traits ſentis, des tirades même bien écrites la font lire avec plaiſir.

» Le rôle d'Antenor, dit M. de la Harpe, » eſt d'une baſſeſſe hypocrite, ſouvent peu » digne de la Tragédie «.

Ce jugement peut donner lieu à quelques obſervations.

C'eſt peut-être en général un moyen dangereux d'exciter l'intérêt, que de montrer des perſonnages vertueux, opprimés ou trahis par des méchans; ces derniers perſonnages ſont toujours néceſſairement odieux. Un Philoſophe éloquent a dit qu'il ne concevoit pas le plaiſir qu'on pouvoit prendre à tracer de pareils caractères; il eſt certain que les Mathans, les Narciſſes & leurs ſemblables excitent au Théâtre une indignation qu'un Auteur peut craindre pour l'effet de ſa Pièce, & que les Tragédies qui touchent le plus, ſont celles où les perſonnages intéreſſans ſont malheureux par la force des événemens plus que par le jeu des caractères; mais les ſujets tragiques, où tous les perſonnages ſont vertueux, & où le malheur naît ſeulement du concours des circonſtances, étant aſſez rares, les perſonnages odieux, & ce qu'on appelle les *Tyrans*, ſont d'un uſage commun au Théâtre; il eſt vrai que le grand art de les

employer eſt de ne les pas trop avilir. Mais la fourberie les avilit-elle, & n'eſt-elle pas au rang des vices qu'on peut leur donner dans la Tragédie ? Il paroît qu'on pourroit ſur ce point ériger en principe de goût ce vers de Mahomet :

Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur.

Mahomet trompe Seide, Palmyre, Zopire, tout le peuple, & ne s'avilit point. Narciſſe devient peut-être vil & un peu comique ; il reſſemble peut-être un peu trop à Sbrigani, quand il dit à Britannicus :

Ah ! quelle ame aſſez baſſe !......
C'eſt à vous de choiſir des Confidens diſcrets.

Il ne s'avilit pas un moment dans toute cette ſcène, où il détermine Néron à empoiſonner Britannicus ; il s'élève au contraire à force d'eſprit & d'adreſſe, quand il dit à Néron :

Et l'hymen de Junie en eſt-il le lien ?

Tout dépend donc ici des nuances, il faut ſavoir les choiſir ; il y a de la fineſſe & de la juſteſſe dans l'obſervation de M. de la Harpe, à l'égard d'Anténor : on pourroit en effet trouver quelques détails, où l'expreſſion de ſon hypocriſie n'a peut-être pas aſſez de nobleſſe pour la Tragédie ; mais en général c'eſt

un ſcélérat profond, hardi, fécond en reſſources, que rien ne déconcerte & n'étonne, & très-digne par-là de la Tragédie.

Quant aux perſonnages intéreſſans de la Pièce, c'eſt une règle inviolable qu'ils ne doivent jamais choquer directement la vérité; mais il y a des exemples heureux de menſonges indirects, mis dans la bouche de perſonnages vertueux; alors il faut, ou qu'une ſituation forte les y contraigne, comme quand Joſabet élude les queſtions preſſantes de Mathan ſur Joas, par un emportement qui n'eſt pas tout-à-fait de bonne foi:

Méchant! c'eſt bien à vous d'oſer ainſi nommer, &c.

ou qu'une vérité courageuſe, toujours prête à échapper, perce à travers les voiles dont on s'efforce de la couvrir, comme dans la ſcène où Oreſte paroît devant Egyſte, à titre d'aſſaſſin d'Oreſte même; ou bien il faut que le menſonge couvre une action héroïque, & ſoit couvert lui-même par une équivoque qui tienne de près à la vérité, comme quand Zamti dit à Gengis:

J'ai rempli mon devoir, c'en eſt fait, oui, Seigneur.

Et quand Zelmire dit à Ilus:

Oui, réduite à choiſir de mon père, ou d'Azor....
Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encor.

Hors

Hors de ces cas, qui ſont extrêmement rares, le menſonge eſt indigne d'un perſonnage intéreſſant, & même de ceux des perſonnages qui s'intéreſſent à lui, & c'eſt avec peine qu'on voit Arbate dire à Mithridate :

Xipharès, au moins juſqu'à ce jour,
Seigneur, dans ſes projets n'a point marqué d'amour;

Tandis que Xipharès vient de lui faire confidence de ſon amour pour Monime.

Si l'on dit que ce mot, *dans ſes projets*, eſt une équivoque qui ſauve la vérité, je répondrai que l'équivoque, dans cet endroit, me paroît pire qu'un menſonge formel.

C'eſt avec plus de peine encore qu'on voit Xipharès, lorſqu'il eſt accuſé par Pharnace d'aimer auſſi Monime, dire à Mithridate :

Le croirez-vous, Seigneur, qu'un deſſein ſi coupable.....

Ce mot ſeul eſt un menſonge formel, & ne peut être excuſé que par une raiſon qui n'eſt pas rendue aſſez ſenſible dans la Pièce; c'eſt que Xipharès s'occupe bien moins en cet endroit de ſon danger que de celui de Monime, qu'on accuſe d'être d'intelligence avec lui. Sans cette excuſe, nous avouerions que Xipharès en cet endroit, nous paroîtroit fort au

deſſous de Pharnace, qui du moins a la noble hardieſſe de dire à Mithridate :

Je ne ſaurais chercher une fille inconnue....
Il eſt vrai, mon amour mérite votre haine.

Mithridate lui-même, quoiqu'il ne ſoit pas le perſonnage intéreſſant de la Pièce, paroîtroit trop déroger à la dignité du malheur & à la nobleſſe de ſon caractère, par le petit artifice qu'il emploie pour ſurprendre le ſecret de Monime, ſi Racine n'avoit pas en quelque ſorte anéanti cette objection, en la prévenant par ce vers adroit :

S'il n'eſt digne de moi, le piége eſt digne d'eux.

En général, rien de plus indigne de la Tragédie, genre eſſentiellement noble, que le menſonge, qui eſt eſſentiellement bas ; mais tout peut s'ennoblir par les circonſtances, & ſur-tout par le talent de l'Auteur ; c'eſt ainſi du moins que nous concevons toute cette théorie.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce que M. de la Harpe dit du *Siége de Calais* : le mot d'un homme de Lettres à un homme de la Cour eſt très-philoſophique, & il réduit à leur juſte valeur les jugemens des gens du monde. Nous n'avons pas remarqué, comme M. de la Harpe,

que l'effet du *Siége de Calais* ait été très-médiocre le jour de la première représentation, & nous croyons nous rappeler bien positivement le contraire; mais ce n'est là qu'un point de fait assez peu important.

Nous ne regardons pas comme un inconvénient dans la Pièce, l'avilissement du Comte d'Harcourt devant Edouard au troisième acte; cet avilissement nous paroît même d'une moralité utile, & le Comte d'Harcourt prend bien sa revanche au cinquième acte, lorsqu'il a sauvé les Bourgeois, & qu'il vient s'en vanter à Edouard.

Quant à la Dissertation sur la Loi Salique, nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans les Observations sur le *Siége de Calais*.

M. de la Harpe fait, du plus bel endroit de la plus belle scène de *Gaston & Bayard*, une critique spécieuse; il lui est impossible de ne pas donner du moins l'air de la raison à tout ce qu'il dit; cependant, après un mûr examen, il nous est impossible d'être de son avis; nous allons exposer les raisons du nôtre, & quand nous dirons que nous les soumettons à ses lumières, ce ne sera point du tout une façon de parler.

Selon M. de la Harpe, lorſque Bayard s'écrie :

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte :

» On ne voit en lui qu'un Déclamateur qui » oublie que la vertu ne dit jamais : *Contem-* » *plez-moi* ; qu'elle ne dit point d'elle-même, » qu'elle eſt *auguſte*, parce qu'il eſt de ſon » caractère de croire qu'il n'y a rien de plus » ſimple que ce qu'elle fait «.

Cette critique eſt belle & bien exprimée ; mais, 1.° dans ſon dernier réſultat, elle ſignifie ſeulement que Socrate eſt un Héros plus parfait qu'Achille ; cependant il eſt certain qu'il faut peindre Achille comme Achille, & non pas comme Socrate ; or les mœurs de la Chevalerie ont toujours été les mêmes que celles des Héros peints par Homère ; c'eſt & la même ardeur pour les combats, & la même manière de combattre ; les batailles générales ne ſont qu'une multitue de duels & de combats particuliers, où chacun, par ſa valeur perſonnelle, décide de ſon ſort. Delà un orgueil naïf & confiant, qui ſe montre avec la plus grande franchiſe ; delà les bravades, les fanfaronnades ; en un mot, l'uſage de ſe vanter continuellement. Voyez les défis de nos Chevaliers, leurs démentis, leurs menaces, leurs duels, leurs batailles ; vous vous

croyez aux siéges de Thèbes & de Troye, vous croyez entendre les Tidées, les Diomèdes, les Ajax, les Achilles, & pour peu qu'on y fasse attention, l'on voit que cela doit être ainsi. La manière de faire la guerre doit avoir une grande influence sur les mœurs des Guerriers. Parmi nous, le plus brave Soldat est une machine obéissante, obligée de suivre les mouvemens imprimés à tout le corps, & ne pouvant rien par elle-même; la valeur aujourd'hui est la résolution ferme, froide & inébranlable de mourir dans notre poste, si la mort vient nous y chercher: du temps de la Chevalerie, comme du temps des Héros Thébains, Grecs ou Troyens, la valeur étoit la confiance qu'un homme avoit dans sa force & son adresse, qualités alors très-exercées; c'étoit le sentiment de sa propre force, & ce sentiment s'exprime toujours avec orgueil; au contraire, le sentiment de sa propre foiblesse, comparée à la force connue des autres, étoit ce qu'on appeloit alors *lâcheté*; Pâris fuyoit devant Ménélas, ou devant Diomède:

Cervus uti vallis in alterâ
Visum parte lupum.

Parce qu'il étoit Pâris, & que c'étoit Ménélas où Diomède: de même les ennemis qui connoissoient Bayard, fuyoient devant lui,

parce que c'étoit Bayard; aujourd'hui on craint les boulets ou les bombes; c'étoient les hommes qu'on craignoit alors, & ces hommes qui se sentoient craints, étoient naturellement fiers & présomptueux. Tels étoient les temps que le Chevalier Bayard voyoit finir, & qu'il regrettoit; ce sont les armes à feu qui ont tout changé à cet égard. La force, l'adresse étant des qualités désormais inutiles, & les procédés des Arts étant, pour ainsi dire, substitués aux qualités personnelles, l'orgueil qui naissoit de ces qualités, & qui se montroit, parce qu'il n'avoit aucune raison de se cacher, n'a plus lieu aujourd'hui; chaque homme en particulier, ayant moins d'influence personnelle sur les événemens, la Morale a trouvé jour à leur inspirer la modestie qui convient à des êtres si foibles & si bornés. Mais quand on dit que Bayard étoit modeste, c'est toujours par comparaison avec les autres Chevaliers, tous essentiellement présomptueux & vains, tous se piquans de vertu, mais dont la vertu disoit toujours: *Contemplez-moi*; & telle étoit aussi la vertu de Bayard: d'ailleurs on parle de la modestie opposée au faste & au luxe, plutôt que de la modestie opposée à l'orgueil. Ainsi ce que M. de la Harpe reproche ici à M. de Belloy, est réellement le mérite d'un

homme inſtruit, qui peint avec vérité les mœurs générales du temps, & les mœurs particulières du perſonnage qu'il produit ſur la Scène.

2.° Il étoit encore dans les mœurs de la Chevalerie que Bayard fît ſentir le prix de ſon abaiſſement, pour écarter d'autant plus toute idée de crainte ou de foibleſſe; cette obſervation des mœurs chevalereſques & duelliſtes n'avoit pas échappé au modèle que M. de Belloy a ſuivi. Milord Edouard, en faiſant réparation à S. Preux dans la *Nouvelle Héloïſe*, a ſoin de dire aux témoins :

» *De braves gens comme vous, ſentent que* » *celui qui répare ainſi ſes torts, n'en ſait endu-* » *rer de perſonne. Vous pouvez publier ce que* » *vous avez vu* « :

C'eſt préciſément ce que M. de Belloy a voulu dire dans ces quatre vers :

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte;
Voyez comme il remplit le devoir noble & juſte
Que l'honneur véritable impoſe à la valeur,
Et comment un Guerrier (1) ſe punit d'une erreur.

---

(1) L'Auteur avoit mis d'abord,

Et comment *un Héros* ſe punit d'une erreur.

ce qui fortifioit l'objection de M. de la Harpe. Perſonne en effet ne doit dire : *Je ſuis un Héros.* Philoctète dit à Œdipe :

Mais un Prince, *un Guerrier*, tel que vous, tel que moi, &c.

3.° Nous ne voyons pas pourquoi la vertu croiroit toujours ne rien faire, en faiſant de grandes choſes, & pourquoi elle ne ſentiroit pas le prix de ſes actions ? Edouard IV a-t-il tort de dire au Comte de Warwick, qui lui reproche ſes ſervices, & auquel il pardonne cet emportement :

Peut-être cet effort vaut ſeul tous vos bienfaits ?

Nous ne prétendons pas comparer ici l'action de Bayard réparant ſon tort, & ſatisfaiſant ſon Général, avec celle d'Auguſte pardonnant à un ingrat qu'il avoit comblé de bienfaits, & qui a conſpiré contre lui, quoiqu'on pût prétendre qu'Auguſte, ſuivant le conſeil de Livie qu'il avoit d'abord mépriſé, pardonne moins par généroſité que par politique, & pour faire ceſſer des conſpirations que la rigueur n'avoit fait que multiplier ; mais enfin de part & d'autre il s'agit d'une action généreuſe ; Auguſte aſsûrément ſent & fait valoir tout le mérite de la ſienne, & perſonne ne l'a trouvé mauvais.

Je ſuis maître de moi comme de l'Univers ;
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiècles ! ô mémoire !
Conſervez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Tout cela n'eſt pas d'une vertu qui croye qu'il n'y a rien de plus ſimple que ce qu'elle fait.

Mais en effet, dit M. de la Harpe, Bayard avoit tort, il eſt très-ſimple qu'il faſſe des excuſes.

Je ne ſais ſi c'eſt une choſe ſi ſimple que cet aveu public & ſolemnel de ſon tort, en préſence de tous les Chefs de l'armée, ſur-tout dans les mœurs de la Chevalerie, qu'il ne faut jamais perdre de vue. D'ailleurs veut-on qu'il ne faſſe que remplir ſon devoir ? Eh bien :

Voyez comme il remplit le devoir noble & juſte,
Que l'honneur véritable impoſe à la valeur !

M. de la Harpe aimeroit mieux que ce fût Gaſton qui fît l'offenſe & la réparation ; » c'eſt » alors, dit-il, que la ſcène eût été vraiment » théâtrale, c'eſt alors que le Prince eût été » *auguſte*, & ne l'auroit pas dit, mais tout le » monde l'auroit dit pour lui «.

Mais dans ce cas M. de la Harpe ne craindroit-il pas pour le jeune Gaſton, l'inconvénient de paroître redouter l'invincible Bayard? Le combat de ce dernier contre Sotomaïore, joint à tant de victoires remportées dans les Tournois & à tant de coups de main ſi hardis & ſi heureux à la guerre, annonçoit Bayard comme l'homme de ſon ſiècle le plus à

craindre dans les combats ſinguliers ; & Gaſton, Général étonnant à la vérité par ſes talens précoces, ne s'étoit jamais meſuré avec perſonne en champ clos. » D'ailleurs, comme » l'obſerve M. de Belloy lui-même, une ſa- » tisfaction ſuffiſante honore celui qui la fait, » une réparation outrée l'avilit «. Ce mot nous paroît ſans réplique. L'action de Bayard eût été trop forte de la part du Général ; de la part de Bayard elle eſt dans la juſte meſure, & voilà la véritable grandeur.

Concluons donc que, de ces quatre vers :

Contemplez de Bayard, &c.

il n'y avoit à retrancher que le mot de *Héros* dans le quatrième, mot auquel l'Auteur a très-ſagement ſubſtitué le mot plus modeſte & plus convenable de *Guerrier*, & oſons dire que le premier vers :

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte ;

eſt auſſi décent & auſſi noble qu'il eſt plein & pittoreſque.

Il faut voir au reſte ſur cette Scène les notes hiſtoriques de l'Auteur, & les Obſervations de l'Éditeur.

Quant au jugement que M. de la Harpe porte ſur *Gabrielle de Vergy*, nous ne pouvons abſolument l'adopter.

» Il faut convenir, dit-il, que la nature » du talent de M. de Belloy ne le portoit pas » à ce genre «.

Nous pensons au contraire, & d'après cette Pièce, & d'après plusieurs morceaux des autres, que M. de Belloy n'avoit pas moins le talent d'exciter la terreur & la pitié, que l'admiration.

» On a dit de lui, avec raison, dit M. de » la Harpe, que tout son talent étoit dans » sa tête «.

Ce mot a un prétexte qu'il est aisé d'appercevoir. M. de Belloy raisonnoit extrêmement ses Pièces, & quelquefois on trouve des morceaux trop techniques, trop méthodiques, des explications trop détaillées dans des endroits où l'ame demanderoit des mouvemens plus rapides, des traits plus passionnés; mais ce défaut est beaucoup plus rare dans *Gabrielle*, que dans ses autres Pièces. L'Auteur, plus entraîné par son sujet, trouve plus souvent l'éloquence de l'ame & l'accent des passions. Si c'est l'esprit qui a conçu le plan de la Pièce, c'est la sensibilité qui l'a exécuté; cet Ouvrage est le produit d'un grand talent, qui est dans le cœur encore plus que dans la tête.

Les efforts de M. de la Harpe nous paroissent plus brillans qu'heureux dans la cri-

tique qu'il fait de la belle ſcène du ſecond acte, où Fayel ſe réconcilie avec Gabrielle, à la ſuite de l'aveu qu'elle vient de lui faire de ſon amour pour Coucy, qu'elle croit mort. M. de la Harpe juge que Fayel en cette occaſion dément ſon caractère ; il auroit raiſon, ſi Fayel étoit uniquement jaloux, mais il eſt tendre, il eſt juſte, il n'a rien à oppoſer aux raiſons de Gabrielle, il l'aime, il conçoit l'eſpérance d'en être aimé, ſon rival eſt mort ; ſi jamais l'amour a dû porter à la douceur, à la réconciliation, c'eſt ſans doute dans ce moment.

M. de la Harpe nous paroît d'ailleurs ſe méprendre ſur le véritable objet de la jalouſie de Fayel, & ſur le vrai motif de l'action atroce qu'il commet au cinquième acte. Ce n'eſt point parce que Gabrielle aime Coucy, que Fayel lui préſente le cœur de ſon Amant, c'eſt parce qu'il les croit coupables, c'eſt d'une infidélité réelle qu'il croit ſe venger, & non de l'inclination que Coucy & Gabrielle auroient pu avoir l'un pour l'autre, malgré eux, & ſans l'offenſer ; & cela eſt ſi vrai que, quand Fayel eſt déſabuſé par Rhétel ſur l'infidélité, il pardonne l'inclination, & vient demander pardon lui-même.

Oſons le dire, ce perſonnage de Fayel nous

paroît un objet d'admiration plutôt que de critique ; les contradictions que M. de la Harpe croit appercevoir dans son caractère, sont au contraire le contraste heureux & le jeu brillant des qualités différentes qu'il réunit.

Nous avons discuté dans nos Observations sur *Gabrielle de Vergy*, ce qui regarde cette scène de la réconciliation, & cet attendrissement de Fayel.

Nous ne saurions être de l'avis de M. de la Harpe sur certaines invraisemblances qu'il croit trouver dans *Gabrielle*. Il paroît même en reprocher plusieurs aux Pièces de M. de Belloy en général, & ne lui accorder que le talent de couvrir avec art ces invraisemblances. Nous croyons au contraire que l'art de M. de Belloy, est de rendre tout vraisemblable, d'expliquer tout, quelquefois même au delà du nécessaire.

Nous ne croyons pas que toutes les issues de l'appartement de Gabrielle doivent être entourées au moment où Fayel arrive ; ce qu'il y avoit de plus pressé pour Fayel, étoit de surprendre Coucy & Gabrielle, & pour cela d'aller directement à eux ; on l'entend arriver, Monlac l'arrête ; Coucy, pour sauver Gabrielle, & pour lui obéïr, s'échappe

ou ſe cache, ce n'eſt qu'après qu'il a diſparu, que Fayel donne ſes ordres :

Environnez ces lieux,
Pourſuivez, découvrez, amenez ſon complice.

Nous penſons, comme M. de la Harpe, que dans la ſeconde ſcène, entre Coucy & Gabrielle, au quatrième acte, les deux Amans ont trop peu de défiance, & oublient leur danger ; ce redoublement de la garde dans Autrey, en ôtant à Coucy tout moyen d'en ſortir, rend ce danger preſque inévitable, & ils n'y font point d'attention ! Mais nous ne ſaurions condamner cet enthouſiaſme vertueux, cette réſolution courageuſe, ces ſentimens qu'il trouve exaltés, mais qui animent cette ſcène ; qui diſtinguent cette ſeconde entrevue de la première ; qui font un contraſte tragique entre cette ſcène & la ſuivante, en oppoſant l'innocence & la pureté de cet amour à l'erreur jalouſe de Fayel ; qui enfin ſont parfaitement conformes aux mœurs héroïques & à l'eſprit de la Chevalerie.

» Une partie du Public, dit M. de la Harpe en parlant du cinquième acte, a applaudi » cet affreux ſpectacle ; l'autre l'a repouſſé » avec horreur «. Non, on ne l'a point repouſſé ; on a dit ce qu'on a voulu, parce

qu'on peut toujours tout dire, & que dans le monde on dit tout; mais dans la vérité, jamais ſpectacle n'a plus commandé l'attention, ni plus excité la douleur & l'effroi, ſans paſſer les bornes des convenances théâtrales. Ce n'eſt point le cas de parler des ſpectacles de la Grève; tous les honnêtes gens détourneroient les yeux avec horreur de ces épouvantables ſpectacles, & tous les yeux étoient conſtamment fixés ſur celui-ci. Quant aux évanouiſſemens, il n'en a plus été queſtion, depuis que le ſuccès de la Pièce a été décidé.

Au fond, il nous ſemble qu'il y a bien du préjugé dans ceci. Quelle eſt donc cette horreur tant alléguée, & d'où la fait-on réſulter? Eſt-ce de l'impreſſion que reçoivent les ſens? Qu'a de choquant pour les ſens la vue d'un vaſe où on ſait bien qu'il n'y a rien? Et quand même on verroit le cœur, ce qui n'eſt pas, en quoi ce ſpectacle ſeroit-il plus affreux que celui d'un corps ſanglant & défiguré qu'on apporte ſur la ſcène, comme dans la *Mort de Céſar*, ou qu'on laiſſe voir dans le lointain, comme dans *Zaïre* & dans d'autres Pièces? Eſt-ce la cruauté de l'action de Fayel qui révolte? Cette cruauté eſt grande, ſans doute; elle ſe réduit cependant à apprendre, à prouver à Gabrielle la mort de ſon Amant, & à

triompher devant elle de cette mort. Eh, que fait Orosmane, quand il dit à Néreſtan, qu'il croit ſon Rival, & auquel il montre le corps de Zaïre? *Regarde, elle eſt ici..... Regarde-la, te dis-je.* Que veut faire autre choſe Roxane, tantôt à l'égard de Bajazet, tantôt à l'égard d'Atalide?

Ma Rivale eſt ici. Sui-moi ſans différer.
Dans les mains des muets viens la voir expirer.

Ah! ſi pour ſon Amant facile à s'attendrir,
La peur de ſon trépas la fit preſque mourir,
Quel ſurcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant elle,
De voir ſur cet objet ſes regards arrêtés, &c.

De quoi donc eſt-on ſi révolté? Eſt-ce de ce que Gabrielle meurt de douleur, comme Aménaïde dans *Tancrède*, ou Euridice dans *Suréna*, ou de ce qu'elle meurt dans des convulſions, comme Inès, ou de ce qu'elle eſt dans l'égarement & dans le délire comme Hérode, Seïde & Oreſte, ou de ce que Madame Veſtris joue trop bien? On parle toujours de ſpectacle dégoûtant & révoltant: le dirai-je? tout cela ne me paroît fondé que ſur une équivoque; ſi Thyeſte buvoit le ſang de ſon malheureux fils, ſi Gabrielle mangeoit le cœur de ſon amant, le ſpectacle ſeroit ſans doute dégoûtant

dégoûtant & révoltant, & c'eſt-là le ſpectacle qu'a réprouvé Horace :

Non humana palàm coquat exta nefarius Atreus....
Quodcumque oſtendis mihi ſic..... odi.

On ſait que, dans la Fable, Thyeſte mange ſon fils, & que le Soleil en recule d'horreur; on ſait que, dans l'Hiſtoire, Gabrielle mange le cœur de Coucy; & au lieu de tenir compte à M. de Crébillon & à M. de Belloy d'avoir adouci, l'un la Fable, l'autre l'Hiſtoire, pour les réduire l'une & l'autre dans les bornes d'un ſpectacle décent & raiſonnable, dans les bornes d'un ſpectacle tragique ordinaire, on veut toujours ſonger à l'atrocité originaire du ſujet, & on dit tout ce qu'on pourroit dire, ſi le ſpectacle étoit reſté dans toute ſon atrocité.

Nous avons dit dans nos Obſervations ſur *Gabrielle*, combien M. de Belloy s'eſt attaché à écarter les idées d'horreur, à préſenter des idées touchantes & des ſentimens attendriſſans. Nous renverrons ſur ce point à la Préface de M. de Belloy & aux Notes dont nous l'avons accompagnée.

Selon M. de la Harpe, » le ſujet de *Ga-*
» *brielle* n'eſt pas heureux, parce qu'il n'y a
» rien à eſpérer pour elle ni pour Coucy. Ainſi

» la Pièce, dénuée de ces alternatives de » crainte & d'eſpérance, qui ſont l'eſſence du » Drame, afflige plus qu'elle n'intéreſſe «.

1.° Puiſqu'elle afflige, elle intéreſſe; le dernier terme de l'intérêt dramatique eſt l'affliction. La mort de Zaïre & celle d'Inés affligent.

2.° M. de la Harpe ſait auſſi-bien que nous qu'il ne faut jamais ſe preſſer de faire un ſyſtême, & qu'on doit avoir bien regardé autour de ſoi, avant de rien ériger en principe, parce qu'un ſeul exemple conſacré, auquel on n'aura point penſé, un ſeul point de vue qui aura échappé, ſuffit pour anéantir le principe & renverſer tout le ſyſtême. Cette règle, qu'il ne puiſſe y avoir d'intérêt dramatique ſans incertitude & ſans eſpérance, eſt-elle toujours vraie? Qu'eſpère-t-on dans l'*Œdipe à Colone* de Sophocle? Que ce malheureux Œdipe recouvre la vue, après s'être crevé ou arraché les yeux? Qu'eſpère-t-on dans la *Mort de Céſar* pour le Héros de la Pièce, tandis que le titre même nous annonce ſa mort?

3.° Mais pourquoi n'eſpéreroit-on pas pour Coucy & pour Gabrielle, autant qu'on eſpère pour Rodrigue & pour Chimène dans *le Cid*, après que Rodrigue a tué le Comte? Pourquoi n'eſpéreroit-on pas pour Coucy & pour

Gabrielle, autant qu'on eſpère pour Alzire & pour Zamore, pour Sévère & pour Pauline ? Fayel s'étant rendu le bourreau de ſa femme, en la deſtinant à la mort, Coucy s'étant déclaré le Chevalier & le vengeur de Gabrielle, & allant combattre pour elle, pourquoi n'eſpéreroit on pas que Coucy ſera vainqueur, qu'il délivrera Gabrielle, qu'ayant déjà ſauvé la vie au Roi, & continuant de rendre à ſa Patrie, comme Rodrigue, des ſervices importans & heureux, l'intérêt de l'Etat, la volonté du Roi, les vœux de tous les Citoyens autoriſeront Gabrielle à l'épouſer, quoiqu'il eût tué ſon premier mari, comme Chimène doit épouſer le père de Rodrigue, quoiqu'il ait tué le père de Chimène ?

Si l'on dit qu'on ne peut concevoir cette eſpérance pour Gabrielle, parce que l'Hiſtoire exige que Coucy meure & que ſon cœur ſoit préſenté à Gabrielle ; je répondrai que c'eſt un inconvénient commun à tous les ſujets conſacrés par l'Hiſtoire & par la Fable, puiſque la cataſtrophe en eſt néceſſairement connue ; que cet inconvénient, ſi c'en eſt un, n'empêche pas que ces ſujets ne puiſſent être intéreſſans, qu'autrement il n'y auroit d'intéreſſans que les ſujets qui ſeroient purement d'invention ; encore ne le ſeroient-ils qu'à la

première repréſentation, ou à la première lecture, puiſqu'ils ceſſeroient de l'être dès que la cataſtrophe ſeroit connue. Or telle eſt la différence eſſentielle entre l'intérêt qui affecte l'ame, & cet intérêt ſuperficiel qui n'eſt que de pure curioſité : celui-ci diſparoît dès que la cataſtrophe eſt connue; l'autre attache par les ſituations, par les caractères, par le développement des paſſions, par les ſentimens, par le ſtyle, quoique tous les événemens en ſoient connus; & c'eſt de ce dernier genre que nous paroît être l'intérêt de Gabrielle.

Il ſemble qu'en partant du principe de M. de la Harpe, on pourroit prouver que Phédre eſt ſans intérêt. En effet on n'eſpère rien pour Phédre, ſon mari eſt vivant, & elle eſt haïe d'Hippolyte; on n'eſpère rien non plus pour Hippolyte, on ſait qu'il doit mourir, & comment il doit mourir. Le même raiſonnement auroit encore plus de force & de convenance, appliqué à la Tragédie du *Cid*, à celle de *Polyeucte*, à celle d'*Alzire*, où le nœud eſt à peu-près de la même nature que dans *Gabrielle*.

Il faut donc de deux choſes l'une, ou que le principe qui exige de l'incertitude & de l'eſpérance pour l'intérêt dramatique, ſoit une règle haſardée & ſouvent fauſſe dans l'appli-

cation, ou qu'elle n'embraſſe que les événemens compris dans le cours de la Pièce, & arrangés par l'Auteur, abſtraction faite de la cataſtrophe, qui, dans nos Tragédies eſt preſque toujours connue : ainſi, par exemple, quoiqu'on ſache que Céſar doit mourir, cependant, en mettant à part cette cataſtrophe connue, & en ſe renfermant dans les événemens de la Pièce, on voit que Brutus, le Chef des Conjurés, eſt fils de Céſar; que partagé entre les devoirs que lui impoſent d'un côté la Nature, de l'autre la Patrie, il demande un entretien à Céſar : on eſpère qu'il pourra le ſauver, en l'engageant à rendre la liberté à Rome. De même, dans Phédre, en oubliant qu'Hippolyte doit périr, on eſpère qu'il pourra parvenir à détromper Théſée, ou que Phédre, qui a des remords, s'accuſera elle-même, avant qu'Hippolyte meure.

Appliquons ceci à *Gabrielle* : en mettant à part la cataſtrophe connue, en ſuivant ſeulement les faits préſentés dans la Pièce, Coucy & Fayel vont combattre, l'un défenſeur, l'autre oppreſſeur de Gabrielle, tous deux vaillans & exercés aux combats; pourquoi ne ſeroit-ce pas le Héros intéreſſant, l'Amant aimé qui triompheroit ? Il y a donc de l'eſpérance dans *Gabrielle*, il y a donc de l'inté-

rêt, ou il n'y en auroit dans aucune Pièce.

» Le ſtyle de Gabrielle, ſelon M. de la
» Harpe, eſt comme celui de toutes les Pièces
» de M. de Belloy. Sa diction eſt dure &
» enflée «.

Ce jugement nous paroît encore devoir être modifié. Il eſt bien vrai que ce ſont-là les défauts ordinaires du ſtyle de M. de Belloy, quand ſon ſtyle eſt défectueux; mais nous ne jugeons pas qu'il le ſoit auſſi ſouvent, auſſi continuement qu'on le donne à entendre ici. Toutes ſes Pièces contiennent une multitude de très-beaux vers, & ſouvent de belles tirades. *Gabrielle* en particulier nous paroît écrite avec plus de naturel, plus d'élégance, plus d'éloquence tragique qu'aucune autre des Pièces du même Auteur.

En général, voici notre opinion ſur les talens de M. de Belloy. Perſonne ne ſavoit mieux tracer des plans, diſpoſer une Fable, combiner les événemens, préparer des effets, deſſiner des caractères ſoit nationaux, ſoit perſonnels, & les ſoutenir. L'ordonnance de ſes tableaux eſt vaſte & régulière. Sur tous ces points; ſon talent étoit dans ſa tête, & c'eſt là qu'il doit être. M. de Belloy avoit auſſi dans un degré rare le talent d'élever l'ame, & peut-

être ſur cet article aucun Auteur n'a-t-il eu plus de reſſemblance avec Corneille ; il eſt plein de traits ſublimes, de ſentimens généreux, d'inventions héroïques ; il a ſu de plus montrer une ſenſibilité douce dans le cinquième acte de *Titus*, une ſenſibilité profonde dans *Gabrielle ;* & à cet égard ſon talent étoit dans ſon cœur. Logicien profond, & dans l'enſemble, & dans les détails de ſes Pièces, ſavant en Hiſtoire & en Littérature, fécond & adroit dans l'art d'employer ces connoiſſances & de les adapter au genre dramatique, de ces avantages même naiſſoient quelques défauts ; à force de tout expliquer, & de rendre raiſon de tout, ſa marche étoit quelquefois lente, froide & didactique ; ſes fils & ſes reſſorts paroiſſent trop à découvert ; il n'eſt pas toujours aſſez vif, aſſez animé, aſſez paſſionné ; il lui arrive de diſcuter, de combiner, de faire une alluſion, une expoſition, lorſqu'il faudroit entraîner par l'éloquence & le pathétique. Les défauts qu'on a reprochés à ſa verſification ſont réels, mais on les a beaucoup exagérés ; ils ne ſont en effet ni auſſi fréquens, ni auſſi conſidérables qu'on l'a dit ; s'il a quelquefois de l'enflure, de la dureté, de la familiarité, de la recherche ; il a auſſi une multitude de beaux vers & de belles ti-

rades ; Corneille, & même Crébillon, avec tous les défauts de leur style, seront sans doute immortels : M. de Belloy, avec tous les défauts du sien, nous paroît mériter d'être à jamais célèbre. Il nous paroît réunir le mérite & les défauts de ces deux anciens Poëtes tragiques Romains, célébrés par Cicéron, par Horace, par Velleïus Paterculus, &c. & dont Quintilien a porté ce jugement.

Tragædiæ scriptores Accius atque Pacuvius clarissimi gravitate sententiarum, verborum pondere, & autoritate personarum. Cæterum nitor & summa in excolendis operibus manus.... videri potest .... ipsis defuisse. ... Virium Accio plus tribuitur; Pacuvium videri doctiorem .... volunt.

Enfin, après nos quatre Tragiques illustres, M. de Belloy est le seul jusqu'à présent qui laisse un Théâtre, les autres n'ont que des Pièces.

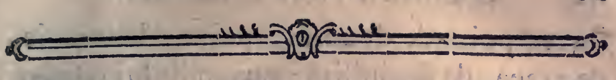
Si nous le considérons comme Prosateur, il aura peut-être encore plus d'avantages. Ses Préfaces sont des Poëtiques utiles ; ses Mémoires & ses Notes historiques sont d'un Savant, à l'instruction duquel l'esprit & la philosophie n'ont pas moins contribué que l'étude; il anime l'Histoire par le raisonnement & la discussion, il en tire des résultats nouveaux & heureux ; il écrit d'ailleurs avec toute l'élégance

& toute la grace que la raiſon peut admettre dans le genre didactique, ou dans le genre polémique. Son ſtyle eſt attachant & ſatisfaiſant.

Tel eſt, non pas notre jugement, mais notre ſentiment. Quand il auroit été moins favorable à M. de Belloy, nous n'en aurions pas rempli avec moins de zèle le devoir de publier cette édition complette de ſes Œuvres, conformément à ſes dernières volontés; mais nous aurions pu le remplir avec moins de plaiſir & de confiance. Au reſte, nous ſoumettons nos idées à M. de la Harpe, & nous le devons à tous égards; nous n'avons jamais été que ſpectateurs dans la carrière dramatique, & il s'y eſt exercé avec gloire. On ſait d'ailleurs quelle eſt en tout genre de Littérature la pureté de ſon goût.



OBSERVATIONS
SUR LA LANGUE
ET
SUR LA POÉSIE
FRANÇAISES.



OBSERVATIONS SUR LA LANGUE *ET* SUR LA POÉSIE *FRANÇAISES.*

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité & objet de cet Ouvrage.

DEPUIS que la Langue Françaiſe eſt devenue celle de toutes les Cours & de preſque tous les Gens de Lettres de l'Europe, il eſt bien ſingulier que ce ſoit en France qu'on affecte de la dépriſer & de la décréditer. Des Auteurs Pariſiens, qui écrivent mal, prétendent que, s'ils étaient nés Grecs, Italiens ou Anglais, ils écriraient merveilleuſement. Ayons la politeſſe de notre pays : croyons-les ſur leur parole. Mais quand ils reprochent à notre Langue tous les torts de leur génie, quand ils ſoutiennent qu'elle n'a point de On décrie notre Langue.

force, point de douceur, point d'harmonie, de grace, de fléxibilité; quand ils lui refuſent tout ce qui leur manque, plaignons ces aveugles-nés qui nient l'exiſtence de la lumière; & cependant, en les plaignant, oſons les contredire. Oſons aſsûrer, avec confiance, qu'une Langue dans laquelle on a écrit avec la chaleur, l'énergie, la profondeur & la ſublimité de Corneille, de Boſſuet, de Mon-
Injuſtement. teſquieu, des deux Rouſſeau, de Buffon & de Thomas; avec la grace, la richeſſe, l'élégance, la naïveté, l'harmonie de Racine, de Fénelon, de la Fontaine, de Maſſillon, de Quinault & de Greſſet; avec la clarté, la préciſion, la force & la rapidité de Molière, de Boileau, de Paſcal, de d'Alembert & de Duclos (1); une Langue enfin dans laquelle M. de Voltaire a écrit, n'eſt guère inférieure aux Langues anciennes, & s'eſt rendue ſupérieure à toutes les Langues modernes.

Les Hommes célèbres que je viens de nommer, & qui ont élevé notre Littérature à ce haut degré de gloire, qui excite l'envie & l'admiration du Monde Savant, ont connu mieux que perſonne les avantages que les

(1) On ſent bien que je ne compare pas ici la proſe de Boileau & de Molière, à celle de MM. d'Alembert & Duclos.

Langues Grecque & Latine avaient ſur la Françaiſe. Mais leur génie leur a fait trouver des reſſources toutes nouvelles, des richeſſes toutes différentes, avec leſquelles ils ont ſu briller d'un côté, quand ils étaient éclipſés de l'autre. C'eſt ainſi que les Romains eux-mêmes, les Virgiles, les Cicérons, osèrent lutter contre Homère & Démoſthène; avec une Langue beaucoup moins riche, beaucoup moins harmonieuſe, & eurent l'honneur de rendre la victoire incertaine.

Pourquoi donc les criailleries des mauvais Auteurs perſuadent-elles une partie du Public, & même quelques bons Ecrivains? Pourquoi nous remet-on ſans ceſſe ſous les yeux, de prétendus obſtacles que nos Grands Maîtres ont habilement évités, ou courageuſement franchis? Pourquoi nous détailler & nous groſſir des défauts qu'ils ont rachetés par des beautés inconnues aux Anciens? Cette frénéſie eſt digne d'un ſiècle diſſertateur, inquiet, chicaneur & minutieux, où l'on ſe fait un plus grand mérite de calculer ſcrupuleuſement les taches imperceptibles d'un ſublime Ouvrage, que de meſurer les proportions majeſtueuſes de l'enſemble, & d'apprécier la magnificence des détails; d'un ſiècle qui, en tout genre, n'eſt frappé que des petites épines ſemées ſur

la route, & perd de vue les grands objets auxquels il faudrait ſe laiſſer entraîner.

Syſtêmes nouveaux.

L'ingénieux Auteur de la Poétique Françaiſe ; l'Ecrivain plein de feu, de goût & d'érudition, qui nous a donné pendant quelque temps un Journal (1) trop utile & trop honnête, pour que la multitude pût s'en amuſer, ont tellement été ſubjugués tous deux par l'eſprit du ſiècle, tellement ébranlés par ces chicanes, ſans ceſſe rebattues dans nos cercles & dans nos brochures, qu'ils ont cru néceſſaire de propoſer des ſyſtêmes tout nouveaux pour la réformation de notre Langue. Ils nous ont invités à la refondre en partie, & même à changer entièrement le méchaniſme de notre verſification. La Poéſie de Racine & de M. de Voltaire leur a paru manquer des qualités les plus eſſentielles à la véritable Poéſie. Ils ont méconnu nos avantages, ils ont fermé les yeux ſur nos richeſſes, & nous ont quelquefois fait un crime d'avoir évité les imperfections des Anciens. Je vais tâcher d'ouvrir ces yeux qui n'ont pas voulu voir, de détromper ces hommes eſtimables que le préjugé a ſéduits, & qui, par leur autorité, peuvent à leur tour accroître le préjugé.

On ne connaît pas nos richeſſes.

(1) Le Journal Etranger.

Il faut les étonner eux-mêmes, en leur faisant connaître qu'ils sont au milieu de l'opulence, dans le temps qu'ils veulent aller emprunter chez l'étranger.

J'ai cru que ce serait servir très-utilement notre Littérature, & par conséquent la Patrie qui lui doit une partie de sa gloire, que d'exposer le détail de tous les avantages & de toutes les ressources de notre Langue, que de faire rentrer sur-tout dans le trésor de notre Poésie les fonds immenses que Racine a si bien fait valoir, & qui dépérissent tous les jours entre les mains de ses faibles héritiers. Ces différens objets ont exigé un travail approfondi. Ce sont des mines abondantes qu'on a négligées, & dans lesquelles j'ai recueilli l'or qu'on n'y soupçonnait point. Mais je n'ai eu garde de les épuiser. Je me suis contenté d'en indiquer les premières veines à mes Lecteurs : ils n'auront qu'à les suivre, & ils verront les richesses s'accroître sous leurs pas. J'aime à laisser à leur sagacité le soin & le plaisir d'étendre mes recherches, & d'ajouter à mes découvertes.

Il faut les montrer.

Quoique cet Ouvrage renferme une progression d'idées, toujours nécessaire à un plan, néanmoins il n'est pas fait pour être lu de suite : la multiplicité des détails deviendrait

Manière de lire cet Ouvrage.

alors très-fréquente. C'eſt l'inconvénient inévitable de tout écrit, dont l'enſemble ne forme point une chaîne intéreſſante qui captive le Lecteur ; & tels ſont tous les Ouvrages qui traitent uniquement d'une Langue. Il faut les quitter & les reprendre. Les Synonymes de l'Abbé Girard, l'un des meilleurs & des plus agréables écrits en ce genre, n'ont jamais pu ſe lire ſans interruption, malgré l'extrême diverſité des objets.



CHAPITRE II.

De l'harmonie générale de notre Langue, & de l'étonnante variété de ses sons.

Les richesses fondamentales d'une Langue sont de trois espèces. 1°. La multitude de ses sons. 2°. L'abondance utile de ses mots. 3°. La variété de ses tours, de ses figures & des constructions de ses phrases.

Multitude de nos voyelles.

La Langue Française me paraît être, de toutes les Langues vivantes, la plus abondante en sons : & peut-être sa richesse en ce genre surpasse-t-elle celle de toutes les Langues mortes, celle de la Langue Grecque elle-même. En effet, nous avons toutes les consonnes des Grecs, des Latins & des Italiens : nous avons toutes celles des Allemands & des Anglais, à l'exception de leur *g* guttural, qui n'est pas assez agréable pour être regretté. Toutes les voyelles & toutes les diphtongues des Grecs sont aussi dans notre Langue : notre *é* très-ouvert est leur η, *tempête* ; notre *ô* long est leur ω, *trône* : nous prononçons *ai*, dans *faïance*, *bercail* ; *ei* dans *plébéïen*, *reveil* ; *ui*, dans *lui*, *aujourd'hui* : *oi*, dans *oille* : cette dernière diphtongue seule

eſt très-rare en Français. Nous la remplaçons par notre *oi*, (*Loi*, *Roi*,) qui eſt fort différent de l'*ου* des Grecs que l'on prononçait comme *jouets*, *rouets*, *je louais*, *&c.*

e muet. Mais c'eſt par les voyelles & les diphtongues que nous l'emportons infiniment ſur les Latins, & preſque ſur tous les Peuples modernes; & cette richeſſe eſt prodigieuſe dans les détails.

1°. Nous avons l'*e* muet qui était inconnu aux Latins, & même aux Grecs : les Italiens & les Anglais ne le connaiſſent pas non plus ; cette voyelle quelquefois déſagréable dans notre muſique (1), eſt, comme l'a obſervé M. de Voltaire, une ſource continuelle de grace, de douceur, de fléxibilité dans notre proſe, & ſur-tout dans nos vers : il ſe lie agréablement aux conſonnes qui le ſuivent, & ſe perd ſans hiatus dans les autres voyelles.

u, *eu*, *ui*. 2°. Notre *u* était prononcé par les Latins comme nous prononçons *ou* : c'eſt ainſi que le prononcent encore les Allemands, les Italiens, & preſque tous les Européens. Cette

(1) Parce qu'on y dénature l'*e* Français, parce qu'on en change la prononciation, & qu'on fait d'une voyelle muette une voyelle ſonore, *eu*.

voyelle *u* eſt un ſon particulier que nous poſſédons ſeuls aujourd'hui, & avec lequel nous en formons d'autres, qui n'appartiennent auſſi qu'à nous ſeuls. Telle eſt la voyelle *eu* & la diphtongue *ei*, que nous avons reçues des Grecs, & que les Latins ont perdues, ainſi que les Italiens, les Allemands & les Anglais, puiſque les uns prononçaient, & que les autres prononcent encore *éou*, *oui*. Les mots *humeur*, *heureuſe*, *nuit*, forment donc quatre ſons différens qui ne ſe trouvent pas dans les autres Langues.

3.° Les quatre voyelles nazales, *an*, *in*, *on*, *un*, ſont en quelque ſorte propres aux Français. Les Grecs & les Latins prononçaient toujours l'*n* fortement, comme la prononcent les Anglais & les Italiens, c'eſt-à-dire, comme nous la prononçons quand elle eſt ſuivie d'un *e* muet. Ainſi un Italien dirait *plane*, *fine*, *bonne*, *une*, au lieu de dire *plan*, *fin*, *bon*, *un*, Chez ce peuple, & chez preſque tous les autres, l'*n*, quoiqu'un peu nazale, conſerve toujours la prononciation d'une conſonne; elle n'eſt pas bornée à cette réſonnance qu'elle a en Français, & qui ne ſert qu'à rendre la voyelle qui précède, plus forte & plus bruyante. C'eſt ce qui prive ces peuples, ſur-tout dans les terminaiſons des mots, d'une variété fé-

Voyelles nazales.

conde, d'où naît la plus brillante harmonie.

Neuf voyelles de plus en Français qu'en Italien.

Voilà donc neuf voyelles ou diphtongues que nous avons de plus que les Latins & les Italiens. *e* muet, *u*, *eu*, *oi* (1), *ui*, *an*, *in*, *on*, *un*, & quatre de plus que les Grecs. Or, comme les ſons ne ſe forment que par des voyelles ſeules, ou par des voyelles jointes aux conſonnes, il en réſulte, calcul fait, que notre Langue poſsède au moins deux fois autant de ſons que les Langues Latine & Italienne; moitié de plus que les Langues Anglaiſe & Allemande; & un tiers à-peu-près de plus que la Langue Grecque. Auſſi le nombre de nos terminaiſons eſt-il infini, tandis que celui des terminaiſons Latines eſt extrêmement limité, & celui des terminaiſons Italiennes preſque nul. Qu'on prenne un Poëte Français & un Poëte Italien, qu'on en liſe ſeulement deux pages; on trouvera chez le premier le mêlange le plus agréable de tous les ſons poſſibles, & des rimes preſque toujours nouvelles. Chez l'autre, on rencontrera ſans ceſſe *a*, *e*, *i*, *o*, & dans le milieu du vers, & ſur-tout à la fin :

(1) J'entends toujours l'*oi* prononcé à la Françaiſe, *foi*, *moi*. Quand on pourrait conteſter ſur une ou deux de ces neuf voyelles, il en reſterait encore aſſez pour que le calcul que je fais après fût exact.

ce qui rend, dans cette Poéſie, la rime inſupportable à toutes les oreilles étrangères, que l'habitude n'a point endurcies contre une uniformité ſi fatigante. Nous ſommes bien en droit de reprocher à la Langue des Italiens cette aſſommante monotonie qu'ils ont tant reprochée à notre ancienne Muſique.

Il ne ſerait pas difficile de compoſer des phraſes entières avec les ſeuls ſons de notre Langue, qui manquent à l'Italienne. En voici une qu'un de mes amis s'eſt amuſé à conſtruire, en m'entendant lire cet article. » Je conçois » maintenant que *la* Langue Franç*ai*ſe *eſt* rem» pl*i*e d'une mul*ti*tude ſurprenante de ſons » heureux, que *les* inventeurs *des* Langues » *é*trang*è*res n'ont point connus «. Sur quarante-ſept ſyllabes, il n'y en a que dix dont les ſons ſe trouvent dans la Langue Italienne. Qu'on juge de l'effet prodigieux que cette richeſſe de nos ſons produit dans le cours d'un long Ouvrage. Auſſi l'Ode de Rouſſeau à M. d'Uſſé offre quarante-cinq rimes différentes ; & dans la traduction qui en a été faite en Italien, il n'y a pas un vers qui ne finiſſe par un de ces quatre ſons, *a*, *e*, *i*, *o*. Je conviens que les Italiens ne ſe contentent pas ordinairement d'une voyelle pour la rime ; *ſempré* ne rime pas chez eux avec *libertaté ; eſempio* avec

Effet ſingulier de cette richeſſe.

pianto ; parce qu'alors la rime ſerait trop facile ; preſque tous les mots rimeraient enſemble. Mais quoique les rimes de *naturé* & de *virtuté* ne ſoient pas pleines, elles ſont toujours de véritables conſonnances (1), dont la répétition continuelle forme cette monotonie inſoutenable, & cette pauvreté de ſons que je viens de reprocher à la Langue Italienne.

J'oſe donc dire hautement ce que perſonne n'a encore dit, ce qui aurait ſemblé un paradoxe ; je ſoutiens que la Langue Française eſt plus harmonieuſe que toutes les autres Langues de l'Europe : en premier lieu, parce qu'elle eſt infiniment plus variée dans ſes ſons : en ſecond lieu, parce qu'elle a le degré de force & de douceur qui eſt néceſſaire, pour qu'une Langue ne ſoit ni molle, ni dure. Le premier point eſt établi, paſſons au ſecond.

Notre Langue plus harmonieuſe

Que l'Italienne.

La Langue des Italiens joint à ſa monotonie une molleſſe qui énerve entièrement le Latin dont elle eſt formée. Ces peuples, en cherchant trop la douceur, ont donné dans l'afféterie : ils ont perdu la force des anciens Romains dans leur langage, comme dans

(1) Au lieu qu'en Français un *e* muet n'a point de conſonnance avec un autre *e* muet : il n'y a nul rapport entre *juſtice* & *gloire*.

leur caractère. Ils se sont retranché plusieurs prononciations des Grecs & des Latins, dans les mots mêmes, & jusques dans les noms propres qu'ils leur ont empruntés. Un *x*, un *ps* est trop fort pour eux. Ils nosent dire *excusare, Xercès, Sextus, Psalmodia, Métempsycose:* c'est *scusare, Serse, Sesto, Salmodia, Metensicose.* On sent combien cette mollesse nuit souvent aux grands effets de l'harmonie expressive.

Que l'Allemande.

La Langue Allemande, trop hérissée de consonnes, est d'une dureté qui ne pourra jamais se prêter à la modulation de la belle Poésie, à moins que ces peuples ne changent leur prononciation raboteuse. On peut s'en rapporter sur cet objet à un Grand Homme, qui, né Allemand, écrit dans sa Langue maternelle, comme Klopstock, & dans la nôtre, comme M. de Voltaire. Il rend justice aux beaux Ouvrages dont les Poëtes de sa Nation viennent d'honorer notre siècle; il admire le sublime de leur génie, quelquefois même l'agrément de leurs idées: mais on assûre que son oreille sensible ne peut soutenir le choc des sons durs qui gâtent ou contredisent à tout moment les images majestueuses ou riantes, que les Poëtes Allemands veulent présenter. Cet Horace couronné ne trouve Gesner agréable que dans la traduction Française.

Que l'Anglaiſe.

Quant à la Langue des Anglais, ſes avantages ſont la force & l'énergie. Cette Nation s'eſt emparée, & s'empare encore des termes qu'elle trouve les plus expreſſifs dans les idiômes étrangers; mais elle en corrompt la prononciation pour leur donner la ſienne. Je ſuis fâché pour nos Anglomanes, de la vérité triſte que je vais leur dire avec franchiſe; mais enfin, des dents toujours ſerrées peuvent-elles former ces ſons ouverts, pleins & nombreux, ſi eſſentiels à l'harmonie des vers? Un ſifflement perpétuel eſt-il le langage des Dieux?

Que l'Eſpagnole.

On dit que la Langue Eſpagnole eſt la ſeule qui, malgré le petit nombre de ſes terminaiſons, puiſſe le diſputer, peut-être l'emporter ſur la nôtre pour l'harmonie grave, fière & majeſtueuſe qui convient à la trompette d'Homère & à la lyre de Pindare; je veux le croire: mais elle ne ſe prête pas ſi heureuſement à la douce mélodie d'Anacréon, encore moins à la gaîté brillante du chalumeau de nos Muſes folâtres.

Le mêlange des voyelles & des conſonnes eſt diſpoſé dans notre Langue, à-peu-près de la même manière qu'il l'était chez les Grecs. Je veux dire qu'il s'y trouve aſſez de conſonnes pour donner du nerf & de la vigueur aux expreſſions, & qu'il n'y en a pas aſſez pour pro-

duire la rudesse & l'âpreté. Or, c'est la réunion de la force & de la douceur qui produit la plus belle harmonie; & c'est par cet avantage, que notre Poésie a obtenu dans l'Europe une préférence marquée sur la Poésie de toutes les autres Nations modernes. Si quelque peuple particulier donne la palme à ses Poëtes, c'est une vanité patriotique qui ne passe pas les frontières, & à laquelle le cri général des autres étrangers donne un démenti éclatant. La Poésie Italienne, qui s'était acquis un empire assez universel avant que la nôtre parût dans tout son lustre, a été forcée enfin de lui céder le scèptre. Quelles raisons auraient pu le lui arracher, si elle avait cette supériorité qu'on lui attribue en Italie?

Aussi est-elle préférée partout.

Je sens qu'il faut appuyer mes calculs & mes raisonnemens par des exemples. Ce sont les derniers traits de lumière qui doivent achever la conviction; & on les trouvera dans les détails du Chapitre suivant. Terminons celui-ci par trois réfléxions essentielles.

Elle peut mieux se passer du rithme des Anciens.

1.° Nous ne connaissons pas cette partie de la prosodie des Grecs, qui, par les infléxions de leurs accens, formait, dit-on, une espèce d'harmonie musicale. Quant au rithme, au méchanisme de leurs vers, à cette combinaison mesurée d'un certain nombre de brèves

& de longues ; aucune de nos Langues modernes n'a voulu s'y ſoumettre. Mais ſi quelque choſe peut remplacer, & même répréſenter ce mêlange méthodique des ſons, c'eſt un mêlange naturel extrêmement varié. On peut donc conclure, d'après ce que j'ai dit dans ce Chapitre, que, de toutes les Langues actuelles de l'Europe, la nôtre étant la plus abondante en ſons différens, & ſur-tout la plus variée dans ſes terminaiſons, elle eſt auſſi celle qui peut le plus facilement ſe paſſer du rithme des Anciens.

2.° Allons plus loin. Une des premières qualités de l'harmonie poétique eſt d'être expreſſive : car la Poéſie eſt l'art d'exprimer par les ſons, & de peindre à l'oreille. Mais la grande variété de nos ſons, leur force & leur douceur, combinées dans une juſte proportion, doivent rendre notre harmonie poétique plus expreſſive, plus imitative que celle de nos voiſins.

3.° On pourrait prétendre, avec quelque raiſon, que la liberté que nous avons conſervée d'arranger nos ſons par la ſeule règle du beſoin & de la convenance, donne à nos Poëtes plus de facilité pour choiſir préciſément les ſons propres à la choſe qu'ils doivent exprimer : au lieu que la meſure métho-

dique des Anciens contrariait souvent la convenance de l'expression (1). Ainsi, lorsque nous avons à peindre une chose légère, ou

---

(1) La vérité de cette observation seroit sensible dans la plupart des exemples qu'on pourroit choisir. Dans ces vers d'Horace :

> Semotique priùs *tarda necessitas*,
> Leti

La légèreté des dactyles, *tarda necessitas*, contrarie nécessairement la convenance de l'expression. Le peu de dactyles qui se trouvent dans ces vers imitatifs de Virgile, si justement admirés, nuit un peu à la vérité de l'imitation.

> *Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt,*
> *In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.*

Il en est de même du spondée dans cet autre vers si fameux pour le mérite de l'imitation.

> *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.*

Rien de plus ordinaire chez les Anciens que cette petite contradiction, soit entre la mesure & l'expression même, comme dans ces mots, *tarda necessitas*, soit entre cette même mesure & la vérité de l'imitation, comme dans les autres exemples.

Dans une Pastorale, ou Métamorphose, qui a pour titre : *Blandusia Suciana*, moderne à la vérité, mais dans le goût simple de l'antique, & qui fut adressée au Savant M. Huet, dans un temps où la Poésie Latine étoit encore cultivée avec succès parmi nous, on trouve d'abord ce vers :

> *Me quoque Suciaco lenta otia rure sequentem.*

Ces seuls mots, *lenta otia*, suffisent pour avertir de la disconvenance de ces quatre dactyles.

une action vive, nous pouvons faire un vers tout composé de brèves; tandis que le Poëte Grec ou Latin était forcé de mettre au moins sept longues dans son vers hexamètre. A peine trouve-t-on deux longues dans les vers suivans :

Camille, au pied léger (1), qui court, vole & fend l'air;
La Muse suit Camille, & part comme l'éclair.....
Scylla vole & fend l'air, Nisus vole & la suit.

Géorgiques de M. de Lille.

De même, nous pouvons peindre la lenteur ou la douleur, par un vers de douze syllabes longues.

Passaient les plus longs jours pleurans près des tombeaux.

Cet inconvénient est bien plus sensible dans cet autre vers, où le Poëte ayant à décrire la marche lente & tortueuse de la Marne à la fin de son cours, emploie une mesure propre à peindre le vol rapide de Camille :

Matrona Sequanicas lento pede tendit in undas.

Note de l'Editeur.

(1) J'entends que l'on prononce ici *léger*, comme *berger*, *danger*, suivant l'usage du siècle de Louis XIV, & non pas *léger* comme *mer*, *fer*. Cette nouvelle prononciation appesantit le mot. Il me semble, (& c'est un doute que je propose) que, lorsqu'on veut innover, ce doit être pour donner aux mots l'expression figurative, & non pour la leur ôter.

Voilà ce que les Grecs & les Latins n'auraient pu faire. J'observerai, par occasion, qu'on a reproché à notre Langue de n'avoir presque pas de *spondées* : c'est une erreur trop évidente, pour que je m'arrête à la réfuter ; tout bon Poëte y répondra par l'expérience contraire, quand son sujet exigera des vers lents ou douloureux (1).

---

(1) M. de Belloy, dans cet Ouvrage, n'examine les avantages de la Langue Françoise, que relativement à la Poésie. On pourroit trouver aussi qu'elle en a plusieurs sur les Langues des Anciens, & nommément sur le Latin, relativement à la Grammaire, & aux premiers besoins de toute Langue, qui sont d'exprimer toutes les idées, & d'en distinguer toutes les nuances. » M. d'Alembert a très-bien observé que l'usage de » l'article nous met à portée d'exprimer des nuances, que » vraisemblablement la Langue Latine n'exprimoit pas aussi » bien. Nous disons : *Donnez-moi du pain*, *donnez-moi un* » *pain*, & *donnez-moi le pain* ; ce qui exprime trois choses » très-différentes, que nous rendrions en Latin par la seule » phrase : *Da mihi panem* «.

Il y a encore d'autres nuances d'idées que le François exprime, & pour lesquelles la Langue Latine n'a point de termes. Tel est l'Aoriste des Verbes François, qui exprime une nuance du temps passé, & qui manque aux Verbes Latins.

On a peine à concevoir comment les Latins confondoient, dans une même expression, ces deux nuances si différentes ; & l'étonnement redouble, lorsqu'on voit, au Prétérit Passif, le Verbe Auxiliaire également employé au Présent *Sum*, &

au Paſſé *Fui*, pour exprimer le même temps, lorſqu'il étoit ſi naturel d'employer le Préſent & le Paſſé de ce Verbe Auxiliaire à diſtinguer les deux nuances du Paſſé. Qui ne croiroit, en voyant ces deux locutions : *læſus ſum*, & *læſus fui*, que la première ſignifie excluſivement : *j'ai été bleſſé ;* & la ſeconde excluſivement auſſi : *je fus bleſſé ?* Quelle ſtérile abondance que d'accumuler ces deux locutions pour chacune des deux nuances du même temps ; & de ne point réſerver de termes pour diſtinguer ces deux nuances !

L'obligation impoſée à la Langue Françoiſe, par le défaut de cas & par le même emploi de l'article au Nominatif & à l'Accuſatif, de placer le régime après le Verbe, eſt, ſi l'on veut, une entrave, & à laquelle la Langue Latine n'eſt pas aſſujettie. Mais, comme l'obſerve encore M. d'Alembert, cette entrave même eſt une ſource de clarté, qui manque au Latin.

Dès que l'arrangement des mots détermine leur rapport, le ſens ne ſauroit être obſcur, & le vers de l'Oracle ſi connu par ſon amphibologie :

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

n'auroit plus cet inconvénient, ſi le génie de la Langue Latine eût exigé que le régime fût placé après le Verbe.

Note de l'Editeur.



CHAPITRE III.

De l'Harmonie expressive & imitative.

ETALONS maintenant les richesses de l'Harmonie expressive & imitative qui règne dans la Poésie Française ; déployons-les en tout genre. On va voir que, sur cet article, nous le disputons aux plus célèbres Poëtes de l'Antiquité. Je me livre avec une douce satisfaction à cette recherche utile des beautés de notre Langue : travail si agréable, si éloigné de la triste & ennuyeuse tâche que s'imposent tant de mauvais Critiques, sans cesse occupés à écarter l'or & à recueillir le sable. Rassemblons ici les vraies beautés de notre Littérature ; examinons-les scrupuleusement de tous côtés, pour en mieux sentir le prix. Les Gens du Monde qui ont le goût moins exercé que les Poëtes de profession, ne seront pas fâchés de s'initier dans les secrets de l'art, & de découvrir, en suivant mes observations, des beautés fines & délicates qui leur échappent ordinairement, & qu'on a presque toujours le perfide soin de leur cacher. Je ne citerai guère que des morceaux connus ; mais les remarques dont je les accompagnerai ayant

pour objet de les faire mieux connaître, j'espère qu'ils produiront une ſenſation toute nouvelle.

Pour mettre quelque gradation dans notre marche, commençons par un exemple de cette harmonie preſque indéterminée, mais riche & noble, qui convient au diſcours ordinaire, ou à la narration générale, lorſque le Poëte ne s'arrête ſur aucune image particulière. On ne trouvera rien de ce genre dans Homère, ni dans Virgile, qui ſurpaſſe l'ouverture du récit de la Henriade.

Narration générale.

Valois régnait encore : & ſes mains incertaines,
De l'Etat ébran*lé lai*ſſaient *fl*otter *les* rênes (1);
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus;
Ou plutôt, en effet, Valois ne regnait plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, inſtruit par la Victoire;
Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès,
Et qui, de ſa patrie, emporta les regrets,
Quand, du Nord, étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les Peuples, à ſes pieds, mettaient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi d'intrépide Guerrier.

---

(1) Les lettres italiques, qui ſont employées communément à indiquer les prétendus défauts des vers que l'on cite, ſerviront ici au contraire à déſigner les beautés ſur leſquelles l'œil doit s'arrêter.

Endormi ſur le Trône, au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa Couronne acca*blait* ſa fai*bleſſe.*
Quélus & Saint-Mégrin, Joyeuſe & d'Epernon,
Jeunes Voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé, corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques, &c.

Quel nombre dans chaque vers ! quelle variété dans la coupe des périodes ! quel aſſemblage de ſons brillans ! Comme l'oreille eſt remplie, careſſée, enchantée par tous ces mots ſonores qui ſe ſuccèdent perpétuellement les uns aux autres ! Comme les *l* multipliées dans le ſecond vers peignent ces rênes flottantes ! La répétition de la ſyllabe entière *blai* dans *accablait ſa faibleſſe*, peint très-heureuſement la tête affaiſſée & chancelante ſous le poids de la Couronne.

Liſez encore le commencement ſi pompeux du Poëme de Fontenoy : liſez l'ouverture d'Athalie, celle de Mérope; comparez-les à celle de l'Œdipe & de l'Electre de Sophocle ; & donnez la palme, ſi vous oſez choiſir.

Voici maintenant un beau contraſte d'une peinture fortement terrible, avec une peinture doucement majeſtueuſe :

Contraſte d'images.

Cependant ſur Paris, s'élevait un nuage,
Qui ſemblait ap*porte*r le ton*nerre* & l'*ora*ge ;

Ses flancs *noirs* & *brûlans*, tout-à-coup *entr'ouverts*;
Vomiſſent dans *ces* lieux les m*onſtres* des Enfers,
Aux remparts de la Ville *ils fondent, ils s'arrêtent*;
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, *nageant dans la lumière*,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant, loin de lui, l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.

Il n'y a perſonne qui ne ſoit frappé du changement de ton que préſente tout-à-coup la ſeconde partie de ce tableau. Que d'*r* dans les premiers vers! à peine en trouvez-vous dans les deux derniers. La ſeule différence de ce vers bruſque & coupé,

Aux remparts de la Ville, ils fondent, ils s'arrêtent;

avec celui-ci, dont la marche tranquille eſt ſoutenue,

Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,

ſe fait ſentir à l'oreille la moins exercée. Le même tableau a été traité d'une autre manière, également expreſſive dans ces vers charmans:

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors: & des arches du Ciel,
On vit ſortir l'Archange Gabriel,

Qui, ſoutenu ſur deux brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles.

Voltaire.

Ce dernier vers fait ſur l'oreille l'effet agréable qu'un vent doux produit ſur le viſage, dans un beau jour de printems : *Fend doucement les plaines éternelles*. Remarquez auſſi que, dans ces deux morceaux, la reſſemblance des rimes maſculines, *airs* & *ciél*, avec les rimes féminines, *lumière* & *éternelles*, forment un agrément, & ſert à la perfection de l'image. Rouſſeau a recherché pluſieurs fois cette conſonnance que des gens ſans goût ont condamnée :

Le Roi des Cieux & de la *Terre*
Deſcend au milieu des *éclairs* ;
Sa voix, comme un bruyant *tonnerre*,
S'eſt fait entendre dans les *airs*.

Si vous voulez voir des contraſtes dans le genre de celui que je viens de rapporter ; Rouſſeau, Quinault, & tous nos bons Poëtes en ſont pleins. On ſait par cœur ces quatre vers de Boileau :

J'aime mieux un ruiſſeau, qui, *ſur la molle arêne*,
Dans un pré *plein* de *fleurs*, *lentement* ſe promène :
Qu'un *torrent débordé*, qui, d'un *cours orageux*,
Roule, plein de gravier, ſur un terrein fangeux.

Et ceux-ci :

Au pied du Mont Adule, entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrès de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de ſon onde naiſſante.
Lorſqu'un *cri* tout-à-coup, ſu*i*v*i* de m*i*lle *cri*s,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits :
Il ſe trouble, il regarde, &c.

Quelle rapidité ſuccède dans le cinquième vers, à la molle nonchalance des vers précédens ! Tous ces *i* répétés, répètent les cris. Liſez la deſcription de l'entrée du Temple de l'Amour, & celle du Sanctuaire, dans le neuvième Chant de la Henriade ; c'eſt le paſſage le plus étonnant de la langueur qui s'inſinue dans vos ſens délicieuſement, à l'effroi, au ſaiſiſſement qui les agite avec violence.

Sons bruyans. Mais c'eſt ſur-tout quand il faut peindre les grands effets de la Nature, le bruit des vents, des flots, du tonnerre, &c. que notre Langue a des reſſources infinies, & que ſes voyelles nazales, ſes *u*, ſes *eu*, & même le ſon ſourd de ſes *e* muets, lui ſont d'un merveilleux ſecours : prononcez avec ſoin les vers ſuivans :

L'air *ſiffle*, *le* Ciel *gronde*, & l'*onde* au *loin mugit.*
Henriade.

De l'Autel *ébran*lé *par* de *longs tremblemens.*
Œdipe.

J'ai *cru* d'Œrope *en pleurs entendre gémir l'ombre.*
Atrée.

Sou*dain l'onde, en grondant, s'enfle dans* ſes pri*ſons.*
Géorgiques.

La grêle *affreuſe tombe*, & l'*écraſe à grand bruit.*
Idem.

Les *monts ont* prolongé *le lugubre murmure,*
Dont le ſon lent & *ſourd* at*triſte* la Na*ture.*
Les Saiſons.

Vous entendez, vous voyez tout ce que le Poëte décrit.

Pleine d'hor*reur* & de reſpect,
La terre a treſſailli ſur ſes voûtes briſées :
Les *monts fondus à ſon* aſpect,
S'écou*lent dans le ſein* des *ondes embrâſées.*
Rouſſeau.

Pourquoi ces *feux* & ces *éclairs,*
Ces *torrens de fumée, & ce bruit dans* les *airs?*
Ces *trompettes* & *ce tonnerre?*
Venait-il renverſer *l'ordre des* élémens?
Sur ſes antiques fondemens
Venait-il *ébranler la* terre?
Racine.

Il y a ici un mélange ſublime de tous les ſons frappans & terribles. Les deux derniers vers ſur-tout font trembler involontairement la voix de celui qui les prononce. Mais venons au chef-d'œuvre de ce genre.

La *terre tremblante*,
Frémit *de terreur:*
L'*onde turbulente*,
*Mu*git *de fureur:*
La *lune ſanglante*,
Recule d'horr*eur.*

Dans le ſein de la *mort*, ſes *noirs enchantemens*
Vont troubler *le repos des ombres :*
Les *manes* effrayés quit*tent leurs monumens ;*
L'air retentit au *loin de leurs longs hurlemens ;*
Et les *vents*, échappés *de leurs* caver*nes ſombres*,
Mêlent à *leurs* cla*meurs* d'ho*rribles ſiffiemens.*

Rouſſeau.

Voyez que d'*en*, d'*on*, d'*eur*, d'*u*, &c. On a vanté, avec raiſon, pluſieurs morceaux d'Homère, de Virgile, & du Taſſe même, qui certainement, tout admirables qu'ils ſont, n'égalent pas celui-là.

Néceſſité de ces détails.

Après ces premiers exemples, après la ſeule deſcription de la Molleſſe dans le Lutrin de Boileau, je crois que l'on ne comprendra pas comment un préjugé, aſſez général, a pu refuſer à notre Langue l'harmonie figurative. Je ne reviens pas de mon étonnement, d'avoir lu dans la Poétique Françaiſe, que *notre Langue a une mélodie pour les ſentimens*, & *n'en a point pour les images.* Il me paraît donc de la plus grande néceſſité d'accumuler ici des exemples

de chaque genre de mélodie, pour prouver que ce n'eſt point par hazard qu'on rencontre dans nos Poëtes l'harmonie imitative; mais que notre Langue a une mélodie univerſelle, propre à toutes les eſpèces d'images que la Poéſie doit exprimer. Commençons par quelques morceaux des Géorgiques de M. de Lille, Poëte vraiment harmonieux, qui poſsède parfaitement l'art de peindre par les ſons. Il a ſi bien ſu faire uſage de toutes les reſſources de notre Langue, qu'il a ſouvent égalé, quelquefois ſurpaſſé Virgile, l'inimitable Virgile. Voici d'abord la deſcription d'une courſe de chars:

Exemples de tous les genres d'harmonie.

Le ſignal eſt donné: *déjà* de *la bar*rière,
Cent chars *précipités ſondent dans* la carrière:
Tout s'éloigne, tout fuit: les jeunes combattans,
Treſſaillans d'eſpérance & d'effroi palpitans,
A leurs bouillans tranſports abandonnent leur ame.
Ils preſſent leurs cour*ſiers: l'eſſieu ſiffle & s'en*flamme.
On les voit *ſe baiſſer*, *ſe dreſſer* tour-à-tour:
Des tour*billons* de *ſable* ont *obſ*curci le jour:
On ſe quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite:
Des *chevaux haletans, le crin poudreux* s'agite, &c.

Chaque objet n'eſt-il pas préſenté à l'oreille avec le ſon précis qui lui convient? Obſervez ſur-tout la vîteſſe & le bruit de ces mots, *précipités*, *fondent dans*; l'image produite par la

consonnance *se baisser*, *se dresser*; le sifflement redoublé de ces syllabes, *siers l'essieu*, *siffle & s'enf.* Que desirez-vous? Toujours d'aussi beaux vers? Eh bien! lisez :

Un jour le Laboureur, dans ces mêmes sillons;
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heur*tant avec* le *soc* leur an*tique* dépouille,
Trouvera sous ses pas *des dards rongés de rouille*,
Entendra retentir les casques des Héros,
Et d'un œil effrayé mesurera leurs os.

Idem.

vec, *soc*, *tique*; vous avez entendu le fer du soc qui choquait le fer des dards, &c. Oh! que si ces vers étaient Latins, ils seraient admirés!

L'*Ebre roula sa* tête, *encor toute* sanglante :
Là, sa lan*gue glacée*, & sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un *faible son*,
D'Euridice, en flottant, murmurait le doux nom.

Idem.

Tout, jusqu'à ces monosyllabes placés à la fin du vers, contribue à rendre supérieurement l'image de cette tête flottante, qui n'articule qu'à peine.

Bientôt le *fer rou*git *dans* la fournaise ar*dente* ;
J'en*tends* crier la *dent* de la li*me mordante*....

J'aime, & *des sombres buis le lugubre* coup-d'œuil;
Et de ces *noirs sapins le vénérable deuil*...

Soudain, *du haut des rocs*, leur troupe vaga*bonde*
Bondit, *ſe précipite* & *fuit* dans les vallons.

Idem.

Le rapprochement de, *bonde*, *bondit*, eſt divin. Quelle rapidité dans les ſept brèves qui ſuivent ! Comparez, à ce vers qui court ſi vîte, cet autre vers de Boileau, qui roule ſi longuement :

Long-temps, loin du perron, roulent ſur les degrés.

Eſt-ce-là de la mélodie d'image? Y en a-t-il de plus belle chez les Anciens?

Si l'on joint, à cet art d'employer les ſons convenables, celui de les arranger dans la proportion, dans la cadence juſte de la choſe qu'on veut exprimer; on produit avec les mêmes ſons des effets oppoſés. Ainſi, ce vers fait entendre le bruit des enclumes de l'Etna. Obſervation particulière.

Lèvent de *lourds marteaux*,
Qui *tom*-bent *en*-caden-ce & d*om*-tent *les*-mét*aux*.

Géorgiques.

Mais voyez la coupe toute différente du vers qui ſuit, & qui doit être languiſſant :

D*ont* l'*onde*, - *en murmurant*, - *l'endort* - ſous un vieux chêne.

Idem.

Malheur à tout Poëte qui ne ſentira pas le

mérite de la cadence & des ſons dans ces vers admirables de M. Colardeau :

Sa peur-oppoſe-à l'onde-une-pénible-lutte.... :
Sur le bord-du-tombeau-l'humanité-ſuccombe,
L'œil-meſure-en tremblant-l'abîme de la tombe.

Suite des exemples.

Suivons notre galerie de tableaux : elle eſt digne des curieux & des connaiſſeurs. Celui qu'on va voir eſt le dernier de M. de Liſle, que je placerai ici : c'eſt le combat de deux taureaux qui ſe diſputent une géniſſe.

Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène, au combat, entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle *s'égare* en un *gras* pât*ur*age ;
Ses ſuperbes Amans s'élancent pleins de rage :
Tous deux les yeux baiſſés, & les regards brûlans ;
Entrechoquent leurs fronts, *ſe déchirent* les *flancs* ;
De leur *ſang*, *qui jaillit*, les ruiſſeaux les inondent ;
A leurs mugiſſemens, *les vaſtes Cieux répondent :*
Entre eux point de traité : *Dans les lointains déſerts*,
Le vaincu *déſolé* va cac*her* ſes re*vers* :....
Là, *dor*mant *ſur des rocs*, nourri d'*amers feüillages*,
Furieux, *il s'exerce* à venger ſes affronts,
De ſes *dards tortueux*, il *attaque des troncs* ;
Son front combat les vents, ſon *p*ied fra*ppe* la *p*laine,
Et, *ſous ſes bonds fougueux*, il fait vo*ler l'a*rène.

Ces vers admirables me rappèlent ceux-ci de M. de Voltaire :

Les deux courſiers, *bardés*, *coëffés de fer*,

Vont se *heurter*, & de leur *tête dure*,
Front contre front fracassent leur armure.

Qu'il y a d'énergie dans cette dureté recherchée ! On en trouvera autant dans ces vers tirés d'une Ode sur le désastre de Lisbonne.

Murs, *Tours*, Palais, *tremblent*, *s'écroulent*,
Leurs débris se heur*tent* & roulent, &c.

Ces chocs durs de *murs*, *tours*, de *heurtent*, &, sont excellens : voilà les couleurs que la Poésie employe pour peindre à l'oreille. Venons à un tableau si bien fini, à tous égards, qu'il peut défier dans son genre ce qu'il y a de plus parfait chez les Poëtes de toutes les Nations.

Prend, d'une main *par la rage tremblante*,
Un pistolet, en presse la détente:
Le chien s'abat, *le feu prend*, *le coup part* :
Le plomb *chassé siffle*, & vole au hazard,
Suivant au loin la ligne mal mirée,
Que lui traçait une main égarée.
Le Page *vise* ; & par un coup plus *sûr*,
Atteint *ce front*, *ce front* horrible & dur,
Où se peignait une ame déteſtable.

Voltaire.

Le troisième vers n'a pas une syllabe longue. Comparez les deux premiers, incertains dans leur marche, qui même enjambent l'un sur

l'autre, & celui-ci qui eſt encore plus chancelant :

Suivant-au loin-la ligne mal-mirée,

Avec cet autre vers ſi ferme,

Le Page *viſe* ; & par un coup plus *ſûr*,

Ces monoſyllabes *viſe* & *sûr*, placés à la fin de chaque hémiſtiche, ont réellement une aſsûrance qui vous annonce la mort du rival du Page. Voyez encore l'effet de cette répétition, *ce front*, *ce front horrible & dur* : voyez comme notre *u* eſt expreſſif, prononcez à l'Italienne *ſour* & *dour*, & vous ſentirez que toute la beauté de l'image eſt évanouie.

Quelle cadence bizarre & charmante dans ce vers unique !

Ton triſte chef branlant ſur ton cou tors.

Voltaire.

On voit la tête qui va tomber, on tend preſque les mains pour la recevoir. Mettez un mot de trois ſyllabes dans le vers, tout eſt perdu.

Lui dont l'œil louche & le m*uffle e*ff*ronté*
*Fait friſſ*onner la tendre volupté.

Idem.

Vous ſentez ces *f* multipliées exciter en vous le friſſonnement que le Poëte veut peindre ; mais dans le vers ſuivant, l'*f* étant différem-

ment placée, préſente une image toute différente.

Lors un tar*dif & faib*le repentir,
Sort à regret de leur mourante bouche.
Idem.

Ce *f & fai* vous montre le mourant qui peut à peine approcher ſes lèvres. Et dans ceux-ci, au contraire, les *f* peignent la force.

Et jamais de l'En*fer*, les noirs *fré*miſſemens,
N'en pourront ébranler les *fer*mes *f*ondemens.
Boileau.

C'eſt au goût à diſpoſer & à ſentir ces combinaiſons.

Autre obſervation particulière.

Quelquefois ce qui eſt excellent pour peindre, devient choquant, lorſqu'on n'a aucune peinture à faire. Ainſi l'*f* que nous venons de voir ſi heureuſement employée, eſt déſagréable dans ce vers de Racine :

O*ff*rent au *f*ils de *Phè*dre une riche retraite (1).

De même, les *p* qui ſont expreſſifs dans ce beau vers de M. Colardeau ;

Et ſon ſcè*p*tre de *plomb p*èſe ſur l'Univers :

déplaiſent dans cet autre vers du même Auteur :

*P*ar reſ*p*ect *p*our Caliſte & *p*our moi *par p*itié (2).

J'ai entendu reprocher, avec juſtice, ſix *a* conſécutifs dans un vers des Scythes : *A*h !

fatal *Athamare* (3) ! Mais on a repris bien injuſtement cet excellent vers de Boileau, où il y a cinq *a* rapprochés :

Traçât *à* pas tardifs un pénible ſillon.

Et M. Marmontel a obſervé, avec goût, que le premier hémiſtiche de ce vers n'était pas fait pour être débité rapidement ; *traçât à pas tar*, ce qui ſeul le rendrait ridicule ; mais qu'étant compoſé de preſque toutes ſyllabes longues, il devait être prononcé lourdement ; alors l'effet en eſt beau & pittoreſque. On pourrait ajouter, qu'indépendamment des ſyllabes longues, la monotonie même de ces *a* multipliés imitait préciſément l'uniformité peſante de la marche du bœuf ; *tra-çât-à-pas-tar-difs.*

Fin des exemples.

Finiſſons notre recueil d'harmonie expreſſive par deux vers, devant leſquels Scaliger ſe ſerait proſterné :

Que la foudre, en grondant, les frappe avec l'éclair.
Voltaire.

(1, 2, 3.) Je choiſis ces exemples dans de bons Auteurs, pour prouver qu'un ou pluſieurs vers déſagréables ne concluent rien contre le ſtyle d'un long Ouvrage :

Non ego paucis,
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.

Tout

Tout, s'écrierait-il, eſt raſſemblé dans ce vers ; la bouffée de vent, *que la fou*, le roulement du tonnerre, *dr' en grondant ;* le coup ſec qui précède l'éclat, *frappe :* & , *vec l'éclai*, eſt le bruit même des éclats.

Plus loin, un lac entier n'eſt plus qu'un bloc de glace.

De Lille.

Il ſemble que ces *l* qui ſont ſeules dans les mots *loin* & *lac*, faſſent ſentir que l'eau eſt encore liquide : mais *lac entier* arrête la prononciation ; & enſuite les *l* ſurchargées d'autres conſonnes, *pluq*, *bloc*, *glace*, figurent à l'oreille, & l'épaiſſiſſement de l'eau, & le choc des glaçons qui ſe heurtent.

Je ne puis me refuſer d'ajouter encore ces quatre vers admirables, qui ne ſont pas connus, & dont l'Auteur ne veut pas être nommé. Il a eſſayé de traduire quelques vers de Pindare, ſur l'éruption de l'Etna, & je crois qu'il a bien ſurpaſſé ſon original.

Ses *noirs tor*rens de feu, juſqu'aux voûtes du Monde ;
Lancent le *fer ardent*, *rou*lent les *rocs brû*lés ;
Qui re*tom-bent* par *bonds* - ſur les *monts*-ébranlés,
Ou *vont fendre en grondant* la pro*fondeur de* l'*onde*.

N'entend-on pas tout ce fracas ? *noirs*, *tor*, *rou*, *rocs*, *bru* ? Tous ces bonds répétés, *tomb*, *bonds*, *monts*, placés juſtement de trois en

trois ſyllabes ? Enfin, l'immenſe longueur du dernier vers, tout compoſé de nazales bruyantes & d'*e* ſourds, ne ferait-elle pas envie à tous les Poëtes anciens qui nous ont ſervi de modèles pour l'harmonie imitative (1) ?

Comment le Poëte cherche & trouve l'harmonie imitative.

On dira ſans doute qu'il n'eſt pas croyable qu'un bon Poëte aille ainſi, arrangeant toutes ſes lettres comme un enfant qui épelle, & on aura raiſon. Mais un vrai Poëte, qui a du goût & du génie, conſulte l'un, & fait travailler l'autre. Son goût lui dit qu'il faut exprimer ; ſon génie cherche les ſons convenables, & les trouve. Ainſi M. de Voltaire avait fait ces deux vers :

Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts.

Ils étaient bons, ſi l'on veut, mais ils ne peignaient pas ; ſon goût n'était pas content ; il demanda d'autres vers au Génie, qui lui fournit les deux vers qu'on va lire :

On entend, p*our tout bruit*, des concerts *enchanteurs* ;
Dont la *molle* harmonie in*ſpire les langueurs*.

(1) On pourroit à tous ces exemples joindre ce beau vers de M. de Belloy lui-même :

Contemplez de Bayard l'abaiſſement auguſte.

Qui, par la multitude des ſyllabes longues dont il eſt compoſé, par le choix des ſons les plus majeſtueux, exprime ſi bien la nobleſſe, la dignité du grand ſpectacle que donne alors un Héros. *Note de l'Editeur.*

Il n'y a pas un ſon dans ces deux vers, qui ne ſerve à l'expreſſion : certainement l'Auteur ne s'eſt pas dit, il faut répéter la ſyllabe *mo*, *dont la molle harmonie*, & arranger ainſi ces quatre autres, *ire les lang*, pour produire une lenteur molle & efféminée. Mais l'Auteur a voulu peindre; il a cherché la couleur propre, & d'un coup-d'œil il a diſtingué la meilleure. Combien le goût a applaudi au Génie qui lui apportait preſque au delà de ſes vœux ! Il en eſt de même de ces deux autres vers de la Henriade :

Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe.

Tout le monde les eût faits :

Hæc eadem à ſummo expectes minimove Poëtâ :

& le goût de M. de Voltaire en devait être indigné : auſſi n'a-t-il pas pu ſe les permettre long-temps. Voici avec quelle ſupériorité il les a changés.

Sans f*iel* & ſans fierté, cou*liez* dans *la* pareſſe
Vos inuti*l*es jours, fi*lés* par *l*a mo*ll*eſſe.

Ces *l* accumulées font couler les vers comme les jours des voluptueux : ce long mot de quatre ſyllabes maigres, *inutiles*, ſuivi du mo-

nosyllabe *jours*, peint merveilleusement le vuide du temps perdu. Le goût, je le répète, a cherché tout cela confusément, & le Génie l'a trouvé précisément.

Je pourrais citer encore des milliers d'éxemples frappans de la plus belle harmonie imitative, si je voulais puiser au hazard, ou dans Quinault, ce Poëte, quelquefois faible, mais toujours mélodieux; ou dans la Fontaine, le plus grand Peintre de notre Poésie; ou dans Boileau, que l'on accuse de n'être pas Poëte, & qui peint tout à l'oreille comme à l'imagination. Il est aisé de se convaincre par la lecture de leurs Ouvrages (1), & de ceux de tous nos bons Auteurs, qu'il n'y a rien que la féconde harmonie de la Poésie Française n'ait bien exprimé; & que, par conséquent, on a fait à notre Langue un reproche injuste, en disant qu'elle n'a point de mélodie pour les images. Quiconque lira nos vers avec un œil juste & éclairé, avec une oreille

(1) Le Poëme *des Saisons*, par M. de Saint-Lambert, mérite d'être cité comme un modèle d'harmonie. Les vrais Poëtes, qui aiment les plaisirs de l'oreille & de l'imagination, iront souvent les chercher dans les détails enchanteurs de cet Ouvrage, toujours pittoresque. A quelque page qu'on l'ouvre, on est sûr que le hazard va nous offrir un tableau agréable.

attentive & délicate, reconnaîtra à chaque pas dans nos vrais Poëtes, le ſon imitatif de l'image qu'ils avaient à peindre. J'ai tâché de guider ſur cet objet le goût des gens du monde, qui aiment la Poéſie : & je me flatte que mes obſervations leur en feront faire d'autres plus importantes. Achevons de venger pleinement la Langue Françaiſe de beaucoup de reproches auſſi peu équitables. Mais faiſons auparavant une application eſſentielle des vérités que nous venons de découvrir.



CHAPITRE IV.

De l'Harmonie expressive dans le Poëme Dramatique.

Elle est indispensable.

J'ENTENDS déjà la plupart de nos Poëtes Dramatiques modernes, s'écrier, qu'ils sont dans une classe particulière ; que l'harmonie expressive & figurative est le partage du Poëme Epique, ou Lyrique ; mais que la Tragédie & la Comédie, étant le langage de la conversation ordinaire, elles n'ont besoin que d'une harmonie simple & facile, qui prenne la couleur uniforme du Dialogue naturel.

Consulter la Nature.

Quoi ! le Dialogue naturel est uniforme ? Eh ! il n'y a rien de plus varié. Ecoutez la conversation de deux ou trois personnes animées par le choc des opinions ou des intérêts, ou des passions. Voyez s'ils ont la monotonie de ces vers faibles & froids, qui sont tous jetés dans le même moule, & qu'on veut nous donner pour le ton de la nature. Voyez si un homme qui vous peint avec chaleur une affection violente, ou un malheur terrible, sur-tout une suite d'événemens, dont il est fortement ému, ne cherche pas, ne trouve pas

les tons & les mots les plus propres à peindre ce qu'il veut faire ſentir. La Paſſion eſt le premier des Peintres ; elle eſt toujours imitative, figurative des objets qu'elle veut faire paſſer dans l'ame de celui à qui elle parle.

Pour réfuter, par des exemples, le faux ſyſtême que je veux combattre, & qu'inventa la ſtérile médiocrité, je ne puiſerai pas dans les Tragédies de M. de Voltaire : on leur reproche d'être trop épiques. Elles le ſont cependant beaucoup moins que celles de Sophocle & d'Euripide. Mais je ſerais certain de voir l'autorité de M. de Voltaire déclinée adroitement, non pas en public & dans des écrits, mais à mots couverts, & dans nos cercles, par les prétendus Partiſans de ce Grand Homme, qui ne lui pardonnent pas plus qu'à d'autres les talens dont ils ſe ſentent privés. Et les exemples.

C'eſt chez Racine ſeul, chez ce Poëte, que l'on nous dit être ſi uniforme dans ſon élégance & ſa douceur continue ; c'eſt dans ſes Tragédies que je vais emprunter des exemples d'harmonie expreſſive & imitative, peut-être plus frappans que tous ceux que j'ai cités juſqu'à préſent. Je veux bien même ne pas parler des récits magnifiques de la Thébaïde, de Mithridate, d'Iphigénie, & de De Racine.

Phédre : ni de ces vers dignes de l'Enéïde & de l'Iliade.

Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens ;
Et la mer leur répond par ses mugissemens :
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume. . . :
J'entends gronder la foudre, & sens trembler la
terre. . . . .
Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons, une montagne humide ;
L'onde ap*proche*, *se brise*. . . . . .
Son front *large* est *arm*é de *cor*nes menaçantes ;
Tout son *cor*ps est *cou*vert d'*écail*les jaunissantes. . . :
Sa *crou*pe - se *recour*be - en *re*plis - *tortu*eux. . . . .
De rage & de douleur, le *monstre bond*issant, . . .
A travers les rochers *la peur les précipite*,
L'essieu crie & se rompt. . . . . .

Je ne rapporterai que des morceaux pris dans des Scènes de dialogue ; j'épargnerai même à mes Lecteurs les petites observations de détail ; ils feront facilement usage de celles que je leur ai indiquées dans le Chapitre précédent.

Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle ;
Déchirera son sein, & d'un œil curieux,
Dans son *cœur palpitant*, *consultera* les Dieux.
Et moi qui l'amen*ai* triomphante, ado*rée*,
Je m'en retourne*rai* seule & déses*pérée*. . . . .

Figure-toi, Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage;
Et de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des
mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans....
Dois-je oublier Hector, privé de funérailles,
Et traîné, sans honneur, autour de nos murailles?
Dois-je oublier son père, à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?

Est-ce là une Langue qui peint? Virgile a-t-il une harmonie plus expressive dans la description du Sac de Troye? Ce mot *ensanglantant* ne vous fait-il pas voir & entendre le Vieillard se débattant par terre? Substituez celui d'*ensanglante*, il n'y a plus d'image. Mais comparez la richesse, la force, le brillant de cette harmonie, avec la mélodie douce & simple des vers suivans, vous sentirez mieux la différence de l'imitation;

Fais connaître à mon fils les Héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace,
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère:....
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste,

Repaſſez tout de ſuite à d'autres peintures riches.

J'ai couru les deux mers que ſépare Corinthe,
J'ai demandé Théſée aux peuples de ces bords,
Où l'on voit l'Achéron ſe perdre chez les morts,
J'ai viſité l'Elide, &, laiſſant le Ténare,
Paſſé juſqu'à la mer qui vit tomber Icare.

Comme on renverrait aujourd'hui cette peinture géographique à l'Epopée! & comme on dirait une ſottiſe! Pourſuivons; examinons toutes les nuances de cet autre tableau.

Quelle gloire en effet d'*accabler la faibleſſe*,
D'un Roi déjà vaincu *par ſa propre molleſſe*;
D'un peuple ſans vigueur, & preſque inanimé,
Qui gémiſſait ſous l'or dont il était armé....
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naît ſous nos pas ne corrompt point nos ames.

Alexandre.

Mettez, par occaſion, à côté de ces beaux vers, ces vers encore plus beaux, plus énergiques:

La Nature, marâtre en ces affreux climats,
N'y produit au lieu d'or, que du fer, des ſoldats:
Son ſein tout hériſſé, n'offre au deſir de l'homme,
Rien qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

Rhadamiſte.

Que cette âpreté eſt ſublime! Mais Rameau

a-t-il rien de plus expreſſif dans Caſtor, dans Dardanus, que l'harmonie de ces magnifiques tirades d'Eſther ?

Au ſeul ſon de ſa voix la Mer fuit, le Ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'Univers enſemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étaient pas...
Lui ſeul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Diſſipa devant vous *les innombrables Scythes* ;
Et renferma les mers dans vos vaſtes limites.

Il n'y a pas de vers hexamètre de quinze ou ſeize ſyllabes, qui ſoit auſſi long que ce dernier vers.

Lorſque, d'un ſaint reſpect, tous les Perſans touchés,
N'oſent lever leurs fronts *à la terre attachés* ;
Lui, *fièrement aſſis*, & la *tête immobile*,
Traite tous ces honneurs d'impiété ſervile,
Préſente à mes regards *un front ſéditieux*,
Et ne daignerait pas au moins baiſſer les yeux: . . .
Je l'ai trouvé cou*vert* d'une affreuſe pou*ſſière*,
Revêtu de lambeaux, tout pâle... — Mais ſon œuil
Conſervait ſous la cendre encor le même orgueil.

Chaque mot, chaque ſon eſt une image. Sur-tout ce *mais ſon œuil*, ces trois petits mots percent à la fin du vers, comme le regard de Mardochée perce ſous les lambeaux dont ſa tête eſt couverte. Prenons quelques morceaux plus raiſonnés, & également peints.

Il faut des châtimens dont l'Univers frémisse ;
Qu'on tremble, en comparant l'offense & le supplice :
Que des peuples en*tiers* dans le sang *soient noyés*.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés ;
Il fut des Juifs. Il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face :
Un seul osa d'Aman exciter le courroux ;
Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous.

Peut-on ne pas sentir le prix de ces quatre monosyllabes, *Il fut des Juifs !* De ce long vers, *Répandus sur la terre*, &c. suivi du vers simple, *un seul osa d'Aman*, &c. afin de faire mieux ressortir le dernier, dont la marche & la coupe sont si merveilleusement combinées : *Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous !* Un Versificateur médiocre trouverait indifférent de mettre, *ils sont tous disparus*. O Racine ! ô Poëte sublime ! & l'on dit que tu n'es qu'élégant ! Encore ces deux mots de Burrhus à Néron :

Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.

Quelle tranquilité !

Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime.

Quelle rapidité !

Athalie, Esther, Aléxandre, Britannicus, Mithridate, dont les sujets exigeaient en gé-

néral une mélodie plus mâle, plus éclatante que celle de Bajazet, d'Andromaque & de Bérénice, ſont remplies de ces richeſſes de nôtre harmonie imitative. Ce n'eſt pas que ces trois dernières Tragédies en ſoient dépourvues; l'harmonie ſeulement y eſt plus douce, plus ſimple, parce qu'elle a des objets plus doux & plus ſimples à imiter. Mais dès qu'il s'offre une grande image, que Racine la ſaiſit avec un empreſſement avide! Liſez les funérailles de Veſpaſien dans Bérénice; rappelez-vous ce ſeul vers, auſſi raviſſant pour l'harmonie des ſons, que pour l'énergie des termes:

Dans l'Orient déſert, quel devint mon ennui!

Le dernier morceau de Racine, ſur lequel j'attacherai mes regards, eſt un des plus heureux pour le choix des ſons; mais peut-être eſt-il le moins remarqué, parce qu'il ſe trouve dans une ſcène de diſcuſſion politique.

C'eſt Agrippine qui parle.

On verra, d'un côté, *le fils d'un Empereur*
Redemandant la foi jurée à ſa famille;
Et de *Germanicus*, *on entendra* la fille:
De l'autre, l'on verra *le fils d'Enobarbus*,
Appuyé de Sénèque & du Tri*bun Bur*rhus,
Qui, tous deux, de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité ſuprême.

Mes Lecteurs n'ont-ils pas déjà obſervé ces grands mots ſonores qui compoſent les couleurs du grouppe qu'Agrippine veut faire briller : *Le fils d'un Empereur .... redemandant .... & de Germanicus on entendra :* mais pour le côté du tableau qu'elle veut obſcurcir : ce ſont les teintes les plus ternes. Ce mot d'*Enobarbus* que le Poëte n'a eu garde d'employer encore dans toute la Pièce, vient ici juſtement à ſa place : il porte, malgré qu'on en en ait, l'expreſſion du mépris ſur les lèvres qui le prononcent. *Le fils d'Enobarbus !* enſuite *du Tribun Bur* produit encore le même effet : & enfin quel contraſte de ces ſons pauvres & ſecs : *Appuyé de Sénèque*, avec les ſons pleins & nombreux des deux derniers vers. Voilà, ſans doute, voilà le ton de la véritable Poéſie, de la véritable éloquence dramatique. Ni l'une, ni l'autre ne peut exiſter ſans harmonie ; & il n'y a de véritable harmonie que celle qui exprime. Cette fade uniformité du ſtyle de Campiſtron, ces teintes pâles & ſans vigueur, que l'on croit renforcer par quelques couches de vernis, ne formeront jamais un coloris poétique.

De Corneille. Je me reprocherais de ne point parler de Corneille dans ce Chapitre de l'Harmonie imitative, dont il aurait pu lui ſeul faire tout

l'ornement. Quoique ce Grand Homme fût né dans un temps où la Langue n'avait pas encore acquis toutes ſes richeſſes ; quoique lui-même, en lui donnant la force & l'énergie, il ſe ſoit quelquefois laiſſé entraîner juſqu'à la ſéchereſſe & à la dureté ; cependant ſes Ouvrages ſont remplis de tableaux ſuperbes, dont la couleur eſt auſſi agréable que vigoureuſe. Rarement il a négligé de peindre par les ſons :

Il n'était point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux....
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles.....
Rome entière (1) noyée au ſang de ſes enfans....

(1) Ajoutons à ces exemples, tirés de Corneille, les exemples ſuivans :

Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille.

Ces *r* accumulés, ces ſons fermes & pleins, cette harmonie rude & fière, peignent auſſi heureuſement que les idées mêmes, l'orgueil du Comte de Gormas :

Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, & nous venge.

Comme ce premier hémiſtiche ſe traîne lentement & triſtement ! comme le ſecond vole avec rapidité ! Mais comme cette variété, cet heureux contraſte diſparoiſſent dans l'original Eſpagnol, par-tout également grave, par-tout monotone !

Yo voy à llorar afrentas,
Mientras tu tomas venganças.

Qu'on le ſuive dans les ſcènes mêmes de raiſonnement, telles que cette tirade de Cinna,

Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens;
Pompe où m'enſevelit ſa première victoire;
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire;
Et lorſque mon amour prendra trop de pouvoir;
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir.

Ce tableau eſt à la fois touchant, triſte & ſévère. Celui-ci, qui eſt à-peu-près du même genre, a des nuances, dont l'oreille, ainſi que le goût, ſentira aiſément les différences:

O vous! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du Grand Pompée, écoutez ſa moitié!

Quelle douceur au contraire, & de ſons, & de ſentimens dans ces deux vers de Sabine, dans Horace!

Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour.

Les ſtances de Polyeucte dans la priſon ſont toutes de cette Poéſie pittoreſque: *Ut pictura Poëſis.*

Ainſi n'eſpérez pas, qu'après vous je ſoupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuiſſans;
Vous me montrez en vain, par-tout ce vaſte Empire,
Les ennemis de Dieu, pompeux & floriſſans.
Il étale à ſon tour des revers équitables,
    Par qui les Grands ſont confondus,
    Et les glaives qu'il tient pendus
    Sur les plus fortunés coupables,
    Sont d'autant plus inévitables,
    Que leurs coups ſont moins attendus.

Quelle pompe, & d'idées, & d'expreſſions! quelle har-

qui

qui commence par l'harmonie la plus brillante, & finit par le ton le plus ſimple.

Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde;

---

monie impoſante ! quel fracas de ſons menaçans & terribles !

Il étale à ſon tour des revers équitables !

Quelle image, & comme on la voit !

Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nüe.

On voit partir la foudre, on entend ces éclats déchirans de certains coups de tonnerre.

Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.

Tableau touchant, vers charmans, qui en ont peut-être fait faire deux autres encore plus beaux:

Tes frères, ces Martyrs, égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans, tendus du haut des Cieux.

Voyez cette peinture de Nicanor mourant aux yeux de Rodogune :

Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria : *Vengeance ; adieu, je meurs pour vous.*

Nous ſommes bien fâchés que la critique ſévère de M. de Voltaire n'ait pas fait grace à ce beau tableau. Voici ſon obſervation.

» On diroit bien, *je crois le voir encore étincelant de* » *courroux*, mais ce n'eſt pas l'image qui eſt encore ani» mée; de plus, on n'étincèle point d'amour «.

Il nous ſemble que la Poéſie a le droit d'animer l'image

Et que ſon ſein, fécond en glorieux exploits,
Produit des Citoyens plus puiſſans que des Rois;

---

des objets comme les objets mêmes, & quant à *étinceler d'amour*, puiſque l'amour a des feux & des flammes, il doit avoir au moins des étincelles, & on doit pouvoir étinceler d'amour, ſur-tout en Poéſie. De plus, le mot d'*amour* étant joint ici avec celui de *fureur*, il ſuffit qu'on diſe *étinceler de fureur*, parce qu'alors un de ces deux mots fait paſſer l'autre, & rien n'eſt plus ordinaire en vers. Racine a dit:

Soupirer à ſes pieds, moins d'amour que de rage.

On ne ſoupire guères de rage; la rage n'a pas d'expreſſion ſi douce; c'eſt le mot *amour*, qui fait paſſer celui de *rage* en cet endroit. Il en eſt de même de ce vers de Corneille:

O vous! à ma douleur objet terrible & tendre.

Vers que M. de Voltaire avoue être beau, quoiqu'il obſerve que, *tendre à ma douleur*, ne peut ſe dire: c'eſt *terrible* qui fait paſſer *tendre*.

Finiſſons par obſerver que ce beau morceau du ſonge de Pauline, dont M. de Belloy ne cite ici que deux vers,

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère.
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère,
Il n'étoit point couvert de ces triſtes lambeaux,
Qu'une ombre déſolée emporte des tombeaux. . . . .
Après un peu d'effroi que m'a donné ſa vue. . . . . .

rappellent quatre vers de Lucain, Poëte dont on ſait que Corneille étoit ſi nourri,

Medio viſi conſurgere campo,
Triſtia Syllani cecinere oracula manes,
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas,
Agricolæ facto Marium fugere ſepulchro.

Nous ne connoiſſons point de tableau plus énergique, ni

Les Grands, pour s'affermir, achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs Maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner...

---

plus terrible. Ces manes de Sylla qu'on voit s'élever tout-à-coup du milieu d'un champ, qu'on entend prononcer de sinistres oracles; ce tombeau de Marius brisé, cette ombre qui en sort; ces Laboureurs tremblans & fuyans à la vue du spèctre qui élève sa tête effrayante; ce *tollentemque caput*, qui rappelle l'*attollentem iras* de Virgile, & qui semble donner une stature gigantesque à l'ombre de Marius; quel tableau!

Nous n'en connoissons qu'un qu'on puisse mettre à côté; il est moins effrayant, mais aussi imposant; c'est ce morceau de Silius Italicus, où, selon le récit de Tite-Live, le Campanien Pacuvius Calavius veut détourner Perolla son fils, du projet qu'il a formé d'assassiner Annibal à sa propre table.

Fallis te mensas inter quod credis inermem;
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat,
Majestas æterna ducem, si admoveris ora,
Cannas & Trebiam antè oculos Thrasymenaque busta,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Rien de plus énergique, ni de plus sublime, soit pour l'image, soit pour l'expression, que ces traits:

Armat
Majestas æterna ducem,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Tout le monde voit sur le visage du Général Carthaginois cette majesté éternelle, dont il est défendu & armé; tout le monde voit cette grande ombre de Paul Emile, vaincu par lui, qui se tient à ses côtés pour effrayer ses ennemis.

Note de l'Editeur.

Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
Sous la main d'un bon Chef à qui tout obéiſſe;
Si vous aimez encore à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer, &c.

Ne diriez-vous pas que, dans les derniers vers, Corneille a quitté le pinceau pour prendre la plume? Et c'eſt cette variété de ton qui fait le premier charme du ſtyle (1).

De Molière.

L'harmonie imitative n'eſt pas étrangère à la Comédie: Thalie doit l'employer auſſi-bien que Melpomène. Molière a mieux connu ce genre d'expreſſion que tous ſes ſucceſſeurs; parce qu'il était plus vrai, plus énergique,

(1) On peut citer encore le morceau ſuivant de Sertorius, comme un exemple de l'harmonie la plus brillante, appliquée aux ſcènes de raiſonnement & de diſcuſſion.

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ſes proſcriptions comblent de funérailles;
Ces murs, dont le deſtin fut autrefois ſi beau,
N'en ſont que la priſon, ou plutôt le tombeau:
Mais pour revivre ailleurs dans ſa première force,
Avec les faux Romains, elle a fait plein divorce;
Et comme autour de moi, j'ai tous ſes vrais appuis,
Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Combien, ſans compter tout le reſte, ce dernier vers, & pour l'expreſſion, & pour l'harmonie, eſt au deſſus de ce trait de Lucain, d'où il eſt tiré!

Vejos habitante Camillo,
Illic Roma fuit!

On peut citer auſſi de M. de Crébillon, pour exemples

plus éloquent, plus Poëte qu'aucun d'eux. Le Misanthrope & le Tartuffe offrent à tout moment des tirades supérieures, qu'on devrait prendre pour modèles de la mélodie figurative. Tandis que le rôle d'Alceste est écrit en vers mâles & fermes, celui du Tartuffe est plein de vers doucereux, & convenables au ton de nos mielleux Hypocrites.

J'aurai toujours pour vous, *ô suave merveille!*
Une dévotion à nulle autre pareille.....
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude....
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude....
C'est sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime:
Leur miel, dans tous mes sens *fait couler à longs traits*,
Une suavité qu'on ne goûta jamais.

Pas un *r* dans ce dernier vers, & très-peu dans les autres.

Enfin, pour ne plus fatiguer mes Lecteurs, je terminerai par le portrait de Trissotin, chef-

---

d'harmonie en général, les songes de Thyeste & de Clytemnestre, & les descriptions de tempêtes dans *Idomenée* & dans *Electre*, tous morceaux d'un grand effet, malgré quelques défauts de style. On peut rapprocher de ces descriptions de tempêtes, celle de Boileau dans le Traité du sublime de Longin, & celle de M. de Voltaire dans la Henriade; morceaux plus corrects, & non moins pittoresques.

Note de l'Editeur.

d'œuvre dans lequel nous reconnoiſſons encore ce pauvre Auteur, auſſi-bien que ſi nous avions vu cent fois ſa figure :

Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux ſa pédante perſonne.
La conſtante hauteur de ſa préſomption ;
Cette intrépidité de bonne opinion ;
Cet indolent état de confiance extrême ,
Qui le *rend , en tout temps , ſi content* de lui-même;
Qui fait qu'à ſon mérite, *inceſſamment il rit ,*
Qu'il ſe ſait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit ;
Et qu'il ne voudrait pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

Cette enflure, cette roideur du troiſième & du quatrième vers, montrent le Cotin qui s'enfle, qui ſe redreſſe en public, pour paraître grand. Mais quand il eſt avec ſes amis, avec ſes dupes, voyez comme il ſe prélaſſe négligemment dans la marche nonchalante des autres vers ;

Cet indolent état de confiance extrême, &c.

Concluſion de ces deux Chapitres.

En un mot, liſez nos bons Poëtes, & même nos grands Orateurs, Boſſuet, Maſſillon, Fléchier, Jean-Jacques Rouſſeau, vous les verrez tous Peintres ſublimes ; vous verrez que les belles couleurs de la Poéſie & de l'éloquence ne ſe forment que par le choix des ſons, & des ſons imitatifs.

J'ai employé quelquefois, dans ce Chapitre & dans le précédent, le terme de *ſublime d'expreſſion ;* terme qu'on ne veut plus admettre aujourd'hui, mais dont on ſe ſervait dans le ſiècle de Louis XIV, & chez les Anciens. Peut-être avons-nous nos raiſons pour ne plus entendre ce mot. Il y avait pluſieurs eſpèces de ſublime d'expreſſion : par exemple, le choix des termes les plus frappans, leur ordonnance majeſtueuſe, les mouvemens de la diction, & ſur-tout l'harmonie brillante & imitative. Quand un morceau de muſique exprime parfaitement une grande paſſion, ou un grand effet de la Nature, nous diſons encore : voilà une harmonie ſublime ; pourquoi ne le dirions-nous pas de même d'un morceau de Poéſie, dont l'harmonie raviſſante remue, enchante les ſens, & pénètre juſqu'à l'ame ?

Sublime d'expreſſion.

J'ajouterai, en paſſant, que je crois qu'il y a un ſublime d'expreſſion qui augmente le ſublime de la penſée. Ainſi ces deux mots de Sénèque, *Medea ſupereſt*, Médée reſte, me paraiſſent bien inférieurs au mot unique de Médée dans Corneille : *Que vous reſte-t-il ? Moi.* On eſt malheureux, quand on ne ſent pas cette différence. A la longue énumération que Nérine fait des dangers & des ennemis de Médée, Médée n'oppoſe que ce mo-

nosyllabe, *Moi.* La brièveté sublime de l'expression double le sublime de l'idée (1). De

(1) Ceci nous rappelle des traits d'un autre genre, mais qui prouvent aussi combien la convenance parfaite de l'expression peut ajouter à l'idée, & combien de certaines beautés tiennent à la forme & au mécanisme des vers : nous les tirons de la traduction des Fables de la Fontaine en vers Latin, par le P. Giraud, comparée à l'original. Cette traduction est poussée jusqu'à un dégré de fidélité inconnu à tous les Traducteurs en vers ; mais comment rendre de certaines beautés de mécanisme ? comme

Même, il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

Le Traducteur n'a pu rendre que le sens du premier de ces exemples.

In mea quandoque & demissus viscera Pastor.

Il a rendu le tour & le mouvement du second ; mais l'agrément particulier qui naît de la rime dans ce second exemple, est nécessairement perdu.

Quid tamen attonito dat tibi sæpè ? Sonum.

Si, dans ces deux exemples, la forme des vers & le choix des sons laissent un grand avantage au modèle sur l'Imitateur, voici un autre endroit où ce même avantage est du côté du Traducteur : c'est dans la Fable du Lion & du Moucheron, *Liv.* 2. *Fable* 9.

Le Quadrupède écume, & son œil étincelle :
Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

même, si le vieil Horace, au lieu de s'écrier qu'*il mourût*, avait ajouté un seul mot, qu'*il mourût noblement* (1), ou s'il avait dit en autres termes, qu'*il imitât ses frères*; ç'aurait été le même sentiment; mais combien l'expression l'eût affaibli !

En général, si l'on voulait approfondir la plupart des maximes ou des réfléxions nouvelles qu'on oppose aujourd'hui, en fait de goût & de littérature, aux principes reconnus & suivis dans les siècles d'Aléxandre,

---

Insanit quadrupes, rugit, spumam evomit ore,
Scintillasque vibrans lumen utrumque rubet.
Agricolæ trepidi latitant, habet omnia terror;
Quæ motûs tanti causa metûsque? Culex.

C'est dans ce dernier vers sur-tout, que la petitesse du mot *culex*, mis en contraste avec les grands effets dont on vient de voir l'étalage, ajoute à l'idée générale un trait de plus que dans l'original. D'ailleurs cette interrogation : *Quæ motûs tanti causa metûsque*, venant aboutir au mot *culex*, marque encore mieux le contraste. C'est-là une beauté de langue & de forme, que le François n'avoit pas fournie de même à la Fontaine :

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Est une phrase presque froide en comparaison de celle-ci :

Quæ motûs tanti causa metûsque? Culex.

Note de l'Editeur.

(1) J'ai lu quelque part cette réfléxion.

d'Auguſte & de Louis XIV, on s'appercevrait que notre raiſonnement ſuperficiel ne fait preſque jamais qu'avoiſiner la raiſon, & qu'en avançant un pas de plus, il l'aurait rencontrée. Le Chapitre ſuivant va fournir bien des preuves de cette vérité hardie.



CHAPITRE V.

Réfutation de plusieurs systêmes, nouvellement proposés sur notre Versification.

Me voici arrivé au moment que je craignais le plus. Je vais combattre les opinions de plusieurs Gens de Lettres, que j'estime & que j'aime. Mais je crois qu'ils sont trop sages, pour être possédés de cet orgueil fanatique qui regarde la liberté de penser comme une rebellion, & l'établissement d'une maxime contraire à ses principes, comme une déclaration de guerre. Cette aménité de mœurs, que l'on prêche tant aujourd'hui à ceux qui cultivent les Lettres, doit leur prescrire pour première loi de ne point se persécuter pour des opinions. La Raison & le Goût ne peuvent, sans doute, avoir deux sentimens sur la même matière : mais pourquoi haïr les hommes qui se sont trompés, & encore plus ceux qui nous détrompent? Pourquoi même être humilié de ce que notre Confrère a suivi le meilleur chemin? S'il nous prouve aujourd'hui que nous sommes dans l'erreur; il est homme, & par conséquent il nous donnera demain l'occasion

Esprit de ce Chapitre.

de prendre notre revanche. Je conſerverai d'ailleurs dans cette diſcuſſion tous les égards qu'un Auteur, qui ſe reſpecte, doit à des Auteurs qu'il révère.

Nouvelle verſification de M. Marmontel.

Lorſque les vers de Corneille, de Boileau, de la Fontaine, de Racine & de Voltaire font les délices de tous les peuples; n'eſt-il pas bien étrange qu'on veuille changer le méchaniſme de leur verſification, nous aſſujettir à des règles nouvelles, que ces grands Poëtes ont jugé inutile de s'impoſer, & nous affranchir des loix anciennes auxquelles ils ont cru néceſſaire de ſe ſoumettre? L'Auteur de la Poétique Françaiſe a rajeuni & refondu le vieux ſyſtême de Jodelle, de Ramus, & de Voſſius, qui voulaient donner à nos vers le rythme des vers Grecs. Ce ne ſont plus, à la vérité, des vers hexamètres que M. Marmontel nous conſeille de ſubſtituer à nos vers aléxandrins; c'eſt une eſpèce de vers aſclépiade, qu'il rend très-irrégulier, & dont il change les nombres en pluſieurs manières différentes, en lui conſervant toujours la même meſure.

Je conviens, avec cet Auteur, que la multitude des combinaiſons, qu'il invente pour varier les pieds de l'aſclépiade, eſt ſi grande, qu'il ne ferait pas fort difficile d'en ſaiſir quel-

qu'une à chaque vers que l'on ferait. J'avoue qu'*il y a mille & mille vers* dans nos bons Poëtes, où l'on retrouve la mesure que M. Marmontel veut nous prescrire; mais il faut qu'il convienne aussi qu'il y a dans ces mêmes Poëtes beaucoup plus de vers encore, où cette mesure n'est pas observée, & qui cependant sont des vers très-bien faits, très-harmonieux. Par conséquent c'est une richesse, une variété dont il nous priverait, si nous suivions sa nouvelle méthode. Quoi! M. Marmontel se plaint que nos vers aléxandrins sont trop monotones; & néanmoins il nous propose d'augmenter cette monotonie, en retranchant une partie des combinaisons, suivant lesquelles nous avons toujours eu la liberté d'arranger nos syllabes? Quelle inconséquence! Pourquoi diminuer la diversité de notre harmonie, nous empêcher de la rendre aussi vive ou aussi lente que le sujet l'exige? Pourquoi nous appauvrir? M. de Voltaire n'a-t-il pas déclaré souvent qu'il était plus difficile de faire dix bons vers Français, que de faire cent bons vers Anglais ou Italiens? Pourquoi donc vouloir mettre encore des entraves à notre versification? Ce systême nous ferait perdre de tous côtés: il nous dépouillerait, & nous rendrait esclaves; il ne sera jamis admis.

Syſtême de M. l'Abbé Arnaud.

Mais tandis qu'on nous préſente de nouveaux fers, on nous excite à ſecouer ceux que nous avons portés juſqu'à ce jour. M. l'Abbé Arnaud, à force d'étudier la Littérature étrangère, s'eſt laiſſé ſéduire par cette habitude continuelle de vivre avec les Anglais, les Italiens & les Allemands. Tout rempli des uſages & des libertés de leur verſification, il a entrepris de nous les faire adopter; mais il a perdu de vue le vrai génie de notre Langue, & la répugnance qu'elle a, par ſa nature, pour l'extrême licence de nos voiſins. Peut-être eſt-ce l'enthouſiaſme que j'ai conçu pour ma Nation, qui m'éclaire ſur l'excès de celui qu'il a pris pour les étrangers. Diſcutons ſon ſyſtême.

L'éliſion impraticable.

M. l'Abbé Arnaud nous propoſe d'abord d'admettre l'éliſion, qui était reçue chez les Grecs & les Latins, & qui l'eſt encore chez les Italiens & les Anglais; c'eſt-à-dire, qu'au lieu d'éviter dans nos vers la rencontre de deux voyelles ou diphtongues, nous les rapprocherions indifféremment, en ſupprimant la première. Ainſi, au lieu de prononcer *le Roi lui a dit*, nous prononcerions *le Roi l'a dit*: au lieu de *notre ami eſt en repos*, *notre am eſt en repos*. Je ne voudrais que ces deux exemples, pour prouver que la ſuppreſſion des voyelles finales ferait une ſource con-

tinuelle d'équivoques, & que dès-lors il n'eſt pas bien néceſſaire d'innover, pour ne gagner que de la confuſion.

Mais, dit-on, les Grecs & les Latins ſuivaient cette méthode. Tant pis pour eux; car elle était très-déſagréable, & ſujette à mille inconvéniens. L'éliſion était le grand défaut de la verſification ancienne, & il eſt très-aiſé de le démontrer. Ou les Grecs (1) & les Latins prononçaient la voyelle retranchée, ou ils ne la prononçaient pas: il n'y a point de milieu. S'ils ne la prononçaient pas, comment diſtinguer dans un vers ſi le mot *amar'*, (par exemple) ſignifiait *amare*, aimer, *amari*, être aimé, *amarem*, j'aimerais, *amaræ*, *amarum*, des choſes amères? Quel galimathias perpétuel ces voyelles ſupprimées devaient produire dans leur Poéſie! Si, au contraire, ils prononçaient les voyelles retranchées, alors le vers perdait ſa meſure: chaque voyelle qui était cenſée retranchée, & que cependant on prononçait, formait une ſyllabe de trop dans le vers. Que répondre à cet argument?

Elle était un défaut chez les Anciens.

C'eſt un des plus grands avantages de la

Heureuſement évitée dans nos vers.

(1) Les Grecs avaient dans leurs vers beaucoup moins d'éliſions que les Latins, & dès-lors beaucoup d'*hiatus*.

Poéſie Françaiſe, que de ne pas ſouffrir l'éliſion, le retranchement de ſes voyelles pleines. 1.° Elle évite par-là les équivoques. 2.° Elle conſerve tous les ſons riches, & ſe charge moins de conſonnes. 3.° En proſcrivant l'éliſion, elle s'eſt impoſé la loi d'éviter l'*hiatus*, la rencontre & le choc des voyelles, que Démoſthène évitait avec tant de ſoin dans la proſe même : delà naît une ſource d'harmonie, de grace & de douceur.

Nous ne retranchons que l'*e* muet : & le génie de nôtre Langue a établi cette juſte différence entre une lettre qui n'a preſque pas de ſon, & les voyelles ſonores, qui ſont toujours précieuſes à conſerver. Oui, voilà une beauté réelle, une grace délicate, qui ne s'eſt introduite dans nos vers, qu'à meſure que notre Poéſie s'eſt perfectionnée. Soyons jaloux de cet avantage, & croyons que Malherbe, Racine, Boileau & Rouſſeau, ces grands admirateurs des Anciens, les auraient imités, en adoptant l'éliſion, s'ils n'avaient reconnu qu'en même temps qu'elle était une facilité pour le Poëte, elle était une diſgrace pour la Poéſie.

Suppreſſions, contractions de voyelles.

M. l'Abbé Arnaud nous encourage encore à admettre *des ſuppreſſions, des contractions* de voyelles au milieu des mots, ou même à la fin,

fin, lorſque le mot ſuivant ne commencerait point par une voyelle ; ce qui ne ſerait plus une éliſion : par exemple, on dirait en vers *habtude* pour *habitude*, *gloreux* pour *glorieux* ; cependant, il faut convenir qu'il eſt bien commode, quand on a une ſyllabe de trop, de s'en défaire ainſi ſans autre cérémonie. Cette liberté des Italiens & des Anglais eſt un vrai libertinage, qui n'exiſtait pas chez les Anciens (1) ; c'eſt elle qui rend ſi facile l'art de faire des vers dans ces deux Langues. Mais que gagnerions-nous à écrire en vers plus facilement ? Un plus grand nombre de mauvais Poëtes. Cela vaut-il la peine de bouleverſer notre Poéſie ?

La ſeule *ſuppreſſion* ou *contraction*, qui aurait pu s'introduire aſſez naturellement dans nos vers, était celle de l'*e* muet au milieu d'un mot : on aurait pu prononcer *dangreux*,

---

(1) Il eſt vrai que le dialecte attique retranchait certaines ſyllabes ; mais il les retranchait toujours. Si les Poëtes étendaient plus loin cette liberté, leur caprice cependant n'était pas leur règle. Voyez ſur cet objet le vingt-troiſième Chapitre de la Poétique d'Ariſtote. A l'égard des Latins, ils avaient très-peu de contractions, ils diſaient *amârunt, amâſſe,* pour *amaverunt, amaviſſe :* mais cette liberté était pour tout le monde, celle du Poëte n'allait point au delà : jamais il n'eût pu dire *amre* pour *amare*, *glora* pour *gloria*.

souvrain ; mais nos bons Auteurs, qui ont formé ou réformé notre Langue, n'ont pas voulu se permettre d'y rapprocher les consonnes, parce qu'elle en a assez, & qu'ils ont craint de la rendre dure. Aujourd'hui que notre Langue est fixée, irons-nous la gâter, & lui donner des syllabes raboteuses, pour imiter nos voisins ? En vérité, c'est, dans ce siècle, une cruelle épidémie répandue chez les Français, que le mépris pour leurs pères, & le respect pour les étrangers. Je pardonne cette maladie à nos Beaux-Esprits ; mais si j'en étais attaqué, je m'adresserais, pour être guéri, à un homme de génie, tel que M. l'Abbé Arnaud.

L'enjambement des Anciens.

Passons à un nouvel article. » Pourquoi, » dit cet Auteur, ne pas adopter dans nos » vers l'*enjambement* qui était une grace chez » les Anciens ? Il ôterait la monotonie de » nos rimes, suivies de deux en deux. Faute » de cette liberté, nos vers deviennent autant » de sentences absolues : il n'y a plus d'*enchaî-* » *nement*, *d'emmanchement*, de liaison qui » forme la période poétique «.

Pour réfuter ce systême & les reproches qu'il renferme contre notre versification, il est essentiel de bien consulter le génie de notre Langue, & sur-tout de comparer le méca-

nisme de nos vers avec celui des vers Grecs & Latins.

Nécessaire chez eux.

Les vers hexamètres finissaient tous par un dactyle & un spondée. De là résultait une monotonie bien plus lassante que celle de nos rimes ; car, sur deux cents vers, nous n'avons que cent rimes, cent chûtes pareilles ; & sur deux cents vers hexamètres, il y avait deux cents chûtes en spondées (1). C'est pour éviter cette uniformité désagréable, que les Anciens avaient introduit l'*enjambement*, la permission de ne pas finir le sens avec le vers, & de rejeter un ou plusieurs mots de la phrase dans le vers suivant : alors, en ne s'arrêtant point à la fin du vers, on rompait la monotonie de la chûte spondaïque. Il est si vrai que c'était-là le grand objet de l'enjambement, qu'on ne se permettait presque jamais de rejeter à l'autre vers un spondée seul, parce que ç'aurait été retomber dans l'inconvénient dont on voulait sortir. Mais dans nos vers aléxandrins rimants de deux en deux, il suffit, pour rompre la monotonie de la rime, de séparer par le sens un vers d'avec son compagnon. Ainsi, lorsque de quatre vers, le pre-

Inutile chez nous.

(1) De même, sur deux cents vers ïambiques, il y avait deux cents chûtes en ïambes.

mier fait une phrafe à lui feul ; lorfque le fecond & le troifième, qui ne riment pas enfemble, font tellement liés par le fens, qu'il faut les lire tous deux fans s'arrêter ; lorfqu'enfin ils ne tiennent pas au quatrième, qui a auffi un fens à part ; voilà toute la monotonie de la rime & de la chûte abfolument fauvée. Exemple :

De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin fincère. —
Songe que, du récit, Ofmin, que tu vas faire,
Dépendent les deftins de l'Empire Ottoman. —
Qu'as-tu vu dans l'armée, & que fait le Sultan ?

Cette coupe de vers eft très-commune dans Racine, & les quatre vers qui précèdent ceux-ci, font arrangés exactement de la même façon. En voici d'autres de Boileau :

Il a de Jupiter, la taille & le vifage. —
Et depuis ce Romain, dont l'infolent paffage,
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts : —
Jamais rien de fi grand n'a paru fur tes bords.

Enjambement des vers Français.

Voilà l'enjambement Français : il eft pris dans le génie de notre Langue, dans le mécanifme de notre verfification : & comme il eft toujours ou d'un vers entier, ou au moins d'un hémiftiche, il eft plus agréable que l'enjambement des Anciens, parce qu'il conferve

mieux la meſure du vers, en rompant la monotonie. Il ſuffit de lire des tirades de vers dans nos bons Auteurs, pour voir combien l'on eſt injuſte, en nous reprochant de n'avoir pas d'enchaînement dans nos périodes poétiques, & en nous imputant de finir le ſens à chaque vers, ou à chaque rime. Au contraire, la cadence eſt toujours variée : tantôt la phraſe eſt contenue dans un demi-vers : *Valois régnait encore ;* tantôt dans trois quarts de vers :

Phraſes & périodes poétiques.

Revêtu de lambeaux, tout pâle. Mais ſon œil, &c.

Tantôt dans un vers & demi, dans deux, dans trois, quatre, ſix : & quelquefois même la période ſe prolonge juſqu'au dixième. Liſez & reliſez Racine, Corneille, M. de Voltaire, &c. Ces grands Poëtes n'ont jamais imaginé que, pour faire des vers régulièrement rimés, il fallût les enclaſſer tous un à un, ou deux à deux, de manière que chaque vers, ou chaque diſtique, formât ſa petite phraſe harmonieuſe. Sans doute, la mélodie de chaque vers contribue à celle de l'enſemble : mais le vrai Poëte préfère toujours l'harmonie variée des phraſes à celle du vers ſeul : quand il faut ſacrifier l'une à l'autre, il n'héſite pas ; & ce ſacrifice eſt ſouvent néceſſaire. Terminons cet objet par un exemple qui

va achever d'éclairer & de résoudre cette difficulté.

Valois se réveilla du sein de son ivresse : —
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis : —
Mais du jour importun, ses regards éblouis,
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ; —
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris & parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices (1).

N'est-ce pas là une période bien longue & bien enchaînée ? Qu'était-il nécessaire, pour rompre la trop grande uniformité, de rejeter un ou deux mots d'un vers dans l'autre, puisque la séparation des deux vers qui riment ensemble, & la liaison des deux qui ne riment pas, produisent le même effet ? Nous y gagnons, je le répète ; nous conservons le rythme que l'enjambement des Anciens altérait essentiellement. Pourquoi donc changer notre méthode, qui est plus agréable, & également utile (2) ?

(1) Revoyez à la page 89 la description de la Course des Chars : elle est parfaite pour la variété de la coupe des vers.

(2) Voyez la fin de ce Chapitre.

Autre projet de réforme. » La césure est » une monotonie continuelle : tous nos vers » aléxandrins, coupés nécessairement à l'hé- » mistiche, tourmentent l'oreille par une ca- » dence toujours égale : supprimez donc la » césure «.

La césure & l'hémistiche.

On se serait encore épargné cette objection injuste, si on avait voulu lire nos Poëtes avec attention. Il est même bien étonnant que je sois le seul Auteur qui relève une distinction pleine de goût, que M. de Voltaire a faite dans l'Encyclopédie, entre la césure & l'hémistiche. La césure est un repos qui coupe le vers; l'hémistiche est la moitié du vers. Or, c'est une grande erreur d'imaginer que le repos doive toujours être au milieu du vers aléxandrin. Souvent il est placé à la quatrième syllabe :

Ne sont pas la même chose.

Oui, Lamoignon, -- je fuis les chagrins de la Ville. --
Le Rhin tranquille, -- & fier du progrès de ses eaux...
Cet animal, -- tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver, -- des biens conquis durant l'été.

Boileau.

Souvent il y a plusieurs césures dans un vers.

Qui l'a fait Roi? -- Qui l'a couronné? -- La Victoire...
Commence ici par moi, -- si tu veux régner, -- frappe..
Tu n'as point d'aile, -- & tu veux voler? -- Rampe...

Voltaire.

L'oreille écoute en vain : -- l'œil ne voit plus : -- tout dort.

Colardeau.

Elle se débat, -- nage, -- & regagnant le bord.

Idem.

Triste, -- à pied, -- sans laquais, -- maigre, sec, -- ruiné.

Boileau.

Tien, --- le voilà. --- Marchons. --- Il est à nous. --- Viens. --- Frappe.

Voici un vers cité par M. de Voltaire, comme n'ayant qu'une césure qui se trouve à la neuviéme syllabe.

Hélas ! quel est le prix des vertus ? --- La souffrance.

Mais rien ne peut mieux montrer quelle est la variété de nos césures, qu'une tirade prise au hazard dans Racine ; car c'est celui de nos Poëtes qui a porté cet art au plus haut degré, & voilà en partie pourquoi il est le plus harmonieux de tous. Lisez le morceau suivant avec les repos que j'ai marqués, tels qu'un bon Acteur, ou qu'un homme qui sait lire, (talent bien rare) les marquerait tous infailliblement.

Transposition continuelle de la césure.

Oui, -- pour vous faire un choix -- où vous puissiez souscrire ; ---
J'ai parcouru des yeux, -- la Cour, -- Rome, -- & l'Empire : ---

Plus j'ai cherché, Madame, -- & plus je cherche encor ---
En quelles mains -- je dois confier ce tréſor: --
Plus je vois -- que Céſar, --- digne ſeul de vous plaire, ---
En doit être aujourd'hui -- le ſeul dépoſitaire: --
Et ne peut dignement vous confier -- qu'aux mains,
A qui Rome -- a remis le deſtin des humains....
En vain, de ce préſent, -- ils m'auraient honoré, --
Si votre cœur -- devait en être ſéparé: --
Si tant de ſoins --- ne ſont adoucis par vos charmes. ---

Peut-on voir une plus grande variété? Où eſt donc la monotonie de la céſure? Si un homme qui ne ſait pas lire des vers, s'arrêtait gauchement à l'hémiſtiche;

Le Rhin tranquille & fier -- du progrès de ſes eaux.--

on croirait que le Rhin eſt tranquille du progrès, comme il en eſt fier: le ſens ſerait bleſſé, & l'oreille choquée: tous deux ſouffriraient également d'entendre un Acteur réciter:

Si votre cœur devait --- en être ſéparé:
Si tant de ſoins ne ſont --- adoucis par vos charmes.

Malgré cet uſage conſtant de déplacer la céſure; malgré le ſoin que M. de Voltaire a pris d'établir ce principe de notre verſification; c'eſt une règle tellement ignorée aujourd'hui, Mépriſe des Journaliſtes.

que la plupart de nos Journalistes sont à l'affût des vers, dont la césure n'est pas à l'hémistiche : ils les notent scrupuleusement comme des vers défectueux : ils croient triompher, quand ils ont fait cette profonde observation. Un Poëte même, qui doit connaître son art, & ne pas tomber dans une erreur si grave, a repris dans les Géorgiques de M. l'Abbé de Lille, ces deux vers, comme ayant leur césure à la quatrième syllabe.

Des bois muets — sortaient des voix épouvantables (1);
L'airain même -- parut sensible à nos malheurs.

---

(1) On a fait une critique encore plus injuste de ces deux vers de M. l'Abbé de Lille. » Il y a, dit-on, une contradiction apparente, qu'il faudrait éviter entre des bois *muets*, » & des bois d'où *il sort des voix* «. Mais il n'y a personne qui ne voie que c'est une ellipse, & que le Poëte a entendu les bois *qui avaient été* muets *jusqu'au moment où la voix en sort*. D'ailleurs si un muet n'articule pas, il a de la voix, il forme des sons, il crie. Ainsi, on pourrait dire, à la rigueur, *de sa bouche muette, il s'échappe un son plaintif :* au lieu qu'il serait moins correct de dire, *de sa bouche en silence, il sortit un cri douloureux :* c'est pourtant ce que Virgile a dit : *Lucos silentes*. Il fallait donc reprendre Virgile, & non pas son Traducteur, qui a été encore plus exact. Il fallait condamner surtout ce vers de la Henriade, dont celui des Géorgiques n'est que la copie :

De ces antres *muets* sort un triste murmure.

Au reste, le goût voulait qu'on remarquât plutôt la belle

Ce Censeur doit donc condamner les deux vers de Britannicus :

Si votre cœur -- devait en être séparé,
Si tant de soins -- ne sont adoucis par vos charmes.

Et ceux-ci de Bajazet :

J'ai trahi l'un; -- mais l'autre est peut-être ingrat;
Le temps presse; -- que faire en ce doute funeste?

Et mille & mille autres de Racine, qui ne fait jamais douze vers de suite sans déplacer la césure; & cela uniquement pour varier la cadence : à plus forte raison emploie-t-il cette méthode toutes les fois qu'elle peut favoriser la mélodie expressive du sentiment, ou l'harmonie imitative des images.

A cet art de transposer les césures est réuni chez nos bons Poëtes l'art de mêlanger avec soin des mots de différente longueur, & d'éviter sur-tout, à moins que l'harmonie imitative ne l'éxige, une suite trop continue de mots de trois syllabes, qui couperaient le vers en quatre parties égales. On peut voir des exemples de ces divers mêlanges dans tous les

Mêlange des mots.

---

harmonie imitative de ces sons *ê*, *oi*, que M. de Lille a répétés, pour figurer les cris, comme Virgile avait répété les *o* & les *u*?

Des bois muets sortaient des voix, &c.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita, &c.

morceaux que j'ai cités. Les quatre vers suivans suffiraient seuls pour montrer qu'il n'y a aucune monotonie dans des vers de la même mesure, quand ils ont une cadence différente.

Un Coursier — orgueilleux,
Indocile --, inquiet -- plein d'un feu -- belliqueux,
L*evant* -- les crins -- mou*vans* -- de sa tête -- superbe,
Impatient -- du frein -- vole -- & bondit -- sur l'herbe.
Voltaire.

D'abord, les mots de trois syllabes peignent les trois temps du galop & du trépignement du cheval : ensuite les mots de deux syllabes, les mouvemens de sa tête, qui n'ont que deux temps ; & le dernier vers, inégal dans sa marche, exprime l'inégalité des bonds du coursier. Ce morceau est de la plus grande perfection. Remarquez-y, en passant, *levant les crins mouvans*, ou la répétition de la syllabe *vant* répète l'action du cheval : *levant les crins flottans*, n'exprimerait pas de même, à beaucoup près. Voilà encore de ces beaux traits que le génie ne cherche pas, mais qu'il trouve.

Récapitulation.

En récapitulant ici ce que j'ai dit dans ce Chapitre, sur le déplacement de la césure, sur la coupe du vers & de la période poétique ; je crois avoir prouvé que nos vers à rimes suivies n'ont pas la monotonie dont M. Marmontel & M. l'Abbé Arnaud les accusent : qu'ils en

ont même beaucoup moins que les vers héxamètres, & que le vers ïambe ; parce que la rime ne vient que tous les deux vers, tandis que la chûte ſpondaïque, & ïambique, vient à chaque vers : & parce que les hexamètres n'avaient que deux ſortes de nombres, le dactyle & le ſpondée ; les ïambes des nombres encore très-limités ; au lieu que nous varions nos nombres à l'infini. Auſſi n'ai-je pas vu de Français, ni d'Etranger plus laſſé de la lecture de Phédre ou d'Alzire, du Lutrin ou de la Henriade, que de celle de l'Œdipe ou de l'Alceſte, de l'Iliade & de l'Enéïde. Delà il réſulte que les différens ſyſtêmes que M. l'Abbé Arnaud & M. Marmontel veulent introduire, en propoſant d'écrire en ſtances ou en vers mêlés nos Poëmes épiques & nos Tragédies, pour éviter cette monotonie qui n'éxiſte pas, ſont des ſyſtêmes déjà réfutés à moitié : mais il faut les détruire entièrement par des raiſons encore plus victorieuſes, & propres à chacune de ces nouvelles méthodes, que quelques Gens de Lettres ſpéculatifs ont paru approuver.

D'abord, pour ce qui concerne les ſtances, comment ne s'eſt-on pas apperçu qu'il y a peu de différence, pour l'uniformité, entre des vers qui riment régulièrement de deux en deux, & des vers qui riment régulièrement de

Poëmes épiques & Tragédies en ſtances.

trois en trois, ou de quatre en quatre? C'eſt la régularité continue qui forme la monotonie en tout genre. Mais relativement à la période poétique, n'eſt-il pas évident qu'elle eſt libre dans les rimes ſuivies; où elle peut comprendre autant de vers qu'on veut? Au lieu que dans les ſtances, il y a toujours un repos fixé qui arrête néceſſairement la période. Je m'explique. Dans une ſtance de quatre vers, il doit y avoir un repos après le ſecond: dans une ſtance de ſix, après le troiſième: dans une ſtance de dix, il faut un repos après le quatrième vers, un après le ſeptième, & un à la fin; ſinon vous perdez toute l'harmonie, vous altérez le rythme de la ſtance. On ſera donc obligé de couper toutes les périodes dans cette proportion de trois ou quatre vers. Oh! je demande s'il y a rien de plus gênant à compoſer, & de plus ennuyeux à lire qu'un Ouvrage de deux mille ou ſix mille vers, tout diviſé en paragraphes de dix vers, & de dix vers encore ſoudiviſés en petites caſes de trois & de quatre? Auſſi les ſtances ne ſont-elles admiſes en Français que pour des Ouvrages courts, tels que l'Ode; & même, pour peu qu'elle ſoit longue, elle excède par la double monotonie que produiſent ſa marche toujours égale, ſa coupe & ſa chûte toujours

Plus monotones que les autres.

uniformes. M. l'Abbé Arnaud asservirait donc nos Poëtes Epiques au joug de l'uniformité fatiguante, dont il cherche à les affranchir.

Mais, dit-il, les Italiens ont écrit des Poëmes épiques en stances.

Réponse. Aussi ces Poëmes sont-ils bien plus fatiguans pour l'oreille que les Poëmes épiques Français. D'ailleurs n'argumentons jamais du génie d'une Langue à celui d'une autre Langue toute différente.

» Mais on pourrait enjamber d'une stance » sur la suivante, comme a fait Horace «. Alors, pourquoi écrire en stance, & choisir un genre de rythme & d'harmonie, que vous romprez & gâterez à tout moment? L'exemple d'Horace ne conclut rien pour des vers rimés: en voici la preuve. Ce Poëte met quelquefois la moitié d'un mot dans un vers, & l'autre moitié dans le vers suivant: serait-il agréable de dire à son exemple?

L'Eternel est son nom, l'Univers est son ouvrage; Il entend la voix de l'humble que l'on outrage.

Je m'en rapporte à M. l'Abbé Arnaud lui-même. Est-ce par leurs défauts & par leurs imperfections qu'il faut imiter les Anciens? Si la versification Française n'avait d'autre inconvénient que celui d'exclure des licences si

choquantes, je crois que nous pourrions *rendre grace au Ciel de n'être* ni *Romains*, ni *Grecs*.

Poëmes épiques en vers libres.

Quant au grand projet de M. Marmontel, qui ſerait d'écrire nos Tragédies & nos Poëmes épiques en vers libres & mêlés, il paraît plus ſpécieux au premier coup-d'œil; mais il n'eſt pas plus ſolide. Ce n'eſt qu'un ſyſtême renouvellé des Grecs, & qui n'a pas réuſſi chez eux.

Propoſés chez les Grecs.

Après les ſiècles d'Homère, de Sophocle & de Virgile, on crut avoir beaucoup plus d'eſprit que n'en avaient eu ces grands Génies. On voulut ſoumettre le ſentiment à la diſcuſſion géométrique; examiner au juſte ſi l'Univers avait eu raiſon de ſentir du plaiſir, en liſant les vers de l'Iliade, d'Œdipe & de l'Enéïde. On crut que le beau, parce qu'on en était raſſaſſié, avait ceſſé d'être beau en lui-même, que peut-être ne l'avait-il jamais été que par préjugé & par convention. Des Ecrivains aſsûrèrent que l'opinion, l'habitude, avaient érigé en beautés de l'art, des défauts réels. On chercha des imperfections dans la méthode des Pères de la Poéſie; &, comme elle était l'ouvrage des hommes, on y trouva des imperfections. Mais on entreprit de corriger ces défauts, & l'on tomba dans des défauts plus grands, parce qu'on était plus homme & plus faible.

Rien

Rien n'eſt ſi ennuyeux, diſait-on, qu'un Poëme de dix à douze mille vers hexamètres, tombant tous par un peſant ſpondée qui vous aſſomme. A chaque moment les images ſont contrariées par la meſure. Je voudrais exprimer une choſe qui commence avec célérité, & qui finit plus lentement, deux brèves & une longue, (un anapeſte) peindraient à merveille; il faut tout au contraire que je mette une longue & deux brèves (un dactyle). J'aurais beſoin d'un tribrache, d'un ïambe, d'un chorée, tout cela m'eſt interdit. Virgile fait un vers admirable, dont les cinq premiers pieds, de trois ſyllabes chacun, figurent exactement à l'oreille le galop du cheval; peine inutile: le voilà obligé de finir par le maudit ſpondée, & voilà le cheval qui chope & tombe au dernier mot du vers.

Avec plus de raiſon.

Quadrupe -- dante pù -- trem ſoni -- tu quatit -- ungula -- campum.

Quel abus! quel ridicule! Pourquoi s'aſſervir à des règles ſi ſottes, ſi oppoſées à l'objet primitif de la Poéſie, qui eſt de peindre & d'imiter la Nature? Comment des Grands Hommes ont-ils pu ſe rendre eſclaves de ces loix imbécilles? C'eſt qu'ils n'avaient pas la raiſon fine, la juſteſſe d'eſprit que nous avons

trouvée depuis leur mort. Eh ! qui nous empêche de faire uſage de toutes nos richeſſes ? Pourquoi n'employer qu'une étoffe, quand nous en avons dix dans notre magaſin ? A la bonne heure, lorſque le Poëte Epique raconte, qu'il emploie le vers hexamètre : mais quand il peint, qu'il décrit quelque action, quelque image, qui exige de la chaleur & de la rapidité, que ne prend-il les vers alcaïques, ſaphiques, &c? Quand il fait parler ſes perſonnages, & qu'il devient conſéquemment un vrai Poëte dramatique, que ne ſe ſert-il du vers ïambe ? Voyez quelle variété, quelle abondance naîtrait de ce mêlange ! quelle richeſſe d'harmonie, au lieu de la pauvre monotonie d'Homère !

Et cependant ſans ſuccès.

Ceci n'eſt point une plaiſanterie : toute juſte qu'elle pourrait être, je ne me la permettrais pas. Il eſt certain que ce ſyſtême a été propoſé chez les Grecs, par un Poëte appelé *Chérémon*. Ariſtote nous apprend que cet Auteur fit un Poëme compoſé de toutes les eſpèces de vers poſſibles, & que ce Poëme tomba. M. Marmontel propoſe exactement le même plan. Que l'Epopée, dit-il, raconte en vers aléxandrins : qu'elle prenne les vers libres, quand elle devient dramatique ; les petits vers & les ſtances, quand elle veut peindre de grands

tableaux : ce mêlange donnera à notre Poéſie l'harmonie imitative qui lui manque.

Mais, 1.° j'ai prouvé à M. Marmontel que nos vers aléxandrins avaient une harmonie très-imitative, & plus facilement imitative que celle des vers héxamètres, parce que nous ne ſommes point gênés par un nombre fixé de brèves & de longues, & que nous pouvons mêlanger à notre gré tous les pieds poſſibles de toutes les eſpèces différentes des vers Grecs & Latins. 2.° Nos vers de huit ſyllabes ne peignent pas mieux que ceux de douze; ils n'ont pas de pieds qui ne ſe trouvent dans les grands vers : ainſi le mêlange propoſé nous ſerait encore plus inutile qu'il ne l'aurait été chez les Anciens : cela eſt évident. Inadmiſſible en Français.

3.° La grande raiſon qui ruine de fond en comble le ſyſtême de M. Marmontel & celui de Chérémon, c'eſt l'unité; c'eſt qu'il faut qu'un Ouvrage ſoit un, *ſimplex & unum*; qu'il ait une ſuite, une *ſérie* fixe & conſtante. Un Poëme compoſé de toutes les eſpèces de Poéſies différentes ſerait un monſtre, comme un corps qui raſſemblerait des membres de toutes les eſpèces d'animaux : *Humano capiti cervicem pictor equinam jungere ſi velit .... undique collatis membris*. Je crois voir un Fabriquant, qui, pour varier une étoffe, en changerait le

fond à chaque inſtant, ferait ſuccéder une aune de velours à une aune de ſatin, à celle-ci, une aune de taffetas, &c. On rirait de ce mêlange bizarre : on lui dirait, faites un fond, un tiſſu unique, & variez ſur ce fond le deſſin & les couleurs tant que vous voudrez, en conſervant toutefois le genre noble, riche ou léger qui conviendra à votre étoffe : mais laiſſez-là cette bigarrure monſtrueuſe qui répugne à la Nature. A plus forte raiſon, le Poëme épique, l'Ouvrage le plus majeſtueux que puiſſe enfanter l'eſprit humain, doit-il avoir cette unité fondamentale, conſerver une marche ſimple, grave, noble & ſoutenue; enfin, être un par le ſtyle, comme par l'action.

En vain alléguera-t-on que nous avons des Ouvrages en vers libres, & même des Drames. Car, en premier lieu, ces vers libres ſont un mêlange continu de toutes les eſpèces de vers, & non pas une tirade de cent vers aléxandrins, ſuivie de cinquante vers de huit ſyllabes, & de cent autres de ſix : ce qui ſeul eſt bizarre & hors de nature (1). En ſecond lieu,

(1) M. Marmontel cite, dans ſa Poétique, deux fragmens de deux Poëmes de M. Bernard, écrits ſelon cette nouvelle méthode. Mais ces Poëmes ne ſont pas épiques; ils ſont très-courts, & par conſéquent une marche irrégulière peut y être agréable. Le goût délicat de l'Ovide Français, en lui inſpirant

les vers libres, mêlangés indifféremment & au hazard, ressemblent à la prose & à la conversation : c'est par-là qu'ils conviennent fort à la Comédie ; & c'est précisément ce qui fait qu'ils ne conviennent pas à l'Epopée.

Tragédies en vers libres.

A l'égard de la Tragédie, aucun genre de versification ne lui est plus propre que celui que Corneille & Racine ont choisi, les vers aléxandrins à rimes suivies. Cette forme de vers, où les phrases se coupent à volonté, est commode pour le dialogue ; tandis que, par sa marche noble, elle conserve la dignité nécessaire aux Héros qui parlent. La régularité de ces vers n'a éxactement que cette gêne toujours avantageuse, pour soutenir & serrer un style qui doit être majestueux & ferme. Corneille a fait une Tragédie en vers libres ; elle n'a pas réussi : c'est son Agésilas. L'extrême liberté, la négligence qui règne dans les vers mêlés a produit une lâcheté de style, inconnue dans tous les autres Ouvrages de Corneille, & j'ose dire même étrangère à son génie. Je suis persuadé qu'on peut faire en vers libres une très-bonne Tragédie, & très-fortement écrite : mais je

d'essayer cette nouveauté piquante, lui a dit qu'elle cesserait de l'être, si elle durait trop long-temps. On ne bâtira point le Louvre sur le modèle d'une petite maison de fantaisie.

ſuis également convaincu que ce genre de vers exigerait beaucoup plus de ſoin & de travail que n'en exigent les grands vers; qu'on y conſerverait plus difficilement l'harmonie, la force & la majeſté; & qu'il faudrait, pour ſuivre leur rythme, ménager les repos & les chûtes avec des précautions infinies; comme Molière l'a fait dans ſon Amphitrion, Ouvrage qui lui a certainement bien plus coûté à écrire que le Tartuffe.

Tancrède. M. de Voltaire a écrit Tancrède en rimes croiſées, mais en vers aléxandrins; & dès-lors il était plus facile d'y garder la dignité, d'y déployer la pompe convenable à Melpomène. Malgré cela, cette manière négligée a rendu le ſtyle de Tancrède inférieur à celui de Zaïre & de Mérope. Auſſi l'Auteur avoue-t-il dans ſon Epître Dédicatoire, que *ce genre de vers eſt dangereux.* Me ſera-t-il permis d'ajouter, en développant ſon idée, que ce genre de vers, pour être harmonieux, exige qu'on achève les ſtances? Et par cela même, il force ſouvent d'alonger les phraſes; ce qui ne peut manquer d'énerver le ſtyle.

S'en tenir aux vieilles règles. Concluons donc avec confiance qu'il faut nous en tenir aux règles établies depuis ſi long-temps, & qui ont produit les chef-d'œuvres de l'eſprit humain. Elles ont des

inconvéniens sans doute, parce qu'il n'y a rien dans la Nature, ni dans les Arts, qui soit parfait & exempt de défauts : mais elles ont été le résultat de plusieurs combinaisons & de différens essais ; elles ont été confirmées par un long usage ; & dès-lors les inconvéniens en sont moins dangereux que ceux des Loix nouvelles, qui, ayant été plus légèrement méditées, & n'ayant encore produit aucun bon Ouvrage, n'ont pas le sceau & l'autorité de l'expérience. On est toujours en droit de dire aux Spéculateurs : commencez par pratiquer vos leçons, montrez-nous un chef-d'œuvre fait d'après vos principes, & nous essayerons de les pratiquer à notre tour.

M. Marmontel prédit qu'on écrira désormais en France tous les Poëmes épiques & toutes les Tragédies suivant son systême : je ne prédis rien, mais je présage le contraire. Depuis douze ans, Tancrède n'a point été imité : M. Thomas compose un Poëme épique ; M. Watelet en traduit un autre : & tous les deux, malgré les invitations de M. Marmontel, observent la forme de vers que l'Auteur de la Henriade a suivie. En effet, & voilà le mot, tout homme de génie sera jaloux de porter le joug que les Grands Génies ont porté, parce qu'il ne voudra pas qu'on attri-

bue un jour ſon ſuccès à une plus grande facilité qu'il ſe ſerait donnée. Mais auſſi rejettera-t-il les nouveaux fers dont on prétend le charger, parce qu'il craindra qu'ils ne l'arrêtent dans ſa marche, & ne l'empêchent d'aller auſſi loin que ſes modèles.

Argument rétorqué.

Et pour finir ce Chapitre par un argument que j'emprunte à l'un de mes adverſaires; M. l'Abbé Arnaud n'a-t-il pas dit aux Poëtes Allemands qui ont voulu changer le mécaniſme de la verſification des Klopſtocs & des Hallers, que cette méthode obſervée par de ſi Grands Génies devait être la meilleure; & que, quand elle ne le ſerait pas, les Ouvrages de ces Hommes immortels devraient la conſacrer à jamais? J'en dis autant de la méthode des Racines & des Voltaires, qui a fixé pour jamais la Langue & la Poéſie Françaiſes. Car, dans tout ceci, je n'ai été que le Soldat de nos Grands Maîtres; c'eſt pour défendre leurs Ouvrages que j'ai oſé combattre les Hommes eſtimables qui les ont attaqués. Mais je finis cette lutte un peu vive; je quitte les armes, & je prends mes deux adverſaires pour juges. Je leurs ſoumets toutes mes réfléxions: qu'après avoir bien examiné avec moi la méthode ancienne, & les opinions nouvelles, ils prononcent eux-mêmes; je ſuis prêt à

ſouſcrire à leur arrêt. Je vois qu'on ſe dit à tout propos dans ce ſiècle, nous avons autant d'eſprit que nos pères (je le ſouhaite de tout mon cœur) : mais je voudrais que l'on ſe dît auſſi quelquefois, nos pères avaient autant d'eſprit que nous : je voudrais, en conſéquence, qu'avant de réformer leurs uſages & leurs principes, on ne ſe bornât point à chercher des raiſons *contre*, & que l'on étudiât auſſi les raiſons *pour*. Alors, tout bien peſé, il arriverait ſouvent qu'on s'en tiendrait à l'ancienne méthode ; au lieu qu'on eſt preſque toujours obligé d'y revenir, en pleurant de l'avoir abandonnée (1).

Eſtimons un peu plus nos pères.

---

(1) L'enjambement des Anciens répugne ſi fort au mécaniſme de nos vers, que Racine & Molière l'ont tourné en ridicule :

Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible : Et le vaiſſeau, malgré le Nautonnier....
(*Dépit amoureux.*)

. . . . . Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine ; & que l'on nous défend de nous étendre.
(*Les Plaideurs.*)

Je crois cependant qu'il y a des cas où un mot rejeté habilement d'un vers à l'autre, produirait un bel effet pour l'harmonie figurative : mais il ne faudrait guère hazarder cette hardieſſe, plus d'une ou deux fois dans un long Ouvrage.



FRAGMENS
D'UN
TRAITÉ
DE
LA TRAGÉDIE,

PAR M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

CITOYEN DE CALAIS.

Souvent plus on a dit, & plus il reste à dire.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ETAT actuel de la Littérature. Nécessité, objet & plan de cet Ouvrage (1).

ON ne peut se dissimuler, en lisant l'Histoire des Arts, qu'ils sont sujets à une triste révolution, que la faiblesse humaine paraît rendre inévitable. Les siècles du Génie ont toujours fait place aux siècles du Bel-Esprit, & le Bel-Esprit a toujours ramené les siècles d'ignorance. Lorsque des hommes supérieurs font briller le flambeau du Génie, sa lumière peu répandue à sa naissance, conserve sa force & sa pureté dans le cercle borné qu'elle remplit. Bientôt elle s'étend au loin : ses rayons se dispersent, & dès-lors s'affaiblissent : la multitude qui recueille les étincelles de ce feu divin, l'altère & l'obscurcit, & la nuit de l'erreur revient couvrir la face de la terre. C'est ainsi qu'après les siècles d'Aléxandre & d'Au-

(1) C'est ici l'Ouvrage que l'Auteur avoit promis dans la Préface du *Siége de Calais*, Tome II, page 26; mais nous n'en avons trouvé qu'un foible fragment, quoique nous ayons vu les matériaux d'un très-grand Ouvrage.

Note de l'Editeur.

guſte, cette lumière s'étant ternie par degrés, s'éclipſa enfin entièrement; l'Univers ſe vit replongé dans les ténèbres de la barbarie. Le même ſort nous menace. Déjà commence à s'approcher le crépuſcule du beau jour, qui a éclairé la France ſous le règne de Louis le Grand. Verrons-nous prolonger cette ſoirée des Arts? Quelle main hardie oſera arrêter le char d'Apollon ſur le penchant de ſa courſe? Qui pourra le fixer encore pour quelque temps ſur notre horizon, & rendre la chûte du jour plus lente & plus inſenſible?

Un Grand Homme, dont le ſiècle de Louis XIV & le nôtre ſe diſputeront éternellement la gloire, un Génie univerſel qui a cultivé, honoré, enrichi toutes les branches de la Littérature, a déjà retardé ſa décadence & prévenu ſa ruine totale. Sans M. de Voltaire, c'était fait de la Poéſie, & la Motte perdoit la Littérature entière. Cet ingénieux Charlatan, Diſcoureur ſouple & délié, porta l'abus de ſes funeſtes talens auſſi loin qu'il pouvait aller. Par un contraſte aſſez étrange, on vit un Bel-Eſprit tracer de nouvelles routes, créer de nouveaux principes, droit qui ſembleroit n'appartenir qu'au Génie, & on le vit en même temps s'affranchir des chaînes reſpectables que le Génie même s'était toujours

impoſées, & auxquelles le Bel-Eſprit paroiſſait devoir ſe plier plus naturellement. Sous prétexte de ſoumettre tout à l'empire du raiſonnement, il parvint, à force de diſcuſſions, à répandre l'obſcurité ſur les vérités les plus lumineuſes, & à porter le doute ſur l'évidence même. Ce fut un triumvirat bien redoutable pour le bon goût, que celui de Perrault, de Fontenelle & de la Motte. Heureuſement ils trouvèrent des adverſaires encore plus formidables ; Boileau, Racine & Voltaire les eurent bien-tôt terraſſés. Le premier les accabla par des raiſons, le ſecond les confondit par des exemples, & le troiſième réunit ces deux genres de triomphe. L'Auteur de l'Œdipe en proſe vit ſes dogmes détruits dans l'éloquente Préface du véritable Œdipe en vers, & M. de Voltaire, content de s'être meſuré une fois avec un Athlète qu'une fauſſe réputation avait fait croire digne de lui, ſe borna dans la ſuite à ſoutenir la théorie des Anciens par des chef-d'œuvres, tandis que la Motte décréditait la Scène Tragique par de mauvais Ouvrages. Brutus, Zaïre, Alzire & la Henriade, furent de terribles argumens contre un homme qui combattait les règles du Poëme Epique & de la Tragédie, & qui niait juſqu'à l'harmonie des vers.

Il faut pourtant en convenir : l'eſprit de la Motte (& c'eſt là notre malheur) a toujours ſurvécu à ſes défaites ; il renaît encore de ſes cendres, & c'eſt une hydre qu'il eſt preſque impoſſible de détruire, puiſque le feu même du Génie n'a point de priſe ſur elle. Comme il eſt bien plus facile de raiſonner ſur les talens que d'en avoir, & comme avec de l'eſprit il n'y a point de faux ſyſtême qu'on ne puiſſe défendre, la Motte s'eſt reproduit dans une foule de Sectateurs, dont le crédit s'augmente tous les jours. Cette populace innombrable de Journaliſtes & de Faiſeurs de Brochures, tendres Protecteurs des écrits infortunés que l'on ſiffle, intrépides ennemis des bons Ouvrages qui réuſſiſſent ; tous ces Ecrivains oubliés, ou même ignorés, qui, n'ayant pu ſe faire lire ou ſe faire entendre, s'imaginent qu'on les écoutera enfin, quand ils parleront des autres ; cette multitude de prétendus Amateurs & de demi-Connaiſſeurs, qui n'ont jamais rien approfondi, qui n'ont jamais rien étudié ; tout cela ſe mêle de diſſerter ſur les talens ; tout cela forme ce monde raiſonneur qui eſt ſi loin d'être raiſonnable.

On ſe garde bien ſur-tout d'admettre comme une choſe décidée, les principes conſacrés par le ſuffrage unanime des ſiècles qui nous ont

précédés ; chacun cite à ſon petit Tribunal privé tous les Peuples & tous les ſiècles, & ſouvent les y condamne ſans appel ; chacun n'a pour loi que ſon opinion. De-là un ſcepticiſme univerſel répandu ſur toutes les parties de la Littérature, un chaos informe, un labyrinthe inextricable de règles arbitraires & contradictoires, qui égarent ſans retour & ceux qui les font, & ceux qui les ſuivent.

La Philoſophie a droit de donner le ton à ce ſiècle dont elle fait la principale gloire ; elle aurait pu, ſans doute, tenir la bride à cette liberté exceſſive, & ſervir de digue à ce mauvais goût, en forçant du moins l'eſprit à être conſéquent, à introduire de la raiſon dans le raiſonnement ; mais l'abus de la Philoſophie a été plus funeſte que la Philoſophie elle-même n'aurait pu être utile ; & tandis que les grands & vrais Philoſophes de nos jours reſpectaient & défendaient les droits du Génie, leurs petits imitateurs ont voulu être ſes tyrans. Au lieu de renfermer dans des bornes légitimes la liberté de la Poéſie, ils lui ont donné des entraves ; & pour lui retrancher un excès de luxe & d'embonpoint, ils l'ont appauvrie & deſſéchée. D'ailleurs, auſſi malheureuſe que la Poéſie, la Philoſophie elle-même touche à ſon déclin, puiſque tout

le monde veut être Philoſophe ; car je ne ceſſerai de le répéter, il n'eſt point d'Art que le trop grand nombre des Artiſtes ne détruiſe en peu de temps, & quand l'eſprit même devient ſi commun, c'eſt une preuve qu'il ne tardera guère à devenir bien rare. La carrière des talens peut être comparée à un jardin vaſte & fertile, rempli d'arbres fruitiers de toute eſpèce, & qui cependant n'a beſoin que d'un certain nombre de Cultivateurs. Il eſt permis à tout le monde de venir s'y promener, & même d'y cueillir des fleurs ; mais ſi tous ceux qui y entrent, veulent ſe mêler de la culture, ſi chacun prétend donner ſon coup de ſerpe, vous voyez bien que voilà le jardin perdu.

Maintenant il eſt aiſé de reconnaître que, de tous les Arts, la Tragédie eſt celui qui court les plus grands riſques d'une ruine prochaine, par le trouble, le déſordre & la confuſion qu'y jette de toutes parts la multitude des Poëtes qui ſurchargent le Théâtre, & des Légiſlateurs qui viennent encore y dogmatiſer.

Les Ouvrages de Théâtre étant, par leur nature, expoſés ſous les yeux du Public raſſemblé, ſemblent être ſoumis à un plus grand nombre de Juges, & c'eſt pour cela, peut-être, qu'ils ſont ſouvent le plus mal jugés :

cependant le Public rendrait toujours des Arrêts équitables, & ne ſerait pas obligé, comme il l'eſt, de les caſſer quelquefois lui-même, ſi chaque Particulier ſe conſultait de bonne foi avant de prononcer; ſi ceux qui ignorent les règles du Théâtre voulaient ne juger que par le ſentiment, qui eſt toujours le meilleur Juge; ſi les vrais Connaiſſeurs voulaient ne parler que d'après leurs lumières, & non pas d'après leurs paſſions, ſur-tout ſi les avis des demi-Connaiſſeurs étaient comptés pour ce qu'ils valent, c'eſt-à-dire, pour rien.

Il ne paraît pas une Pièce de Théâtre, qu'auſſitôt trente Lettres critiques & cent ſoixante-douze Journaux ne ſe partagent pour l'attaquer & pour la défendre; les Spectateurs ſont, pour ainſi dire, balottés par un flux & reflux continuel de maximes & de préceptes oppoſés, qui égarent le goût, & qui étouffent quelquefois juſqu'au ſentiment.

Ce n'eſt pas tout. Oſons l'avouer à la honte des Auteurs Tragiques; ils ſont quelquefois les premiers à tromper le Public par leurs Poétiques intéreſſées, & c'eſt à eux que l'on doït les progrès que fait tous les jours la dépravation du goût. Les uns ſe ſentant incapables de ſe diſtinguer dans la carrière déjà tracée, ſe ſont efforcés, à

l'éxemple de la Motte, d'en créer une toute nouvelle, & n'ont pas manqué de traiter avec mépris ceux qui marchaient ſur les pas des Grands Maîtres; les autres ont voulu concentrer l'Art dans la ſeule partie où ils s'étaient éxercés, enchaîner Melpomène dans le petit canton d'où ils ne pouvaient ſortir, & perſuader au Public que la branche à laquelle ils s'étaient attachés, était la ſeule qu'il fallait cultiver : toujours froids & monotones, ne ſachant jouer que ſur la même corde, ils ont trouvé mauvais qu'on ſe ſervît de la lyre entière, & ſe ſont élevés contre les reconnaiſſances, les tableaux pathétiques, & contre l'action théâtrale; c'eſt ainſi que l'on a appelé *Pantomimes Anglaiſes & Italiennes*, des coups de Théâtre pris dans Euripide. D'autres, plus dangereux dans leurs ſophiſmes, abuſant finement de quelques principes propres à un genre particulier, en ont tiré des conſéquences générales pour tous les genres, oppoſant avec force Rodogune & Sémiramis aux Pièces ſimples qu'ils ont deſſein de décrier; citant avec emphaſe, Brutus & Bérénice, lorſqu'il eſt queſtion de rabaiſſer des Tragédies implèxes.

Les autres ſe ſont annoncés comme les vrais Diſciples de l'ancienne Grèce, pour

avoir traduit quelques paſſages tirés des verſions latines, dans des Tragédies où ils foulaient aux pieds toutes les règles connues du Théâtre ; & ils n'ont pas rougi de traiter de Novateurs ceux de leurs Concurrens, qui tranſportaient ſur notre Scène toutes les richeſſes de la Scène Attique.

Eſt-il étonnant que la plus grande partie du Public, qui ne regarde le Théâtre que comme un plaiſir paſſager, auquel, par conſéquent, elle ne prête qu'une attention ſuperficielle, reçoive facilement les impreſſions qu'on lui donne, & qu'elle s'en fie du ſoin de diriger ſes jugemens à des hommes qu'elle croit obligés, par état, de connaître à fond les principes de leur Art ?

Il eſt vrai que le Public en corps, les hommes raſſemblés au Spectacle, ſe ſentent quelquefois entraînés par le cri puiſſant de la Nature, ravis, enlevés par l'impulſion violente du Génie, & qu'alors il perd de vûe toutes les ſottiſes des Brochures & des Journaux : mais combien de fois auſſi les préventions que l'eſprit a puiſées dans ces Recueils d'erreurs, ont-elles endurci le cœur contre le ſentiment ! combien de fois ont-elles affaibli le ſuccès des plus beaux Ouvrages & retardé le triomphe du vrai ſublime ! Pourquoi Brutus, Zaïre,

Sémiramis, n'ont-elles excité qu'une faible ſenſation la première fois qu'elles ont été repréſentées ? Pourquoi a-t-on vu depuis dix ans (1) les Pièces mêmes de Corneille & de Racine être plus ou moins admirées au Théâtre, dans les foyers & dans les cercles, ſelon qu'elles ſe trouvaient plus ou moins conformes aux Poétiques du jour & aux principes des dernières Préfaces de Tragédie que l'on venait de lire ? Pendant deux ans, je n'ai entendu vanter qu'Héraclius ; pendant deux autres années, on n'a juré que par Cinna ; j'ai vu ſiffler tous les coups de Théâtre, je les ai vu tous applaudir ; & en effet, il eſt impoſſible que tant d'opinions, tant de ſyſtêmes de parti, tant d'erreurs de détails, tant de chicanes de ſociété, ſemées dans les brochures & les converſations, ne germent peu à peu dans les eſprits, n'y jettent bientôt des racines aſſez profondes, & ne faſſent enfin circuler de tous côtés la sève du mauvais goût.

Le mal eſt parvenu à ſon dernier période, on l'avoue aſſez communément ; il faut donc ſe hâter d'y remédier. J'ai cru que le vrai moyen de faire ceſſer cette variation perpé-

---

(1) Nous ne ſavons pas bien préciſément dans quel temps l'Auteur écrivoit ceci. *Note de l'Editeur.*

tuelle, cette confuſion ſi pernicieuſe, & de fixer enfin les idées du Public, ſerait de raſſembler ſous ſes yeux, dans un ſeul Traité, tous les vrais principes de la Poéſie Dramatique; de ſorte que l'on peut dire, que c'eſt la multitude d'Ouvrages faits ſur la Tragédie, qui rend celui-ci néceſſaire, & que, pour avoir trop écrit ſur ce ſujet, il devient indiſpenſable d'en écrire encore. L'Art du Théâtre eſt celui dont nous devons être le plus jaloux, puiſque c'eſt le ſeul dans lequel nous ayions ſurpaſſé tous les peuples, même de leur aveu. Conſerver cet Art dans ſa pureté & dans ſon éclat, ſerait, je crois, rendre un ſervice à ma Nation; c'eſt ce que je vais eſſayer, puiſque je me ſuis voué à travailler pour elle. D'autres donneront d'excellens modèles; mes faibles Ouvrages ne ſont pas faits pour en ſervir, mais je crois que mes études peuvent être utiles.

Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.

Il y a douze ans que je me livre à l'étude la plus aſſidue de cet Art difficile, & que je tâche de ramaſſer, pour ainſi dire, les fonds néceſſaires à quiconque veut ſe mettre en état d'y recueillir quelque gloire. Je vais donc offrir au Public le réſultat de ces études que

j'avais faites pour moi. Je n'écris pas pour les jeunes Poëtes ; ils n'ont de leçons à recevoir que des Maîtres, & je ne le ſuis point : M. de Voltaire a fait pour eux le Commentaire ſur Corneille : M. de Marmontel leur a deſtiné auſſi ſa Poétique : pour moi, je ne me ſuis propoſé que d'inſtruire les gens du monde, qui ne font point leur métier de compoſer des Tragédies, mais qui ſe font une gloire de les juger. Peut-être n'y a-t-il point de vanité à penſer, qu'ayant ſous les yeux un cours ſuivi des études d'un Artiſte, ils connaîtront mieux l'Art. D'ailleurs, le fond principal de cet Ouvrage ne m'appartient pas, puiſque ce ſont des préceptes épars dans les écrits des Grands Maîtres, que je vais réunir ſous un même point de vue. Ainſi l'on a eu grand tort d'annoncer que je voulais, dans cet Ouvrage, m'ériger en Légiſlateur ; au contraire, je veux renverſer toute légiſlation moderne, & rétablir l'ancienne, qui n'eſt certainement pas mon Ouvrage. Il eſt vrai, que dans ce ſiècle raiſonneur, où l'autorité n'eſt pas un titre, je me crois obligé de ſoutenir, par le raiſonnement, les vérités que j'avance, & de détruire avec les mêmes armes les erreurs que je combats ; mais ces raiſonnemens ſeront ſimples : je n'employerai pas une Métaphyſique recher-

chée, devenue la paſſion de quelques Ecrivains, qui s'embarraſſent aſſez peu, ſans doute, d'être entendus de leurs Lecteurs. J'irai chercher mes preuves dans le cœur humain; c'eſt avec lui, plus qu'avec l'eſprit, qu'il faut converſer, quand on parle de la Tragédie. J'appuyerai mes raiſons par des éxemples; ces éxemples ſeront encore un emprunt, que je ferai à nos grands Poëtes, & ainſi je peux répondre que mes citations n'ennuieront pas; mais je promets de faire tous mes efforts pour joindre le mérite du choix au mérite de l'à-propos.

Ariſtote, dans ſa Poétique, dont la Tragédie eſt le premier, & preſque le ſeul objet, n'a fait qu'un Recueil d'obſervations, d'après les Drames de ſon ſiècle. Il n'a pas propoſé une nouvelle découverte, pas avancé un principe, que d'après l'expérience; c'eſt la méthode la plus sûre. Mais depuis ce grand Philoſophe, l'Art de la Tragédie s'eſt étendu & perfectionné. Les vrais Savans, qui ne ſont pas les Commentateurs, conviennent que nos grands Poëtes Français, en ſuivant les traces des Anciens, ont quelquefois été plus loin qu'eux, & qu'ils ont découvert des richeſſes inconnues aux Eſchyles, & même aux Sophocles. Leurs Ouvrages fourniſſent donc un nouveau champ,

& un champ très-vaſte aux Obſervations des Amateurs & des Elèves. Je préviens que cette partie de mon Traité offrira des idées bien différentes de celles de quelques-uns de mes Confrères : & ces diſcuſſions intéreſſantes ſeront les ſeuls articles de cet Ouvrage qui ſoient véritablement à moi.

J'oſe donc eſpérer que ce corps de principes, bien établis & bien démontrés, pourra ſervir de digue au torrent des opinions nouvelles, & que mes Lecteurs trouveront d'avance la réfutation de tous les préceptes de fantaiſie, que l'on cherchera peut-être encore à ſubſtituer aux règles fondamentales du Théâtre.

Voilà l'objet de cet Ouvrage. Quant au plan que j'y ſuivrai, le titre des différens Chapitres va l'annoncer ſuffiſamment.



CHAPITRE PREMIER.

Du Choix du Sujet. Des différens genres de Tragédies.

N.° I.

Des différens genres de la Tragédie Grecque.

LA Tragédie eſt, ſelon les Anciens, l'imitation d'une action grave, entière, d'une certaine étendue, qui, ſans le ſecours de la narration, & par le moyen de la pitié & de la terreur, purge les paſſions, & les modère.

Cette définition que j'ai tirée d'Ariſtote, renferme, en peu de mots, les principales règles de la Tragédie. 1.° C'eſt l'imitation d'*une action*, & non de pluſieurs. Ainſi voilà l'unité d'action établie. 2.° Cette action doit être *grave ;* c'eſt par-là qu'elle eſt diſtinguée de celle qui convient à la Comédie. 3.° Elle doit être *entière*, ce qui annonce la néceſſité d'un dénouement complet. 4.° *D'une certaine étendue :* car ſi elle devait remplir un temps plus long que celui que preſcrivent les bornes de la Tragédie, elle ne conviendrait pas à ce genre de Poëme. 5.° *Sans le ſecours de la narration :* Telle eſt l'eſſence du Drame où le Poëte ne parle jamais en ſon nom, comme dans l'Epopée. 6.° *Par le moyen de la pitié & de la terreur.* En effet, ce ſont-là les deux grands reſ-

ſorts & les ſeuls qui conſtituent la vraie Tragédie, comme nous allons le prouver dans un moment. 7.° Enfin, *purge & modère les paſſions*. Voilà le but moral de ce genre de Drame, objet ſur lequel on a beaucoup diſputé, & que je tâcherai d'éclaircir à la fin de cet Ouvrage. Peut-être aurais-je dû commencer par-là, mais ayant été obligé de moraliſer un peu longuement dans le Diſcours préliminaire, j'ai craint de dégoûter mes Lecteurs, dès le premier pas, par une monotonie fatigante.

Si cette définition de la Tragédie Grecque convient parfaitement à la Tragédie Françaiſe, il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la diviſion qu'Ariſtote fait des différens genres de Tragédies.

Il en diſtingue quatre : la Tragédie ſimple & l'implèxe : la Tragédie morale & la pathétique. La Tragédie implèxe était celle qui avait une ou pluſieurs reconnaiſſances, une ou pluſieurs péripéties, c'eſt-à-dire, un ou pluſieurs changemens de ſituation, une ou pluſieurs révolutions dans l'état & la fortune des perſonnages. De la Tragédie ſimple & implèxe.

La Tragédie ſimple était celle où le principal perſonnage ſe trouvait dans la même ſituation, depuis le premier acte juſqu'au dernier; celle où il n'y avait ni reconnaiſſance, Poët. ch. 19.

ni *péripétie*. Tel eſt le Prométhée d'Eſchyle. Le Héros de cette Pièce eſt enchaîné dès la première ſcène par la Force & la Violence, perſonnages allégoriques. Toute la Tragédie eſt employée à exprimer les douleurs & la rage de Prométhée. Perſonne n'entreprend ſa délivrance ; il n'y a ni nœud, ni intrigue; on n'y voit qu'un faible Epiſode d'Io dans le délire. Nul eſpoir en faveur du Héros, nulle crainte que ſes malheurs augmentent, ſi ce n'eſt un moment avant la dernière ſcène, dans laquelle il eſt abymé ſous le rocher où il était attaché. Ainſi, c'eſt, à proprement parler, une Elégie & non une Tragédie. Ce genre convenait ſurtout, comme le dit Ariſtote, à des ſujets où l'on répréſentait des événemens arrivés dans les Enfers. Mais comme ces ſortes d'événemens n'admettaient pas de changement de ſituations, puiſque les ſupplices d'Ixion, de Siſyphe, de Tantale, étaient regardés comme éternels, rien n'était moins propre à un Drame : Auſſi de pareils ſujets n'ont-ils été traités que par Eſchyle, dans l'enfance de l'Art ; Sophocle & Euripide les ont négligés : & d'après leurs éxemples, nos Poëtes les ont abſolument bannis de la ſcène.

Dacier ſe trompe très-fort, quand il met l'Ajax de Sophocle au rang des Pièces ſimples.

Il y a changement d'état & de ſituation, puiſqu'Ajax y paſſe du délire à la raiſon, & que c'eſt la honte des excès auxquels il s'eſt porté dans la frénéſie, qui le détermine à s'immoler lui-même, pour ne pas ſurvivre à ſon déshonneur. De plus, on eſpère que les prières de ſa femme, que les larmes de ſon fils, que l'arrivée de ſon frère pourront changer ſa cruelle réſolution. Enfin, dans le cinquième acte de la Pièce, qui forme une ſeconde Tragédie, on diſpute, pour ſavoir ſi l'on accordera au malheureux Ajax les honneurs de la ſépulture. Agamemnon les lui refuſe. Ce Prince & Teucer ſont prêts à en venir aux mains. L'arrivée d'Ulyſſe, qui excite Agamemnon à la généroſité, produit une nouvelle péripétie & un ſecond dénouement. Ce n'eſt donc pas là une Pièce ſimple dans le ſens d'Ariſtote.

Nous connaiſſons, depuis quelques années, un Drame, qui eſt exactement dans le genre d'Eſchyle; c'eſt la mort d'Adam, Tragédie Allemande de M. Klopſtock. Dès le premier acte, l'Ange de la mort annonce à Adam qu'il *mourra de mort, avant que le ſoleil ait franchi la forêt des cèdres.* L'homme de Lettres qui a traduit ce Drame, & qui, ſuivant la méthode des Traducteurs, le propoſe pour modèle à nos Poëtes Français, convient dans ſa Pré-

face, qu'il n'*y a presque pas de nœud* dans cette Pièce, & que s'il y en a un, *il est dénoué dès le premier acte.* Le reste de la Tragédie n'est qu'un dénouement prolongé. Ce n'est donc pas une Tragédie, ou c'en est une très-défectueuse, selon les règles d'Aristote & du bon sens, qui veulent un nœud bien formé, & un dénouement bien complet. Ce n'est qu'un tissu d'élégies que débitent Adam, sa femme & ses enfans. La seule scène de Caïn change le ton de la Pièce, & n'y met pas d'action. Vainement nous vante-t-on le choix du sujet, en disant que c'est la mort du Père de tous les hommes, l'arrêt de sa postérité, la destinée de tout le genre humain. 1.° Ce point de vue n'est pas présenté dans la Pièce, & il aurait dû l'être presque à chaque scène. 2.° Quelque grand que puisse être ce sujet, il n'admet point d'action, point de nœud, point de changement de situations; il n'est pas propre à la Tragédie : ce sera, si vous voulez, une suite de dialogues touchans, & de déclamations pathétiques, comme le Prométhée; mais ce ne sera point un véritable Drame, comme l'Electre & l'Iphigénie Grecques.

Il faut avoir voulu s'aveugler soi-même pour comparer cette Pièce à l'Œdipe à Colone, & pour prétendre que la Tragédie de Sophocle était aussi simple que la Pièce Allemande.

mande. 1.° Sophocle s'eſt bien donné de garde de faire prédire à Œdipe le jour & le moment de ſa mort; il n'y aurait plus de ſuſpenſion, plus de noeud, plus de mouvement dans la marche de ſon Drame: & c'eſt le vice radical de celui de M. de Klopſtock. 2.° La Pièce Grecque eſt pleine d'incidens, de trouble, d'agitation; elle vous fait paſſer ſans ceſſe de la crainte à l'eſpérance, par la variété continuelle des ſituations. D'abord on refuſe avec horreur à Œdipe l'aſyle qu'il demande. Il faut qu'il ait recours à Théſée, qui cède à ſes prières. A peine a-t-il obtenu cet aſyle, que Polinice ſon fils vient faire les plus grands efforts, pour l'engager à revenir à Thèbes avec lui & les Argiens. Enſuite, Créon, au nom d'Etéocle, veut enlever Œdipe du pied des autels: il lui arrache ſes filles, & les fait entraîner pour forcer ce malheureux père à le ſuivre avec elles. Théſée accourt, arrête Créon, & le garde pour ôtage des Princeſſes enlevées. Il envoie après les raviſſeurs; on ſe bat, on reprend les filles d'Œdipe, &c. &c. Ne ſont-ce pas là des incidens variés, des mouvemens multipliés, en un mot, de l'action théâtrale? Et comment comparer à une fable, auſſi fortement conſtituée, cette ſituation toujours monotone, & uniforme de la mort d'Adam; & ce dénoue-

ment traîné depuis le premier acte jusquà la fin du troisième ? Car l'Auteur a été obligé de réduire son Drame en trois actes, faute de matière. Encore y a-t-il un acte & demi de superflu, & qui peut à peine soutenir une seconde lecture, malgré l'éloquence des détails, qui sont souvent admirables.

De bonne foi, la passion d'un Traducteur peut-elle aller plus loin ? En rendant hommage avec justice au mérite supérieur de M. de Klopstock, & à la beauté de son génie, il fallait avoir le courage de dire que sa Tragédie n'en était pas une. Il ne fallait pas citer un pareil Drame pour modèle à une Nation qui a Rodogune, Athalie & Mérope, & vouloir ramener au Prométhée d'Eschyle, & aux premières ébauches de l'Art, un peuple qui en a produit les chef-d'œuvres. Mais la Littérature Allemande est maintenant le Saint du jour ; on se plaît à la fêter ; & quand on croit nécessaire, pour la relever, de déprimer la nôtre, on le fait sans scrupule. On reproche à nos Tragédies tous les prétendus défauts qui ne sont pas dans *la mort d'Adam ;* mais on oublie que ces défauts sont exactement les beautés des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, comme je le démontrerai bientôt. C'est une singulière manie que celle de vouloir rabaisser

ſa Nation dans un Art où les Etrangers mêmes s'avouent vaincus par elle.

Venons à la ſeconde partie de la diviſion d'Ariſtote, à la Tragédie pathétique, & à la Tragédie morale. La Tragédie morale & la pathétique.

Selon lui, la Tragédie pathétique eſt celle où il y a des morts, des tourmens, ou des bleſſures. Telles ſont l'Elèctre, l'Œdipe, la Médée, &c. La Tragédie morale eſt celle qui n'expoſe ſous les yeux aucun de ces objets. Tel eſt, ſelon Dacier, l'Ion d'Euripide. Car les Pièces qu'Ariſtote cite pour exemples de ce genre ne nous ſont point parvenues.

On ſent aſſez facilement que ces quatre genres de Tragédies rentrent l'un dans l'autre; que la même Pièce pouvait être à la fois, ſimple, pathétique & morale; mais cela formait toujours quatre eſpèces très-diſtinctes. 1.° La Tragédie ſimple & pathétique. 2.° La Tragédie ſimple & morale. 3.° La Tragédie implèxe & pathétique. 4.° Enfin, la Tragédie implèxe & morale. Je ne comprends pas comment Dacier a pu dire qu'une Pièce pouvait être à la fois morale & pathétique, dans le ſens d'Ariſtote : il oublie la définition de ces deux genres; l'un expoſe des morts, des tourmens, des bleſſures; l'autre n'en expoſe pas. Il eſt donc impoſſible de réunir deux choſes ſi dia-

métralement opposées. Au reste, ce sont-là des contradictions familières aux Commentateurs, à ces gens qui savent, & qui ne raisonnent point; mais nous allons voir que ceux qui raisonnent sans savoir, tombent dans des erreurs encore plus grossières & plus dangereuses.

N.° II.

Des différens Genres de Tragédies Françaises.

De tout ce que j'ai dit dans l'article précédent, il résulte que nous n'entendons pas la première partie de la division d'Aristote dans le même sens que lui. Nous n'admettons point sur notre Théâtre de Tragédie simple, dans le genre du *Sisyphe* & du *Prométhée* d'Eschyle. Nous donnons ce nom aux Pièces qui sont peu chargées d'intrigue, d'incidens & d'épisodes; nous appelons implèxes, celles où l'intrigue est plus embrouillée, les incidens & les épisodes plus multipliés. Ainsi, Polyeucte, Brutus, Bérénice, Atrée & le Philoctète de Sophocle, sont pour nous des Pièces simples, quoiqu'il y ait des péripéties. Iphigénie en Aulide, le Cid, Alzire, Rhadamiste, l'Œdipe de M. de Voltaire, & celui de Sophocle même, sont des Tragédies implèxes.

Mais nous faisons une autre distinction plus

importante, & qui eſt relative aux différens effets que produiſent les Tragédies, ou aux différens ſujets que l'on y traite.

Les Poëtes Grecs Tragiques, n'ayant pour objet que d'exciter fortement la terreur & la compaſſion, ne cherchaient que des événemens extraordinaires, de ces crimes atroces, de ces malheurs affreux, dont l'hiſtoire de l'humanité offre peu d'exemples. Ils ne croyaient pas que les intérêts ordinaires des Princes, les diſcuſſions politiques, qui ſont, pour ainſi dire, la vie commune des Grands, fuſſent du reſſort de la Tragédie. C'eſt pour cela que les aventures d'Œdipe, d'Oreſte, d'Alcméon, d'Iphigénie, de Mérope, d'Ino, de Phédre, & toutes les horreurs de la famille d'Atrée, leur parurent les plus beaux ſujets tragiques, & furent traitées tant de fois par un ſi grand nombre de différens Auteurs, qui ſe diſputèrent la gloire de les peindre, les uns d'une manière plus terrible, les autres d'une manière plus touchante.

Le Grand Corneille, que ſon génie emportait dans une autre route, n'a jamais mis au Théâtre de Tragédie dans le genre des Grecs. Il n'a guère excité d'attendriſſement vif que dans le Cid, & de terreur violente, que dans le cinquième acte de Rodogune. Il a même né-

gligé de faire jouer deux grands reſſorts de la Tragédie ancienne, dans les ſujets qu'il a empruntés de Sophocle & d'Euripide. On dirait qu'il s'eſt plû à éviter tout le pathétique des deux Auteurs qu'il imitait. Chez lui, nous ne voyons point Médée avec ſes enfans; nous n'avons aucune idée des combats cruels que cette mère éprouve avant de les égorger. Il n'effleure pas la terrible & ſuperbe ſcène des mutuelles confidences d'Œdipe & de Jocaſte. Il s'attache à des intérêts épiſodiques, qui le ramènent à ſon genre de grandeur & d'admiration : & il nous étonne par la fierté de Dircé, par la hauteur de Théſée, au lieu de nous épouvanter & de nous attendrir par un tableau pathétique des infortunes monſtrueuſes de ce fils inceſtueux & parricide, qu'il prend pour le Héros de ſa Pièce.

Avouons cependant que nous avons une grande obligation à ce Père de notre Théâtre, d'y avoir tracé une carrière nouvelle, d'y avoir porté une grandeur & une majeſté inconnue aux Grecs ; de nous avoir peint avec des traits ſi forts & ſi ſublimes les Héros de la République Romaine, depuis les Horaces, juſqu'à Céſar & Cornélie. Combien tous les objets qu'il nous préſente, ſurpaſſent en grandeur & même en intérêt les plus beaux

ſujets de la Tragédie Grecque ! Certainement les Conquérans de la terre étaient d'autres hommes que les deſtructeurs de la Ville de Troie, & que les petits Princes d'Argos & d'Ithaque. Il eſt tout autrement intéreſſant pour les Spectateurs, de voir Pompée & Sertorius balancer les deſtins du monde entier; de voir Auguſte délibérer s'il laiſſera l'Univers libre, ou s'il continuera de lui donner un Maître, que d'entendre Hypolite diſſerter ſur le culte de Diane ; ou de voir Hécube & Polymneſtor plaider devant Agamemnon, pour prouver que l'on a bien ou mal fait en crevant les yeux avec des fuſeaux à un petit Roi, voleur public d'un dépôt d'argent.

Racine qui paraît avoir plus emprunté des anciens Grecs, dans le détail des ſcènes, ne les a pourtant pas imités dans la marche de ſes Pièces, & dans la conſtitution de ſes Fables. Il n'a pris chez eux que ce qui s'accommodait le mieux au genre particulier pour lequel ſon ame tendre l'avait décidé. Les tendreſſes de l'amour, les fureurs de la jalouſie, qui ſont l'ame de ſes Tragédies, il ne les a pas certainement puiſées dans le Théâtre ancien. Il s'en faut bien que ſon Hermione ſoit celle d'Euripide. Sa Phédre même ne reſſemble à celle de

cet Auteur que dans une ſeule ſcène. Roxane, Atalide, Bérénice, Xipharès, Monime, & dans un genre plus relevé, Mithridate, Porus, Burrhus & Agrippine n'avaient point de modèle chez les Grecs.

La ſuite manque.



PIECES
FUGITIVES.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

Les Pièces fugitives qu'on va voir, doivent être regardées comme des amuſemens de la jeuneſſe de M. de Belloy, & comme des eſſais d'un talent naiſſant : Nous eſpérons cependant qu'on y trouvera dans plus d'un endroit beaucoup d'eſprit, & même de grace & de naturel. Quelques-unes de ces Pièces ſont précieuſes d'ailleurs par le rapport qu'elles ont avec les événemens de ſa vie.





ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

Sur l'Inconſtance du Public envers les Grands-Hommes (1).

1751.

L'AMITIÉ d'un grand Roi t'enlève à ta Patrie,
Que n'éclairera plus le flambeau du Génie :
Tu renonces, VOLTAIRE, à ce Peuple d'ingrats ;
Tout mon cœur en gémit, mais ne te blâme pas.
Pouvais-tu préférer leurs indignes outrages
Aux reſpects d'une Cour de Héros & de Sages,
Aſyle généreux des talens opprimés ?
La Patrie eſt aux lieux où nous ſommes aimés.

---

(1) La génération nouvelle n'a vu que les triomphes de M. de Voltaire, parce que la poſtérité avait commencé pour lui dès ſon vivant, & qu'il avoit ſurvécu à tous ceux qui ſe croyaient ou ſe diſaient ſes Rivaux, & qui paſſaient pour tels, quoique, dès le temps de la publication d'Œdipe, on pût dire de lui ce qu'il a dit long-temps après de Mahomet :

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus. . . .

Cette génération apprendra, ſans doute avec quelque étonnement, par cette Epître, combien ſes Prédéceſſeurs ont quelquefois été injuſtes envers M. de Voltaire, & combien, en général, on rend lentement & difficilement juſtice à ſes Contemporains.

Note de l'Editeur.

Tu le fus dans nos murs : j'ai vu ces jours de gloire,
Où, semant les lauriers sous ton char de victoire,
L'Amour te présentait l'encens pur & flatteur
De tes Concitoyens, brillans de ta splendeur :
Et je vois maintenant leur aveugle furie
Livrer ton front vainqueur aux serpens de l'Envie.

Je reconnais le sort des plus fameux Mortels.
D'abord à leurs vertus on dressa des autels ;
Ils voyaient décerner à leurs talens suprêmes
Des honneurs qui semblaient éternels comme eux-
mêmes :
Mais quels tristes revers ont troublé leurs succès !
Le Peuple se repent de ses propres bienfaits ;
Jaloux de ses faveurs, son barbare caprice
Détruit les monumens qu'éleva sa justice,
Veut ternir un éclat qui fatigue ses yeux,
Foule aux pieds ces grands Noms qu'il portait jus-
qu'aux Cieux,
Et cherche à les punir par de sanglans outrages,
D'avoir pu trop long-temps arracher ses hommages.

Tels l'on a vu jadis ces augustes humains,
L'ornement ou l'appui des Grecs & des Romains,
Camille, Cicéron, Euripide, (1) Socrate,
Victimes des dégoûts de leur Patrie ingrate.

---

(1) Tout le monde sait l'histoire des exils de Camille & de Cicéron, & celle de la mort de Socrate. Mais on ne sait pas si communément qu'Euripide fut obligé de sortir d'Athènes où l'on était las de l'admirer, & où il ne recevait plus que des satyres pour récompenses de ses chef-d'œuvres : il se retira

Sur-tout dans ce frivole & dangereux pays,
Les Grands Hommes, hélas! ſont sûrs d'être haïs.
Athène, avec les Arts, me ſemble ici renaître;
On y voit ſa ſplendeur, ſon luxe reparaître,
Son goût pour les plaiſirs & pour la nouveauté,
De ſes aimables mœurs la douce humanité,
Son génie éclatant, ſon ſuperbe courage:
Mais auſſi ſon caprice & ſa fureur volage,
Qui fait revivre encor l'Oſtraciſme odieux
Fléau de ſes vengeurs & de nos demi-Dieux.
Cruelle vérité! fatale expérience!
Vivans on les déteſte, & morts on les encenſe.

Colbert, fils de Minerve & père des Talens,
Qui fit fleurir les Arts tranſplantés dans nos champs,
Des ombres de la mort a vu ſortir ſa gloire;
On maudiſſait ſa vie, on bénit ſa mémoire.

Songe combien Molière eſſuya de mépris (1),
Ce n'eſt qu'en le perdant que l'on connut ſon prix.

à la Cour du Roi Archélaüs, où il mourut comblé d'honneurs. Toute la Ville d'Athènes, qui l'avait perſécuté pendant ſa vie, prit le deuïl à la nouvelle de ſa mort.

(1) Sans rappeler ici la chûte de l'Avare & du Miſanthrope, on peut voir ce que dit Deſpréaux dans l'Epître qu'il écrivit à Racine, pour le conſoler du mauvais ſuccès de ſa Phédre.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais, ſous la tombe, eût enfermé Molière;
Mille de ſes beaux traits, aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits, à nos yeux rebutés..... &c.
Mais ſi-tôt que d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,

Rappele-toi ces jours où Phédre dédaignée,
Fit fuir de nos climats Melpomène indignée.
L'Euripide Français vit l'éclat de ſon nom,
Après vingt ans d'honneurs, obſcurci par Pradon.
On fronda cette Scène aujourd'hui ſi vantée (1),
Où d'un crime ſecret la Reine épouvantée,

On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée:
L'aimable Comédie avec lui terraſſée,
En vain, d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

C'eſt ſur ce modèle, quoique d'un ſtyle plus conforme au ſérieux du cothurne, qu'on a tâché de peindre dans les vers ſuivans la décadence de la Tragédie, par la retraite de Racine.

(1) Dans ces momens de vertige où la Phédre de Pradon fut préférée à celle de Racine, la fureur des Critiques s'acharna ſingulièrement ſur la fameuſe Scène de cette dernière, où Phédre avoue à Œnone ſa paſſion criminelle; cette Scène, qui eſt preſque entièrement traduite d'Euripide, & celle des confidences dans Œdipe, peuvent paſſer pour les deux plus belles que nous connaiſſions au Théâtre. On imprimait, avec Privilége, que cette Scène de Phédre n'était qu'une énigme froide & languiſſante, comme on a oſé publier depuis, qu'il n'y a qu'un *qui-pro-quo* ſans Art dans l'admirable Scène de l'urne que M. de Voltaire a imitée de l'Electre de Sophocle, & qui produit un trouble & un embarras ſi touchant. Le mauvais ſuccès de Phédre contribua plus que toute autre choſe à dégoûter Racine du Théâtre, & à nous priver de beaucoup de chef-d'œuvres qui ſeraient encore partis de ſa main; de l'Iphigénie en Tauride, dont il avait fait le plan, de l'Alceſte, dont il avait déjà mis en vers les plus belles Scènes, qu'il jeta au feu. Voilà ce que le Public gagne par ſes caprices.

Dans le ſombre embarras de diſcours égarés,
Suſpend l'aveu fatal de ſes feux abhorrés.
Dans ſon aveuglement, Paris opiniâtre,
Oſa ravir le ſceptre au Prince du Théâtre,
Arracha les lauriers de ſon front couronné,
Et plaça, ſans pudeur, ſur ſon trône étonné,
Cette Idole inconnue au Dieu de l'Aonie,
Qu'il n'anima jamais d'un rayon de génie.

France, tu payas cher cet affront odieux!
Ton cygne a ſuſpendu ſes chants mélodieux,
Son dépit, abjurant une Scène avilie,
A ſes tyrans nouveaux livre la Tragédie (1).
Leurs téméraires mains, avec impunité,
En profanent bientôt l'auguſte majeſté;
De ſa pourpre royale on la voit dépouillée,
De burleſques lambeaux indignement ſouillée;
Egarée au haſard par ces guides errans,
Ses cothurnes briſés ſous ſes pieds chancelans,
Dans des ſentiers fangeux ſe perdirent loin d'elle;
Deſpréaux vit ſa chûte, & la crut éternelle.

Son ami cependant, par des reſſorts nouveaux,
Daigna la relever aux yeux de ſes rivaux;
Sa grande ame enfanta la ſublime Athalie,
L'honneur de notre Scène & l'effort du génie.
Dieux! ô nouvel outrage! ô fatal ſouvenir!
O revers dont un jour doutera l'avenir!

---

(1) Aux Boyers, aux Coras, &c.
Et la Scène Françaiſe eſt en proie à Pradon.

Athalie en naiſſant, proſcrite & mépriſée;
Par les... du temps fut bientôt écraſée :
Faible enfant, diſait-on, indigne de tes Sœurs;
De ton Père vieilli tu n'as que les froideurs.
Et ce Père accablé d'un coup ſi déplorable,
Des dégoûts du Public éxemple mémorable,
Sous la tombe emporta le dévorant ennui,
D'avoir vu ſon Chef-d'œuvre expirer avant lui (1).
Mais au ſein des regrets ſa mort a fait renaître
Ce chef-d'œuvre, qu'enfin le bon goût ſut connaître;
Et la Fille du Temps, la tardive Equité,
L'a conduit, d'un pas sûr, à l'Immortalité.

De nos aïeux ici rappelant l'injuſtice,
Nous rougiſſons pour eux d'un ſi honteux caprice;
Mais nous les imitons, & pour nous-même un jour,
Nos neveux révoltés rougiront à leur tour :
Quand, liſant ce récit qu'ils auront peine à croire,
Dans le ſort de Racine ils verront ton hiſtoire,
Quand on leur apprendra que des vents ennemis
Ont troublé l'orient de ta Sémiramis (2).

---

(1) Quand l'Eſther de Racine parut, on commença à relever un peu ſa Phédre, pour déprimer davantage ſa nouvelle Tragédie, qui paſſa pour être au deſſous du médiocre. Mais on la releva à ſon tour, lorſqu'il donna Athalie. Cette dernière Pièce fut appelée l'*Indigne Sœur d'Eſther*; & l'Auteur eſt mort perſuadé que ſon chef-d'œuvre était un Ouvrage faible. On peut voir ce qu'en dit M. Racine le fils dans ſes Mémoires. Changez les noms, c'eſt l'hiſtoire de nos jours.

(2) Alluſion à l'Inſcription que M. de Voltaire a miſe à la tête de ſa Tragédie de Sémiramis : *Ventis concuſſa reſurgit.*

Que

Que les yeux du Public, fascinés par la haine,
Virent, sans être émus, éclater sur la Scène
Ce Spectacle pompeux qui déploie à la fois
La majesté des Dieux & la grandeur des Rois,
Dont l'auguste splendeur, dans tes beaux vers empreinte,
Frappe les cœurs surpris de respect & de crainte:
Que ces remords touchans, qu'enfante la vertu,
L'effroi, le désespoir de ce fils éperdu,
Ces feux incestueux, nés d'un amour si pure,
Cet hymen qu'en tremblant repousse la Nature,
Ce terrible appareil des vengeances des Cieux,
Cette mère expirante, & ses tendres adieux,
Ont à peine trouvé quelques mortels sensibles
Aux préjugés du temps toujours inaccessibles,
Dont le cœur ait osé trembler & s'attendrir,
Dont l'encens t'ait payé le prix de leur plaisir.

Sage Postérité, cette ivresse égarée
Fera gémir sur nous ta justice éclairée;
Mais connais tout le reste & frémis de courroux;
Vois l'Oreste étouffé par mille bras jaloux,
Vois la Nature en pleurs gémir de son outrage,
Lis, dans ce dernier trait, la honte de notre âge.

On sait avec quelle fureur on se déchaîna contre cette Pièce à sa naissance, & avec quel empressement on courut l'applaudir aux dernières représentations. J'apprends qu'elle a été remise au Théâtre en 1756, avec un succès prodigieux: je me félicite de voir le Public revenir à mon avis.

Lorsque la pâle Electre, en accusant les Dieux, (1)
Défaillante, abattue, & la mort dans les yeux,
Arrosait de ses pleurs cette urne trop funeste,
Où son amour trompé croit embrasser Oreste;
Que son ame volait, dans un dernier soupir,
A cette cendre, enfin, se confondre & s'unir:
Quand son frère, témoin d'un si cruel spectacle,
Pressé par sa tendresse, arrêté par l'Oracle,
Tressaillant aux sanglots d'une mourante sœur,
Dans son sein déchiré sentait briser son cœur;
Ce moment douloureux, plein de trouble & de charmes,
Où les Sages d'Athène ont versé tant de larmes,
Parut à nos Français un *quiproquo* plaisant,
Qu'un Parterre insensé reçut en murmurant.
A cet indigne affront, sur le rivage sombre,
Sophocle, j'entendis soupirer ta grande ombre;
Tu portas tes regrets sur le triste Hélicon,
Tes larmes ont coulé jusqu'au sein d'Apollon;
Melpomène, avec toi, pleura l'injure extrême
De son fils, le plus cher, admiré par toi-même,
Qui, dans les hauts sentiers que tu sus lui tracer,
Essaya de t'atteindre & t'osa surpasser.

O honte! ô frénésie à peine concevable!
Fatal fléau des Arts, Envie impitoyable,

---

(1) La fameuse Scène de l'urne, dont M. de Voltaire a été obligé de retrancher le plus beau morceau, qu'il rétablira sans doute quelque jour.

Joüis de ce triomphe, & goûte des plaisirs
Où n'aspira jamais l'orgueil de tes desirs.
Le Sophocle Français (1), le Voltaire d'Athène (2),
Sont les jouets nouveaux de ton aveugle haine,
Et, pour mieux outrager l'Oracle de nos jours,
Elle outrage les morts que tu chéris toujours (3).

Eh ! voilà donc le prix, la digne récompense
Qu'à ses Héros vivans a réservé la France !
Non pas que les Français, ingrats au fond du cœur (4),

(1) M. de Voltaire. (2) Sophocle.

(3) Les ennemis de M. de Voltaire méprisèrent hautement l'Electre de Sophocle, qu'il avait eu, disaient-ils, l'extravagance d'imiter dans son Oreste. Il n'est pas possible, à moins d'en avoir été témoin, d'imaginer la frénésie qui agita la plupart des Spectateurs à la première Représentation de cette Tragédie. Ce jour peut être cité comme le triomphe de la cabale. Ce n'est pas que je prétende qu'Oreste fût alors sans défauts ; mais on convient presque généralement aujourd'hui qu'il méritait un autre accueil que celui qu'il reçut d'un Public égaré, qui ne voulait rien voir, ni rien entendre. M. de Voltaire nous a appris, dans cette Tragédie, comme autrefois M. Racine dans les siennes, la véritable manière d'imiter les Anciens. Il faut savoir puiser avec discernement dans ces sources du génie & du vrai beau, distinguer les beautés que ces Grands Hommes ont semées dans leurs Ouvrages, d'avec les défauts que les mœurs de leur siècle y ont mêlés. Il faut avoir l'art de mettre leurs fautes même à profit, au lieu de les mépriser en Petit-Maître, ou de les idôlatrer en Pédant.

(4) On voit que je suis attentif à distinguer la Nation d'avec quelques Particuliers méchans & frivoles, qui sont de tous les Pays.

De l'envie, en leur ſein, portent le ver rongeur,
Qu'ils craignent le mérite, & que, par ſa lumière,
On le voie affliger leur jalouſe paupière;
Ni que leur ſombre haine, ardente à l'obſcurcir,
S'enivre, en l'éteignant, d'un barbare plaiſir:
De ces triſtes fureurs, la farouche manie
N'a jamais tourmenté leur folâtre génie.

Mais nous voyons ſouvent infecter notre Ciel,
Par des fils de l'Envie, allaités de ſon fiel,
Qui, vomiſſant au loin ce fiel qui les dévore,
Flétriſſent les talens que l'honneur fait éclore:
A l'aſpect d'un Héros leur triſte front pâlit,
Penſant voir leur affront ſur ſes palmes écrit:
Ils voudraient, étouffant la vertu qu'ils haïſſent,
L'enfoncer dans la fange, où ſans ceſſe ils croupiſſent.

Par ces monſtres, hélas! les volages Français
Se laiſſent égarer, pour en gémir après.
La Satyre eſt le Dieu de ce Peuple frivole;
Un bon mot le fléchit, le venge, ou le conſole.
Sur le refrain du jour, il chante ſes malheurs;
Toujours ſa main légère applaudit aux Railleurs.
D'un chef-d'œuvre divin, dont ſon ame eſt ravie,
Il couronne, en riant, la folle Parodie,
Et ſe plaît à jouer, dans un couplet moqueur,
Les talens, les vertus, qu'il adore en ſon cœur.

Du mérite ingénu la perfide rivale
Ménage habilement cette humeur inégale:

Et, féconde en reſſorts, elle inſtruit ſes enfans
A tourner à ſon gré nos eſprits inconſtans.
Les uns sèment d'abord cent fables ridicules,
Trompeurs amuſemens des oreilles crédules,
Qu'ils ſavent diſpoſer, par cet Art dangereux,
A s'ouvrir quelque jour à des bruits plus affreux:
Bientôt on les répand. La noire calomnie
Fait entendre ſa voix, que la malice appuie;
Par cent bruyans échos leurs menſonges accrus,
Chez l'avide Français ſont écoutés & crus;
Des eſprits échauffés le vertige s'empare,
Le tourbillon s'émeut, l'orage ſe déclare;
Une grêle de traits, par la haine adreſſés,
Sur vous, de toutes parts, vient fondre à coups preſſés;
De vous lancer les ſiens le plus vil ſe fait gloire,
Et croit, en vous frappant, partager la victoire.
La Mode, Déité qui, dans ces lieux charmans,
Ainſi que les pompons règle les ſentimens,
Dont le moindre caprice eſt la loi du vulgaire,
De vous perſécuter fait un devoir auſtère;
Et, ſans ſavoir pourquoi, tout un Peuple en fureur
Vous pourſuit par inſtinct, vous hait par point d'honneur.
En vain alors vos mains, en miracles prodigues,
Veulent à ſon courroux oppoſer quelques digues;
En vain pour le fléchir dans ſes fougueux tranſports,
Vos eſprits & vos cœurs épuiſent leurs tréſors;
Par la prévention ſa vue eſt obſcurcie,
Leur charme eſt impuiſſant ſur ſon ame endurcie;

Et sa haine flétrit par d'indignes rebuts,
Les prodiges de l'Art & l'effort des vertus :
Insensé dont l'erreur fait son plaisir suprême,
De fermer tous ses sens aux traits du plaisir même !

Oui, c'est-là votre sort, vous que la main des Dieux
Prête aux faibles humains pour éclairer leurs yeux ;
Sur vous, en frémissant, la sombre envie exhale
De ses poisons impurs la vapeur infernale ;
Qui, portée en tous lieux par le vent de l'erreur,
Cache aux regards trompés votre éclat enchanteur.
Mais vos derniers soupirs dissipent ces nuages ;
Votre ame, en s'envolant, calme tous les orages.
Les haines des Méchans expirent avec vous (1).
Le Mérite au cercueil ne fait plus de jaloux.
La Mort semble arriver pour venger votre vie ;
Sous votre tombe enfin elle écrase l'Envie.

(1) Il devrait être permis de nommer ici un de ces hommes à qui l'on permet de faire leur unique métier de déchirer tous les gens à grands talens. Quel méprisable emploi de vendre au plus offrant la Satyre du Mérite & du Génie, avec l'Eloge du petit Esprit & de l'Ignorance ! Notre siècle est bienheureux que de pareils écrits ne soient pas faits pour parvenir à la postérité. Quelle honte ne serait-ce pas pour lui, si elle voyait les productions éphémères de cinq ou six cerveaux frivoles préférées aux chef-d'œuvres immortels d'un Voltaire ? Après tout, l'éloge d'une Ode froide & rampante, ou d'une Epître sèche & dure, figure très-bien avec la Critique d'une Tragédie majestueuse & intéressante, ou des vers sublimes & harmonieux de la Henriade.

Sa main fermant vos yeux, ouvre ceux de l'ERREUR,
Qui court ſur cette tombe expier ſa fureur ;
Le REPENTIR la ſuit en rougiſſant pour elle,
Après lui le RESPECT & l'AMOUR qu'il appelle,
Couronnant vos cyprès de lauriers & de fleurs,
Apportent à vos pieds leur encens & leurs pleurs.
Des PRÉJUGÉS vaincus, la RAISON triomphante
Y vient vous immoler leur troupe frémiſſante,
Y traîne la SATYRE, & briſant tous ſes traits,
Sur leurs faiſceaux rompus l'enchaîne pour jamais:
Tandis que vos TALENS, ſur l'aile de MÉMOIRE,
Bravent le TEMPS jaloux déſarmé par la GLOIRE.

Le Mérite, ſemblable à l'immortel oiſeau (1)
Qui revit plus brillant dans ſon heureux tombeau,
Voit naître dans le ſien, de ſa cendre adorée,
Ses rayons éternels de ſa gloire épurée.
Mais la fauſſe vertu, dont les dehors trompeurs
Ont ſéduit quelque temps, par de vaines lueurs,
Dans ce fatal creuſet bientôt évanouie,
Voit ſon luſtre & ſon nom s'éteindre avec ſa vie.

O TOI, le vrai Phénix de tant d'Arts ſi divers,
Toi, dont le nom doit vivre autant que l'Univers,
Tu dois peu t'affliger qu'à ta vertu ſublime
On refuſe, en ce jour, un encens légitime !
Entends tout l'Avenir, qui, ſoulevé pour toi,
Contre ton ſiècle ingrat dépoſe comme moi ;
Et reçois, pour garans de ſes plus purs hommages,
Des Peuples étrangers les glorieux ſuffrages :

(1) Le Phénix.

Juges, ſans paſſions, comme ſans intérêts ;
La tranquille Raiſon préſide à leurs Arrêts ;
Jamais, dans les erreurs d'un aveugle caprice ;
L'Envie ou la Faveur n'égara leur juſtice ;
Un nom reſpecté d'eux, eſt sûr de parvenir
De la nuit de ſon ſiècle au jour de l'Avenir.

De ces jours ſi brillans tu goûtes les prémices ;
Dans cette auguſte Cour dont tu fais les délices ;
Où les Arts raſſemblés par les ſoins vigilans
D'un Roi dont les vertus égalent tes talens,
Font rejaillir ſur lui, dans ſon char de victoire ;
Les rayons que ſur eux laiſſe tomber ſa gloire ;
Et ſur ſon trône même aſſis auprès de lui,
Du bras qui les ſoutient ſont le plus ferme appui.
Prince vraiment heureux, plus digne encor de l'être,
Qui peut, quand il le faut, oublier qu'il eſt Maître,
Dont toujours la Nature eſt la ſuprême loi,
Qui ſe dit qu'il eſt Homme avant que d'être Roi,
Philoſophe & Soldat, dont le bras tutélaire
A vengé ſon pays, que ſa grande ame éclaire ;
Et qui, ſachant domter ſes plus fiers ennemis,
Sait encor mieux aimer & choiſir ſes amis.

Les Grands Hommes toujours ont chéri les Grands Hommes.
Ah ! que vous envierez le beau ſiècle où nous ſommes,
Ages qui le ſuivrez ! Il poſsède à la fois
L'oracle du Génie & l'exemple des Rois.
Sans doute que le Ciel les donnant à la Terre,
L'un à l'autre devait Frédéric & Voltaire ;

Et que l'heureux rival du ſecond des Céſars,
Dut être auſſi l'ami de Virgile & des Arts.

Cher Prince, pardonnez cet eſſor téméraire;
L'amour a du reſpect franchi la borne auſtère,
A ſes tendres tranſports j'oſe m'abandonner;
Qui me les inſpira les peut-il condamner?
Parmi tous ſes Héros, l'immortelle Mémoire
Cherche en vain votre égal aux faſtes de la Gloire,
Elle ne l'y voit point; & l'Avenir jaloux
Déſeſpère, à ſon tour, de l'y voir après vous.
Monarque (1) univerſel des Grands Hommes du monde,
C'eſt pour vous que les fit la Nature féconde:
Aux bouts de l'Univers vous cherchez les vertus,
Les Talens enfouis & les Art inconnus;
Votre Cour en devient l'auguſte ſanctuaire,
Ils en font, par vos ſoins, l'élite de la terre;
Et pour mieux les forcer à s'y réunir tous,
Vous-même dès long-temps les raſſemblez en vous.

Ah! ſi j'étais admis dans ces ſacrés aſyles,
Qu'appellent tous les jours mes ſoupirs inutiles (2);

(1) Un Roi qui récompenſe les talens, même chez les Etrangers, ſemble régner dans tous les Pays. Le Roi de Pruſſe n'eſt pas le ſeul que l'on ait pu appeler à ce prix le Monarque univerſel des Arts.

(2) Ces vers indiquent aſſez par eux-mêmes que je n'avais pas encore été à Berlin quand je les ai faits. J'y ſuis arrivé trop tard. M. de Voltaire n'y était plus.

Si ſous vos yeux, Grand Roi, je pouvais cultiver
Le germe d'un talent qui cherche à s'élever!
Mais je n'oſe prétendre à cette grace inſigne,
Je la demanderais, ſi je m'en croyais digne.....
Cependant, & mon cœur me le fait preſſentir,
Je la mériterais, ſi j'en pouvais jouir.
Mon génie excité près d'un ſi beau modèle,
Du vôtre recueillant quelque heureuſe étincelle;
Dans ſon avide ſein ſentirait embraſer
Ce feu qu'un ſort cruel y force à repoſer.
Alors de tout mon ſiècle arrachant le ſuffrage,
Je le verrais en moi couronner votre ouvrage,
Et m'offrir ſous ce titre à la Poſtérité:
Votre nom eſt le ſceau de l'Immortalité.

Toi, Voltaire, jouis de la douceur ſuprême
D'admirer ce Héros, qui t'admire lui-même,
D'inſpirer, de ſentir l'amitié de plus près:
Remplis-toi dans ſon ſein, à l'abri des regrets;
Du bonheur glorieux, mais plus touchant encore;
D'être aimé d'un Mortel que l'Univers adore.
Ah! qu'en ces doux momens l'amour de ce grand Roi
Doit bien te conſoler des ſatyres de Roi!
Tel la Grèce jadis vit le Chantre d'Achille,
Révéré d'Alexandre & *ſifflé* par Zoïle.
Abandonne aux mépris le ſoin de te venger
D'un tas de Sots obſcurs qui veulent t'outrager:
Frédéric te défend, leurs traits ſont-ils à craindre?
Va, dans ſes bras vainqueurs ils ne peuvent t'atteindre.

Qu'importe au fier oiſeau, qui plane dans les Cieux,
Le vain bourdonnement des frelons envieux ?
Laiſſe de vils ſerpens frémir dans la pouſſière :
Et d'un pas toujours sûr parcourant ta carrière,
Vois, d'un œil dédaigneux, mille inſectes rampans,
Ecraſés, au haſard, ſous tes pieds triomphans.



A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE

BRUNSWICK-WOLFENBUTEL,

En partant pour Berlin.

1754.

O vous! d'un Peuple heureux, Souverain adoré,
Vous qui n'êtes jamais vainement imploré,
Me refuseriez-vous, dans l'ardeur qui me guide,
La faveur de sourire à ma Muse timide?
Jusqu'à vous, en ce jour, son zèle ambitieux
Ose tenter un vol peut-être audacieux:
Et ses premiers essors, applaudis par Voltaire,
Ajoutent l'espérance au desir de vous plaire.

J'offre à lui-même ici le moderne Titus;
Echo de ses Sujets, je chante ses vertus:
Je peins son doux accueil, dont la grace tempère
Ce que la Majesté peut avoir de sévère.
L'amour jusqu'au transport naît à son tendre aspect,
Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect.
Il n'aime de son rang que l'honneur d'en descendre,
Pour élever à soi ceux qu'il y daigne entendre.
Lui-même il s'interdit ces redoutables droits,
Que des Peuples jaloux (1) ont ravis à leurs Rois,

(1) Les Anglais.

Ce pouvoir de punir qu'il tient de ſa couronne,
Et qu'il a toujours plaint comme un malheur du
Trône.
Il ne s'en réſerva que ce droit généreux,
Que les Rois devraient ſeuls ſe diſputer entre eux,
Qui donne avec les Dieux d'auguſtes reſſemblances,
Le pouvoir des bienfaits, le droit des récompenſes.
Seul, parmi ſes Sujets, ſans Gardes que leurs cœurs,
Il dépouille, avec eux, le faſte des grandeurs;
Leurs yeux méconnaîtraient ſon ſacré caractère,
Si des fils ſe trompaient ſur les traits de leur père.

Mais je ſens tout-à-coup expirer mes accens,
Et le pinceau tomber de mes doigts impuiſſans.
Ah! je ſais qu'envers tous, votre ame bienfaiſante,
Pour les éloges ſeuls ceſſe d'être indulgente;
Eux ſeuls mettraient enfin un terme à vos bontés,
Vous les craignez autant que vous les méritez.
Que de Princes vantés le feraient plus, peut-être,
Si, fuyant la louange, ils cherchaient moins à l'être!
L'homme vain la demande à qui veut la donner;
Le modeſte la craint, mais doit la pardonner.
Vous ſur-tout, vous, formé pour ſervir de modèle,
Vous pouviez vous prêter à ma touche fidèle:
L'honneur de notre ſiècle & de l'humanité,
L'exigeait pour le bien de la poſtérité.
Pour qu'elle eût de beaux jours, j'aurais tracé les
nôtres;
L'image des Héros en forme ſouvent d'autres;
Contemplant les hauts faits d'un Prince généreux,
Ses Succeſſeurs jaloux le font revivre en eux;

Et Titus doit ſouffrir que des traits véritables
L'offrent à l'Univers pour qu'il ait des ſemblables.

Ce motif eût ſans doute excuſé mon pinceau,
S'il eût de vos vertus achevé le tableau :
Son timide reſpect pour vos modeſtes craintes,
Se borne, en ce diſcours, à de faibles empreintes.
Je ne les oſe même offrir aux yeux de tous,
Que dans ce jour fatal qui m'éloigne de vous.
Mais du moins l'avenir, ſur l'airain de la Gloire,
Comptant tous vos bienfaits gravés par la Mémoire,
Lira ces mots, encor ajoutés par l'Amour :
On n'osait le louer qu'en sortant de sa Cour.



A MADAME

LA DUCHESSE

DE

BRUNSWICK-WOLFENBUTEL,

En partant pour Berlin.

1754.

Du Théâtre Français, Protectrice éclairée,
Vous qui n'y cherchez pas le frivole plaisir
De tromper un moment les ennuis du loisir;
Mais qui voulez y voir la morale épurée,
Pour mieux toucher les Rois par les Graces parée,
Qui vous applaudissez que vos dignes Enfans
Retrouvent, dans l'erreur de nos jeux innocens,
Ces leçons de vertu, ces exemples sublimes,
Que vous donnez sans cesse à leurs cœurs magnanimes:
Princesse, il est donc vrai, je ne goûterai plus
Ce bonheur si digne d'envie,
Cette gloire si chère à mon ame ravie,
De fixer vos regards sous le nom de *Pyrrhus*,
D'*Orosmane*, *Zamore*, *Euphémon* ou *Brutus*;
Et de voir jusqu'à moi rejaillir & s'étendre
Un peu de cette estime tendre,
Dont vous honorez leurs vertus.
Je la conserverai, mon cœur s'en flatte encore,
Si j'obtiens, en partant, la grace que j'implore:

C'eſt d'oſer cultiver, quoique loin de vos yeux,
Ces premiers ſentimens, pour moi ſi précieux.
Melpomène, m'ouvrant ſa plus noble carrière,
Du champ des Crébillons m'a levé la barrière.
De leurs Héros, juſqu'à ce jour
Je fus l'Imitateur ſervile,
L'Admirateur zélé, mais l'organe ſtérile :
Il eſt temps que ma Muſe en enſante à ſon tour.
A vous les conſacrer, à vous en faire hommage,
Je borne mes vœux les plus doux ;
Pour triompher du temps jaloux,
Puiſſent-ils mériter votre immortel ſuffrage !
J'oſe le leur promettre, ils ſeront votre ouvrage ;
La vertu, par mes mains, les formera ſur vous.

Vertu, comme mon cœur, embraſe mon génie!
Sois mon ſeul Apollon, ſois l'ame de ma vie :
Dans le plus vil mortel & dans le plus grand Roi,
Je te louerai toujours, mais ne louerai que toi.

Oui, Princesse, je vais, guidé par ſa lumière,
Sous des noms étrangers, peindre votre ame entière :
Les yeux de l'Univers n'y ſeront pas trompés,
Mon cœur emporte exprès votre image ſi chère.
Si quelques traits pourtant pouvaient m'être échappés,
Je les retrouverai dans votre auguſte Frère (1).

(1) Le Roi de Pruſſe.

POESIES

POÉSIES
DIVERSES,

Sur les Affaires présentes de l'Europe.

1757.

PIECES

Contenues dans ce Recueil.

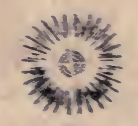


AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

CES petits Ouvrages n'ont peut-être de mérite que l'à-propos. C'eſt ce qui détermine l'Auteur à les donner au Public, ſans attendre qu'il ait mis la dernière main au Recueil qu'il compte faire imprimer dans quelque temps.

On a eu l'attention la plus ſcrupuleuſe de ne ſe rien permettre qui pût bleſſer le reſpect dû aux Souverains, dont on a eu à parler. Ce n'était pas l'occaſion de s'étendre ſur leurs qualités perſonnelles, qui n'auraient fourni, ſans doute, que des ſujets d'éloges. Mais le Recueil complet des Œuvres de l'Auteur prouvera un jour qu'il n'a pas été le dernier à leur rendre hommage. Si donc l'on a ſoutenu ici que la guerre actuelle eſt injuſte de la part des Princes, ennemis de la France & de ſes Alliés; ſi l'on a jeté quelque ridicule ſur ce dépôt ſingulier de la Saxe envahi en pleine paix par les Pruſſiens; il faut ſe reſſouvenir que c'eſt un Français qui parle, qu'il doit ſuivre le ſyſtême de ſa Patrie, & qu'il a bien pu écrire pour une cauſe qu'il pourrait défendre les armes à la main.

Il eſt vrai qu'on a un peu moins ménagé la Nation Anglaiſe ; mais auſſi a-t-elle inſulté les Français dans ſes écrits, dans ſes eſtampes, & ſur ſes Théâtres, avec une groſſièreté qu'on rougirait d'imiter. Il ſerait ſingulier que ce Peuple prétendît joindre à toutes ſes uſurpations le privilége excluſif de railler ſes ennemis. On a eſſayé ici de lui apprendre à plaiſanter décemment, & on l'a averti ſur-tout de ne jamais chanter d'avance les victoires qu'il eſpère remporter ; on regrette cependant de s'être égayé ſur l'affaire de l'Amiral Bing, quoiqu'on l'ait fait dans un temps où l'on n'en avait pas prévu l'horrible dénouement. Ne s'y être pas attendu, eſt la ſeule faute qu'on ait faite. L'Angleterre a accoutumé les yeux de l'Europe à ces ſanglantes cataſtrophes. Celui qui a répandu une lampe d'huile ſur ſon habit, ne s'embarraſſe guère d'y en jeter une goutte de plus.





A S. A. S. MADAME LA PRINCESSE CAROLINE DE BRUNSWICK-WOLFENBUTEL,

Sur son Mariage avec le Prince de GALLES, *& sur la Guerre présente entre la France & l'Angleterre.*

(Mars 1756.)

Moi, qui, reclus dans le sacré Vallon,
De ses Journaux fais ma Gazette unique;
Fort curieux des secrets d'Apollon,
Fort peu de l'Art qu'on nomme politique;
Moi, dont le cœur respecte trop les Rois,
Pour me mêler de leurs débats sinistres;
Qui ne suis pas mieux instruit de leurs droits,
Que quelques-uns de leurs premiers Ministres:
J'ouis naguère en ces lieux publier,
Que Caroline au Prince d'Angleterre
Devait, dans peu, par l'Hymen se lier;
Deux jours après, par-tout j'entends crier,
Londre & Paris se déclarent la guerre.
Mon cerveau, plein de Virgile & d'Homère,
Réunissant ces bruits qui se suivaient,
Crut voir de Troye une seconde Histoire,

Crut que pour vous nos Peuples se battaient ;
Et qu'à l'envi, Princesse, ils disputaient
De vous servir le bonheur & la gloire.

Bon, me disais-je, ô source de beaux vers !
Chantons, chantons une nouvelle Hélène,
Qui vient d'armer & la terre & les mers ;
Je veux la peindre aux yeux de l'Univers,
J'en peux parler de science certaine,
Je la connais : ses célestes appas,
Bien plus que ceux qu'admirait l'Eurotas,
Auront le droit d'éterniser la lyre
Du Chantre heureux qui les pourra décrire.
Sur son beau front les graces, la candeur,
Siègent ensemble auprès de la Grandeur :
Ses yeux touchans, mais que l'esprit enflamme,
Ses yeux charmans, puisqu'ils peignent son ame ;
Ce port si fier, si plein de majesté ;
Ce doux souris, enfant de sa bonté,
Tout cet éclat dont la beauté la pare,
Eût fait rougir la fille de Tindare.

Mais ce qui plus lui ferait honte encor,
C'est de vertus ce précieux trésor,
Qui chez Brunswick semble être héréditaire :
(De ce côté l'on ne vous vante guère,
Madame Hélène, & ce n'est point, hélas !
Pour vos vertus qu'on fit dix ans la guerre ;
J'en suis fâché pour le bon Ménélas.)
Or, c'est par-là que ma Princesse brille,

Elle en poſsède encor plus que d'attraits ;
De les compter en vain j'entreprendrais ;
Il me faudrait de toute ſa famille,
Dans ſon tableau, raſſembler les portraits,
Peindre à la fois le grand cœur de ſon père,
Ce cœur ſi tendre aux pleurs des malheureux,
Tous les talens de ſon aimable frère,
L'eſprit, le goût, la douceur de ſa mère ;
Et pour les Arts, ſon amour généreux:
De ſes Parens glorieuſe héritière,
Elle leur rend ce qu'elle puiſe en eux.
Vous jureriez que c'eſt Minerve même,
Qui, ſans quitter ſa majeſté ſuprême,
Veut déſormais, pour la faire chérir,
Des traits d'Amour à nos yeux l'embellir.
Ah! qu'on fait bien de combattre pour elle!
Et franchement ces deux Peuples fameux,
Dont elle cauſe aujourd'hui la querelle,
De ſa préſence auraient beſoin tous deux :
Brunswick traînant le bonheur ſur ſes traces
D'Aſtrée encor ramenant la ſaiſon,
Dans Londre, enfin, ferait entrer les Graces,
Et dans Paris revenir la raiſon.

Tout enivré de ces belles idées,
Que je croyais ſolides, bien fondées,
J'entends frapper à mon petit Hôtel,
Un vieil Abbé, que je crains d'ordinaire,
Grand Nouvelliſte & Menteur honoraire,
Qui, par dégoût, s'abſtenant de l'Autel,

Mais du Café pilier ſexagénaire,
Lit la Gazette au lieu de ſon Miſſel.
Il eſt des Cours l'Agent univerſel,
Même il s'en dit ſecret Penſionnaire:
Leurs Généraux, c'eſt lui qui les élit;
De tous leurs droits c'eſt lui ſeul qui décide;
Il ſait ſes Rois par cœur, & de ſon lit,
Tous les matins, à leurs Conſeils préſide.

Pour cette fois je ne vois point l'ennui
Que chaque jour il m'amène après lui:
Avec tranſport je vole, je l'embraſſe;
Près de mon feu je lui fais prendre place.
Vous venez donc pour me complimenter
De la nouvelle & de l'ample matière
Qu'à mon génie elle va préſenter?
Une Epopée!... ah! la riche carrière!
Sans lui donner le temps de m'arrêter,
Je lui décris mon Enéïde entière,
Je lui détaille au long mes beaux projets:
Pour douze Chants j'avais mes plans tout faits.

Quand j'ai tout dit, mon homme avec ſurpriſe
S'écrie enfin, riant de ma mépriſe:
Etes-vous fou dans vos brillans accès?
Quoi! vous croyez qu'on aurait la ſottiſe
D'armer le monde encor pour deux beaux yeux?
C'était le fait de nos benêts d'Aïeux:
Mais aujourd'hui, la France & l'Angleterre
Ont bien vraiment d'autres ſujets de guerre.

On ſe diſpute un fleuve, dont les bords
Sont très-féconds en martres, en caſtors;
Grands intérêts que la raiſon approuve!
Nobles débats ... Et moi, tout confondu,
De mon erreur à peine revenu,.....
Oh! pour le coup, voilà bien qui me prouve
Plus que jamais, que nos Pères jadis
Furent en tout plus ſages que leurs Fils.
Si, comme nous, ils avaient la manie,
La cruauté, l'horrible frénéſie
De s'égorger l'un l'autre ſans remords,
De leurs combats, les nobles origines,
Pouvaient du moins en excuſer les torts;
Ils ſe battaient pour des Beautés divines,
Nous nous battons pour des peaux de Caſtors (1).

ENVOI.

PARDONNEZ-moi mon excuſable erreur,
PRINCESSE AUGUSTE; en conſultant mon cœur,
J'avais penſé qu'à l'heureuſe Angleterre
Toute la France envierait vos attraits:
Le Ciel vous doit envier à la Terre,
Mais il n'eſt point jaloux de ſes bienfaits.

---

(1) On ne croit pas que cette plaiſanterie poétique offenſe perſonne. Au reſte, elle ne peut tomber que ſur les Anglais. Le Miniſtère de France ne voulait point de guerre pour les poſſeſſions d'Amérique; il ne la fait aujourd'hui que pour venger les inſultes faites au Pavillon Français par les pirateries de la Marine Britannique.

Il fit Hélene en un jour de colère,
Il vous forma dans ses plus doux projets;
Hélene fut le tison de la guerre,
Jeune BRUNSWICK, soyez l'Ange de paix.





ÉPITRE

AU JEUNE COMTE

DE SCHOWALOFF,

FILS DU GÉNÉRAL D'ARTILLERIE DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

Sur ſon départ pour la France, & ſur la nouvelle Guerre d'Allemagne.

(Septembre 1756.)

Ce voyage brillant qu'enfin vous allez faire,
Qu'à vos preſſans deſirs a permis votre Père,
Et que daigne approuver l'auguſte ELISABETH;
Moi, je le condamne tout net.
J'oſe librement vous le dire;
Oui, COMTE, il eſt fort mal à vous,
Lorſque les liens les plus doux
Rejoignent à jamais la France & cet Empire,
De violer vous ſeul cette heureuſe union,
Et d'aller dans Paris faire une incurſion,
Pour mettre à contribution
Les cœurs de nos belles Françaiſes.

A ces pauvres Maris qui ne vous diſent rien;
Quoi donc! en pleine paix, vous ravirez leur bien!

Ce procédé n'eſt pas Chrétien,
Il tient un peu des mœurs Anglaiſes,
Il eſt tout-à-fait Pruſſien (1).
Apprenez que c'eſt faire outrage
Au droit des gens, chez vous ſi reſpecté :
Ce droit fondé ſur le courage,
Autant que ſur la probité,
Qui veut que, par grandeur comme par équité,
Avant que de prendre les armes,
On diſe aux gens tout haut qu'on eſt leur ennemi ;
Et qui ne permet pas que, Pirate à demi,
Chez eux, en temps de paix, on porte les alarmes,
On prenne *incognito* leurs tréſors, leurs vaiſſeaux,
Femmes, enfans, villes, châteaux,
Comme c'eſt aujourd'hui la mode ;
Mode auſſi lâche que commode.

Mais patience : je prévois,
Ceci ſoit dit par parenthèſe,
Qu'Elisabeth, & Louis, & Thérèse,
Rétabliront bien-tôt ces immuables droits,
Nœuds ſacrés du reſpect que ſe doivent les Rois.

Pour revenir à notre thèſe,
En conſcience, penſez-vous
Qu'avec tranquillité nos Pères, nos Epoux,
Vous laiſſeront tenir une telle conduite,
Et qu'auprès d'eux vous ſerez quitte
Pour dire que ſi vous prenez

(1) Voyez l'Avertiſſement qui eſt en tête de ce Recueil.

Les cœurs de leurs Femmes & Filles,
C'eſt en dépôt ſacré que vous le retenez ?
Ah ! que l'on ne croit pas de ſemblabes vétilles !
Et dès qu'il vous verront, ils connaîtront bientôt,
Qu'un cœur entre vos mains, n'eſt pas mieux en dépôt
Que les vins de Tokai, l'or & les porcelaines,
Ne ſont entre les mains des Gardes Pruſſiennes.

Un ſeul point cependant pourra bien dans Paris,
Rendre aux Amans, comme aux Maris,
Vos conquêtes plus ſupportables ;
Hélas ! combien de fois ont-ils été trahis,
Pour des rivaux bien moins aimables !

Mais moi, qui me conſolera
Du long ennui de votre abſence ?
Qui, dans ces lieux, me dédommagera
Des droits que j'acquérais ſur votre bienveillance ?
Si Paris n'était pas plus loin de Pétersbourg,
Que de Londres n'eſt Lunébourg,
Ah ! Comte, pour vous voir, de la Nève (1) à la Seine,
J'irais au moins auſſi ſouvent
Que cette armée Hanovrienne,
Qui va, revient, deux fois par an,
Des côtes d'Albion dans les champs de la Leine (2).

A travers mes regrets je m'égaye un moment,
Quand parfois je me répréſente

(1) Rivière qui paſſe à Péterſbourg. On dit en Ruſſe *Néva*.
(2) Rivière qui paſſe à Hanovre.

Quel ſera tout-à-coup, à votre abord charmant,
Le front pétrifié, la figure plaiſante,
De nos gens du bel air ; ces vrais eſprits follets,
Qui croient que leurs cabriolets
Sont l'unique Trône des Graces:
Oh ! quels grands yeux ils ouvriront,
Lorſqu'à Verſaille ils les verront,
Du Nord, dans un ſchlaff-vague (1), arriver ſur vos traces !
Vous conviendrez pourtant de bonne foi
Que leur ſurpriſe eſt excuſable ;
Ils ne ſavent pas, comme moi,
Que vous ſortez des mains d'une Mère adorable,
Dont le goût délicat façonna votre goût,
Qui peut, pour l'agrément, donner le ton par-tout ;
Digne amie, en un mot, de cette Souveraine
Que les Graces, dans Gnide, auraient priſe pour Reine.

Mais que ſens-je à ce nom, & quelle ardeur ſoudaine
M'embraſe, me tranſporte !.. Ah ! pardonnez-le moi,
Divine Elisabeth, vous qui l'avez cauſée.
Eh ! qui peut juſqu'à vous élever ſa penſée,
Sans être emporté loin de ſoi !
Qui peut ne pas briguer le ſublime avantage
De ſe rendre l'écho des Cieux,
Pour célébrer, en vous, le chef-d'œuvre des Dieux ?
De leurs plus nobles traits vous êtes l'aſſemblage ;

(1) Groſſe voiture de voyage commune en Ruſſie.

Tout

Tout vous décerne ici leurs honneurs immortels,
Et ſans crime, ſur leurs autels
On peut bien placer leur image.
Le trône de la Majeſté
Par eux-mêmes fut mis ſur votre front auguſte ;
Au fond de votre cœur, auſſi tendre que juſte,
Eſt le temple de la bonté.
Fille du Fondateur de ce puiſſant Empire,
Ce Héros tout entier dans votre ame reſpire ;
Vous achevez ce qu'il conçut :
Et ſi l'ordre du Ciel de vous l'avait fait naître,
Vous auriez été ce qu'il fut,
Il ſerait ce qu'on vous voit être.

Plus d'une fois, Comte, vous gémirez
D'être privé, loin d'une ame ſi belle,
D'y puiſer des vertus dans leur ſource immortelle;
Mais auprès de mon Roi vous vous conſolerez ;
Votre Héroïne en lui vous trouverez,
Comme mon cœur voit mon Héros en elle :
Auprès d'Elisabeth je pleure moins Louis.
Un bon Français, & je le ſuis,
Quoiqu'on m'ait défendu de l'être (1),
S'il pouvait, ſans regret, vivre loin de ſon Maître,
Ne le pourrait qu'en ce Pays.

Je n'en dirai pas plus ; & de ce parallèle,
Je ne veux point ici raſſembler tous les traits :

(1) Ce vers renferme une particularité, dont il n'eſt pas temps encore de faire confidence au Public.

De peur de les tronquer, je les réſerve exprès
Pour un tableau plus grand, qu'a preſcrit à mon zèle
Cet heureux Miniſtre de paix,
Que par-tout on chérit comme elle (1).
Ma Muſe à ſes deſirs ſera bientôt fidelle;
Mais aujourd'hui, ce n'eſt que par accès
Qu'elle s'élève aux grands ſujets;
Sa lyre eſt montée à-peu-près
Sur le ton de la bagatelle;
Je le reprends donc de plus belle,
Car je reviens à nos jeunes Français.
Ils vous croiront d'abord formé ſur leur modèle;
Mais ils ſeront frappés d'un prodige nouveau,
Quand ils ne vous verront leur reſſembler qu'en beau.
N'allez pas vous gâter pour ſuivre leur méthode,
A la vôtre plutôt tâchez de les ranger;
Pour remonter leur tête, il faut un Etranger.
Sous couleur d'introduire une nouvelle mode,
On peut tout d'un coup les changer.
Et comme votre aſpect va, dans une ſemaine,
Mettre Paris entier tout à la Ruſſienne,
Je gagerais que, ſous ce nom,
On y peut faire même adopter la raiſon.
A dire vrai pourtant, vous n'êtes pas d'un âge
A l'inſpirer beaucoup: & ma foi je rirais
De vous voir mettre un Peuple à cet apprentiſſage.
Il eſt quelqu'un que je connais

(1) M. le Chevalier Douglas, Miniſtre de France, qui engagea l'Auteur à compoſer l'Epître au Roi qu'on verra ci-après.

A qui ſiérait mieux cet ouvrage,
Quelqu'un qui vous tient de bien près (1),
Et qu'ici je vous nommerais......
Mais il croit que toujours la louange eſt perfide,
Elle, hélas ! qui pour lui ne peut l'être jamais ;
Il la redoute & l'intimide.
Oui, Ruſſes, ſi nos intérêts,
A qui votre bonheur s'oppoſe,
L'amenaient ſur nos bords au gré de mes ſouhaits,
C'eſt par lui que j'eſpérerais
Voir la ſage métamorphoſe
Des frivoles eſprits Français,
Lui qui, dès ſa tendre jeuneſſe,
De tous les dons de plaire embellit la ſageſſe,
Et qui vous rend ici Noaille & Nivernais ;
Ami des Arts qu'il ſait connaître,
Pour allier les Graces au Savoir,
Il n'eut que ſon ſeul goût pour Maître ;
C'eſt le meilleur qu'il pût avoir.

Vous, Comte, vous ſerez, ſi vous le voulez être,
Avant dix ans d'ici, tel qu'on le voit paraître ;
De ſes talens en vous il louera le rival.
Et puis après deux autres luſtres,
Dans l'art de commander faiſant des pas illuſtres,
De votre Père enfin vous deviendrez l'égal.
Inſtruit par ſes leçons des ſecrets de la guerre,
Vos mains, de l'Aigle Ruſſien,

(1) Le Chambellan de Schowaloff, Protecteur de l'Académie de Moſcou.

Sur les CHARLES nouveaux(1)guideront le tonnerre,
Et votre nom chez Mars ſera mis près du ſien.
Je ſouhaite pourtant, pour le bien de la terre,
Que vous ſoyez dans cet art dangereux,
Fort ſavant & très-peu fameux.
Apprenez bien plutôt, de ce généreux Père,
Ces talens inconnus, ces merveilleux ſecrets,
Par qui lui ſeul a ſu rendre plus pleine
La bourſe de la Souveraine,
En prenant moins dans celles des Sujets.
A ſes tendres vertus, bornez tous vos projets;
Il revivra dans vous, je peux vous le prédire;
De votre part au monde ici je le promets,
Et vous n'oſerez me dédire.
Nos Poëtes malins (ils l'étaient bien jadis)
Sûrs de n'être pas démentis,
De vos pareils, en tout, préſageaient des miracles;
Voilà ce qui les fit paſſer pour des oracles:
Je vous devrai le même honneur,
Et mon garant, c'eſt votre cœur.

---

(1) Ceux qui voudraient imiter CHARLES XII.



CHANSON

POUR LA FÊTE

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Sur la Réunion des deux Cours de Verſailles & de Péterſbourg, qui fut déclarée par la nomination des Ambaſſadeurs.

Sur l'air : *L'autre jour étant aſſis*, &c.

L'Aurore mouillait de pleurs
Les brillans tapis de Flore,
Elle émaillait mille fleurs,
Que Zéphyr preſſait d'éclore,
Pour former le bouquet,
Qu'au jour de votre Fête,
Auguſte Elisabeth,
Tous les ans Flore apprête.



Un jeune lis vient s'offrir
A la Déeſſe étonnée ;
Daignez, dit-il, me cueillir,
Vous le pouvez cette année :
J'ai repris mes attraits,
Aux yeux de l'Héroïne,
Par vos mains je voudrais
Parer ſa main divine.

De Louis je ſuis la fleur ;
De ſa foi je ſuis le gage ;
On aime en lui ma candeur ,
On aime en moi ſon image :
  Le Danube a, pour lui,
  Banni ſa vieille haine ;
  Et la Nève aujourd'hui
  Prend le cours de la Seine.



J'ai prévu ce temps heureux ,
Dit Flore à cette nouvelle ;
Entre les Rois généreux ,
L'alliance eſt naturelle :
  Contraints à s'eſtimer ,
  Leurs vertus les raſſemblent ;
  Le Ciel fit pour s'aimer
  Les cœurs qui ſe reſſemblent.



Si dans Louis les Français
Chériſſent leur tendre Père ,
Elisabeth , vos Sujets
Adorent en vous leur Mère :
  Nos cœurs , comme à vous deux ,
  A Thérèse appartiennent ;
  Et forment les doux nœuds ,
  Par qui vos cœurs ſe tiennent.



Par vous , enfin , l'Age d'or
Briſe l'airain de la guerre ;

Malheur à qui veut encor
Troubler la paix de la terre !
Moſcou, Vienne & Paris,
Vont le réduire en poudre ;
Les Aigles ſont unis,
Titans, craignez la foudre.



NOTE DE L'AUTEUR,

Sur les trois Pièces ſuivantes.

» ON a été ſurpris de voir que le premier » vers de l'Épître au Roi était, mot pour mot, » le dernier d'une nouvelle Pièce de M. Greſ- » ſet, imprimée en Mai 1757. On l'a été éga- » lement de rencontrer dans la FRANCE SAU- » VÉE, de M. d'Arnaud, deux ou trois pen- » ſées, & même des vers preſqu'entiers, que » le Lecteur retrouvera dans les trois Pièces » ſuivantes. Il eſt pourtant certain qu'elles » ont été remiſes à Péterſbourg avant le pre- » mier Février (nouveau ſtyle) entre les mains » de M. le Miniſtre de France, & de S. E. M. » l'Ambaſſadeur de Vienne : ce qui prévient » toute accuſation de plagiat. L'Auteur ne » peut que ſe ſavoir gré de s'être rencontré » avec deux Poëtes auſſi célèbres. Cela lui » prouve que le langage du cœur eſt par-tout » le même «.





ÉPITRE AU ROI,

Sur ſon Alliance avec les deux Impératrices.

O Roi ! l'honneur du Trône & de l'Humanité,
Chère image des Dieux, préſent de leur bonté,
Héros ſimple & ſublime, ame grande & ſenſible,
Te voilà donc connu de ton ſiècle enchanté !
Tu formas ton bonheur de ſa félicité,
Et tu goûtes la gloire épurée & paiſible,
Qui, naiſſant des vertus, en fait la volupté.
Quoi ! de ton heureuſe patrie,
C'était donc peu pour toi de t'être fait chérir,
Au delà de l'idolâtrie ?
Sur Trajan, ſur Titus, Louis ſait enchérir.
Dans l'empire des cœurs courant d'un pas rapide,
Poſſeſſeur toujours plus avide,
Chez les Rois tes rivaux tu vas en conquérir ;
Eux-mêmes les premiers ta candeur les enchaîne,
Tu mets fin, dans ce jour, à des ſiècles de haine.

Que dirait ce Louis, la terreur des Humains,
Dont la puiſſance redoutée
Souleva quarante ans l'Europe révoltée,
S'il voyait adorer & bénir dans tes mains

Cette même puiſſance accrue & cimentée ?
Pour triompher des cœurs des autres Souverains,
 Pour en bannir ces craintes orageuſes,
  Ces défiances ombrageuſes,
Et ces ſoupçons jaloux, poiſon chéri des Cours;
Il faut une vertu bien conſtante & bien pure,
Dont jamais l'intérêt n'ait fléchi la droiture;
Qui, pouvant toujours vaincre, ait pardonné toujours.
Elle eſt ſi rare, hélas! qu'elle tient du prodige:
On craint, en l'adorant, d'encenſer un preſtige.
De la tienne, en effet, on douta quelques jours;
Un Monarque, un Français, refuſer la victoire!
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.
 OUI, quand de tes Voiſins le courage imprudent
Préſente à ta valeur des palmes toutes prêtes,
Ton amour pour la paix s'accroît par tes conquêtes,
Les revers pourraient ſeuls le rendre moins ardent.
Ce Peuple, en tous les temps, rival de ta couronne,
  Ce Peuple, tyran de ſes Rois,
Qui, plus tumultueux, plus inconſtant cent fois
  Que l'Elément qui l'environne,
Fait ſon caprice altier l'arbitre de ſes droits:
Cette hydre qui ne vit qu'au milieu des tempêtes;
  Et dont aux champs de Fontenoi
Ta vengeance bravée écraſa tant de têtes,
En oſe relever les reſtes contre toi.
Inſenſé qui lui-même à ſa perte s'obſtine,
Et repouſſe la main qui veut l'en préſerver:
Malgré toi ſa fureur le mène à ſa ruine,
  Malgré lui tu veux le ſauver;

Ton bras, loin de saisir un triomphe facile,
Toujours lent à punir, daigne encor balancer ;
Et long-temps, par un bruit utile,
Il fait gronder la foudre avant de la lancer.
Tel ce Dieu de bonté, que ton cœur nous retrace,
Sur les ailes de feu des effrayans éclairs,
Envoie au coupable Univers,
D'un courroux paternel l'indulgente menace ;
Et montrant le tonnerre allumé dans ses mains,
Daigne encor du pardon enseigner les chemins.

Que n'a point tenté ta clémence,
Pour s'épargner de vains lauriers,
Teints du sang précieux de tes vaillans Guerriers !
Il t'est d'autant plus cher, qu'ils vont pour ta défense
Le prodiguer plus volontiers.
Ah ! ce n'est pas le seul que tes mains économes,
En dépit de la gloire, aient voulu ménager :
Homme, tu sais le prix du sang de tous les hommes,
Aucun d'eux ne t'est étranger :
Sous un Ciel inconnu, comme aux lieux où nous sommes,
Tout Citoyen du monde a part à tes bienfaits ;
Son bonheur est le but de tes tendres projets.
Tu veux, en étouffant la Discorde & la Guerre,
Que tous les Peuples de la terre
N'en forment plus qu'un seul dans les bras de la Paix :
Projet divin ! & qu'aucuns Princes,
Avant ce siècle heureux, n'ont osé concevoir ;
Hélas ! pour le remplir, chacun dans ses Provinces
N'avait pourtant qu'à le vouloir.

Les meilleurs Souverains que nous vante l'Hiſtoire,
Bornèrent leurs plaiſirs, leurs travaux & leur gloire,
Au bonheur des Sujets confiés à leurs loix ;
Louis fait le bonheur des Peuples & des Rois.
Oui, grace à ta vertu, grace à ces nœuds proſpères,
Qu'elle vient de former & qu'elle maintiendra,
L'Europe enfin ne deviendra
Qu'une même famille, où les plus tendres Pères,
Sur leurs Fils fortunés, régneront tous en Frères.
Voilà l'Empire glorieux,
La Monarchie univerſelle
Qu'auraient dû rechercher tes auguſtes Aïeux.
L'honneur de régner ſeul ſur l Europe rebelle,
Aiguillonna, dit-on, leurs cœurs ambitieux :
Car cette ambition, de carnage entourée,
Vieille erreur des Héros, mère des grands exploits,
Etait une vertu par l'orgueil conſacrée,
Dont tu viens le premier déſabuſer les Rois.
Mais ce que leur vaillance, en malheurs ſi féconde,
Prétendit acquérir, ſur les débris du monde,
Par l'effroi, par le ſang, triſtes droits des Vainqueurs ;
Ta bonté, par l'amour, l'obtient ſur tous les cœurs.
Je vois que déjà l'on commence
A t'oſer diſputer cette conquête immenſe :
Je vois même, qu'avec plaiſir,
Ta généroſité défie,
Des autres Souverains la juſte jalouſie.
Eh bien ! Rois vertueux, tâchez de reſaiſir,
De nos cœurs, ſur Bourbon, la douce Monarchie :
Ah ! ſans l'en dépouiller vous l'allez obtenir.

Ainſi que ſous ſon joug, ſous le vôtre aſſervie,
Voyez la terre entière ardente à vous bénir,
Comme à lui vous appartenir :
Vos Sujets ſont les ſiens, ſes Sujets ſont les vôtres ;
Dans l'empire des cœurs, s'il ſut vous prévenir,
Ce que l'un y ravit reſte encore pour les autres.
C'EST à vous que s'adreſſe un ſi noble cartel,
Dignes Sœurs de LOUIS, modernes Héroïnes,
Qui, du monde avec lui réparant les ruines,
Jetez les fondemens d'un bonheur immortel :
Vous, dont les noms vainqueurs, ſur l'aile de mémoire,
Voleront près du ſien à des ſiècles de gloire :
Vous, en qui mille dons, par le Ciel répandus,
Des deux ſexes ſurpris raſſemblent les vertus ;
Qui faites & l'honneur & l'exemple du vôtre,
Et feriez, ſans BOURBON, la honte encor du nôtre.
Toi d'abord, dont le Ciel permet à mes regards
De voir l'auguſte front, ceint de vingt diadêmes
Par les Graces tiſſus & filés par les Arts ;
Toi qui, la bienfaiſance & la clémence même,
Ne dus qu'à ces vertus ſuprêmes,
Le bonheur inoui de reprendre ton rang,
Sans coûter à ton Peuple une goutte de ſang :
D'un règne commencé ſous de ſi doux auſpices,
Tu n'as point démenti les paiſibles prémices ;
L'olive a toujours crû dans tes champs belliqueux.
Ta ſageſſe contient dans une paix profonde
Le plus vaſte Empire du monde,
Rempli de cent Peuples nombreux,
Par leurs loix, par leurs mœurs, tous différens entre eux,

Entouré de voiſins féroces, innombrables,
D'hommes à peine humains, dont les cœurs indomtables
N'ont encore connu de loi
Que celle qu'ils ſe font d'aimer les Dieux en toi;
Après un tel prodige, à ton Père impoſſible,
Du grand art de régner, chef-d'œuvre ſi pénible,
Tu peux bien, achevant le projet de LOUIS,
Enchaîner, par la paix, vingt Royaumes unis:
Ils ne renferment point tant d'Etats tous enſemble,
Que dans un calme heureux ton Empire en raſſemble.

ET toi d'ELISABETH & l'émule & l'amour,
Toi qui, dès l'orient d'un règne encor ſi court,
Fis plus que vingt Céſars, tes illuſtres Ancêtres,
Qui vois le ſceptre des Romains
Relevé, floriſſant, adoré dans tes mains,
Qui ſais, même aux Hongrois, faire chérir ſes Maîtres;
Par mille travaux éclatans,
Ton ame généreuſe oſe, en ſes vœux conſtans,
Diſputer à BOURBON tous les genres de gloire;
Dans la lice de la victoire,
Apprenant à vous eſtimer,
Vous fûtes à la fin forcés de vous aimer.
Vos cœurs ſont l'un de l'autre une image fidelle;
Vos règnes, répétant leur gloire mutuelle,
De miracles communs ont ébloui nos yeux:
L'un de vous ne pouvait ſe rendre égal aux Dieux,
Sans prendre l'autre pour modèle.

Dans les fastes de l'Univers,
Vos Provinces reconnaissantes
Graveront à l'envi vos monumens divers;
Ces berceaux préparés pour les vertus naissantes (1),
Aux Beaux-Arts rappelez ces asyles ouverts,
Ces trésors répandus sur la faible indigence,
Ces freins mis au torrent de l'altière licence,
Et ces archives de vos loix,
Oracle de la terre & leçons des grands Rois.

Nous n'y compterons plus ces fameux sacrifices (2).
Que tu fis à la paix tes plus chères délices:
Puisque l'on veut encor te ravir leur doux prix,
Il faut, par ta valeur, qu'ils soient bientôt repris.
Ton bras suffit sans doute à cet exploit si juste;
Mais ELISABETH & LOUIS,
Sont jaloux de hâter la vengeance d'AUGUSTE.
Qui soutiendra l'effort des Aigles & des Lis?
Qui pourra résister à leur triple tonnerre?
Que ferait le Dieu de la guerre
Contre Minerve, Astrée & Jupiter unis?
Si vous voulez tous trois le bonheur de la terre,
Il faut qu'il s'accomplisse au gré de vos souhaits:
Et malheur au Héros, follement magnanime,
Qui voudrait, troublant vos projets,
Devenir, malgré vous, la dernière victime
Immolée au bien de la paix.
Que les mœurs des Mortels, par vos soins adoucies,
Soient le nœud vertueux des Nations amies:

---

(1) Les Ecoles Militaires de Versailles & de Vienne, &c.
(2) La cession de la Silésie & du Comté de Glatz.

C'eſt l'ouvrage divin qu'il vous faut conſommer:
Ramenez l'Univers à ſa forme première ;
Dans l'ame des Humains la haine eſt étrangère,
Ils furent créés pour s'aimer.
Mais le devoir des Rois eſt d'en donner l'exemple :
Et tous trois, plus je vous contemple,
Plus je vois que, vos cœurs ne pouvant mieux choiſir,
Ce devoir eſt pour vous trop facile à remplir.
L'un à l'autre à jamais rendez ce tendre hommage;
C'eſt peut-être le ſeul qui ſoit digne de vous.
Enfin, de vos Etats ſi l'encens ſe partage,
Qu'offert à vos amis, il vous en ſoit plus doux:
Les acclamations de l'Europe attendrie,
Redoubleront toujours celles de vos Sujets:
Chargé des cœurs du monde acquis par ſes bienfaits,
N'en eſt-on pas plus cher aux yeux de ſa Patrie ?

Et tel eſt, o mon Roi ! le deſtin des Français:
L'amour de l'Univers, qui t'admire & t'adore,
Recueilli dans nos cœurs, accroît le nôtre encore:
On ſe livre à ſes goûts avec plus de tranſport,
Quand, pour les applaudir, tous les goûts ſont d'accord.
Daigne toujours répondre à cet amour extrême ;
Sens combien il eſt doux de chérir qui nous aime,
De faire tant d'heureux ſans trouver un ingrat:
D'être enfin, le Héros, le Père & le Dieu même
De ce Peuple poli, ſenſible & délicat,
Qui ſait le mieux aimer, qui ſait le mieux connaître
Ces rares Souverains, qui méritent de l'être.



VERS

Faits à la première nouvelle du Parricide commis ſur la perſonne de LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

OU ſuis-je !.... ô terre !.... ô cieux !.... ô ſpectacle
 effroyable !
Veillé-je ?.... Eſt-il bien vrai ce forfait incroyable ?
Je vois mon Roi ſanglant, mon Maître aſſaſſiné,
De la faulx du trépas Louis environné :
 Il tombe ſous le bras perfide
D'un monſtre dont l'enfer fut le père & le guide.
 A travers ſon flanc déchiré,
 Je vois le couteau parricide,
Qui cherche le chemin de ſon cœur adoré,
De ce cœur tout rempli du bonheur de la terre,
 Aſyle de l'Humanité,
Sanctuaire ſecret de la Divinité.
Le Ciel héſite encor de lancer ſon tonnerre !
 Il voit ce crime, il l'a permis,
 Il ne l'a pas puni d'avance !
Dans Verſailles, grand Dieu ! ce forfait eſt commis,
Et c'eſt Lisbonne, hélas ! qu'écraſa ta vengeance !

DANS quel ſiècle maudit plaças-tu ma naiſſance ?
Il m'offre à chaque pas le crime ou les malheurs.
Je ne te parle point de mes propres douleurs,

Elles ſont ſans meſure & preſque ſans exemple ;
Que ta juſtice les contemple ,
Et ſe juge elle-même au poids de ſes rigueurs.
Mais mon cœur, ſi long-temps uſé par la ſouffrance,
Inſenſible aux revers qui ne frappent que moi ,
Profondément bleſſé par les maux de la France,
Saigne du coup fatal dont eſt percé mon Roi :
Je friſſonne d'horreur, je ſuis tranſi d'alarmes,
Et mes yeux épuiſés trouvent encor des larmes.
Ah ! que n'en puis-je aſſez verſer
Pour laver à jamais cette horrible infamie
De mon ſiècle & de ma Patrie !
Mais, non : des mers de pleurs ne pourraient l'effacer.
Que le vieillard, avec furie,
Maudiſſe le deſtin qui prolongea ſa vie
Juſqu'à ce jour infortuné ;
Que l'enfant au berceau rougiſſe d'être né.
Par quel barbare ſort faut-il que nos Provinces,
Et peut-être tous les climats ,
Ne ſemblent enfanter de pareils ſcélérats,
Que contre les plus doux, les plus chéris des Princes ?
Hélas ! les meilleurs Rois ſont donc le plus d'ingrats !
Cette exécrable frénéſie
Porta deux fois le glaive impie
Sur le premier BOURBON (1), l'idole de Paris ;
S'acharna ſur Titus, les délices de Rome (2) ;
Pourſuivit, altéra les jours de ce Grand Homme (3),

(1) HENRI IV.
(2) On a conſpiré pluſieurs fois contre TITUS.
(3) Et contre PIERRE LE GRAND, Empereur de Ruſſie.

Le ſecond Créateur de l'Empire où je ſuis ;
Fit égorger STUART, & maſſacre LOUIS.

O mon PRINCE ! du moins de peur que tes images,
En recevant les vœux, l'encens de tous les âges,
N'aillent de tes malheurs réveiller l'entretien,
Par des larmes de ſang calmons les cris du tien.
La terre a partagé notre douleur profonde :
Un même abattement, de funèbres clameurs,
L'effroi, le déſeſpoir, la mort dans tous les cœurs,
En un lieu de tourment ſemblent changer le monde.
Il nous a diſputé le droit de t'adorer,
Et nous envie encor l'honneur de te pleurer :
Dans la plus farouche contrée,
Sous le Ciel le plus étranger,
Il n'eſt pas un Mortel qui, nouveau Briarée,
Ne deſirât d'avoir cent bras pour te venger.

JE n'en dirai pas plus. En ce moment encore,
Je ne vois point le fil de ces noirs attentats,
Il échappe à mes yeux ; & ma douleur ignore
D'où part le coup que je déplore.
Quels qu'en ſoient les auteurs, Ciel, tu les puniras,
Ou j'oſerais enfin douter de ta puiſſance.
Mais ſur notre Monarque étends d'abord ton bras,
Rends-le aux vœux, aux ſanglots, aux beſoins de la
France.
Ferme encor devant lui les portes du trépas.
Dieux ! pour ELISABETH ſeriez-vous implacables !
Tremblante pour l'ami qu'elle reçut de vous,
Voyez-la proſternée à vos ſacrés genoux,

Voyez ſe fondre en eau ſes yeux inconſolables ;
Les Dieux ſont attendris des pleurs de leurs ſemblables,
Qu'elle obtienne grace pour nous :
Faites à ſes vertus cette faveur inſigne,
Et ne regardez pas ſi le monde en eſt digne.



VERS

Sur la Guérison du Roi.

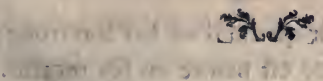
Il vit !..... Ah ! je renais..... Quel beau jour vient d'éclore
Du ſein de la plus ſombre horreur ?
Il vit !.... du Peuple qui l'adore
Il fait toujours la gloire & le bonheur !
Le Ciel nous l'a rendu, le Ciel nous aime encore.
Du crime & du trépas te voilà donc vainqueur,
Cher Prince, le fer exécrable
Qui voulut ſéparer nos ames de ton cœur,
Rend le nœud qui les joint plus fort & plus durable.
Un bien qu'on a cru perdre acquiert un nouveau prix:
Au naufrage échappé, ſauvé du ſein des flammes,
Un Père eſt plus cher à ſes Fils.

Ce nom de Bien-Aimé, dans qui nous raſſemblâmes
Tous les beaux Noms qui te ſont dûs ;
Ce titre ſi ſacré que nous te déférâmes,
Parce que notre amour y trouvait confondus
Les titres enchanteurs de toutes les vertus,
Dans nos bouches encor va devenir plus tendre ;
Pour toi qu'à jamais on privait
Du charmant plaiſir de l'entendre,
Et pour nous que l'on menaçait
De ne l'adreſſer qu'à ta cendre.

Ah ! lorſque Melpomène, en mes timides mains,
    Conduiſait mes crayons novices,
Pour peindre le plus grand, le meilleur des Humains,
Du monde, comme toi, l'amour & les délices ;
Combien j'applaudiſſais à mes moindres eſquiſſes,
    D'y voir par-tout tes traits empreints !
Mais au fond du tableau, quand je plaçais le crime,
Levant un lâche fer ſur ce cœur magnanime,
    Je treſſaillais, tout enchanté,
Qu'il manquât pour jamais, entre vos deux hiſtoires,
    Cette triſte conformité.
Eh ! qui l'eût pu penſer que des couleurs ſi noires,
De mon Héros, en toi, finiraient le portrait ?
Le Ciel heureuſement y met le dernier trait,
    En arrêtant, dans ſa clémence,
    Le monſtre au milieu du forfait :
Ce rapport conſolant rend mon tableau parfait.
    Déjà ma vive impatience
Y trace cette ivreſſe & ces tranſports divers,
Ce délire de joie où nage l'Univers,
    Charmé de poſſéder encore
Un Prince vertueux qui l'épure & l'honore.
    Que ce détail intéreſſant,
Embellira l'eſſai de ma Muſe attendrie !
Quand le cœur parle aux cœurs, ſon langage charmant
Efface les accords du Dieu de l'harmonie :
    L'enthouſiaſme du Génie
    Vaut-il celui du ſentiment ?
Dans mon ame aujourd'hui tous deux je les enchaîne ;
Je t'épargne en ces vers un hommage direct,

Où, d'ailleurs, il faudrait que l'amour & la gêne
Se contraignît encor pour complaire au respect.
Du moins en reculant l'Histoire de notre âge,
Et sous un nom Romain déguisant ton image,
Je te ménagerai le modeste plaisir
De t'entendre louer une fois sans rougir.
Tu devras à ma déférence,
L'agrément de nier tout haut ta ressemblance;
Mais je veux te forcer d'en convenir tout bas:
Et je suis bien sûr que la France
A des traits si chéris ne se méprendra pas.

Toi, juste Ciel! à ma prière
Accorde, pour ta gloire, une grace dernière,
Que des jours de Louis le fil s'étende encor
Aux bornes qu'ont atteint Sesostris & Nestor:
A leur digne rival tu dois leurs destinées,
Qui fait voir leurs vertus, mérite leurs années.
Protecteurs des Humains, Dieux bienfaisans & doux,
Faites régner un Roi qui vous fait régner tous.
Quoi! votre puissance infinie
Ne peut-elle changer l'injuste loi du sort?
Ceux dont tout l'Univers vous demande la vie,
Devraient être exempts de la mort.
Eloignez-la du moins de notre auguste Père,
Prolongez de nos jours, ses jours si précieux;
Le Ciel doit envier ce trésor à la terre;
Mais le bonheur du monde est le plaisir des Dieux.



CHANSON

Sur le même ſujet.

Sur l'air : *Quoi ! vous partez, ſans que rien vous arrête*, &c.

HÉLAS ! encor la Parque a voulu prendre
Ce Roi charmant, l'idole de mon cœur :
Mais Jupiter, la forçant de le rendre,
Lui demanda raiſon de ſa rigueur :
J'ai pu, dit-elle, à bon droit me méprendre,
LOUIS lui-même a cauſé mon erreur.

J'AI cru, pour voir ſes vertus couronnées,
Qu'on l'attendait aux céleſtes ſéjours :
Eh ! n'a-t-il pas des belles deſtinées,
Par ſes exploits, rempli le plus long cours ?
Je l'ai cru vieux de plus de cent années,
Par ſes bienfaits j'avais compté ſes jours.

A ce calcul, dit le Roi du Tonnerre,
Il vivra donc cent luſtres dans ces lieux ?
Au bien du monde il eſt trop néceſſaire,
Pour remonter ſi-tôt parmi les Dieux :
S'il le fallait remplacer ſur la terre,
Il nous faudrait deſcendre tous des Cieux.

ON croit me voir quand il eſt ſur ſon trône ;
Mon ame entière eſt peinte en ſes regards.

Dans ſes Conſeils c'eſt Minerve en perſonne;
Dans les combats, il eſt Bellone & Mars:
Comme Thémis, il condamne ou pardonne,
Comme Apollon il eſt Père des Arts.

Il a repris, ſur l'injuſte Angleterre,
Du Dieu des Mers le trident glorieux:
Par ſa bonté, rival de notre Mère,
Il rend Cybèle aux pleurs des malheureux;
S'il le fallait remplacer ſur la terre,
Il nous faudrait deſcendre tous des Cieux.



ÉPITRE A M. LE MARQUIS DE L'HOPITAL,

Ambaſſadeur du Roi à la Cour Impériale de Ruſſie.

Dans ce pays, où j'entrevoi
Rarement des amis du nôtre,
Louis vous nomme ſon Apôtre,
Pour gagner les cœurs à ſa loi.
Que vous ferez de Proſélytes!
Que de converſions ſubites!
En vous j'ai la plus grande foi.
Je ne ſuis pourtant pas crédule;
Mais j'ai vu la longue cédule
Qu'Amour autrefois commença,
Des cœurs que par vous il bleſſa,
Et dont plus d'un encor ſoupire;
Au premier tome il la laiſſa,
Déſeſpérant que, pour l'écrire,
Tout ſon plumage pût ſuffire.

Donc par ce talent de charmer,
Je le ſoutiens & le parie,
Celui qui s'eſt fait tant aimer,
Saura faire aimer ſa Patrie.

Car tels ſont, dans cet Univers,
Les goûts, les caprices divers.
Les Etrangers qu'en France on aime,
Juſqu'à prendre tous leurs travers (1),
N'aiment pas le Français de même;
Ils frondent nos mœurs & nos airs,
Et notre liant caractère
N'a pas toujours l'art de leur plaire.
Or, la cauſe de ce malheur
N'eſt pas, je crois, tout-à-fait claire:
Peut-être eſt-elle à notre honneur,
Peut-être eſt-ce tout le contraire;
Pour notre gloire ou pour la leur,
Il vaut donc beaucoup mieux ſe taire.

Mais dans ce ſiècle dégagé
Des entraves du préjugé,
Dès que par vous on va connaître
Le Père & le Roi des Français,
On pourra de l'amour du Maître,
Paſſer à l'amour des Sujets.

Ce Roi, modeſte dans la gloire,
Et ſans faſte dans la vertu,
Marche à regret à la victoire,
Pardonne après avoir vaincu.
Il n'écrit point ſur la clémence,
En déſolant l'humanité;
Sans afficher la bienfaiſance,
Son règne en eſt le vrai traité.

(1) Témoin l'Anglomanie.

Des vertus les plus ſingulières ;
Brillant avec ſimplicité,
Elles lui ſont trop familières,
Pour qu'il en tire vanité.

C'est à ce cœur tendre & ſublime ;
Trop grand pour être ambitieux,
France, que tu dois ces beaux nœuds
Et cette liaiſon intime,
Que tes deſirs n'oſaient prévoir,
Que Berlin ne peut concevoir ;
Et qui, des rivaux de ta gloire,
Toujours à ta perte animés,
Toujours haïs quoiqu'eſtimés,
Fait tes Compagnons de Victoire
Et tes Frères les plus aimés.

La bonté du Ciel, qui nous donne
Ce modèle des Rois chéris,
Lui fait choiſir des Favoris,
Qui reproduiſent ſa Perſonne
Aux yeux des Peuples attendris.
Car, qu'importe que la Couronne
Soit ſur la tête des Trajans,
S'ils laiſſent aux mains des Séjans
Guider les rênes de leur Trône ?
Les Rois, dans leurs Ambaſſadeurs,
Ont des images très-parlantes,
Mais ſouvent très-mal reſſemblantes ;
Qu'on y retrouve peu leurs cœurs !
Ainſi de tant de faux Apelles,

Le pinceau mort & ſans chaleur,
Des yeux nuance la couleur,
Teint leur iris & leurs prunelles,
Et ne peut ébaucher ce cœur
Que la Nature a peint en elles.
Mais dans ces éloquens portraits,
De Tocqué la touche ſavante
Tranſporte à la toile vivante
Notre ame encor plus que nos traits.

Voila comme en cette contrée
Notre Roi nous ſera rendu;
Vous nous apportez ſa vertu,
Que dans vous il a rencontrée.
A voir ce rapport ſi parfait,
Peut-on s'étonner, en effet,
S'il vous envoie à ce qu'il aime?
Louis auprès d'Elisabeth,
Doit avoir un autre lui-même.



ÉPITRE

A MADAME

LA MARQUISE DE P.***

Sur la protection qu'elle accorde aux Beaux-Arts.

(Janvier 1756.)

Dans la grandeur de Rome & dans sa décadence,
On croyait voir écrits les destins de la France:
Les Arts, sous notre Auguste (1), au plus haut de leur cours,
Arrivaient sous Titus (2) au soir de leurs beaux jours;
Des talens négligés la troupe fugitive,
De la Seine, en pleurant, quittait déjà la rive:
Qui peut les retenir? quelle puissante main,
En aurore brillante a changé leur déclin?
Minerve, descendant des voûtes azurées,
Viendrait-elle embellir nos heureuses Contrées?
Ah! du meilleur des Rois la vertueuse Cour,
Peut lui rendre ici bas le céleste séjour.

Je ne me trompe point, c'est Minerve, c'est elle.
Recevez mon encens, généreuse Immortelle,
P***..... car ce nom nous cache en vain Pallas.....
Mais avec tous ses traits, si vous ne l'étiez pas,

(1) Louis le Grand.
(1) Louis le Bien-aimé.

Loin qu'ici je l'offenſe en vous rendant hommage,
C'eſt honorer les Dieux qu'adorer leur image.
Quels prodiges plus grands pourraient à nos regards
Atteſter le retour de la Mère des Arts?
Ces mêmes Arts, en vous, la doivent reconnaître;
Elle les enfanta, vous les faites renaître.
Du Parnaſſe Français, les palmiers languiſſans,
Relèvent, par vos ſoins, leurs rameaux floriſſans,
De rejetons nombreux leurs tiges s'enrichiſſent,
Et nos pâles lauriers ſous vos mains reverdiſſent.
Au ſon de votre voix, mille Athlètes nouveaux
De l'Hélicon déſert ont peuplé les côteaux:
Pour y guider leurs pas, votre bonté ſuprême
Se ſouvint d'un Mortel qui s'oubliait lui-même.
Vous avez réveillé le Père de Pyrrhus (1),
Dormant ſur les lauriers de ſes rivaux vaincus:
Malgré le poids des ans & leur glace funeſte,
Il vint donner, pour vous, des Frères à Thyeſte;
Et ce Vieillard nerveux, dans ſes derniers Enfans,
Fit revoir la vigueur des aînés triomphans.

Bientot l'Emule heureux de ce nouvel Eſchile,
Le Sophocle Français enſemble & le Virgile,
Avec le vieil Athlète oſa ſe meſurer;
S'il ne le vainquit pas, il s'en fit admirer.

---

(1) Depuis la Tragédie de Pyrrhus, M. de Crébillon avait abandonné le Théâtre pendant près de vingt-cinq ans. Sans Madame la Marquiſe de P. *, il n'aurait pas achevé ſon Catilina, & par conſéquent M. de Voltaire n'aurait pas fait ſa *Rome ſauvée*.

Ainsi, dans des combats aux Arts si salutaires,
Les Crébillons d'Athène assaillaient ses Voltaires :
On s'étonnait de voir ces dignes Concurrens,
Montrer du même objet des tableaux différens,
Tous deux peindre à l'envi le parricide Oreste,
Ou du Fils de Laïus le vertueux inceste ;
Et dans leur noble lutte, également heureux,
Sans se ravir le prix le remporter tous deux.

Vous rendez à Paris ce bel âge d'Athène :
Oui, s'il voit doublement revivre sur la Seine,
Ce Consul Orateur, ce zélé Citoyen,
Des Souverains, des Rois, l'oracle & le soutien ;
Et de Catilina l'ame atroce & sublime,
Qui fit de cent vertus les instrumens du crime ;
Melpomène vous doit ces présens immortels,
Dont ses Fils, pour vous plaire, ont paré ses Autels.

Dieux ! quel spectacle encore enchante ici ma vue !
Dans son lit étonné la Seine suspendue,
Voit sous vingt monumens ses bords s'énorgueillir ;
De joie & de respect je l'entends tressaillir.
Là, dans un Champ de Mars, Ecole de la gloire (1),
S'élève le berceau des Fils de la Victoire.
Ici l'Amour apporte au rival de Titus (2),
Tous nos cœurs qu'à ses pieds enchaîne les vertus.
Toi, que le Tibre envie (3), enfin tu vas renaître,
Honneur de nos Aïeux, notre honte peut-être....

(1) L'Ecole Militaire. (2) La Statue du Roi.
(3) Le Louvre.

Mais

Mais non ; de ta ſplendeur loin d'avoir à gémir,
C'eſt près de tes débris qu'il nous fallait rougir ;
Lorſque nous enfermions dans des maſſes gothiques
Le front majeſtueux de tes vaſtes portiques.
O vous ! leur nouveau Père (1), entendez nos Aïeux,
Pour bénir votre nom s'unir à nos Neveux :
Ces murs, éterniſant votre illuſtre mémoire,
Juſqu'aux ſiècles paſſés en reculent la gloire.

Charmante P. ***, ainſi de toutes parts,
Et vous & votre ſang reſſuſcitez les Arts :
La lyre de Clio, le luth de Polymnie,
Le compas de Vitruve & celui d'Uranie,
Le pinceau des Le Brun, le cizeau des Pujets,
Partagent vos momens, vos goûts & vos bienfaits,
Ces bienfaits répandus ſur nos fameux Modèles,
Vont encore chercher leurs Diſciples fidèles :
C'eſt peu que d'échauffer du feu de vos regards
Ces jeunes arbriſſeaux, l'eſpérance des Arts ;
Souvent prêts d'expirer au jour de leur naiſſance,
De vos dons créateurs ils tiennent leur croiſſance ;
Et vos prodigues mains, par des ſoins maternels,
Changent leurs tendres fleurs en des fruits éternels.
Mais en verſant ces dons vous craignez de paraître ;
Le ſoin de vous cacher vous fait ſeul reconnaître ;
A l'honneur délicat du mérite indigent,
Vous rougiriez d'offrir un bienfait outrageant.

(1) M. le Marquis de M. ***, Directeur Général des Bâtimens du Roi, à qui l'on doit la réſolution généreuſe qui a été priſe de déterrer le Louvre, & de l'achever.

Vous ôtez aux deſtins la barbare puiſſance
De rendre le talent malheureux dans la France ;
Et tous ceux qu'a frappés leur courroux rigoureux,
Tombant à vos genoux, ſe relèvent heureux.

Moi ſeul infortuné, qu'à ma première aurore
Opprima ce deſtin qui me pourſuit encore,
Dès mes plus jeunes ans aux Beaux-Arts dévoué,
Elève d'Apollon, par ſes fils avoué,
On vient de me ravir la liberté chérie
De jouir des beaux jours que vous doit ma Patrie.
Souveraine des Arts, le pourrez-vous ſouffrir ?
A votre appui ſacré j'oſe ici recourir.
Peut-être qu'en effet je reçus de Minerve
Des germes de talent que le malheur énerve ;
Dans un climat lointain triſtement cultivés,
De leurs ſucs naturels ils languiſſent privés :
S'ils pouvaient, reprenant leur terre maternelle,
Porter une moiſſon digne de vous & d'elle ;
Mon ſiècle, à la Mémoire, annoncerait un jour
Qu'il dut encor ces fruits aux ſoins de P.***.



ÉPIGRAMME,

Sur la Conquête de MINORQUE.

VOILA donc Port-Mahon qu'aux Anglais on extorque !
Déjà, ſur vos habits, ô frivoles Français !
Une mode nouvelle affiche ce ſuccès :
Tout fut au Berg-Op-Zoom, tout eſt à la Minorque.
Ces colifichets enfantins,
Baſtiens, Cabriolets, Chinoiſes & Jouvences,
Au magaſin de vos extravagances,
Sont relégués à côté des Pantins,
Et, pour un mois, font place aux pompons Minorquins.
Mais lorſque votre eſprit volage
S'énorgueillit ſi fort pour un faible avantage,
Badauts, vous ignorez un exploit ſans égal;
Par qui vont les Anglais, à leur tour, vous ſurprendre:
Soyez pétrifiés par un coup ſi fatal:
Ils ont détruit, brûlé.... frémiſſez de l'apprendre...
Le portrait de leur Amiral (1).

(1) On a brûlé l'effigie de l'Amiral Bing dans toutes les Villes d'Angleterre.



FABLES.

LES VAUTOURS ET LE MILAN,

Sur la Bataille de LOWOZITZ.

APRÈS un grand combat, de ſanglante mémoire,
Où les Aigles, ces derniers jours,
Mirent en fuite les Vautours,
Les vaincus chantèrent victoire.
Ce n'était que par décorum;
Ils ſavaient mieux que moi ce qu'ils en devaient croire;
Mais ils comptaient ſauver leur gloire,
Par un feu d'artifice, & par un *Te Deum*.
Un vieux Milan, maligne bête,
Qu'on avait prié de la fête,
En ſortant leur dit cet adieu:
Vous avez des martyrs l'intrépide courage,
Des coups qu'ils recevaient ils rendaient grace à Dieu:
De la pierre à fuſil vous êtes bien l'image,
Quand on la bat, elle fait feu.



LE COQ ANGLAIS.

IL fait bon battre un glorieux,
Il embourſe vos coups de gaules
Avec un œil ſec & joyeux;
Puis en pleurant, chez lui va frotter ſes épaules.

Un Coq, Anglais de Nation,
De cette vérité fournit preuves complettes.
Jamais ces meſſieurs d'Albion
Ne conviennent de leurs défaites:
Témoin la perte de Mahon,
Dont s'applaudiſſent leurs gazettes.
Ce Coq à lui ſeul deſſervait
Un charmant cloître de Poulettes,
Comme un Carme deſſert un couvent de Nonnettes,
Peut-être mieux encore. On dit qu'il en avait
De toutes les couleurs, de blondes, de brunettes;
Sa Cour était un vrai ſerrail.
Sans Eunuque pourtant, ſans ce noir attirail
D'Afriquains à mine enfumée,
Que l'on ne connaît pas chez la race emplumée;
Quoique notre Sultan eût aſſez de travail
D'aimer tout ce gentil bercail,
L'Amour lui fit ſentir encore une étincelle
Pour une poule jeune & belle,
Qui faiſait la félicité
D'un Coq voiſin qui n'avait qu'elle.

J'ai dit l'Amour ; mais non, c'était la Vanité ;
Il en était tout plein, & sa fatuité
Lui faisait présumer qu'heureuse de le prendre,
A ses premiers soupirs la belle allait se rendre.
Telle manière de penser
Est, je l'avoue, un peu Française :
Mais à Douvres, l'Escadre Anglaise
N'empêche point nos défauts de passer,
Ils ne sont pas censés de contrebande,
Et vont droit de Calais, sans l'entrepôt d'Ostende.
Un matin donc il s'en va la trouver,
Lorsque l'aurore était à son petit lever :
Lui picottant le bec, doucement il l'éveille
A petit bruit, lui jargonne à l'oreille,
Il se rengorge, il fait le beau,
D'un air vainqueur, ses ailes il étale,
S'en bat les flancs, puis s'en fait un manteau,
Mais un manteau traînant à la Royale :
Bref, il fait tant, dit tant, & caquette si haut,
Que le mari se réveille en sursaut,
Et fond sur lui comme un tonnerre.
Voyez-vous pas son bec sanglant,
Qui fait voler, du beau galant,
Plumes en l'air, crête par terre,
Et vous le chasse nud, vergogneux & tremblant ?
Le pauvret fuit, & dans la route,
Se voyant seul, il gémit librement,
Soupire & pleure amèrement
Ce que son fol orgueil lui coûte :
Comment paraîtra-t-il en ce piteux état ?

Comment cacher ſa honte & ce fatal combat ?
Comment, enfin ſans queue, aborder ſes poulettes ?
Pendant qu'il réfléchit, il les voit accourir,
Qui, de ſon abſence inquiètes,
Avaient fait, pour le découvrir,
Tout au moins un grand quart de lieue.
Eh ! bon Dieu ! comme vous voilà !
Qui vous a donc plumé comme cela ?
Vous n'avez plus de crête, où donc eſt votre queue ?
Calmez-vous, leur dit-il en ſouriant, je vien
De chez notre Baigneur & notre Chirurgien :
Je me ſuis fait ôter cette maudite crête,
Qui depuis ſi long-temps m'embarraſſait la tête ;
A quoi me ſervait-elle ? A me faire accrocher
Par la moindre petite épine ;
Vous l'avez vue encore avant-hier s'arracher
Sur un des clous de la treille voiſine.
C'eſt par prudence auſſi que je me ſuis défait
De ce peſant manteau de plumes,
Qui ſi cruellement dans l'été m'échauffait.
Cette prudence-là vous vaudra de bons rhumes,
Dit une Poule : allez, nous vous croirions, mon cher,
Si nous n'étions en plein hiver (1).

---

(1) Dans les premiers écrits que les Anglais ont répandus après la priſe de Minorque, ils ont débité que cette perte leur était très-avantageuſe ; ſous prétexte que le Port-Mahon leur coûtait des ſommes immenſes d'entretien, & leur était inutile en temps de paix.

Beau Diſcours à tenir en temps de guerre.

LE JASMIN, LE BUIS ET LE TILLEUL.

DANS un de ces palais de Flore,
Dont la voûte des Cieux eſt le riche lambris,
Tapiſſés d'eſpaliers fleuris,
Et ſemés de brillans par les pleurs de l'Aurore,
Le Jaſmin & le Buis ſe contaient leurs chagrins.
Par leur Jérémiade, ils avaient des Deſtins
Etourdi cent fois les oreilles.
Le Jaſmin s'écriait : Que je ſuis malheureux
D'être né délicat, fluet, tout tortueux !
Je ramperais, ſans le ſecours des treilles.
A peine j'ai des fleurs, qu'on me vient ric à ric
Toutes les enlever, puis dans un alambic
On va les diſtiller pour eſſences, pommades,
Dont on empeſte le Public,
Que j'aurais embaumé deſſus mes paliſſades.
Ah ! que le Ciel, en me formant,
Ne me donna-t-il en partage
Le port majeſtueux de ce Tilleul charmant !
Regarde quel orgueil, quel ſomptueux branchage,
Quelle tête hautaine, & quel tronc vigoureux ;
Eſt-il un arbre plus heureux ?
Chacun l'aime, l'admire, & cherche ſon ombrage,
Les Rois même, à ſes pieds, ſemblent lui rendre
hommage.
Par un ſouffle délicieux,
Je vois Zéphyr officieux

Careſſer ſon épais feuillage,
Tandis qu'il arrache le mien.
Il eſt vrai, dit le Buis, notre vie eſt bien dure,
Nous ſommes les rebuts de l'injuſte Nature;
Mais mon ſort eſt cent fois plus triſte que le tien.
Des autres arbriſſeaux, mépriſable bordure,
Rampant, ſans fruits, ni fleurs, tout en zig zag planté,
Dès qu'il pleut, par l'Onde emporté,
Ou couvert de fange & d'ordure:
Je n'ai pas de grandir même la liberté;
A peine étends-je un bras, ou levé-je la tête,
Que je me vois décapité,
Tout mutilé, déchiqueté
Par ces maudits ciſeaux qu'un art cruel apprête.
Je ſuis de la Fourmi l'aſyle & le jouet,
Tandis que le Pinſon & le Chardonneret,
Le Serin, la Fauvette & le Roſſignolet
Deſſus ce beau Monſieur viennent donner l'aubade,
Le concert & la ſérénade,
Et bien ſouvent un opéra complet.
Les bras croiſés, le Tilleul entendait
Ces murmures plaintifs, ces éternels contrôles:
A la fin hauſſant les épaules:
Pauvres ſots, leur dit-il, que vous avez grand tort
De plaindre vos deſtins, & d'envier mon ſort!
Du bonheur je n'ai que l'écorce;
Que me ſert ma beauté? Que m'importe ma force?
Hélas! je nourris dans mon cœur,
Et dans ma moëlle même, un ver inſupportable,

Qui me ruine, me ronge, & me rend misérable
Sous le faste de la grandeur.
Je voudrais bien souvent être Buis, Ronce, ou Lierre;
Et sans doute qu'il vaudrait mieux
Serpenter sur un mur, ou ramper sur la terre,
Que de porter ma tête aux Cieux,
Pour sentir de plus près le bras pesant des Dieux.

Petits, dans votre état, n'enviez donc personne.
Est-il Grand de ce monde à qui le Ciel ne donne
Sa part de tous les maux sur la terre amassés?
Regardez, mortels insensés,
Le Souverain de Dresde & celui de Lisbonne.
Parlez; sous votre chaume, avez-vous des malheurs
Plus grands, plus imprévus, plus cruels que les leurs?
Leur infortune est rare; elle en est plus sensible:
Pour qui tombe de haut, la chûte est plus terrible.
Mais, sans rouvrir ici ces sources de douleurs,
Croyez-en tous les Rois, on pleure sur le Trône:
Les chagrins ne sont pas chassés
Par la garde qui l'environne;
Et les ennuis sont enchassés
Sous les rubis de la Couronne.



Le CONCERT *chez le* DINDON.

L'ÉPAIS Dindon, financier des oiſeaux,
Au Paon, ſon Seigneur & ſon Maître;
Voulut donner un Concert des plus beaux
Que l'on eût encor vu paraître;
Et précédé, bien entendu,
D'un grand feſtin en forme d'ambigu.
Il invita de la gent volatile,
Muſiciens grands & petits,
Gens dont, au bruit des plats, la recrue eſt facile.
Ce ne fut pas pourtant chez lui comme à Paris,
Où d'ordinaire on pourrait croire
Que les Amphitrions chez eux n'ont fait mander
Les Beaux-Eſprits que pour manger,
Les Muſiciens que pour boire:
Ici, Chanteurs, Auteurs, firent tout en effet,
(Sans épargner cependant le buffet,)
Pour amuſer leur hôte & ſes convives.
La converſation fut ſur-tout des plus vives;
Vous jugerez de leur caquet,
Quand vous ſaurez qu'avec le Perroquet,
Le Corbeau, le Canard, le Geai, le Sanſonnet,
Compère Merle & commère la Pie,
Etaient encor de la partie.
Le pauvre Roſſignol, qu'on avait conduit là
En peu ſortable compagnie,

S'ennuyait comme un Roi, dans un jour de gala (1).
Enfin, pour le Concert, le babil s'arrêta :
Mais le Merle, le Geai, le Sansonnet, l'Agasse (2).
Parmi les Amphions osèrent prendre place.
Enchanté de leurs voix, le Dindon admira,
    Cria *Bravò*, les égala
    A la Fauvette, au Canarie,
    Pour le goût, & pour l'harmonie.
    Le Rossignol vit à cela,
Que, s'il voulait chanter par faveur infinie,
On le mettrait de pair avec Margot la Pie ;
    Il se tut donc, & prétexta
    Qu'il s'était, avec sa fourchette,
Par malheur, en mangeant, fait tomber la luette.

L'Homme d'esprit se tait parmi les ignorans,
    Le silence est son seul refuge :
    Le supplice des vrais talens
    Est d'avoir un Dindon pour Juge.

Les Midas sont pourtant les trois quarts du Public;
Il faut, bon gré, malgré, chanter pour leurs oreilles.
Peu de gens pour les Arts ont l'œil du Basilic,
Lucain parut Virgile à l'aîné des Corneilles.

---

(1) Un grand Prince appelle ces jours d'étiquette les corvées du Trône.

(2) Nom de la Pie.



LA BALANCE.

A M. LE CHEVALIER

DOUGLAS,

Ministre de France à la Cour de Russie.

Toi, qui remets l'Anglais à l'alphabet,
Dans ce grand art d'allier les Couronnes ;
Et francisant tant de têtes Bretonnes,
Rends à Louis le cœur d'Elisabeth :
Permets-moi d'envoyer à l'École d'Esope,
Ces gens à préjugés, politiques mutins,
Qui soutiennent contraire au repos de l'Europe
Ce nœud tissu par tes habiles mains,
Ce nœud sacré, qui joint deux puissans Diadêmes;
Chef-d'œuvre de sagesse, admiré des Dieux mêmes.
Le premier fondement du bonheur des Humains,
C'est l'union des Souverains :
Oui, la haine des Rois fut toujours de la terre
Le plus redoutable fléau ;
Ils sont ses premiers fils, & bourreaux de leur mère;
Ils portent dans ses flancs le fer & le flambeau ;
Ils ne font de son sein qu'un immense tombeau.
Hélas! en un seul jour, sous leurs foudres de guerre,
On voit de ses enfans tomber plus de milliers,
Que du Ciel en courroux l'effroyable tonnerre
N'en écrasa jamais dans des siècles entiers.

Quelques Rois cependant du bel âge où nous ſommes
Se ſouviennent enfin qu'ils ne ſont pas des Dieux,
Et que leurs Sujets ſont des hommes.
Un autel teint de ſang eſt horrible à leurs yeux.
De nos jours prodigués devenus économes,
C'eſt pour les conſerver qu'ils s'uniſſent entr'eux.
Qu'ils vivent à jamais, ces Princes généreux !
Et que pour maintenir les nœuds qui les raſſemblent,
Le Ciel donne toujours à leurs cœurs bienfaiſans
Des Miniſtres qui te reſſemblent,
Dignes de partager leur gloire & notre encens !
J'allais de tes vertus dreſſant le catalogue,
Montrer qu'en ce diſcours je n'exagère rien ;
Mais, ne voilà-t-il pas que, rompant l'entretien,
Tu m'ordonnes déjà de finir mon prologue,
Et d'en venir à l'apologue ?
Laſſe de remuer toujours ſes pauvres bras,
Allant, venant de haut en bas,
La Balance à la fin voulut reſter tranquille.
L'équilibre exact lui parut
L'Etat du vrai repos, le point fixe, immobile.
Plus d'un grand Philoſophe, avant elle, le crut :
Dans la Phyſique & la Morale,
On en a même fait un axiome conſtant,
Dont la Balance était inſtruite aſsûrément,
Puiſqu'étant ſans ceſſe à la Halle,
Elle y peſait journellement
Quelque Traité Philoſophique,
Qu'à la livre on venait vendre dans ſa boutique.
En chacune de ſes deux mains,

Autrement dit, de ſes baſſins,
Elle prend donc cinq poids(1) formant pareille maſſe;
Et voilà ſes bras, ſur-le-champ,
Tous deux bien de niveau, qui demeurent en place.
Mais ce ne fut qu'un court moment;
Une mouche lui vint monter ſur une épaule,
Et mit les deux en mouvement;
Bientôt après par un ſouffle d'Eole,
Tout s'agite, s'émeut, puis par l'ébranlement
Qu'un caroſſe excite en roulant,
Par un brin de paille qui vole,
Par le plus léger frottement
De l'habit du moindre paſſant,
Par une plume, un rien, un cheveu ſeulement,
L'équilibre ſe perd : baſſins d'entrer en danſe,
Et de baſculer en cadence.
Ainſi, loin de trouver ce repos ponctuel,
Elle avait rencontré ce qu'avec tant de peine
Cherchent tous nos Savans de l'Elbe & de la Seine,
Le mouvement perpétuel.
Quand le Maître Epicier, dont, à la continue,
Ce long balancement avait laſſé la vue,
Prend bruſquement trois poids dans le premier des plats,
Les met dans le ſecond, qui, retombant en bas,

(1) Alluſion aux dix Puiſſances qui formaient les deux partis dans la dernière guerre. D'un côté, la France, l'Eſpagne, Naples, la Pruſſe, la Bavière; de l'autre, l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne & la Saxe.

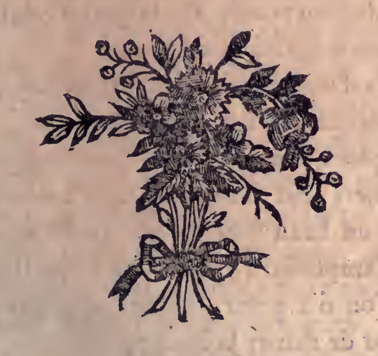
Reguinde l'autre en haut, & tout resta tranquille.
Le sens de cette Fable à comprendre est facile.
On y reconnaîtra sous les plus simples traits,
Sous les plus sensibles emblêmes,
De l'Europe les deux systêmes.
Le vieux, si chéri des Anglais,
Et qui, par deux cents ans de guerre,
A troublé constamment, & dépeuplé la terre,
Voulait, pour maintenir la paix,
Qu'on formât deux partis dans un juste équilibre.
Mais le repos peut-il se conserver jamais,
Lorsque le mouvement est libre,
Lorsque la moindre impulsion
Peut causer le désordre & l'agitation ?
N'est-il pas plus sensé, pour fixer la Balance
Dans le point de stabilité,
De mettre les gros poids tous du même côté ?
C'est le systême de la France,
Dicté par la raison, conçu par la prudence.
Faut-il donc s'étonner s'il a la préférence,
Si Vienne & Pétersbourg l'ont ensemble adopté,
Sur-tout quand, par tes mains, on l'a vu présenté ?



LES

LES PALAIS DES ROIS.

Les Flatteurs, les premiers, bâtirent autrefois
Les dangereux Palais des Rois :
Ils en ont fait les murs avec tant d'induſtrie,
Qu'ils forment mille échos, lorſque la fourberie
Y parle même à demi-voix,
Et que le ſon s'y perd, quand la vérité crie.



LES RATS D'ANGLETERRE.

Aux galetas de Grennewig (1),
La Cour des Rats était logée,
Quand pour l'Amiral Byng on l'a déménagée.
Le parti Toris & le Wig
Tenaient cette Cour partagée.
Qu'on n'en ſoit pas ſurpris, tout eſt en Albion
De l'une ou l'autre faction.
Je penſe même, & cette guerre
En a fourni la preuve en mainte occaſion,
Que cet eſprit de trouble & de ſédition,
Qui, de tout temps, fermente en Angleterre,
Vient des Rats de la Nation :
Rats d'humeur ſombre, atrabilaire,
Noirs enfans du charbon de terre,
Rats plein d'orgueil & de préſomption ;
Rats, ſujets, par bonheur, à la conſomption.
Ecoutez un beau trait de leur triſte folie.
Depuis l'impôt qu'à Londre on a mis ſur les Chats,
Et qu'on n'a point étendu juſqu'aux Rats
Peur de ruiner la Patrie,
Chez tout le peuple miaulant,
Il s'était fait grande réforme :
On crut chez le peuple rongeant,

(1) L'Amiral Byng a été empriſonné d'abord dans les greniers de l'Hôpital de Grennewig.

Que c'était-là le bon inſtant
Pour déclarer la guerre en forme
A ces anciens Rivaux, de qui l'on craignait tant
La griffe adroite & la terrible dent.
Donc pour délibérer ſur ce projet informe,
Le Parlement ſe tint dans le ſuſdit grenier :
Et du premier juſqu'au dernier,
Communes, Chambre-Haute, oubliant leur uſage,
Furent de même avis, ſans jurer ni crier ;
Tout pour la guerre opina ſans partage.
Comme on comptait la faire avec ſuccès,
On la jugea très-néceſſaire ;
Pour juſte, l'on n'y penſa guère ;
Et dans les Parlemens Anglais,
Y prend-on garde de ſi près?
Hélas ! ſouvent ailleurs on en uſe de même ;
Je vois qu'en ce ſiècle maudit
Convenance, gloire, ou profit,
Aux yeux de bien des Cours ſont l'équité ſuprême.
Thémis, dans ta balance, on cherche en vain tes poids,
La force, à ſon gré, les ſupprime ;
Elle afferme les plus ſaints droits
Au profane intérêt qui les ſous-ferme au crime.
Ici, comment trouver aucun juſte grief
Pour attaquer les Rois de la nation Chatte ?
Puiſqu'en dépit de maint grave méchef,
Pillage, vol commis par la marine Rate,
De ſa nature un peu Pirate,
Ils avaient conſtamment toujours exécuté
De la paix le dernier Traité.

Notre grugeante République
Avait une raiſon pourtant très-authentique,
C'était la raiſon du plus fort ;
Elle eſt en effet ſans replique,
Et la faibleſſe eſt un grand tort.
Les Rats Bretons faiſaient un détail emphatique
De leurs deux cents navires de haut-bord :
Ils croyaient, ſix contre un, l'emporter ſans effort.
Mais qu'ils furent ſots & ſtupides,
Quand, la guerre entamée, ils virent dans leur port
Quelques vieilles carcaſſes vuides,
Quelques matelots invalides !
Si, qu'on ne put armer que dix-huit vaiſſeaux Rats
Contre dix-ſept navires Chats.
Leur fureur cependant ne fut pas ralentie ;
Leur orgueilleuſe frénéſie
Crut qu'avec moins encore, ils reviendraient vainqueurs :
Ils raillaient, chanſonnaient la marine ennemie :
Mais vous jugez que la partie
Ne fut pas fort égale, & que de nos railleurs
La flotte fut très-mal lottie.
On vous les fit chanter ſur tout un autre ton ;
On vous les roſſe, on les attiffe
En enfans de bonne maiſon,
Et les matoux même, dit-on,
Pour les mieux houſpiller, avaient mis double griffe (1).

(1) Les boulets à deux têtes.

L'eſcadre Souriquoiſe allait couler à fond,
Quand, par une ſage retraite,
L'Amiral la ſauva d'une entière défaite.
On s'enfuit donc chez ſoi, contrit, humilié,
Mais pas plus humble. Car quoique tout eût plié,
Il avint que, ſuivant la mode accoutumée,
L'Armée en imputa la honte au Général,
Et le Général à l'Armée;
Bien plus, le parti Wig, de ce revers fatal,
Accuſa les Toris, dont la clique alarmée,
Sur les Wigs à ſon tour rejeta tout le mal.
Mais comme l'intérêt, l'honneur National
Veut plutôt qu'on avoue un lâche que dix mille,
Tout enfin retomba ſur le pauvre Amiral.
Déjà la canaille de l'Iſle,
(Nul pays n'en fournit autant,)
Le voulait voir pendre à l'inſtant.
Mais il vit du lacet ſauver ſa noble nuque
Par un Jacques Rosbif, vieux Rat, groſſe perruque,
Qu'on écoutait aſſez, quoiqu'il eût du bon ſens.
Mes amis, leur dit-il, pendez-le, j'y conſens,
Il s'eſt chargé d'une folle entrepriſe:
Mais pendez-vous auſſi, vous de qui la ſottiſe
L'a fait partir avec de chétifs Rats,
A nombre égal, pour combattre des Chats.
Ce diſcours mit nos gens dans un grand embarras;
Il fallut, malgré ſoi, conclure à l'indulgence:
Et quelque goût qu'à Londre on ait pour la potence,
On aima mieux alors en exempter autrui,
Que de s'y percher avec lui.

Mais pour la Nation, ce n'eſt-là, quand j'y penſe,
Qu'un vrai ſurſis à la ſentence.
En détail chaque jour, ſe pendent ſes Héros ;
Vienne un ſecond échec, & dans ſa rage altière,
Vous verrez cette gent Ratière,
Un beau matin ſe pendre en gros.



AUTRES
FABLES.



A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES

LES JEUNES PRINCES

DE

BRUNSWICK - LUNEBOURG.

MESSEIGNEURS,

LES premières Fables ont été inventées pour l'inſtruction des Rois ; ce n'eſt donc point un hommage déplacé que d'en offrir à VOS ALTESSES. A Dieu ne plaiſe cependant que j'aie la témérité de vouloir vous donner des leçons ; je ſais trop que VOS ALTESSES n'en ont pas beſoin. Vos cœurs ſont vos premiers maîtres. Vous trouvez d'ailleurs dans votre illuſtre Maiſon & dans celles des Rois, à qui le ſang vous unit de ſi près (1), des éxemples

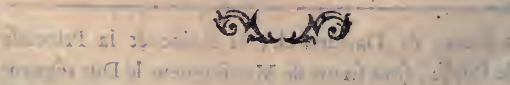
(1) La Reine de Dancmarck, la Reine & la Princeſſe Royale de Pruſſe, ſont ſœurs de Monſeigneur le Duc régnant de Brunſwick, père des jeunes Princes à qui cette Epître eſt adreſſée.

vivans, plus perſuaſifs que toutes les leçons du monde. Mais du moins, j'ai cru qu'il m'était permis de vous préſenter quelques traits de Morale, égayés par les jeux de l'eſprit ; il m'a paru même que c'était entrer dans ces vues ſupérieures qui préſident à votre éducation, & qui cherchent à vous rendre utiles juſqu'aux amuſemens de l'enfance. Daignez donc ajouter à toutes les bontés, dont les auguſtes Auteurs de vos jours m'ont honoré, celle d'agréer ces faibles eſſais d'un Génie, à qui vos naiſſantes vertus préparent pour la ſuite une carrière plus vaſte & plus brillante. Puiſſe-t-il croître comme elles, & devenir digne de les célébrer !

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

DE VOS ALTESSES SÉRÉNISSIMES,

Le très, &c.



FABLE PREMIÈRE.

L'ORIGINE DE LA FABLE.

Par la ſervile Flatterie,
La libre Vérité loin des Cours fut bannie :
Pour le bien des Mortels, elle y voulut rentrer ;
Mais lorſque ſa bouche ingénue,
Son auſtère candeur, ſa vertu toute nue,
Près des Grands ſe vinrent montrer ;
Sous le fard & les fleurs ſa Rivale adorée,
Careſſant leurs défauts de ſa langue dorée,
Fit repouſſer encore avec ſévérité
L'importune Sincérité.
Cette fille des Dieux eut recours à ſes pères ;
En ſa faveur ils parlèrent aux Rois,
Mais les Rois, comme on ſait, ne les écoutent guères.
Enfin, la Vérité, pour reprendre ſes droits,
Fut réduite à s'unir au Menſonge lui-même.
Il fut réglé, dans le Conſeil Suprême,
Que l'Hymen un moment les joindrait tous les deux,
Et que l'enfant qui naîtrait d'eux,
En conſervant les traits & la voix de ſon père,
Aurait pourtant le cœur & l'eſprit de ſa mère.
La Fable fut ſon nom. Son viſage impoſteur
La fit chérir ſoudain du peuple adulateur,
Comme ſi ç'eût été le Menſonge en perſonne.
Elle obtint ſon entrée au Trône ;

Même au petit couvert on lui donna l'accès.
Mais dès-lors les Flatteurs perdirent leur procès.
La Fable, en peu de jours, ſous de rians emblêmes,
Sut de la Vérité faire aimer les portraits,
Et, par d'innocens ſtratagêmes,
Débitait, en mentant, les diſcours les plus vrais.
Ce n'eſt pas tout. O merveille inouie !
De ſon Art tout-puiſſant l'incroyable magie,
Fit parler à ſon gré les hôtes des forêts,
Les habitans des airs & des campagnes,
Les arbres, les rochers, les fleuves, les montagnes,
Et juſques aux Poiſſons muets.
Dès qu'elle commandait, tout prenait la parole,
Pour annoncer aux Rois l'utile Vérité :
Elle conſerve encor la même autorité,
Et du vrai, pour les Grands, elle eſt toujours l'école.



LE LION ET L'AIGLE.

LE Tyran des forêts, le ſuperbe Lion
Regardait la hauteur & l'oſtentation
Comme un devoir du Diadême;
Il ne ſortait jamais de ſa fierté ſuprême.
Aux plus Grands de ſa Cour, Tigres & Léopards,
A peine accordait-il dans un jour deux regards,
Et dans deux mois une parole.
Tout tremblait, gémiſſait ſous cette fière idole.
En revanche, Sa Majeſté
Bâillait toujours de ſon côté.
Ces premiers droits de la Nature,
Les délices charmans de la ſociété,
Que goûtait ſous les loix la moindre créature,
Il s'en privait lui-même avec auſtérité.
Trouvant un vuide affreux dans la grandeur Royale,
Son ſcèptre fatiguait ſa griffe Impériale.
Il réſolut de voyager,
Voulant par ſoi-même juger,
Voir ſi cet ennui tyrannique
Etait un mal épidémique,
Dont tous les Rois ſe ſentaient affligés.
On prépare à grand bruit le royal équipage,
Tous ſes carroſſes ſont graiſſés,
Tous les relais ſur la route placés.
Bref, pour début de ſon voyage,
Il arrive en deux jours ſur un rocher lointain,

Où l'Aigle, Roi des airs, tenait lors assemblée
Toute la Nation ailée.
Le Lion fut reçu comme un grand Souverain :
Mais à le bien fêter, toute la Cour zélée,
N'eut de lui pour accueil qu'un assez froid dédain.
Avec l'Aigle pourtant il se rendait humain,
Le traitait en parent, car tous les Rois sont frères,
Delà vient qu'ils ne s'aiment guères.
Mais notez que ceux-ci n'avaient à démêler
Aucun intérêt de barrières ;
De l'Empire des Bois, du Royaume de l'Air,
La Nature avait su règler
Les limites & les frontières.
Nos deux Rois différaient pourtant par leur état
Beaucoup moins que par leurs manières :
L'Aigle, loin d'affecter ces vanités altières,
Savait, par un art délicat,
Sans obscurcir le scèptre, en tempérer l'éclat.
Son peuple avait en lui moins un Prince qu'un Père,
Comme avec ses enfans avec eux il vivait :
En lui la Majesté n'avait rien de sévère ;
Il n'était jamais Roi que le moins qu'il pouvait.
Aussi très-bien il s'en trouvait :
Pour tout ce qui semblait lui plaire,
Sa Cour à l'envi s'empressait ;
Heureux par les plaisirs qu'on aimait à lui faire,
Et plus heureux encor par tous ceux qu'il faisait :
Il avait des amis, bien si cher & si rare,
Dont pour les Rois sur-tout le Ciel se montre avare ;
Et ce dont le Lion beaucoup plus s'étonnait,

Il était Monarque, & riait.
Enfin, il réussit à changer le systême
Du farouche Roi des forêts ;
Et dans leurs entretiens secrets,
L'Aigle lui confia que Jupiter lui-même,
Usait ainsi là-haut de son pouvoir suprême ;
Que le plus souvent dans les Cieux
Il oubliait son rang avec les autres Dieux ;
Il préfère, dit-il, au séjour du tonnerre,
Les plaisirs de l'Humanité,
Et pour se délasser de sa Divinité,
Le Souverain du Ciel vient rire sur la Terre.
Le Lion converti retourna dans sa Cour,
Où faisant des heureux, il le fut à son tour.
Il faut de temps en temps déposer la Couronne
Elle fatigue par son poids ;
Un des plus doux plaisirs du Trône,
Est d'en descendre quelquefois.



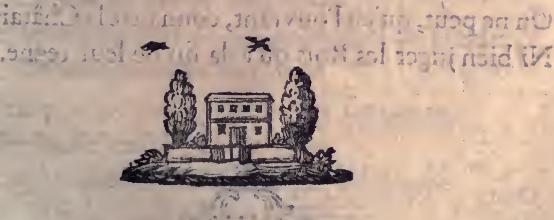
L'ÉPERVIER ET LE ROSSIGNOL.

Un de ces fiers Oiſeaux, dont la troupe vorace,
Emblême de nos Partiſans,
Gruge la faible populace
Des Oiſeaux moins puiſſans;
Un Epervier dans une chaſſe,
Epargna Philomèle en faveur de ſa voix.
Ce Tyran aimoit la Muſique;
(Elle plaît aux Tyrans, elle plaît aux bons Rois.)
Sa cruauté mélancolique
Avait beſoin d'amuſement;
Et le doux Roſſignol, par l'accord le plus rare
Et du bémol & du bécarre,
Se faiſoit un devoir d'être reconnaiſſant
De n'avoir point garni le buffet du barbare.
Il ſavait qu'un méchant conſidère, en effet,
Un mal qu'il ne fait pas comme un vrai bien qu'il
fait.
L'Antropophage ailé, dans ſon cerveau ſtupide,
Conçut enfin le projet homicide
De manger ſon Muſicien,
Croyant que ce goſier ſonore,
Ce poumon délicat s'incorporant au ſien,
Il allait devenir un rival de le Maure.
Mais lorſqu'au chant du tendre Oiſeau,
Son ventre ſourd eut ſervi de tombeau,
Il connut trop tard ſa ſottiſe:

Ne

Ne voyant point changer ſon dur glapiſſement,
Le cruel en pleura, non d'attendriſſement,
Mais de honte & de ſa bêtiſe.

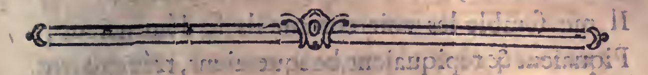
Te voilà trait pour trait, aveugle Souverain,
Qui te crois enrichir, quand ton adreſſe attire
Tout l'or de tes Sujets dans ta ſtérile main :
Tu t'appauvris en eux ; par ce fatal délire,
Il y périt pour toi, pour eux, pour ton Empire.
Dans tes coffres à peine on enferme cet or,
Il s'anéantit, il eſt mort,
Comme du Roſſignol le merveilleux ramage,
Au fond de l'eſtomac de ſon bourreau ſauvage.
Dans la main des Sujets l'argent a double poids,
Il revient au Monarque augmenté par l'uſage ;
La richeſſe du Peuple eſt le tréſor des Rois.



L'ÉCUREUIL ET LA CHATAIGNE.

UN Ecureuil à jeun rencontre une Châtaigne,
Belle, fraîche, polie. Ah! quel morceau friand,
Dit-il en ſon jargon, il faut que je l'atteigne;
C'eſt un dîner qui ſans doute m'attend;
Je cours depuis plus d'une lieue
Sans en pouvoir trouver autant.
Tout joyeux il la prend, recoquille ſa queue,
S'aſſied, lorgne ſa proie avec un œil content,
Dans ſes pattes vingt fois il la tourne & revire,
La flaire, la lèche, l'admire,
Puis il la met entre deux dents,
La preſſe, l'ouvre, & la trouve pourrie.
Qu'il fut penaud! C'eſt-là l'ordinaire avanie,
De ceux que le dehors rend dupes du dedans.
On ne peut, qu'en l'ouvrant, connaître la Châtaigne,
Ni bien juger les Rois qu'à la fin de leur regne.





LA SANGSUE ET LES DEUX SERINS.

MOLIÈRE aurait mis cette Fable
A l'adreſſe des Médecins ;
Mais il fut trop puni de ſes vers libertins,
Pour que je riſque un ſort ſemblable ;
Les Menins de la mort ſont un corps redoutable.

JADIS, deux malheureux Serins,
Nés ſous l'aſpect d'une étoile cruelle,
Avaient pour maître un harpagon femelle,
Qui ſur Tardieu renchériſſait
Par ſes recherches en léſine,
La vieille qui ſe nourriſſait
De ſentir le fumet d'une broche voiſine,
Ses Serins de même engraiſſait,
En leur montrant de loin de petits ſacs de graines,
Et ſtrictement leur impoſait
Un carême nouveau toutes les ſix ſemaines.
Elle laiſſe enfin par bonheur
La cage ouverte, & le couple s'échappe
De ce vrai couvent de la Trappe.
Les pauvres affamés, riant de tout leur cœur,
Au premier lieu venu s'en vont chercher leur vie ;
Le haſard les conduit ſur une aire remplie
De grains de toute eſpèce, & navette & millet,
Qu'à tous venans le vent éparpillait.
Je vous laiſſe à penſer ſi nos Chartreux paſsèrent

Sans s'arrêter, & si leurs becs se reposèrent.
Il me semble les voir comme ils se démenaient;
Piquaient & repiquaient, becquetaient, trépignaient.
Bref tellement ils s'en donnèrent,
Qu'ils sont frappés soudain par l'indigestion
D'une mortelle oppression.
Les voilà bien chanceux, œil mort, ailes tombantes,
Bec entr'ouvert, pattes traînantes,
Qui, tout en trébuchant, vont gagner un ruisseau,
Pour boire quelques gouttes d'eau.
Ils y trouvent une Sangsue,
Qui, les voyant de loin, était vîte accourue;
Soyez bien venus, mes amis,
Les Dieux vous gardent de dommage;
Qu'avez-vous? je vous vois un bien mauvais visage;
Vous voilà pâles & bouffis:
L'un d'eux piteusement lui conte leur histoire.
Quoi! ce n'est que cela? tenez-vous pour guéris,
Je sais la Médecine, & certes, j'en fais gloire.
L'excès du sang suspend votre digestion,
Et forme une rétention
Dans les sucs de la nourriture,
D'où s'ensuit cette obstruction,
Dont le Grand Galien nous indique la cure.
Or, pour que votre sang soit d'abord dégagé,
Et votre mal promptement soulagé,
Son avis est qu'*il faut ouvrir un peu la veine.*
Ne vous en faites point de peine,
Je sers l'homme souvent, & c'est-là mon métier.
Je le fais noblement, sans me faire payer.

Nos ſots ſont éblouis par l'obſcure éloquence
De cet Hypocrate nouveau ;
Tête baiſſée ils vont donner dans le panneau ;
C'eſt à qui le premier ſera l'expérience.
Au cou du plus prochain la matoiſe ſe pend,
Et de ſa trompe lui pompant
Le ſang avec la vie, il tombe ſur la place
Sec comme bois, froid comme glace.
Son camarade épouvanté
De voir une mort ſi rapide :
Eſt-ce ainſi, lui dit-il, que tu rends la ſanté ?
Je ne devinais pas ton remède homicide,
Il eſt doctement inventé ;
Oui, le ſang ne nuit plus, quand le corps en eſt vuide.
Si ton Art ne fournit que des ſecrets pareils,
Tu peux les porter chez les hommes ;
Nous autres bêtes que nous ſommes
Nous ſuivons les ſimples conſeils
Que nous ſuggère la Nature.
C'eſt notre Galien. J'entends qu'elle me dit,
De ne prendre d'un jour, pour toute nourriture,
Que de l'eau pure ;
Il eut raiſon, il le fit, & guérit.



LE CHÊNE ET LE LAURIER.

GRANDS, ne méprisez point ceux du plus bas étage,
Ils ont presque toujours sur vous quelqu'avantage :
Tout homme a son défaut, tout homme a sa vertu ;
Et souvent, dans un point, par son plus petit Page,
L'orgueil du plus grand Roi peut être rabattu.
Ecoutez ce récit, car l'exemple rend sage.
UN Chêne dont le front se perdait dans les Cieux,
Et dont les pieds perçaient jusqu'au royaume sombre,
Regardait d'un œil dédaigneux,
Un timide Laurier qui croissait sous son ombre.
Que tu dois te plaindre des Dieux !
Lui disait-il un jour, ils t'ont fait si fragile,
Qu'au moindre mouvement de l'air,
On voit plier ton tronc débile.
Ta rampante existence au monde est inutile,
Et quand tu meurs, à peine on daigne te brûler.
Mais moi, voisin du Ciel, je résiste à la rage
De l'impétueux Aquilon :
Aux hommes ; quand je vis, mes bras servent d'ombrages ;
Je suis, après ma mort, l'appui de leur maison.
Achève la comparaison,
Lui répond froidement le Laurier qu'il outrage,
Peut-être avoueras-tu qu'il est quelques endroits
Par où ma bassesse profonde
L'emporte sur l'éclat de tes superbes droits :
Ton fruit nourrit le Porc immonde,
Et ma feuille est le prix de la vertu des Rois.

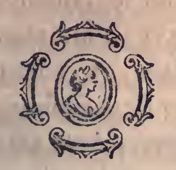
LE ROSSIGNOL ET LA LINOTTE.

UN jeune enfant de Philomèle,
Formé par elle-même, à ses leçons fidèle,
Par ses accords mélodieux
Enchantait l'oreille des Dieux.
Les sons toujours nouveaux de sa voix éclatante,
Légère & pleine tour-à-tour,
Tantôt précipitée, & tantôt languissante,
De tous les Oiseaux d'alentour
Faisaient tout à la fois & l'envie & l'amour.
Sur-tout une Linotte, auprès de lui nichée,
Etait à l'écouter tout le jour attachée.
Quand le Rossignol s'exerçait,
Elle l'applaudissait, dansait, battait de l'aile;
Et dès qu'il passait devant elle,
Prévenante, elle s'avançait,
Baissait la tête & saluait.
S'il s'en allait chercher sa vie
Dans la plaine ou dans la prairie,
De loin toujours elle suivait,
Regardait s'il l'appercevait,
Resaluait encore avec cérémonie,
Et faisait tant qu'il la priait
De venir quelquefois lui tenir compagnie.
Tout en causant, car en effet
C'est en babillant qu'on se lie,
D'une simple union polie,

De jour en jour entre eux il ſe formait
Une eſtime ſincère & d'amitié ſuivie.
La Linotte à la fin, de l'Amphion des bois
Obtint quelques leçons pour embellir ſa voix:
Ah! dit-elle, comptez ſur ma reconnaiſſance.
Je croirai vous devoir bien plus qu'à mes parens,
Je ne tiens d'eux que la naiſſance,
Je tiendrai de vous les talens:
Eux ſeuls nous font ce que nous ſommes,
Eux ſeuls font le vrai prix des Oiſeaux & des Hommes.
Autant que les leçons ce doux propos dura:
Bientôt notre orgueilleuſe, à la tête légère,
Se crût aſſez ſavante, & fort loin s'en alla
Dans les concerts ailés d'une terre étrangère,
Se faire par-tout vanité
De ne devoir qu'à ſoi ſon mérite & ſa gloire;
Là, de ſon ingrate mémoire,
Elle bannit ſon Maître, & ce qu'elle eût été
Sans ſa paternelle bonté.
Mais elle vit enfin ſa noirceur confondue.
Car pendant le temps de la mue,
Où tout Oiſeau devient muet,
Elle ne pouvait plus répéter en ſecret
La leçon qu'elle avait reçue,
Et bientôt ſon talent nouveau
Echappa ſans retour de ſon petit cerveau.
Imaginez combien elle fut ſotte,
Quand le concert recommença,
De ne ſe plus trouver que ſa voix de Linotte.

D'y revenir chanter, en vain on la preſſa ;
Sur un rhume elle s'excuſa,
Pour déguiſer ſa turpitude.
Mais peu de jours après, ſon Orphée arriva,
Qui publia par-tout ſa lâche ingratitude.
On en fut indigné, d'abord on la hua,
Siffla, berna, honnit & conſpua :
On la mit aux arrêts, & puis les preuves faites,
Elle paſſa par les baguettes ;
Chacun ſon bec tout exprès aiguiſa,
Et ſourd à ſes clameurs, en riant, la pluma.

Vous, commis par les Dieux pour punir tous les crimes,
Par quel indigne abus, Monarques, Magiſtrats,
N'eſt-il pas de ſupplice encor pour les Ingrats ?
Armez la loi contre eux... Mais trop ſouvent, hélas!
Vous ſeriez de la loi les premières victimes.



L'ALLIANCE DU LOUP ET DES RENARDS.

UN Loup, nommé Goulard, expirait de famine;
Pas le moindre petit Agneau
N'était, depuis deux mois, entré dans sa cuisine.
Il résolut, par un accord nouveau,
De s'allier avec la gent Renarde,
Peuble fourbe, race pendarde,
Qu'on faisait jeûner de Chapons,
Ainsi que Goulard de Moutons.
L'affront étant commun, la même humeur pillarde
Guide les deux partis: sans doute le traité
Entre eux fut bientôt arrêté.
Mais pour faire la chose avec solemnité,
Le Loup les conduisit dedans une caverne,
Qu'il avait autrefois consacrée à Laverne:
C'est la Déesse des Filous,
Celle par conséquent des Renards & des Loups.
Là, Goulard, pour lui faire hommage de sa gloire,
Avait, en *ex voto*, pendu mainte toison
Des animaux bêlans, qu'en ses jours de victoire
Il avait croqués à foison.
Douloureux souvenir de sa grandeur passée,
Nouveau tourment encor dans sa triste pensée!
On y voyait, entre autres monumens,
Toute la dépouille complette
D'un Berger & ses instrumens,
Habit, cape, chapeau, cornemuse, houlette,

Qu'au dessus de l'autel il avait mis à part,
Comme on y met chez nous le plus bel étendard.
Ce fut sur cet autel qu'on jura l'alliance ;
Ensuite on tint conseil. Le projet du plus vieux
Partant du plus industrieux
De cette Renardière engeance,
Fut de leurrer Chiens & Brebis,
En se servant de ces habits,
Qui n'étaient-là qu'une relique vaine,
Dont la Déesse était peu vaine.
Sire Loup peut, dit-il, s'habiller en Berger ;
Non comme ce sot Loup, dont parle la Fontaine,
Qui de son hoqueton ne put se dégager :
Seulement du chapeau qu'il se couvre l'oreille,
Le corps & le bout du museau
Seront cachés sous le manteau.
Et s'il avient surprise, ou disgrace pareille,
Il jettera sans peine un si léger trousseau.
Pour nous, sous ces toisons, déguisés à merveille,
On nous prendra chacun pour un petit Agneau,
Les Chiens ne viendront pas nous faire d'algarades,
Et les Moutons, bons Champenois,
S'accosteront de nous comme des camarades ;
Nous les conduirons dans le bois,
Seigneur Goulard en fera grand carnage,
Puis nous procéderons entre nous au partage.
Tous donnent au projet leur approbation.
Cependant les Renards, dans l'exécution,
Craignent d'être trahis par leur queue importune ;
Mais notre vieux coquin en savait bien plus d'une :

Jadis, étant en faction
Dans certain enclos de Nonettes,
Il avait entendu Sœur de la Paſſion,
Qui liſait à mi-voix le conte des Lunettes.
Il s'en ſouvint dans cette occaſion,
Et du . . . . ſuivit l'invention.
A ſon éxemple auſſi chacun lia ſa queue.
Mais il ſurvint un incident
Qu'on n'avait pas prévu. Nos Chiens à longue dent,
A nez encor plus long, ſentirent d'une lieue
L'odeur Renarde, & leur coururent ſus,
Si que le faux troupeau, tout tremblant & confus,
Se crut heureux d'en être quitte,
Pour laiſſer, en prenant la fuite,
A l'ennemi, toiſon, houpelande, chapeau,
Et de pouvoir ſauver ſa peau.
Ainſi du premier choc tombe un plan chimérique,
Admiré dans le Cabinet;
Tel Braddok, ſur ſa carte, ayant pris l'Amérique,
Lui-même en débarquant fut pris au trébuchet.
Nos Renards, plus prudens, prévirent leur défaite,
Et parèrent du moins un déſaſtre complet.
Que n'avait-il, comme eux, au bout de ſon projet,
Mis l'article de la retraite?



LE DERVIS ET LE JANISSAIRE.

Autrefois un Dervis, saintement engraissé
De paresse & de bonne chère,
Dans sa barbe, riait de voir un Janissaire
S'en aller d'un zèle empressé
Perdre un bras, une jambe, ou la vie à la guerre.
Viens ici, lui dit-il, magnanime insensé,
Oublier le travail, & braver la misère ;
Viens dans mon cloître comme moi
Nager pieusement au sein de l'abondance ;
Et dans ta dévote indolence,
Voir les hommes suer, souffrir, mourir pour toi.
Si tu n'as rien de mieux à faire,
Après leur mort, tu prieras Dieu pour eux,
Bien entendu que leurs fils généreux
Paîront grassement ta prière.
Le Moine là-dessus lui citait l'Alcoran,
Lorsque le Gendarme Ottoman,
L'interrompant avec colère :
Tu crois donc, lui dit-il, vil fardeau de la Terre,
Inutile Frélon d'Abeilles entouré,
Que ton Dieu te forma d'un limon plus sacré?
Lâche, il t'a commandé de soulager tes frères,
Et de porter ta part des humaines misères :
C'est pour eux, non pour toi, qu'il daigna te créer;
Tu trahis ses desseins, & tu l'oses prier ? . . .

L'honneur du Genre-Humain voudrait qu'à leur
naiſſance
On eût fait étouffer tout peuple fainéant,
Pour qui la vie eſt un néant;
On ne s'apperçoit pas de leur vaine exiſtence;
Leur perte ne fait point de vuide en l'Univers;
Toujours vains, & jamais ne connaiſſant la gloire,
Ils ne ſont rien au monde, & rien dans la mémoire;
Ils vivent pour eux-même, & meurent pour les
vers.



LE BARBOUILLEUR.

UN Raphaël d'enſeigne & de plancher,
En tous lieux prétendait trancher
Du Corrège & du Michel-Ange.
Prodigue de cenſure, avare de louange,
Aux Zeuxis de ſon temps, dans leurs meilleurs tableaux,
Il s'attachait ſans ceſſe à trouver des défauts.
La ſeule antiquité méritait ſon ſuffrage.
Quand on critique tant ſon âge,
C'eſt qu'à coup sûr on lui déplaît;
On a toujours quelqu'intérêt
A vanter qui nous rend hommage.
Quiconque eût entendu notre Ignare effronté
Marquer d'un ton d'autorité
A chacun ſon degré de gloire,
Eût penſé qu'il était commis par la Mémoire
Pour aſſigner les rangs de l'Immortalité.
A la fin, pour le faire taire,
Il avint qu'un de ſes amis,
Soi-diſant tel, mais qui ne l'était guère,
Car c'était ſon Confrère,
Malicieuſement lui donna cet avis:
Vous raiſonnez ſi bien, dit-il, ſur la Peinture,
On admire à tel point votre docte cenſure,
Que le Public s'attend que ſi votre pinceau
Lui voulait, par bonté, tracer quelque morceau;

Vous couleriez à fond les folles balivernes,
Que donnent tous les jours ces faquins de Modernes.
Notre Docteur le crut, un ſot eſt toujours vain :
Et bientôt ſon chef-d'œuvre eſt parti de ſa main;
La Pièce en Public expoſée,
Elle excita par-tout une telle riſée,
Que le plat Barbouilleur, interdit & confus,
Abjura la peinture, & ne critiqua plus.

Ceci s'adreſſe à vous, prétendus Ariſtarques,
Qui vous croyez des Arts les Juges, les Monarques;
Le Français né railleur, pour vous eſt prévenu
Tant que vous décriez les Ouvrages des autres;
Mais votre crédit eſt perdu,
Si-tôt que vous montrez les vôtres.



LES

LES RATS ET LE FLACON.

DEUX Rats, fripons de leur métier,
Et qui cent fois avaient mérité les galères,
(Mais le plus digne y va bien souvent le dernier)
Faisaient un jour, comme bons frères,
Leurs promenades ordinaires
Hors de leur galerie, ou bien de leur grenier.
Sur une planche où l'on ne fouillait guères,
Ils trouvent un Flacon, bien bouché par malheur;
Ils le jugèrent rempli d'huile,
Non pas d'huile d'Aix, car l'odeur
Prenait au nez à plus de demi-mille;
Mais le palais des Rats n'est pas si difficile.
Voilà mes égrillards qui dansent à l'entour,
Qui caracolent, se font fête;
Ils cherchent l'ouverture, & refont tour sur tour,
Tâtent de tous côtés, & grimpent sur le faîte,
Mais en aucun endroit ils ne trouvent de jour.
Alors il leur vint dans la tête,
De le faire tomber en bas,
Pour que la bouteille cassée
Leur fît un long ruisseau de la liqueur versée;
Donc le plus fort de nos deux Rats,
Si les auteurs qui m'ont conté le cas,
Ne sont pas conteurs apocryphes,
Se cramponne à la planche, enfonce bien ses griffes,
Et, s'en faisant un point d'appui,

Vous ramaſſe en un tas tout ſon corps arrondi ;
Et pouſſe avec ſon dos la bouteille aſſiégée ;
Tandis que l'autre entre ſes dents
Prenant certaine corde au goulot attachée,
Deſcend en bas, & tire en même temps,
Afin que ſur le bord la machine conduite
En pût être jetée enſuite.
Ne croyez-vous pas voir ce grand cheval de bois,
Qui mit les Troyens aux abois,
En vuidant ſon ventre perfide;
Le voilà, tel qu'il eſt dépeint dans l'Énéïde,
Des uns parderrière pouſſé,
Des autres pardevant tiré,
Pour être amené dans la Ville.
Auſſi nos Rats avaient lu leur Virgile.
Las & recrus, excédés, haletans,
Ils s'aſſéyent pour reprendre haleine ;
Et meſurent vingt fois, avec des yeux friands,
La bouteille à leur gré trop pleine.
L'un des Ingénieurs dit à ſon compagnon :
Tiens, nous prenons bien de la peine,
Et nous ne faiſons rien de bon ;
Si nous n'aſſiégeons pas autrement le Flacon,
Nous aurons même ſort que devant Carthagène
Eut jadis l'Amiral Vernon.
Il me vient une bonne idée ;
De ronger le bouchon ; après quoi de ſauſſer
Chacun ſa queue, & puis de la ſucer.
L'attaque ainſi fut accordée,
A coups de dents on fait brèche au bouchon,

Tant dit, tant fait avec la patte ;
On bat en brèche, on mine, on gratte,
Si bien qu'enfin le liége eſt grugé juſqu'au fond.
L'un après l'autre alors, ſelon la loi preſcrite,
Fait naviger ſa queue au milieu du Flacon,
La retire & la lèche enſuite,
Puis la replonge & là relèche encor.
Quand on eſt bien panſé, dans un coin l'on s'endort;
Le lendemain dès qu'on s'éveille,
Bien vous jugez que l'on revient d'abord
A la manœuvre de la veille ;
Ainſi, ſans en rien perdre, on vuida la bouteille.

Si quelque Dieu m'offrait en don,
A mon choix, la force ou l'adreſſe ;
Je prendrais la dernière, & croirais mon choix bon ;
Sans elle la force eſt faibleſſe;
Et par elle une femme a pu vaincre un Samſon,
Par elle un Nain vaut un Milon.



LA PIE.

JADIS, Margot la Pie, éternelle causeuse,
Et gourmande, & salope, & fripone, & hargneuse,
Accusa les Oiseaux de toute la maison,
Et tous les Animaux même d'une autre espèce.
Le Chat est, dit-elle, un larron,
Le Serein chante faux, & jamais ne caresse,
La Poule salit tout, & caquette sans cesse,
Le Chien est paresseux, querelleur & glouton;
Le Cheval coûte plus vingt fois qu'il ne rapporte;
Tout passa par sa langue, & tout de bonne sorte.
Pour répondre à ce beau jargon,
La Maîtresse jeta la causeuse à la porte,
En lui faisant cette leçon:
Lorsqu'avec tant d'ardeur on cherche des coupables,
Ce n'est que par besoin de trouver des semblables.

POUR moi, j'ai toujours vu que ces esprits mordans,
Qui n'ont pu nulle part trouver d'honnêtes gens,
Et dont le fiel amer sur tous les noms découle,
Cachoient sous eux des cœurs pervers,
Qui voudraient de coquins peupler tout l'Univers,
Afin de passer dans la foule.





LE FLORENTIN.

NAGUERE était en France un Florentin cagot,
Qui de loin ſentait le fagot,
Car on avait penſé le brûler à Toulouſe;
De vous dire pourquoi, ma Muſe eſt peu jalouſe,
Elle ne veut jamais rougir de ſes récits.
Il eſt pourtant très-néceſſaire
De vous donner un ſoupçon de l'affaire.
C'était un certain cas brûlable en tout pays;
Mais dont, pour une aumône, on quitte en Italie,
Lieux où l'or eſt l'aiman des clefs du Paradis.
En allant au bûcher, le drôle eut l'induſtrie
De ſe ſauver, & s'en vint à Paris:
Là, tous les ſcélérats, payant d'effronterie,
Sûrs de l'incognito, ſont par-tout accueillis:
C'eſt à-peu-près de même à préſent en Ruſſie:
Le nôtre ſéduiſait d'autant mieux les eſprits,
Que prudemment, depuis ſon heureuſe eſcapade,
Dans la réforme il s'était mis
Pour ne plus riſquer la grillade.
Il avint qu'à la promenade,
Dans un cercle nombreux il ſe trouvait admis,
Un jour que l'on devait rôtir deux bons amis,
Pour avoir fait alors ce qu'il faiſait jadis.
L'entretien ſe tourna, comme c'eſt l'ordinaire,

Sur cet auto-da-fé, l'événement du jour;
A ce propos, l'on conta tour à tour
Mainte histoire patibulaire,
De divers criminels que le fer de Thémis
Avait ou manqués ou punis.
A notre échappé de brûlure,
Il prit démangeaison (qu'il gratta bien depuis)
De conter sa propre aventure,
Non comme acteur, bien entendu,
Mais comme un sûr témoin dont les yeux avaient vu.
Il s'en tira très-bien; la troisième personne
A la bouche d'abord lui vint fort à propos,
Toutes les fois qu'il parlait du héros
De cette Tragédie à la fois si bouffone.
Mais quand ce vint au dénouement,
Il sut peindre si fortement
Ce peuple, ces archers, cet appareil terrible,
Ce bûcher, ces flambeaux, cette chemise horrible,
Dont l'image occupait & glaçait tout son cœur,
Que se croyant encor près de l'Exécuteur,
De témoin il quitte le rôle,
Pour reprendre celui d'acteur,
Et lâche étourdiment, en haussant la parole;
Je me sauvai, Messieurs, encor la corde au cou,
Sans que l'on sût ni comment, ni par où.
Jugez, de toute l'assemblée,
Quel fut alors l'étonnement,
L'éclat de rire & la longue huée
Que chacun à la fois lui fit en s'en allant.

Il resta seul, confus, pétrifié, tremblant,
Et maudissant vingt fois, comme vous pouvez croire,
Sa folle vanité d'amuser l'auditoire.

Un Proverbe fort vieux, & des plus répandus,
Qui renferme un grand sens que personne n'ignore,
Veut qu'on ne parle point corde chez les Pendus;
Mais Messieurs les Pendus, parlez-en moins encore.



L'IVROGNE ET SA BOUTEILLE.

Source de tous mes maux, Bouteille déteſtable,
Dont le nectar cruel, dont le poiſon charmant
M'a fait de mes devoirs boire l'oubli coupable,
Tu vas être briſée impitoyablement.
Vois où tu m'as réduit, perfide ;
Tu m'as fait perdre tout, bien, temps, ſanté, raiſon ;
Des Vautours de Thémis, je vois la foule avide
Entourer déjà ma maiſon.
Tu traînes après toi la cohorte maudite
Des chagrins, des ſoucis, des ſoins & des regrets ;
L'inſulte, la querelle eſt toujours à ta ſuite ;
Tu peuples les priſons, fais naître les procès ;
Tu brouilles les amis ; ton ivreſſe égarée,
Dans le ſang le plus cher leur fait tremper leurs traits.
A peine en notre ſein ta liqueur eſt entrée,
Son fatal émétique en chaſſe nos ſecrets.
J'aurais plutôt compté tous les grains de ma treille,
Que de compter tous tes forfaits.
Va, j'aime mieux mourir que de boire jamais.
C'eſt ainſi qu'un Buveur parlait à ſa Bouteille ;
Elle répond : Eſt-ce moi qui conduis
Près de vous les regrets, les ſoins & les ennuis ?
Leur troupe vous fut inconnue,
Tandis que j'occupais tous vos jours fortunés ;

Pour la première fois, hélas! elle est venue
Depuis que vous m'abandonnez.
Vous devez ce cortége horrible
A ma rivale, la raison :
Des plaisirs des humains, elle est le vrai poison,
Et contre elle je suis l'antidote infaillible.
Ah ! vous savez assez que par mon jus divin
J'éveille la gaîté, j'assoupis le chagrin,
Et rends des jours trop longs la durée insensible.
Bien loin de brouiller les amis,
C'est moi qui les réconcilie ;
Je suis médiatrice entre les ennemis ;
On les fait boire ensemble, & la haine s'oublie.
Mère de la sincérité,
Au plus hardi menteur qui l'a toujours trahie,
Je fais dire la vérité ;
Et l'auriez-vous sans moi dite de votre vie ?
Insolente, reprend notre Ivrogne irrité,
Tu m'insultes encor, tu braves ma furie....
Mais, attends un moment; je ne saurais parler...
Je sens mon gosier sec, & ma langue épaissie;
Par le feu du courroux, je me sens étrangler.
Je sais bien qu'il faut pour ma gloire
T'avoir prouvé tes torts, quand je te briserai;
Donne-moi seulement deux ou trois coups à boire,
Et tu verras après comme je répondrai.

Ainsi nos passions, fécondes en excuses,
Lorsque nous les voulons bannir de notre sein,
Pour rester, pour rentrer, trouvent toujours des ruses.

Elles reviennent à leur fin
Par le chemin le plus contraire.
Le Conquérant recommence la guerre,
Dans le dessein, dit-il, d'asûrer mieux la paix ;
Le Plaideur trouve encor un procès nécessaire
Pour terminer tous ses procès :
Avant que de quitter son ingrate Maîtresse,
L'Amant, en la bravant, veut s'offrir à ses yeux ;
Mais c'est pour attendrir le cœur de la traîtresse
Qu'il vient lui faire ses adieux.



LE PERROQUET ET LE CHAT.

UN Perroquet, à ce que dit l'Hiſtoire,
Faiſait d'une Dévote & la joie & la gloire.
Il avait profité ſi bien de ſes leçons,
Qu'il ſe rendait fameux par mainte gentilleſſe;
Il chantait proprement de petites chanſons,
Montait, comme par échelons,
Sur tous les doigts de ſa Maîtreſſe,
Faiſait le chant du Coq, le raucou des Pigeons,
La plainte de la Tourterelle,
Jappait, miaulait, riait, touſſait, & répondait
A tout ce que la Dame exprès lui demandait.
Bien plus, quoiqu'il fût mâle, & la Dame femelle,
Le croira-t-on? il parlait autant qu'elle;
Mais en lui rapportant tout ce qui ſe paſſait
Dans ſa maiſon en ſon abſence,
A Raton, Chat larron, ſouvent il procurait,
Par ſa dangereuſe éloquence,
Giffle, gourmade, ou coups de fouet:
Un Dimanche matin, pendant que la Maîtreſſe
Entendait le Prône & la Meſſe,
De ſon côté, monſieur Raton
Au bavard Perroquet vint faire ce ſermon:
Tu m'attires toujours quelque méchante affaire;
A la fin, je peux me laſſer,
Et te rendre dans ma colère
Les quarts-d'heure fâcheux que tu me fais paſſer.

Crois-moi, les rapporteurs ont un trifte falaire,
Hors les coups, ils ne gagnent rien ;
Trop parler nuit, fouviens-t'en bien....
Si tu voulais être plus fage,
J'apperçois dans ce coin un morceau de fromage,
Dont je pourrais bientôt.... Mais, baft, tu parlerais.
Oh! non; ne crains plus rien, va, va, mon camarade,
Répond Ververt, je veux me taire déformais ;
Ma langue ne veut plus te faire d'incartade,
De ce que je promets ta griffe eft caution.
Notre Chat, fur cette afsûrance,
Court au fromage, emplit fa panfe,
Il s'en donne à difcrétion.
La Dévote revient, & felon fon ufage,
Avec tranfport, vole droit à la cage
De notre Amériquain parleur ;
C'était après le Confeffeur
Ce que dans l'Univers elle aimait davantage.
L'Oifeau deffus deffous baifé, léché, flatté,
Et de bonbons tout empâté,
Dans ce moment d'ivreffe oublie
Le filence qu'il a promis,
Et du Chat le prudent avis,
Vous caquette comme une Pie,
Et du pille-fromage il raconte la vie.
Le fin Matou l'entend, & jugeant bien
Que l'on allait épouffeter fa robe,
D'un pas tout tortueux s'alonge, fe dérobe,
Se tapit dans la garde-robe,
Quand on l'appelle, il n'entend rien.

Après dîner, voilà Vêpres qu'on ſonne.
La Sainte va baiſer Ververt qu'elle abandonne,
Et plaint, en lui diſant adieu,
Ces momens, que, dans le ſaint lieu,
Sans ſon cher Perroquet, il faut donner à Dieu;
Encor ſi l'on pouvait emporter à l'office
Ce charmant petit Chérubin!
Mais non, un tel penſer vient de l'Eſprit-malin;
Il en faut faire à Dieu le dévot ſacrifice.
On le careſſe encore, & l'on part à la fin.
Mais à peine eſt-elle ſortie,
Le Chat rentre, & vient faire une autre veſpérie
A ſon imprudent rapporteur.
Il prêche d'action, il ſaute ſur la cage;
Il vous agriffe à travers du grillage
Le maudit Oiſeau de malheur,
Vous lui fait mainte eſtafilade,
Lui poche un œil, lui déchire le flanc;
Teint toute la cage de ſang,
Et le met en capilotade.
Quand il en eut ſon ſaou, notre Docteur fourré
Lui dit d'un ton grave & lourré:
Perroquet, mon mignon, mon cœur, mon petit ange,
Trop parler nuit, je te l'ai ſi bien dit:
Si par haſard la langue te démange,
Pour la trop remuer, tu vois bien qu'il en cuit.
Ce nouveau ſermon fait, il deſcend & s'enfuit.
Le pauvre Perroquet le reſte de ſa vie,
N'eut plus d'autre jargon, ni d'autre repartie
Que ces trois mots, *trop parler nuit.*

LE COQ ET LE DINDON.

Nous préparons ſouvent par notre négligence
Le triomphe de nos Rivaux :
Elle rend les plus fins victimes des plus ſots.
Rien ne peut à mes yeux excuſer l'imprudence
D'un homme adroit que ſa dupe a dupé ;
On rit toujours de voir l'attrapeur attrapé.

Le Coq d'Inde & le Coq de France
Vivaient, dans une baſſe-cour,
En fort mauvaiſe intelligence,
Et s'ergotaient vingt fois le jour.
Pour un peu d'orge, un brin de chicorée,
Une feuille de choux, ou telle autre denrée,
Ces Rivaux emplumés ſe livraient des combats,
Comme des Rois puiſſans pour de vaſtes Etats.
Notre Dindon, pour l'ordinaire,
Quoique le plus goulu,
Se retirait battu :
A dire vrai, ce n'était bonne guerre,
Toujours la ruſe s'en mêlait ;
Lui qui par l'eſprit n'excellait,
(Tout Dindon n'en a guère)
Ne pouvait tenir tête au Coq, ce fin matois,
Plus fourbe qu'un Carthaginois.
L'habitude de la victoire
Rendit enfin le Coq mépriſant, dédaigneux,
Et ce mépris le rendant peu ſoigneux,

A ſon Rival donna la gloire
D'être à ſon tour victorieux.
En peu de mots, voici l'hiſtoire.
Un beau jour l'Indien, au milieu de la cour,
Sans trop penſer à la trève rompue,
Mangeait une laitue;
Le Français, qui jamais en ruſes n'était court,
S'approche, & le flattant ſur ſa riche capture,
A quatre pas il lui montre de l'œil
Deux ou trois branches de cerfeuil:
A ta ſalade, ami, joins cette fourniture;
Crois-moi, tu n'aurais pas un ſi friand morceau,
Si je n'euſſe un peu trop mangé de blé nouveau:
Va vîte, car bientôt quelque Poule accouſue....
Le ſymbole des ſots donne dans le panneau;
Il court droit au cerfeuil, & laiſſe la laitue
A la merci du Coq qui, d'aiſe caquetant,
Au poulailler vous l'emporte à l'inſtant.
Il avait, en effet, dîné trop amplement;
Il fallut pour ſouper réſerver ſa conquête;
Il la couvre de paille aſſez négligemment,
Et s'arrête un moment,
Pour donner à penſer à l'Indienne bête
Qu'il a pris ſoin de s'en gaver:
Puis, peu content de vaincre, il vient encor braver,
Lui demandant quel goût a la ſalade?
Si par hazard elle n'était point fade?
Et lui tenant ſans fin maint inſultant propos,
Qui donne, en les piquant, de l'induſtrie aux ſots.
Notre dupe, en effet, ne perdant point de vue

Son fripon d'ennemi,
S'apperçoit que son col n'est pas plus arrondi
Qu'avant qu'il eût pris la laitue :
Ouais, il se peut ... mais, non, ... si fait ;
Le Galand l'a gardée, & j'ai lieu de le croire,
Pour son souper : tandis qu'il vante sa victoire,
Qu'il en fait gorge chaude à la Poule, au Poulet,
Furetons, dans son nid il la cacha sans doute.
Bien vous pensez que dans la route
De la remarque il s'applaudit :
Il entre, il cherche, il voit sa friande salade ;
Muet à cet aspect, le plaisir l'interdit ;
Il n'en croit pas ses yeux, son bec l'en persuade ;
Il vous la croque à petit bruit :
Puis va trouver le Coq, & vous le joue,
Comme ayant de lui-même appris à bien railler,
Se pannadant, faisant la roue,
Et l'envoyant au poulailler.
La basse-cour, justement étonnée,
Admire du Dindon l'adresse inopinée ;
On l'applaudit de toute part,
C'est à qui le premier lui viendra faire fête,
Et le Coq baffoué s'en va, baissant la crête,
Honteux comme un Normand trompé par un Picard.



L'AIGLON.

L'AIGLON ET SA MÈRE.

UN Aiglon Phrygien, ſeul eſpoir de ſon Père,
Mais d'un illuſtre ſang malheureux héritier,
N'avait encor quitté ſon aire,
Que ſoutenu ſur l'aile de ſa Mère.
Un matin qu'il la voit planant ſur le gibier,
Du ſommet de l'Ida voler à tire-d'aile,
Tout-à-coup au devant d'elle,
Plein d'une aveugle ardeur, il prétend s'élancer,
Pour l'étonner, & lui montrer ſans doute
Qu'il peut de ſon ſecours déſormais ſe paſſer.
Il part. Des airs d'abord il ſuit la droite route;
Heureux s'il eût ainſi voulu les traverſer!
Mais attendre de la prudence
Dans les deſſeins des jeunes gens,
C'eſt attendre de la conſtance
Dans l'amitié des Courtiſans.
Que d'un premier ſuccès l'amorce eſt dangereuſe!
L'Etourdi, ſe ſentant l'aile plus vigoureuſe,
Qu'il n'avait d'abord eſpéré,
S'écarte du chemin d'un vol trop aſſûré:
Son audace redouble, & bientôt il s'élance
Dans la moyenne région;
Vers le Soleil plus il avance,
Et plus de s'élever il a d'ambition.
La Mère l'apperçoit; ſa craintive tendreſſe
Lui crie: hélas! à quoi te ſert cette proueſſe?

A montrer ta vigueur ? Je la ſens mieux que toi ;
Tu périras, mon fils, viens, revole vers moi.
Elle dit : mais en vain. Remontrance de Mère,
Autant en emporte le vent.
L'Aiglon n'écoute rien, & dédaignant la terre,
Il planait en idée au deſſus du tonnerre ;
Et même dans ſa tête il tourne un compliment
Pour ſon aïeul fameux qui porta Ganimède.
Mais bientôt à l'orgueil la faibleſſe ſuccède ;
Soudain, trahiſſant ſes efforts,
Ses ailes laſſes, immobiles,
S'abattent ſur ſes flancs débiles ;
Et ſur les rochers de ces bords
Lui-même il tombe ſans haleine ;
Il s'y briſe, en pleurant ſon imprudence vaine,
Que ſa Mère, livrée à d'éternels regrets,
Raconte, en gémiſſant, aux plaintives forêts.

De combien de Mortels cette Fable eſt l'hiſtoire !
Sans offrir à vos yeux ces Guerriers indiſcrets
Qui, ſe croyant déjà couronnés par la Gloire,
Rencontrèrent la Honte, en cherchant la Victoire,
Notre ſiècle eſt ſur-tout fertile en Phaëtons :
Les éxemples jamais n'en ont été moins rares ;
En chaque Etat nous en trouvons :
L'Orgueil fait tous les jours de modernes Icares.





ALLÉGORIE.

La BUSE *& les autres Oiseaux de Proie.*

MAINTS Faucons, Eperviers, Aigles d'humeur pillarde,
Où jamais il n'en fut,
De leur vie heureuse & gaillarde
Faisaient trois parts : passaient l'une à l'affût,
L'autre à chasser dans les vastes domaines
De la terre & des airs ; & la dernière enfin
Chacun chez soi, dans leurs nids, sur leurs chênes,
A gruger leur butin.
Dame la Buse, oiseau mélancolique,
Criard & famélique,
Dont par hazard le roc était voisin,
Ne lorgnait pas d'un œil de joie
Les Lièvres, les Poulets, les Canards, les Perdreaux,
Les Hérons & les Faisandeaux,
Qui tour-à-tour étaient leur proie.
Quelque voisins que soient gens de mêmes métiers,
Que dos à dos, côte à côte on les lie,
Toujours il reste entre eux place à la jalousie.
Tous nos célestes Braconniers
Etaient, dit-on, de vieux routiers ;
La Buse fort sotte au contraire :
N'était sa faute au moins, tel est le caractère

Que la Nature lui donna ;
On ne ſe peut ſervir que de l'eſprit qu'on a.
De Faiſans volontiers elle ſe fût nourrie,
Mais pour en prendre, l'induſtrie
Et le courage lui manquait.
Sa valée était la voirie ;
Ce contraſte l'aſſaſſinait :
Séchant près des Faucons, (triſte effet de l'Envie.)
Tout feſtin qui les engraiſſait,
La maigriſſait.
Que faire ? Les voler ? N'était aſſez hardie ;
A la pauvrette eût été hoc
De garnir à ſon tour le croc
De quelqu'un de la compagnie.
Partager avec eux devient tout ſon deſſein.
Le coup n'eſt pas aiſé, je le donne à plus fin
Qu'une Buſe. La nôtre eut de l'eſprit enfin.
Qui fit cette métamorphoſe ?
Ce fut l'intérêt & la faim :
Il n'eſt pas de meilleurs conſeillers dans le monde,
D'une Buſe, ſouvent ils font un Epervier.
Donc l'affamée, à table ronde,
Un jour s'en alla convier
Tous ces Oiſeaux, dont la troupe rapace,
Emblême de nos Partiſans,
Gruge la faible Populace
Des Oiſeaux moins puiſſans :
Elle les prie, en tel bois qu'elle indique,
Le lendemain de s'aſſembler,
Pour affaire importante à la choſe publique,

Mais qui, pour le préſent, ne peut ſe révéler.
Ce jour & cette nuit règnent l'incertitude,
Les alarmes, l'inquiétude,
Chez tous les Pirates de l'air.
Quelle eſt cette nouvelle importante, ſecrète,
Qu'annonce la Buſe diſcrette?
Tout le monde l'ignore, & chacun la prédit,
Chacun en parle, & ne ſait ce qu'il dit:
On les eût pris pour ces vieux Politiques,
Du Luxembourg Habitans faméliques,
Qui, des Rois & du ſort pénétrant les ſecrets,
Prophétiſent toujours ce qu'on ne voit jamais.
Enfin, la ſombre nuit fait place à la lumière;
On vole au rendez-vous, où ſoudain la Commère
Au ſynode pillard adreſſe ce diſcours:
Quel fruit vous revient-il de paſſer tous vos jours,
Iſolés, & ſans ſoins les uns envers les autres?
Ah! ſi vouliez ſuivre les projets nôtres,
Vous ſeriez heureux dès demain!
Pour ſoi ſeul aujourd'hui chacun fait du butin;
Vivez tous en commun: au lieu de Poule entière,
Vous n'en mangerez qu'une part,
Mais autant de Dindon, de Levreau, de Canard;
Partant ferez exquiſe chère:
Par le plaiſir de varier,
Tous vos repas ſeront banquets de Financier.
Des applaudiſſemens ſoudain la voix confuſe,
Des Pirates de l'air remplit le comité;
Et, quoique le projet vînt d'une ſotte Buſe,
Chacun y rencontrant ſa propre utilité,

On admet de concert la commenſalité.
Dès-lors un ſeul Faucon chaſſe pour ſes confrères ;
Et tous ſes confrères pour lui ;
Le changement prévient les dégoûts ordinaires
Qu'engendrent les plats ſolitaires ;
L'entretien a banni l'ennui ;
Ce ne ſont que feſtins, ce ne ſont que frairies ;
De trois ordres de mets les tables ſont ſervies ;
Moutons d'abord, volaille après,
Enfin gibier, & le tout frais.
Mais retournons à l'inventrice
De ce commun ſervice :
Traitée avec honneur, comme la Fondatrice,
Elle partageait les Faiſans :
Mais ſon bonheur ne dura pas long-temps.
Car ſe nommant toujours la grande Inſtitutrice,
Elle portait la griffe aux plus friands morceaux ;
Vantant ce nom à tout propos,
On lui devait des préférences,
Des reſpects & des révérences :
Son odieuſe ambition
Voulut même à chacun fixer ſa portion.
Enfin, ſon ſot orgueil, plus que ſa goinfrerie
Laſſa toute la confrairie ;
Après l'avoir cent fois réprimandée en vain,
A coups de becs, l'imprudente carogne
Fut renvoyée à ſa vieille charogne ;
Et la Fauconnerie alla toujours ſon train.

Un Sot peut quelquefois ouvrir un avis ſage ;

Dont le bien ſoit l'objet, & la raiſon l'appui:
Les gens ſenſés doivent en faire uſage ;
Qui le refuſerait ſerait plus ſot que lui.
Telle eſt de ce récit l'inſtruction fertile :
Il nous apprend encor qu'on ſouffre un imbécille,
Quand il n'eſt qu'inutile ;
Mais dès qu'il devient orgueilleux,
On s'en défait ; il ſerait dangereux.



LE RENARD ET LES DEUX CHIENS.

Seigneur Renard, ou bien Dame Renarde,
Ne ſais lequel des deux; ſon nom Croque-Poularde,
(Quoi qu'après tout, le nom n'y faſſe rien)
Prenait en grippe un quidam Chien,
D'un voiſin poulailler fidèle gardien;
Gardien de plein gré, ſans collier & ſans gêne,
Et n'ayant d'autre chaîne
Que ſon affection,
Pour ſon Maître & pour ſa maiſon.
Il eſt bien peu de gens, & je le dis ſans crainte,
(Qu'on me démente avec raiſon),
Qui rempliſſent ainſi leurs devoirs ſans contrainte;
Il en eſt moins parmi les hommes de nos jours
Que chez les animaux qui gardent nos ſéjours.
Celui dont je décris l'hiſtoire,
Du petit nombre ſe comptait,
Même on dit qu'il en faiſait gloire.
Partant très-fort incommodait,
Sire Renard, l'amateur de volaille,
Qui, ſans un pareil Suiſſe, eût fait ample ripaille.
Par ruſe cependant cet agile fripon,
Sut lui ſubtiliſer un opime Chapon,
Et voici comme. Il accourt hors d'haleine,
Criant à plein goſier, au voleur, par le coin
Du mur; il vient d'entrer; ami, j'en ſuis témoin,
Au jardin je l'ai vu du côté de la plaine,

Foi de Renard. C'eſt comme s'il diſait
Foi de Normand. De Vire (1) en effet, ou du
Maine,
Semblable équivoque ſortait;
Car c'était le Renard, ce vrai coquin à pendre,
Qui, pour voler, lui-même exprès venait
Par ce mur ébrèché de grimper & deſcendre.
Le Garde-çour, (trop ſimple pour entendre
Le double ſens que ce diſcours offrait,)
De courir au jardin, pour les pommes défendre;
Et cependant l'écornifleur de prendre
Le jadis Coq. Aſſez content de ſoi
D'avoir eſcobardé ſi bien ſa bonne foi,
Par l'avenue il ſe ſauve au plus vîte,
Porte ſon ſouper à ſon gîte,
Tandis que Sans-Quartier (2), vers le mur, à grands
pas,
Cherche de tous côtés, où le voleur n'eſt pas.
Mais le Grippe-Chapon rencontre, à l'encoignure
D'un bois voiſin, un Dogue à longs jarrets,
Qui cherchait aventure;
Il en fut ſerré de ſi près,
Que s'il n'eût lâché ſa capture,
Qui, dans ſa courſe l'arrêtait,
L'impétueux mâtin lui-même le happait:

(1) Ville de la Baſſe-Normandie, dont parle Rouſſeau dans une de ſes Epigrammes.

Deux gens de bien tels que Vire en produit, &c.

(2) Nom du Chien.

Et delà vint ce Proverbe vulgaire,
Bien volé ne profite guère.

Mais, de nos jours pourtant, ce Proverbe n'eſt pas
Auſſi vrai que jadis, car je vois d'ordinaire
Force Procureurs gras.

Le Turbot, la Sole, la Baleine.

Messire le Turbot vantait ſa taille énorme
A la Sole qu'il effrayait;
La Baleine, qui l'entendait,
Riait du Glorieux & de ſa mince forme.
Ne te vante jamais: mais veux-tu te vanter?
Prends garde à qui peut t'écouter.



LE RAT QUI MEURT DANS UN PATÉ.

CERTAIN Rat décrépit, nommé Ronge-Lardus,
(Tant il avait rongé de lard dans ſa jeuneſſe,)
Au Cocyte des Rats conduit par la vieilleſſe,
Tout prêt à le paſſer, diſait ſon *In manus.*
De ces eaux que deux fois nul Rat n'a jamais vues (1),
Déjà l'affreux Caron, aux oreilles pointues,
A la longue queue, au poil gris,
Dans ſa main engriffée ayant repris ſa rame,
Sur ſon fatal eſquif l'appelait à grands cris (2).
Déjà l'Atropos des Souris,
De ſes cruelles dents allait couper la trame,
Qu'à ce Doyen des Rats, dans la France nourris,
Filaient les doigts velus d'une autre Lacheſis.
Combien, hélas! combien des ans l'injure extrême
Rendait ce malheureux différent de lui-même (3)!
Ce n'était plus ce Rat, plus vif qu'un Ecureuil,
Qui des caves aux toits volait en un clin-d'œil;

(1) On ne voit point deux fois le rivage des morts.
RAC. PHÈDRE.

(2) Je vois déjà la rame & la barque fatale,
J'entens le vieux Nocher ſur la rive infernale:
Impatient, il crie: On t'attend ici-bas,
Tout eſt prêt, deſcends, viens, ne me retarde pas.
ALCESTE.

(3) *Quantùm mutatus ab illo Hectore.*

Cet écornifleur de fromage,
Redouté dans tous les celliers,
Des granges le fléau, l'effroi des colombiers,
Ce Rat si gras aux dépens du Village.
Il ne lui restait plus qu'une griffe & trois dents,
Qu'un corps desséché par les ans,
Et plus encor par la famine ;
Avec peine il traînait sa maigre & longue échine.
Sous la faulx de la mort, qui prête à l'immoler...
Tout beau, prenons un style un peu moins honorable,
En bon Français ne pouvant plus voler
De quoi calmer sa faim insatiable,
Loin d'en frémir, loin de se désoler,
En Rat prudent, & même en homme raisonnable,
Il tâchait de s'en consoler.
Mourons, se disait-il, allons revoir nos Pères,
Finissons notre vie, ou plutôt nos misères :
Dans l'état où je suis, goutteux, cassé, perclus,
N'ayant plus que les os de la peau revêtus,
Puis-je encor desirer de vivre ?
Eh! pourquoi prolonger mes maux de quelques jours?
Il vaut mieux que la mort en abrége le cours,
Puisqu'enfin elle doit les suivre.
Dois-je, hélas ! dans ces murs, témoins de mes exploits,
Et qui m'ont vu braver les Matoux tant de fois,
Attendre, qu'en allant chercher le moindre vivre,
Bientôt ma faiblesse me livre
Aux dents du plus petit minet,
Dont je serais, ô Ciel ! la fable & le jouet ?

Jadis, en le rongeant, j'ai lu dans certain Livre
Du Curé, que la mort eſt l'inſtant du repos;
Viens donc, ô mort! je t'attends en héros.
Lors, d'un cochon bien gras, une cuiſſe empâtée,
Fut près du moribond, par hazard apportée,
Sur le bord du tombeau, le Rat
Avait encor de l'odorat,
Du fumet du jambon ſa narine eſt frappée.
Oh! oh! dit-il, quelle heureuſe lipée!
Je ſerais un grand ſot, ſi je mourais de faim,
Le muſeau ſur un mets ſi fin.
On peut bien affronter la mort avec vaillance,
Quand on ne prévoit pas pouvoir s'en garantir;
Mais quand on trouve un moyen de la fuir,
Je crois, ma foi, qu'en conſcience
On doit promptement le ſaiſir:
Voilà pour vous une rude naſarde,
Monſieur Caron, vous en tenez;
Vous comptiez me happer, mais ce pâté retarde
Mon départ pour la barque où vous vous démenez:
Et vous, Madame la camarde,
Vous avez un bon pié-de-nez.
Tout en raillant la mort par ces mots effrénés,
Il ſe traîne à ſa chère proie,
De ſes yeux éraillés la lorgne avidement;
Enfin, il fond ſur elle avec autant de joie
Que le Grec affamé ſur les tréſors de Troie.
Le Pâté frais cède aiſément
A ſes mâchoires émouſſées,
Mais qui, dans ce moment,

Par la faim étaient aiguiſées.
D'abord très-promptement
Il ouvre la première croûte ;
Il entre, & puis beaucoup plus lentement,
Au milieu du jambon il ſe perce une route.
Il le voulait creuſer apparemment,
Ainſi qu'une carrière en voûte,
Et s'y faire un appartement :
Mais il avint tout autrement,
Il y trouva ſon cimetière ;
Car il s'emplit d'une telle manière,
Et de croûte & de Porc, étouffante matière,
Que, ſon faible eſtomac tout-à-coup ſe rompant,
Son ame ſortit en ſifflant ;
Il ſentit dans ſes yeux expirer la lumière,
Et pour lui le jambon fut de la mort-aux-Rats.
On dit que, quand il fut là-bas,
Le Rat Minos, dreſſant ſa mouſtache infernale,
Lui fit cette mercuriale :
Eh bien ! aux arrêts du trépas,
Imbécille animal, tu croyais te ſouſtraire ;
Mais tu vois maintenant qu'à ſa faulx meurtrière,
Tous les ſoins des mortels ne les dérobent pas :
On évite la ſouricière,
Mais c'eſt pour tomber dans des lacs.
Tel, craignant de périr ſous l'horrible tonnerre
Que lance le Dieu des combats,
Vendit ſon Régiment, & reſta dans ſa Terre ;
Un perfide aſſaſſin l'égorge entre ſes draps ;
Quand on croit fuir la mort, on ſe jette en ſes bras.

J'ADOPTE la leçon de ce Juge ſévère,
Et j'y joins, pour ma part, ce précepte certain,
Que l'excès de la bonne chère
Eſt auſſi fatal que la faim.

MAIS j'entends un Cenſeur, qui me crie aux oreilles;
Oh! contez plus ſommairement;
Car *Lafontaine*, aſsûrément,
N'a point fait de Fables pareilles,
Pour la longueur. J'en conviens; mais auſſi
L'événement que je rapporte ici,
N'eſt pas un conte en l'air; c'eſt la tragique hiſtoire
D'un Rat-de-cave, hélas! de ſiniſtre mémoire,
Qu'un heureux coup du ſort, qui n'eſt pas le premier,
Prêt à mourir de faim, rendit gros Financier.
Pour réparer le temps de ſa longue détreſſe,
Notre gourmand ſe livre aux feſtins, à l'ivreſſe,
Mange comme un Prélat, boit comme un Templier,
Meurt d'indigeſtion. Digne mort d'un Fermier!



LE LOUP ET LE BERGER.

Il faut avouer que ces Loups,
Sont des bêtes bien ſcélérates;
Auſſi de l'Angleterre on les a chaſſés tous;
Les Loups à quatre pieds, car pour ceux à deux pattes,
Il en eſt là, ma foi, tout autant que chez nous.

Certain Loup quadrupède, en une Bergerie,
Qu'il vit ouverte, entra ſoudain.
Mais il n'avait pas vu Guillot & ſon gourdin,
Son fils, ſon frère & ſon mâtin,
Qui lui barrèrent la ſortie.
Le larron, pour ſauver ſa vie,
S'aviſa de ce tour malin.
Je ne viens point ici dans un mauvais deſſein,
J'ai quitté, grace au Ciel, mon humeur carnacière;
J'ai fait vœu de Bénedictin;
La chair m'eſt défendue, & cette année entière,
J'obſerve l'abſtinence exacte & régulière:
Comme mes Confrères gloutons
Raillent ma prudhommie & veulent me ſéduire,
Je venais m'enfermer avec que vos moutons;
Au bien, par leur exemple, ils peuvent me conduire:
Et j'eſpère, auprès d'eux, par votre inſtruction,
Achever ma converſion.
Preuve que ces diſcours ne ſont pas gaſconnades,
Soyez bien averti que ce ſoir nos coquins,

Derrière

Derrière ces arbres voiſins,
Vous dreſſeront des embuſcades.
Oui, dit Guillot, ſi je m'en croi,
Tu venais pour me trahir, moi.
Si je t'en crois, tu viens trahir tes Camarades;
D'une ou d'autre façon, tu mérites la mort.
Diſant ces mots, il vous l'aſſomme.
Les traîtres devraient tous avoir un pareil ſort;
C'eſt ainſi qu'autrefois on les traitait à Rome.
Beaux jours de l'Univers, qu'êtes-vous devenus?
Le monde a-t-il encor quelques Fabricius?



LE RENARD moralisant.

Ce Loup me rappelle un Renard,
De fourberie au moins égale,
Qui par certain Manant pris dans un traquenard,
Crut en vain le toucher par un trait de morale.
Il prétendait que l'homme, en lui donnant la mort,
Soi-même se jugeoit digne d'un pareil sort.
Car, disait-il, la Loi doit être générale.
Nous mangeons les poulets par même abus que vous;
Du moins, tout cruels que nous sommes,
Nous ne dévorons pas les Renards comme nous.
Vous, Hommes, vous vivez du sang des autres Hommes.
Dans le fond d'un autre Univers,
Vous placez les antropophages.
Hélas! ils sont ici plus qu'au delà des mers,
Et l'Amérique en ses déserts
Renferme encor les moins sauvages.
Etait-ce un mauvais raisonneur?
Je le voudrais pour notre honneur.



LE CHIEN ET LE CHAT.

GRIFFART, c'était le nom d'un vieux Matou,
Le plus rusé, le plus adroit Filou,
Un vrai Cartouche, un Mandrin en personne.
Viande, poisson, fromage, lait,
Rien n'était à l'abri de sa patte fripponne;
Tout était bon pour sa gueule gloutonne,
Ce qu'il trouvait, il l'avalait.
Certain jour, à travers les barreaux de l'armoire,
Son ordinaire observatoire,
Il lorgnoit deux pigeons bien rôtis, bien bardés,
Et du matin pour le souper gardés.
Le scélérat à la porte s'élance,
S'y pend, l'agite, la balance,
Ensuite d'une patte écarte les battans,
Puis il glisse l'autre en dedans,
Pousse & fait tant, qu'à la fin il s'avance,
Jusqu'au loquet qu'il lève, & qui s'ouvre à l'instant;
Il entre, & d'un Pigeon s'étant rempli la pance,
Fait signe au petit Chien d'en venir faire autant.
Mignard était un Chien fort sage,
Mais l'exemple fut si tentant,
Qu'enfin sa vertu fit naufrage:
Hélas! il s'en mordit les doigts dans le moment,
Car, à peine était-il entré dedans l'armoire;
Le croirez-vous, ô siècles! ô mémoire!

Le traître Chat, ſur lui, la porte repouſſa,
Et l'enſerma
Vous jugez aiſément que, l'Epagneul en cage,
N'oſa pas toucher à ſa part ;
On le crut cependant ſeul auteur du dommage
Et l'on feſſa monſieur Mignard.

Dans tous les temps, ce fut l'uſage
Qu'un Novice frippon payât pour les Profès ;
De ce métier, le dur apprentiſſage,
En devrait ſeul dégoûter à jamais.



PLUTUS ET THÉMIS (1).

Du bandeau de Plutus, comme on vient de le lire,
Quand l'Amour ſe fut emparé,
Plutus, quoique fort laid, coquet juſqu'au délire,
Sans bandeau ſe crut déparé;
On prétend donc que le bon Sire
D'un autre ſe voulut pourvoir,
A quelque prix qu'il pût l'avoir.
Son choix en fut aiſé, car dans tout l'Empirée,
On n'en comptait plus qu'un, c'était celui d'Aſtrée.
Notre aveugle eût voulu pouvoir l'eſcamoter,
Pour épargner la groſſe ſomme,
Dont il prévoyait trop qu'il faudrait l'acheter.
Le Financier des Dieux n'eſt pas trop honnête homme;
Jugez des nôtres. Mais heureuſement auſſi
N'eſt-il pas plus vaillant qu'ils ne le ſont ici.
Il craignit de Thémis la redoutable épée,
Dans le ſang des Filous, à toute heure trempée;
Et qu'on n'émouſſait point encor
Sur les caſques d'argent & les boucliers d'or.

---

(1) Cette Fable ou Allégorie en ſuppoſe une précédente, que nous n'avons point retrouvée.

Note de l'Éditeur.

ALLÉGORIE.

VÉNUS ET MARS.

Le Myſtère voilait ces ardeurs mutuelles,
Qui venaient d'unir Mars à la Reine des Belles ;
Quand ce Dieu, ſe rendant aux beſoins de ſa Cour,
Par un de ces devoirs tant maudits de l'Amour,
Partit pour les Monts de la Thrace ;
Le cœur de la Déeſſe y volait ſur ſa trace,
Mais le ſien à Paphos demeurait en retour.
Déjà de ſa cruelle abſence,
Les regrets de Vénus comptaient le ſecond jour :
Livrée à ſon impatience,
Et redoutant un long ſéjour,
Son fils lui conſeilla l'indiſcrète entrepriſe
De faire à ſon Amant une aimable ſurpriſe.
Soudain ſes trois Dames d'atour,
Les Graces, galamment attachent ſa ceinture,
Ce tiſſu merveilleux, ſon unique parure,
Symbole & charme de l'Amour.

Elle parle. Auſſi-tôt des rênes éclatantes,
Où l'argent ſe marie au pourpre le plus doux,
Attèlent, par les mains de vingt plaiſirs jaloux,
Ses colombes éblouiſſantes.
Les yeux, enchantés & ravis,
Admirent, ſur l'émail de leurs plumes changeantes,

Emeraudes, ſaphirs, opales & rubis,
Dont les feux rayonnans ſe mêlent, ſe diviſent,
Par cent jeux différens, toujours ſe reproduiſent,
A la nacre du char prêtent mille couleurs,
Et des ſiennes encore embelliſſent les leurs.

Dans ſa conque qu'elle idolâtre
Bientôt ſur un couſſin de lis,
La Déeſſe s'élance avec ſon tendre fils:
Un frein couleur de roſe eſt dans ſes doigts d'albâtre;
Cupidon dans ſes bras les couvre de baiſers,
Lui préſente ſes traits ſi forts & ſi légers;
De mille autres Amours une troupe folâtre,
De l'aurore, en volant, lui recueillait les pleurs,
On ſemait ſous le char les perles & les fleurs;
Des airs qu'il parfumait, ce char remplit l'eſpace;
Il arrive, & s'abaiſſe aux montagnes de Thrace.
C'eſt là que ſont forgés les homicides fers,
Qui dévaſtent le monde & peuplent les Enfers.
Quel ſpectacle de voir dans cette horreur obſcure,
Au fond de ces affreux cachots,
Le chef-d'œuvre de la Nature,
Et le brillant eſſain des enfans de Paphos!
Mars, à ce doux aſpect, qui l'enchante & l'étonne,
Enivré de plaiſir, croit à peine ſes yeux;
Il court, vole à Cypris, l'emporte ſur ſon trône.
Le ſilence un moment fut connu dans ces lieux.
Les hideux Forgerons, voyant Vénus paraître,
Sentent fuir les marteaux de leurs tremblantes mains;

Leurs cœurs, qui, tous les jours, mécontens de
leur être,
Maudiſſaient cent fois leurs deſtins,
Jamais dans leurs ſombres chagrins
N'avaient tant envié la place de leur Maître ;
Déjà tous nos Amours badins
S'élancent dans les bras de ces géans terribles,
Et par mille jeux enfantins,
Tirent d'affreux ſouris de leurs bouches horribles ;
Parmi les boucliers, les glaives & les dards,
On voyait des petits Pendards
Voltiger la maligne engeance ;
Chacun veut, en s'armant, paraître un nouveau Mars.
Pour eux, la moindre flèche eſt une pique immenſe ;
Trois ſe réuniſſaient pour porter une lance ;
Ceux-ci vont ſe cacher dans de vaſtes cuiſſards,
Ceux-là derrière une cuiraſſe,
L'autre, d'un caſque épais levant la lourde maſſe,
Sur ſon front délicat porte le dur acier,
Et dans ſa profondeur il ſe perd tout entier (1).

---

(1) Ce tableau, qui n'eſt pas ſans agrément, mais qui eſt peut-être trop long, & composé de traits un peu trop ſemblables, rappelle ces beaux Vers de la Henriade, Chant neuvième.

Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce Héros ;
L'un tenait ſa cuiraſſe, encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des Humains.

Note de l'Editeur.

Mais, Ciel ! quelle imprudence à jamais déplorable !
O tendres & diſcrets Amans,
Qui cherchez un bonheur durable,
Croyez-moi, dans ces doux momens,
Hélas ! défiez-vous des plus petits enfans !
Eh ! ne voilà-t-il pas qu'une folle douzaine
De tous les cadets de l'Amour,
En roulant au haſard un énorme tambour,
Hors de la porte ſouterraine,
Le pouſſe & le bat au grand jour !
A ces terribles ſons, qui, réveillant la guerre,
Font hériſſer de traits la face de la terre,
Tout l'Univers frémit, & ſur l'antre de Mars
Les Dieux épouvantés ont fixé leurs regards.
Quelle ſurpriſe ! & toi, quelle fureur jalouſe,
Vulcain, embrâſa tout ton cœur,
Quand tu vis ſur ces rocs le char de ton épouſe,
Et les Ris qui battaient en chœur
La déroute de ton honneur !
Depuis cette aventure, aux Amans ſi cruelle,
Les Guerriers n'ont jamais pu cacher leur amour ;
Vénus qui veut prouver qu'on les aime comme elle,
Toujours chez leur Iris va mettre en ſentinelle,
Quelques plaiſirs bruyans qui battent du tambour.



ALLÉGORIE.

LES DEUX HYMENS.

DEPUIS long-temps, au Ciel comme ſur Terre,
Avec Hymen Amour était en guerre.
Pour terminer ce ſcandaleux débat,
L'Olympe entier, les Chambres aſſemblées,
Voulut tenir audience d'éclat.
L'Hymen chérit les cauſes embrouillées :
Dieu chicanneur, il prit un Avocat.
Point ne s'en trouve aux voûtes étoilées ;
Mais il obtint de prendre en ces bas lieux
Le moins bavard & le moins glorieux :
L'Amour plaida lui-même ſon affaire,
Et par contrat, par regiſtre avéré,
Du Dieu d'Hymen prouva qu'il était père,
Qu'eſtime tendre en avait été mère ;
Mais que l'Hymen, enfant dénaturé,
Avait bientôt l'un & l'autre abjuré,
Pour reconnaître, en ſes fauſſes tendreſſes,
L'Ambition & le Dieu des Richeſſes,
Par qui l'Ingrat s'était fait adopter.
Pourtant l'Amour, toujours plein d'indulgence,
A ſon Enfant permit encor d'opter,
Et de rentrer ſous ſon obéiſſance ;
L'Hymen confus vint à réſipiſcence ;
Quand l'Avocat, ſe tenant inſulté,
Du prompt accord qui terminait l'affaire,

Toussa trois fois, se leva de côté,
Troussa sa manche, & par autorité,
Code, institute & maint long commentaire,
Obscurément prouva chose très-claire,
C'est qu'avant tout sur sa paternité
Le Dieu Plutus devait être écouté;
Qu'on ne pouvait, sans l'ouir en justice,
Aux droits d'un tiers porter tel préjudice.
Plutus parut ainsi qu'il était dit;
Chacun le sait, sa manie ordinaire
Est de vouloir & de croire être père;
On ne dit point ni comment il s'y prit,
Ni quels ressorts ses amis employèrent;
Mais un beau jour (que l'or a de crédit!)
A point nommé deux Hymens se trouvèrent;
De tant de maux le bien vint à son tour.
L'ancien Hymen, outré de l'imposture,
Cède sans peine au cri de la Nature;
Il vint tomber aux genoux de l'Amour,
Et réclamant sa bonté paternelle,
Trouva bientôt grace devant les yeux
Du plus humain, du plus tendre des Dieux.
Leur union fut solide, éternelle.
Docile en tout, ce respectueux fils,
A ses devoirs fut d'autant plus fidèle,
Qu'il se souvint de les avoir trahis.
Sans négliger les avis de sa Mère,
Il prit toujours les ordres de son Père:
Dès ce moment sa main ne voulut plus
Former de nœuds que l'Amour n'eût tissus,

Il n'alluma de flambeaux qu'à ſes flammes,
Et n'enchaîna les mains qu'après les ames.
Le faux Hymen, ce fils du Dieu de l'or,
Eut d'autres nœuds plus recherchés encor.
Mais il convient de faire la peinture
De ſa groteſque & bizarre ſtructure.
D'un vrai Satyre il avait la figure;
Le teint, le front; mais, hélas! rien de plus.
Ventre arrondi, propos dur & farouche,
Regret dans l'ame, & plainte dans la bouche,
Les yeux hagards, quoique toujours battus.
A ſes Autels on prend chaînes dorées,
Mais leurs chaînons groſſiers & trop ouverts,
Peſans fardeaux pour les mains déchirées,
Ne peuvent pas, avec leurs larges fers,
Serrer les cœurs, qui paſſent au travers.
Grace à ſon train, à ſa table, à ſon faſte,
Il s'eſt acquis un domaine très-vaſte;
Le bon Plutus, avançant tous les frais,
Lui va par-tout acheter des ſujets.
La Cour, la Ville, & même le Village,
Pour ſes ducats, viennent lui rendre hommage.

L'Hymen cornu qui ſait qu'un Avocat
Fit ſa fortune, a par reconnaiſſance,
Dans le Palais choiſi ſa réſidence:
C'eſt là qu'il brille avec le plus d'éclat;
Il l'a nommé centre de ſon Etat:
Greffiers, Huiſſiers, Avocats, Commiſſaires,
Sont ſes Suppôts, ſes Prêtres ordinaires.

Mais c'eſt ſur-tout à ſes chers Procureurs,
Que le Dieu-Cerf prodigue ſes faveurs.

De bonne foi pourtant, il faut vous dire,
Qu'il n'eſt au fond qu'un Prince ſans Empire;
Un Roi de nom; car juſques aujourd'hui
Il n'a jamais été Maître chez lui.
On le maudit, le ſiffle, le brocarde,
Chacun ſe plaît à le pouſſer à bout,
Il en reçoit ſur la tête & par-tout;
Le moindre Clerc lui donne ſa nazarde.
C'eſt pour cacher tous les honteux affronts,
Dont ſes ſujets voyaient charger leurs fronts,
Qu'il inventa perruques monſtrueuſes,
Bonnets à corne & chapeau détrouſſé,
Couvercle adroit des têtes raboteuſes,
Et de tout Chef, comme le ſien, bleſſé.
Tambour battant l'Amour vengeur le mène;
Et jour & nuit avec ſes Favoris,
Il vient par-tout chaſſer ſur ſon domaine;
Il lui ravit colombes par douzaine,
Et les attèle au beau char de Cypris.
Plus n'en dirai ſur ce point davantage;
J'ai demeuré ſi long-temps dans Paris,
Qu'il faut bien plaindre un peu ces bons Maris.
Les plaindre? moi? Par ma foi, non. J'en ris:
L'Amour fait bien de venger ſon outrage;
Aux vrais Amans ils dérobaient leur prix,
Ils voulaient prendre; eh bien! on leur a pris.

Amour, Amour, ſi jamais on m'enchaîne,
Ton tendre fils ſera ſeul mon vainqueur!
Au faux Hymen, jurant mépris & haine,
J'adreſſe au vrai tous les vœux de mon cœur.
Tu le ſais bien, j'en fus toujours l'Apôtre;
En attendant qu'il comble mon bonheur,
Amour, amour, fais-moi ſouvent l'honneur
De m'employer à te venger de l'autre!





LETTRE DE M. MÉTASTASE A M. DE BELLOY;

AU SUJET DE ZELMIRE.

Vienna, 7 Augusto 1762.

Viva la Valorosa sorella del nostro Tito! Ella à fatta la più nobile apologia, anzi la più lodevole vendetta del suo oppresso fratello. Me ne congratulo, gentilissimo signore de Belloy, e con esso voi, e con me medesimo, superbo di veder verificati i miei prognostici. O letta, e riletta questa vostra nuova fatica, non solo col solito piacere con cui leggo ogni vostro componimento, ma con quel-

A Vienne, le 7 Août 1762.

Vive l'excellente sœur de notre Titus! Elle a fait la plus noble apologie de son frère opprimé, & l'a vengé de la manière la plus glorieuse. Je m'en félicite, Monsieur, & vous avec moi, fier de voir mes augures accomplis. J'ai lu & relu votre nouvelle Pièce, non-seulement avec le plaisir que j'ai à lire tout ce qui sort de votre plume], mais encore avec l'enchante-

lo ancora di vedere in essa insingato il mio genio, che desidera nella Poesia Dramatica quella vivacità attiva ch'è dovuta al Teatro, e non l'ozio d'una ambiziosa eloquenza usurpata alla cattedra. Continuate col medesimo fervore ad aggiungere nuovo ornamento alla Melpomene Francese, alle grandi bellezze della quale non iscemera certamente gli universali meritati applausi qualche aumentazione di moto, e di spettacolo, misurati dal prudente compasso di savio & eccellente scrittore. Senza bisogno di cercarlo fra gli stranieri, avete nella Patria un grande antesignano da seguitare. Il vostro (o per meglio dire, (il nostro Signore Voltaire, poiche i

ment de voir la conformité de vos idées & des miennes sur la Poésie Dramatique, dans laquelle je desire cette vivacité d'action qui convient au Théatre, & non la tranquillité d'une éloquence froidement majestueuse, usurpée sur la Chaire. Continuez avec la même ardeur, à ajouter de nouveaux ornemens à la Melpomène Française. Ses grandes beautés, enrichies de quelque augmentation dans l'action & dans la pompe du Spectacle, entraîneront des applaudissemens universels, lorsqu'un Ecrivain sage & supérieur saura mesurer au compas de la prudence ces innovations

i suoi pari appartengono in solidum a tutta l'umanità). Il nostro dunque Signore Voltaire, si è dichiarato da lungo tempo superiore à gli aridi, e pedanteschi rigori de' Giansenisti di Parnaso : e con l'autorità d'un tal condottiere ormai il cammino è sicuro.

Vi sono gratissimo dell' esemplare che vi è piacinto inviarmi della nuova vostra Tragedia : ò consegnati gli altri due esattamente al loro destino, & ò pregato il S. Conte Durazzo di suggerirmi qualche occasione, per inviarvi la Cle-

tions nécessaires, sans le chercher en terre étrangère, vous avez dans votre Patrie un grand modèle à imiter. Votre, ou pour mieux dire, notre M. de Voltaire, (car ses pareils appartiennent à l'humanité entière). Notre M. de Voltaire, dis-je, s'est mis depuis long-temps au dessus du rigorisme aride & pédantesque des Jansénistes du Parnasse, & désormais la route sera sûre sous un tel guide.

Je vous remercie de l'éxemplaire de votre nouvelle Tragédie. J'ai remis exactement les deux autres à leur destination, & j'ai prié M. le Comte Durazzo de me procurer quelque occasion de vous faire tenir Clélie, que

lia che dimandate: Egli ſi è volontariamente incaricato di queſta cura, e non dubito che l'eſeguirà.

Jo non à mai ſcritto l'Idomeneo, ne ſo donde ſia nata ſimil ciancia. Avrei ormai biſogno, e voglia di converſar più con gli amici che con le Muſe, ma l'adorabile mia Sovrana non mi concede ancora queſt' ozio, per altro meritato: onde non vi maravigliate, s'io ſon laconico, e tardo. Commandatemi, credietemi veramente,

Il voſtro umillimo ubbedientiſſimo Servitore,

Pietro Metastasio.

vous me demandez. Il s'eſt chargé de ce ſoin avec plaiſir, & je ne doute point qu'il ne rempliſſe cet engagement.

Je n'ai jamais traité le ſujet d'Idoménée, & j'ignore ce qui a pu donner lieu à ce faux bruit; j'aurais maintenant plus de beſoin & de deſir de m'entretenir avec mes amis qu'avec les Muſes; mais l'Impératrice, mon adorable Souveraine, ne m'accorde pas encore ce loiſir, mérité par mes travaux. Ainſi ne ſoyez point ſurpris ſi je ſuis laconique & lent à vous répondre. Ordonnez, & croyez-moi véritablement,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

Pierre Métastase.



LETTRE DE M. DE BELLOY A M. DE VOLTAIRE.

Vous devez connaître depuis long-temps, Monſieur, combien tout ce qui vous intéreſſe eſt en droit de m'affecter vivement. Je n'ai jamais conçu, même dès ma première jeuneſſe, que l'on pût ſe croire né pour les lettres lorſqu'on n'éprouvait pas, pour vos Ouvrages, le goût le plus paſſionné : j'ai toujours regardé ce goût comme le ſceau du génie. Peut-être vous rappellerez-vous une Epître en vers que j'eus l'honneur de vous adreſſer dans un temps où le Public n'avait pas encore réparé l'indigne accueil qu'il avait fait à votre Tragédie de *Sémiramis :* j'oſais penſer, ſentir, & dire alors ce que tout le monde s'eſt fait gloire de penſer, de ſentir & de dire deux ans après.

Aujourd'hui, ce n'eſt pas le Public entier, ce n'eſt pas le cri général qui s'élève contre votre nouveau Drame. Cependant, je n'ai pu voir, ſans chagrin, l'indécence avec laquelle on en a reçu la première répréſentation. Il

eſt vrai, que dans celles qui l'ont ſuivie, la voix des Connaiſſeurs & celle des Gens honnêtes l'a un peu emporté ſur les rumeurs de la cabale & du mauvais goût : mais les propos des Beaux-Eſprits & d'une partie du beau monde ont toujours été auſſi révoltans. *Ce babil éternel qui dit tout & ne prouve rien ;* cette connaiſſance ſuperficielle & cette ignorance profonde de l'Art Dramatique, jointes à la fureur d'en juger ſans appel : cette fauſſe ſubtilité, qu'on appelle *juſteſſe d'eſprit*, qui veut tout diſſéquer, tout analyſer, tout quinteſſencier, anéantiſſent goût, ſentiment & raiſon même. On vient à une Tragédie, bien endurci, bien aguerri contre le beau & le pathétique : on n'a d'autre objet que de chercher dans les meilleures Scènes quelques prétendus défauts, dont la découverte peut faire honneur le ſoir dans un ſouper.

Le croirez-vous, Monſieur ! on vous a jugé auſſi leſtement que l'on jugerait un de ces écoliers qui nous apportent un porte-feuille de Tragédies, en ſortant du Collége. Deux ou trois négligences,

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura,

ont ſuffi à quelques gens, pour leur faire condamner un Drame entier, & le Drame d'un

Grand Maître, à qui cinquante ans de gloire pouvaient donner des priviléges. On vous a chicané ſur la Langue, vous, *Voltaire !... Proh pudor !...* & je ne doute pas que pluſieurs de nos Journaliſtes ne vous donnent bientôt de nouvelles leçons de Français. Un d'eux, à ce que l'on m'aſsûre, ſoutint, il y a quelques mois, que la *Henriade* était mal écrite, & s'imagina avoir prouvé qu'il n'y avait pas un vers paſſable dans toute la magnifique deſcription du combat de d'*Ailly* contre ſon fils. Cet homme n'eſt aſsûrément ni Poëte, ni Grammairien.

Je m'apperçois que ces pointilleries minutieuſes ſur la Langue ſont aujourd'hui le grand fonds de boutique de nos Faiſeurs de feuilles. Malheureuſement pour eux, c'eſt auſſi le grand fond de leurs erreurs & de leurs ſottiſes. Les pauvres Lecteurs en emportent leur bonne proviſion. Les gens du monde, qui ne ſavent guère leur Langue par principes, ſont ordinairement les dupes de ces chicanes abſurdes. Chaque cercle de la bonne compagnie a ſon connaiſſeur en titre ; chaque Société Bourgeoiſe a ſon *Puriſte*, qui décide, qui tranche, qui cite à tout propos les règles qu'il ignore. Il faudrait ſans ceſſe ramener ces Docteurs aux premiers élémens ; il faudrait avoir toujours à la main les tropes de *du Marſais*, &

expliquer ce que c'eſt qu'une *ſynecdoque*, *une métonymie.*

Grands mots que *Pradon* croit des termes de
Chymie.

Il faudrait, pour réfuter ces Pédans, paraître pédant ſoi-même. Qu'ils exercent leur critique ridicule ſur les Ouvrages d'un jeune Auteur, ce n'eſt pas du moins une préſomption bien grande : mais, pour vous traiter de la même manière, ils ont beſoin de l'ignorance la plus courageuſe. Au reſte, il y a long-temps que l'on dit que les petits talens, trop multipliés, étouffent les grands. Tout l'eſprit de ce ſiècle eſt en monnoie, les pièces d'or ne ſe trouvent plus.

Je ferais un volume, au lieu d'une Lettre, ſi je voulais compter tous les abus dont nous avons à gémir. Le plus fâcheux de tous eſt l'abus de la Philoſophie : car ce ſont les meilleures choſes dont l'abus eſt le plus funeſte. J'ai combattu celui-ci avec un peu de vivacité dans les vers que je vous envoie. Et en effet, comment voir de ſang froid tous les Arts déſolés par cette fourmillière de petits *Philoſophans* (1) qui nous aſſaillent de toutes parts.

(1) Ce terme eſt imité du mot Italien *Filoſofanti*, par lequel on déſigne, en cette Langue, les ſinges des Philoſophes.

Mais j'ai eu grand ſoin, dans ce ſiècle des équivoques, de bien diſtinguer la véritable Philoſophie, la Philoſophie du génie, la vôtre, Monſieur, celle des *Monteſquieu*, des *Buffon*, des d'*Alen.ɞert*, d'avec cette Philoſophie du froid bel-eſprit, qui eſt ſi pauvre, ſi meſquine, ſi sèche, à qui l'on fait grace, en la nommant le ſquelette de la raiſon, & qui en eſt à peine l'ombre. Ceux qui la ſuivent ne manquent pas, auſſi-tôt qu'on les attaque, de ſe mettre à couvert derrière les Grands Hommes qu'ils croient imiter, & de feindre qu'ils ſont cauſe commune avec eux. Ils ont voulu me jouer ce tour à propos de quelques vers du *Siége de Calais*, ſur les *Coſmopolites :* mais ils n'ont pas réuſſi. Les vrais Philoſophes, en prêchant l'amour du genre humain, recommandent un amour de préférence pour nos compatriotes, nos amis & nos parens. Ils n'ont jamais dit qu'un Français dût aimer *également* ſon Roi, ſon Père, & un Hottentot. C'eſt dans leurs écrits que j'ai puiſé la morale renfermée dans ces vers :

Le lien fraternel qui joint tous les Humains,
Se ſerre en chaque Etat par d'autres nœuds plus ſaints.

Auſſi ces véritables Philoſophes ne ſe ſont

pas crus bleſſés par un portrait où leurs faux Imitateurs ont pu ſe reconnaître. C'eſt un petit avis où je n'avais pas mis d'adreſſe ; tant pis pour ceux qui y ont mis la leur.

Mais je vous diſtrais trop long-temps, Monſieur ; je finis, en vous demandant encore des modèles de la bonne Tragédie. Croyez qu'en dépit des cabales, vos Élèves trouveront toujours à profiter dans les Drames que vous voudrez bien faire pour eux. O mon Maître ! voyez combien vos leçons & vos exemples nous ſont encore néceſſaires ! J'ai un titre ſans doute, pour vous en demander ; j'en ai beſoin plus que perſonne.



VERS

Sur la première Représentation de la Tragédie des SCYTHES.

O vous ! dont la jeunesse est chère à *Melpomène*,
Et qui, vous disputant les honneurs de la scène,
Du *Sophocle* Français suivez de loin les pas ;
Contre lui l'Ignorance a déchaîné la Haine,
Vous les laissez rugir, & vous ne parlez pas !
Comme le *Sophocle* d'Athène (1),
Ne va-t-il dans ses fils trouver que des ingrats ?
Osez donc démentir l'injuste Renommée ;
C'est à vous d'étouffer l'envie & ses clameurs,
De montrer tout *Voltaire* à ses Persécuteurs,
Et d'élever pour lui la voix qu'il a formée.

PATRIE, ouvre les yeux & venge ton affront.
Vois que ces scandaleux outrages
N'atteignent point *Voltaire*, & tombent sur ton front.
Défends l'homme immortel qu'ont admiré les Sages,
L'homme qu'à notre siècle envieront tous les âges,

(1) Les fils de *Sophocle* voulurent le faire interdire à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Pour toute défense, il lut à ses Juges quelques morceaux de l'*Œdipe à Colone*, qu'il composait alors. Les Juges & le Peuple le ramenèrent chez lui en triomphe.

Qui t'élève au deſſus de cent Peuples divers,
L'homme par qui la France éclaira l'Univers.
Tel que l'aſtre de feu, centre éclatant du monde,
L'ame de la Nature & le père des jours,
Voit autour des torrens de ſa flamme profonde,
Les globes ténébreux qu'il anime & féconde,
Lui rendre hommage dans leur cours :
Dans la ſphère des Arts, tel fut toujours *Voltaire* ;
Les couvrant tous de ſa lumière,
Les échauffant par ſes regards,
De ſon feu créateur la puiſſante influence,
Cette vaſte clarté de ſon génie immenſe,
Les fit, ſur nos climats, briller de toutes parts ;
C'eſt par lui que leur chute eſt encor différée,
C'eſt lui dont le déclin prolonge leur ſoirée.

HÉLAS ! chaque moment affaiblit leur ſplendeur ;
L'eſprit même s'éteint ſous la froide manie
Qu'inſpire la Philoſophie,
Ou plutôt ſon vain nom, ſon fantôme impoſteur,
Tyran de tous les Arts, tandis qu'elle eſt leur ſœur.
Comme eux, fille de la Nature,
Elle fut dans la Grèce admiſe en leur berceau ;
Et, par les mains d'*Homère*, empruntant leur parure,
Elle leur prêta ſon flambeau.
Avec elle appelés dans les champs d'Auſonie,
L'art du fier *Démoſthène*, & l'art plus ſéducteur
Qu'*Héſiode* ſurprit aux Nymphes d'Aonie,
Sur elle ont épandu leur éclat enchanteur,
Sur elle ont établi leur force & leur grandeur.

Loin d'arrêter l'essor de leur brillante audace,
Elle se renfermait dans son juste horizon :
Et, relâchant pour eux le frein de la Raison,
Leurs sublimes écarts à ses yeux trouvaient grace.
On la voyait sourire aux jeux d'*Anacréon*;
Ou, se mêlant à ceux d'*Horace*,
Livrer sa tête altière aux fleurs de *Cicéron*:
Socrate sut former *Euripide & Platon*;
Aristote se plut à marcher sur sa trace,
Ses pas applanissaient les sentiers d'*Hélicon*,
Ses mains ôtaient l'épine aux roses du Parnasse.

Toi qui, par d'étonnans destins,
Fais revivre en toi seul tous ces Hommes divins :
Ton ame est le foyer qui concentre les flammes,
Dont les rayons épars ont embrasé leurs ames :
Vois pourtant quelle nuit menace un jour si beau;
Plains les Arts accablés du plus mortel fléau.
Une raison pédante, armant son bras rigide,
D'un compas destructeur, d'une règle homicide,
Les fait languissamment pencher vers leur tombeau.
L'avare dureté de son régime aride
Glace, énerve, appauvrit, dessèche l'Art des Vers :
On contraint le Génie en sa course rapide;
On lui trace son vol, on lui montre des fers....
Arrêtez, insensés : quelle fureur vous guide ?
Ah! songez qu'on le tue alors qu'on l'intimide.

O *Voltaire!* du moins ta noble fermeté
Maintenait de notre Art les droits, la liberté,

Contre le joug pesant d'une fausse sagesse:
Cet arbre mutilé, qu'elle effeuille sans cesse,
Te voyait réparer tous ses honneurs détruits,
Et charger ses rameaux de verdure & de fruits:
Mais elle vient sur toi d'exercer sa rudesse.
Le goût qu'elle asservit, & dont son âpreté
Emousse la délicatesse,
Comme un luxe insensé condamne ta richesse,
Et ta sage simplicité
Comme une indigente faiblesse.
A ce goût corrompu tu dois l'indignité,
Dont gémira long-temps mon cœur épouvanté.

Français! quoi! votre *Homère*, en sa mâle vieillesse,
Eprouve d'un affront la basse cruauté?
Ah! quand il serait vrai que cette loi si dure,
De l'aveugle nécessité
Rendît son sang moins vif, & sa marche moins sûre;
Si son génie enfin payait à la Nature
Le tribut de l'humanité;
Ne pourrait-il être homme avec impunité?
Il faudrait le pleurer, & non lui faire injure.

Que dis-je?... Il est toujours au dessus de l'humain.
Animé d'un souffle divin,
Soixante & treize hivers n'ont pu glacer sa veine;
Nous voyons chaque jour s'accroître sous sa main
Les trésors de l'Histoire & ceux de *Melpomène*.
Lisez ce Drame enfin qu'on aime à décrier,

Lisez, &, pour juger son père,
Cherchez un seul mortel dans l'Univers entier,
Qui, tant de fois vainqueur en sa longue carrière,
Puisse montrer encor cette vigueur si fière
Que ce nerveux *Entelle* (1) ose nous déployer.
Ah! puisqu'il est toujours tel qu'on l'a vu paraître,
Toujours le premier des humains
Qu'autour de son berceau les Cieux avaient fait naître,
Loin d'arracher la palme à ses heureuses mains,
Quel grand cœur en secret n'aspire à ses destins?

Viens lui rapporter ton hommage,
Peuple doux & charmant, peut-être un peu volage,
Mais toujours juste au fond du cœur:
J'aime à te voir sur-tout inconstant pour l'erreur;
Dans ses piéges long-temps jamais on ne t'engage.
Le mérite avili, que le caprice outrage,
S'il appelle à ton ame, est sûr d'être vainqueur.
Eh! qui doit mieux jouir de ce noble avantage
Qu'un mortel, dont ta gloire est l'immortel ouvrage,
Dont nul autre jamais ne ceindra le laurier,
Qui n'eut point de rival, & n'a point d'héritier?
Pardonne au moins à mon courage,
Si ton honneur l'excite à la témérité;
Si j'ose du reproche imiter le langage:
Je sais quels droits sur moi se donna ta bonté,
Et les faveurs de ma Patrie
Ont doublé les devoirs de mon ame attendrie:

(1) Vieil Athlète, célébré dans *Virgile.*

Mais, pour prix d'un bienfait que j'ai peu mérité,
Mon cœur reconnaiſſant t'a dû la vérité.
Elle te crie, hélas! que le ſiècle où nous ſommes
Doit, en voyant ſa pauvreté,
Ménager & chérir le reſte des Grands Hommes!
Aime encor ton *Sophocle*, ainſi qu'en ſon printemps;
Lorſqu'on a ſon génie, on eſt jeune à cent ans.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A M. DE BELLOY.

A Ferney, le 19 Avril 1767.

JE ſuis bien touché, Monſieur, de vos ſentimens nobles, de votre Lettre, & de vos Vers. Il n'y a point de Pièce de Théatre qui ait excité en moi tant de ſenſibilité. Vous faites plus d'honneur à la Littérature, que tous les .... ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent. Il reſſemble parfaitement au portrait que S. Paul fait de la Charité; il la peint indulgente, pleine de bonté, & exempte d'envie. C'eſt le meilleur morceau de S. Paul, ſans contredit; & vous me pardonnerez de vous citer un Apôtre le ſaint jour de Pâques.

Il eſt vrai que nos Beaux Arts penchent un peu vers leur chute; mais ce qui me conſole, c'eſt que vous êtes jeune, & que vous aurez tout le temps de former des Auteurs & des Acteurs. Les Vers que vous m'envoyez ſont charmans. J'ai avec moi Monſieur & Madame de la Harpe, qui en ſentent tout le prix, auſſi-

bien que ma Nièce. Il y a long-temps que nous aurions joué le Siége de Calais ſur notre petit Théatre de Ferney, ſi notre compagnie eût été plus nombreuſe; nous ne pouvons, malheureuſement, jouer que des Pièces où il y a peu d'Acteurs. M. de Chabanon va venir chez nous avec une Tragédie; nous la jouerons, & dès que vous aurez donné la Comteſſe de Vergy, notre petit Théatre s'en ſaiſira. On ne s'eſt pas mal tiré de la Partie de Chaſſe de Henri IV, de M. Collé. Où eſt le temps que je n'avais que ſoixante & dix ans! je vous aſſûre que je jouais les Vieillards parfaitement; ma Nièce faiſait verſer des larmes, & c'eſt-là le grand point.. Pour Monſieur & Madame de la Harpe, je ne connais point de plus grands Acteurs, ſans exception.

Vous voyez que vos beaux fruits de Babylone croiſſent entre nos montagnes de Scythie; mais ce ſont des ananas, cultivés à l'ombre dans une ſerre, loin de votre brillant Soleil.

Adieu, Monſieur; vous me faites aimer plus que jamais les Arts, que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous remercie, je vous aime; je vous eſtime trop, pour employer ici les vaines formules ordinaires, qui n'ont pas certainement été inventées par l'amitié.

LETTRE

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE *A M. DE BELLOY* (1).

A Ferney, le 21 Mai.

J'AI eu la hardiesse, Monsieur, de me faire Acteur dans ma soixante-quatorzième année. De jeunes gens & de jeunes femmes ont corrompu ma vieillesse. Je n'ai pas soutenu la fatigue aussi-bien qu'eux, & j'en ai été malade ; c'est ce qui a retardé un peu les tendres & sincères remercîmens que vous doit un cœur pénétré de vos mérites & de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me semble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les Auteurs jouaient eux-mêmes leurs Pièces. M. de Chabanon & M. de la Harpe récitent des vers aussi-bien qu'ils en font ; & Madame de la Harpe a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans Mademoiselle Clairon.

(1) M. de Belloy ayant remercié M. de Voltaire de la Lettre obligeante que nous avons rapportée, a reçu cette nouvelle réponse, dont nous nous reprocherions de priver nos Lecteurs.

Enfin, par un concours ſingulier, la perfection de la déclamation s'eſt trouvée dans nos déſerts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la Littérature, c'eſt l'exemple que vous donnez, c'eſt l'amitié que vous me témoignez du ſein de vos triomphes, ce ſont vos beaux vers qui viennent aux ſecours de ma Muſe languiſſante :

Les neuf Muſes ſont ſœurs, & les Beaux-Arts ſont frères ;
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité.
La famille en ſouffrit, & des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage ;
Alors elle en impoſe aux Pédans, aux Bigots,
Elle devient l'effroi des Sots,
La lumière du ſiècle, & le ſoutien du Sage.
Elle ne flatte point les Riches & les Grands ;
Ceux qui dédaignaient ſon encens,
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les Rois ſont ſes Courtiſans.

J'ai grande opinion du *Chevalier Bayard* (1), c'eſt un beau ſujet. Je ne ſuis que le Poëte de l'Amérique & de la Chine, & vous êtes celui des Français. Recevez, Monſieur, les témoignages les plus vrais de ma ſenſible reconnaiſſance.

(1) Tragédie nouvelle de M. de Belloy.

VERS SUR L'AMOUR.

QUELLE eſt donc cette erreur honteuſe & ridicule
Dont on berce en naiſſant notre enfance crédule ?
Amour, préſent du Ciel, on cherche à te flétrir,
Du nom même de crime on oſe te noircir !
On fait de t'étouffer une vertu ſuprême ;
A peine un jeune cœur eſt prêt de ſe ſentir,
Qu'à ce beau nom d'Amour il apprend à rougir.
Ah ! c'eſt l'Humanité qui rougit d'elle-même.
Mortel inexplicable en tes écarts divers,
Peux-tu donc à ce point avilir, méconnaître
Ce plaiſir créateur, l'ame de l'Univers,
Ce plaiſir reſpectable à qui tu dois ton être ?
Du titre de vertu, moi, j'irais honorer
Cette oiſive langueur, qu'on nomme continence ;
Ce vice que peut adorer,
Par faibleſſe ou par ignorance,
La décrépitude, ou l'enfance,
Mais qu'à l'âge de l'homme on ne peut qu'abhorrer ;
Ce vice deſtructeur de l'être,
Qui contre la Nature eſt un crime peut-être,
Qui ferait au néant rentrer l'humanité,
Si par tous les humains il était adopté ?
Ne crois pas qu'à trente ans je lui dreſſe des temples ;
Quiconque en un corps ſain porte un ſenſible cœur,
D'une vertu ſi triſte abandonne l'honneur
A ceux qui ſont forcés d'en donner des exemples.

ODE III.

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida ſidera,
Ventorumque regat pater,
Obſtrictis aliis præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium, finibus atticis
Reddas incolumem precor,
Et ſerves animæ dimidium meæ.

Illi robur, & æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus,
Nec triſtes Hyadas, nec rabiem Noti
Quo non arbiter Adriæ
Major, tollere ſeu ponere vult freta.

Quem mortis timuit gradum,
Qui ſiccis oculis monſtra natantia,
Qui vidit mare turgidum, &
Infames ſcopulos Acroceraunia?

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE.

QUE le Père des Vents ſuſpend leur haleine ;
Que l'Eure en liberté commande ſeul aux flots ;
Que la Reine de Chypre, & les frères d'Hélène,
T'éclairent de leurs feux, amis des Matelots :
Navire, qui me dois l'ami tendre, héroïque,
Le Pylade moderne à tes flancs confié,
Rends-le fidèlement au rivage Atlantique,
Conſerve de mon cœur la plus chère moitié.

MAIS tu ne m'entends plus, tu fends le ſein de
l'onde. . . . .
Il eut un cœur d'airain couvert d'un triple acier,
Celui qui, ſans pâlir, affronta le premier
De ce fier Elément l'immenſité profonde.
N'avoir qu'un bois fragile entre l'abyme & ſoi !
Regarder d'un œil ferme, entendre ſans effroi
L'Hyade en tempêtes féconde,
Les Autans, l'Aquilon, trente tyrans des airs,
L'un ſur l'autre fondant de tous les coins du monde,
Pour diſputer le droit de ſoulever les Mers !

QUOI ! ces montagnes d'eau qui vont frapper les
nuës,
Et roulent, en grondant, cent monſtres furieux :
Quoi ! ces hideux écueils, dont les cimes fendues
Ont croulé dans les flots ſous la foudre des Cieux :
Mortel, autour de toi, tant de morts ſuſpendues
N'ont donc pas altéré le calme de tes yeux ?

NEQUICQUAM Deus abſcidit
Prudens Oceano diſſociabili
Terras, ſi tamen impiæ
Non tangenda rates tranſiliunt vada.

AUDAX omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus,
Ignem fraude malâ gentibus intulit:
Poſt ignem ætheriâ domo
Subductum, macies & nova febrium
Terris incubuit cohors,
Semotique priùs tarda neceſſitas
Lethi, corripuit gradum.

EXPERTUS vacuum Dædalus aëra
Pennis non homini datis:
Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum eſt:
Cœlum ipſum petimus ſtultitiâ; neque
Per noſtrum patimur ſcelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.



En vain, coupant les hémiſphères,
Entre eux un Dieu prudent étendit pour barrières
Les liquides déſerts des vaſtes Océans;
Si ce rempart ſacré voit nos flottes impies
Changer de Nations, de Ciel & de Patries,
Et voler où devraient ne voler que les Vents.

L'audacieuse Race humaine
Eſt prompte à tout braver, fière de tout ſouffrir;
Vers le crime à grands pas la défenſe l'entraîne.
Quand du fils de Japet, la fraude oſa ravir
Le céleſte rayon qu'il porta ſur la terre;
Cent fléaux ignorés, & la fièvre & la guerre,
Des déluges de maux vinrent nous engloutir.
La Mort était la fin d'une longue vieilleſſe,
La Mort vint s'emparer du cours de la jeuneſſe.
Aux pieds même de nos berceaux
Sa faulx, à coups preſſés, nous creuſa nos tombeaux.

Sur la plume légère, à l'Homme refuſée,
Dédale ſe ſoutient dans le vuide des airs:
Hercule rompt deux fois les portes des Enfers;
Il paſſe l'Achéron, il ſort de l'Eliſée.
Non, rien n'eſt trop profond, trop haut pour les Mortels,
Nos projets inſenſés & nos vœux criminels
S'attaquent au Ciel même; & ce monde effroyable
Laſſe de Jupiter la foudre infatigable.



DESCRIPTION DE LA CEINTURE DE VÉNUS.

LA ſont tous les appas, ces doux tyrans du cœur,
Enfans de la Nature unie à l'Art vainqueur;
La ſcience de plaire & ſa feinte ignorance;
Le deſir careſſé des mains de l'eſpérance;
Le ſéduiſant ſourire & la tendre langueur;
Les regards dont l'inſtinct fait parler le ſilence;
La Sirène d'Amour, l'enfantine Pudeur,
Qui la combat, l'irrite, & cède à ſon ardeur;
Enfin, la Volupté que le Myſtère invite,
Et qui cherche l'inſtant que l'on croit qu'elle évite.
C'eſt avec ce lien qu'à ſon char glorieux
Vénus fait enchaîner & la Terre & les Cieux (1).

(1) On connaît les Vers de M. de la Motte ſur le même ſujet:

Vénus lui donne alors ſa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre ſorti des mains de la Nature,
Ce tiſſu, le ſymbole & la cauſe à la fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ſes Loix;
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche;
D'un ſourire enchanteur elle anime la bouche;
Paſſionne la voix, en adoucit les ſons,
Prête des tons heureux, plus forts que les raiſons;
Inſpire, pour toucher, ces tendres ſtratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes:
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui perſuade & ce qui fait aimer.

VAUDEVILLE.

CHARMANTE Elvire, pour vous plaire,
De ſon bandeau ſe décoëffant,
Si l'Amour a quitté ſa mère,
Et ceſſe aujourd'hui d'être enfant;
Apprenez que ce ſtratagême
Cache une importante leçon;
L'âge où l'on plaît, l'âge où l'on aime,
Eſt le ſeul âge de raiſon.

CONTRE l'Amour, malgré ſes charmes,
Par étiquette on ſe défend;
Avant de lui rendre les armes,
Il faut bien faire un peu l'enfant:
Mais lorſqu'au Temple de Cythère,
On fait ſa première oraiſon,
On gémit d'avoir, pour la faire,
Attendu l'âge de raiſon.

CONTRE l'Amour, malgré ſes armes,
Jamais Églé ne ſe défend;
S'il vient avec de tendres charmes,
Qu'a-t-elle à craindre d'un enfant?
Si pour mieux ſoumettre la Belle,
Ce Dieu paraît en grand garçon;
Il n'eſt plus dangereux, dit-elle,
Il eſt dans l'âge de raiſon.

Autour de notre bergerie,
Près d'un flambeau ſe réchauffant,
Je ne puis, ſans être attendrie,
Voir pleurer un aimable enfant,
Séduite par ſon doux langage,
Je l'emportai dans ma maiſon,
Mais avant que j'en euſſe l'âge,
Il m'a fait perdre la raiſon.

Avec Daphnis j'étais ſeulette,
Ma jartière ſe dégraffant,
Il me dit: que je la remette.
Je crus que c'était jeu d'enfant;
Mais de ma jambe une fois maître,
Il me jeta ſur le gazon:
Je ne ſais ce que fit le traître;
Car la peur m'ôta la raiſon.

Je vous préſente ma réplique,
Daignez, Amour, la paraphant,
Convaincre Maman, ſans réplique,
Que je ne ſuis plus un enfant;
Elle m'envoie à ma poupée,
Et moi je vais chercher Damon;
Amour, pour être émancipée,
N'ai-je pas aſſez de raiſon?

Qu'un Procureur, avec ſa plume,
D'un Ciron faſſe un Eléphant,

Et d'un Mémoire un gros volume,
Bon! ce n'eſt-là qu'un jeu d'enfant.
Mais de ſon Art l'effort ſuprême,
Changeant le lis en noir charbon,
Eſt de faire, par Thémis même,
Donner le tort à la raiſon.

❊

Des Moineaux j'avais le modèle,
Quand un Matou me l'agriffant,
J'en pris le deuil, veuve fidèle,
Et je pleurai comme un enfant:
Hier, la coquette Nicole
M'enleva le beau Coridon,
Aujourd'hui Tyrſis m'en conſole,
Je ſuis dans l'âge de raiſon.

❊

Ces girandoles, cette aigrette,
Ces habits, ce panier bouffant,
A quoi les gagnes-tu, Liſette?
Ce n'eſt pas à des jeux d'enfant.
On dit que d'Amans un bon nombre
Vient avec toi ſur le gazon,
Tous les ſoirs à certain jeu d'ombre,
Perdre leur bourſe & leur raiſon.



LOGOGRYPHE.

Nous naissons quatre sœurs jumelles,
Nous sommes les remparts de deux frères jumeaux :
Remparts à pont-levis, & tout pleins de vaisseaux ;
Demi-lune en avant ; au bord, nos sentinelles,
Matin & soir en faction,
Font, au moindre péril, leur évolution.
Si tu veux, pour me mieux connaître,
Disséquer en détail, & combiner notre être,
Tu peux dans notre nom compter plus de cent mots :
Mais on t'en quitte à moins. D'abord il t'est facile
D'y trouver ce qu'on cherche, alors qu'on est débile, *Appui.*
Pié. D'y trouver de ton corps l'appui souple & dispos,
Pas. Ce que fait cet appui, quand il sort du repos,
Les sentiers qu'il parcourt en marchant dans la Ville ; *Rues.*
Cherche la Ville immense où vint jadis César,
Paris. Et que gouverne enfin l'Émule de Bayard (1) ;

(1) Le Maréchal de Brissac se trouvant à l'une des représentations de la Tragédie de *Gaston & Bayard*, tout le Public se tourna vers lui, à ce mot que dit le Chevalier sans peur & sans reproche. *Brissac, mon digne Emule.* Les applaudissemens furent prodigieux, & ce Guerrier Citoyen reçut ce tribut glorieux que notre Nation paye toujours avec transport à ceux qui savent la servir & l'honorer.

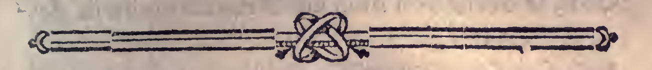
Note de l'Auteur du Logogryphe.

Une autre, en faux témoins, comme en procès,
fertile ; *Vire.*
Une où naquit le plus grand de nos Rois ; *Pau.*
Devine un tour d'eſprit qu'abhorrent les cœurs
droits ; *Ruſe.*
Un nom ſacré dans Rome, & déteſté dans Londre ; *Pape.*
Ce qu'en perdant au jeu, fait un Abbé Normand ; *Jure.*
Ces ſignes de plaiſir, qu'on voit ſi rarement
Sur les lèvres d'un hypocondre : *Ris.*
Deux inſtrumens, diverſement tournés,
Préparant le tabac pour la bouche & le nez ; *Pipe, Rape.*
Une chaſſe, où l'on prend oiſillons par douzaines ; *Pipée.*
Un Dieu craint des voleurs, cher aux Dames Ro-
maines ; *Priape.*
L'exiſtence, & celui de qui tu la reçus ; *Vie, Père.*
Un ſerpent ; le venin des poumons corrompus ; *Vipère Pus*
Le Deſtructeur obſcur d'une Place aſſiégée ; *Sappeur.*
L'Artiſan du Cheval ſi funeſte au Sygée ; . *Epéus.*
Ce qu'eſt d'un galant homme & le cœur & la main ; *Pur, Pure.*
Ce qui contient le lait, ce qui produit le pain ; *Pis, Epi.*
La terre humide & baſſe, où le foin prend naiſſance ; *Pré.*
La mère des forêts, des fleurs, du fruit, du vin ; *Sève.*
Un nom du Roi, celui des plus grands de la France ; *Sire, Pairs.*
L'outil d'un Vigneron ; une arme de chaſſeur ; *Serpe, épieu*
Ce qui détend l'eſprit, ce qui ſerre le cœur ; *Jeu, Peur.*
En Français, en Latin, le bord d'une rivière ; *Rive, Ripa.*
L'élément des poiſſons, & celui des oiſeaux ; *Eau, Air.*
Le plus bavard des animaux, *Pie.*
Et ce qui le force à ſe taire : *Pépie.*
Enfin, ce vieux linge en lambeaux, *Papier.*

Que ramaſſe à ta porte une humble Chiffonnière ;
Et qui bientôt fondu, blanchi dans la chaudière,
Paſſe aux fiers Chiffonniers des halles d'Hélicon,
Mais quelquefois auſſi ſous la main d'Apollon,
Et devient immortel, coloré par Voltaire,
Ou ne vit qu'un ſeul jour, barbouillé par Gacon.

Le mot eſt *Paupières* : les vaiſſeaux ſont les *Veines* ; la demi-lune, le *Sourcil* ; les ſentinelles, les *Cils*.





STANCES
A MONSEIGNEUR
LE DUC D.**

(Cette Pièce rappelle plusieurs des faits rapportés dans la Vie de M. DE BELLOY).

DIGNE Ami de mon Roi, c'est vous seul que j'implore ;
Vous, des fils d'Apollon la lumière & l'appui :
A mes faibles talens qui s'empressaient d'éclore ;
Rendez la liberté qu'on leur ôte aujourd'hui.

UN préjugé cruel, enfant de l'ignorance,
Arme des bras trop chers contre moi soulevés ;
Ils osent me punir, dans leur fière vengeance,
De cultiver deux Arts par les Rois cultivés.

ADMIRÉ, mais flétri, dans le siècle où nous sommes ;
Le Théâtre, à leurs yeux, déshonore leur sang ;
Mais jamais les talens n'avilissent les Hommes,
Et par-tout la Vertu sait conserver son rang.

SANS les erreurs du sort dont je suis la victime ;
Chérissant cet état, je m'en fusse éloigné ;
L'Honneur, libre en son choix, doit fuir ce qu'il estime,
S'il risque, en le suivant, de se voir dédaigné.

Oui, la Scène, où mon choix fut contraint de descendre,
Voit ſon ſein profané par cent vices honteux,
Mais j'avais mis mon cœur, qui ſavait s'en défendre,
Au deſſus du mépris qui n'eſt fait que pour eux.

L'Art ne partage point l'opprobre des Artiſtes ;
Mais eſt-il dégradé par ſes indignes fils ?
Si l'on veut adopter des préjugés ſi triſtes,
Que de Juges pervers feront flétrir Thémis !

En quoi bleſſent l'honneur, les éloquens preſtiges,
Qui de l'homme à lui-même offrent le vrai miroir ;
Qui, ſachant du Génie animer les prodiges,
Sous les traits du plaiſir font aimer le devoir ?

Pour inſtruire les Grands, que la fraude environne ;
La Vérité ſe ſert de l'écho de nos voix :
Par nous, ſes ſons hardis pénètrent juſqu'au Trône,
Et nous ſommes ſouvent les ſeuls amis des Rois.

J'exerçai, ſans rougir, ce noble miniſtère,
Qui des jeux de l'eſprit fait la leçon des cœurs :
J'y fus l'organe pur d'une morale auſtère,
Que je tâchai ſur-tout d'exprimer par mes mœurs.

J'aspirais à montrer aux rives de la Seine,
Ce Mortel qu'admiraient les ſiècles des Céſars ;
Qui digne par ſon art d'éterniſer leur ſcène,
Fut digne par ſes mœurs d'honorer tous les Arts.

Par

Par nos Maîtres fameux ma Muſe encouragée,
Chantait déjà des Rois la honte ou les vertus,
Et quand d'indignes fers elle s'eſt vu chargée,
Elle peignait le mien ſous le nom de Titus.

L'Amour à mes crayons mêlait ces traits de flammes,
Pour peindre ce grand cœur aux mortels éblouis :
A ſa tendre bonté, vertu des belles ames,
Tout l'Univers ſans peine eût reconnu Louis.

Je rappelais ces temps, où la France éplorée,
Vit rendre à ſes ſoupirs ſon père & ſon appui ;
Et de pleurs, tour-à-tour, & de joie enivrée,
Mourant avec ſon Roi, revêcut avec lui.

C'est pourtant ſous le nom de ce Roi que j'adore,
. . . .
Qu'on accable de maux un ſujet qu'il ignore,
Et qui peut-être un jour obtiendrait ſes bienfaits.

Eh bien ! j'ai préféré, plein d'une juſte ivreſſe,
Aux ronces du Barreau les lauriers d'Hélicon ;
Eſt-ce de mes parens outrager la tendreſſe,
Qu'aſpirer à l'honneur d'éterniſer leur nom ?

Ma vie, en les quittant, me devint exécrable,
Mille fois, ſans les Arts, j'allais trancher ſon cours,
J'eſpérai qu'illuſtrant ma carrière honorable,
La Gloire allégerait le fardeau de mes jours.

Par les crimes du ſort odieux à moi-même ;
Martyr de la vertu, des Cieux perſécuté,
Je n'ai qu'un choix à faire en cette horreur extrême,
Le Néant, en un mot, ou l'Immortalité.

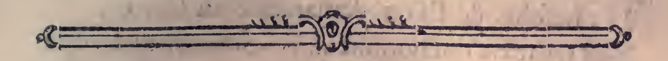
PREMIÈRE STROPHE

D'UNE ODE,

Sur la Priſe du Port-Mahon.

Pour un Héros, vengeur du Trône,
Et l'appui du ſacré Vallon,
Je viens aux clairons de Bellone
Accorder le Luth d'Apollon.
En vain la Muſe de Voltaire
Paraît ſeule dépoſitaire
Du droit de chanter Richelieu ;
Ces beaux jours ſont des jours de grace,
Où le dernier né du Parnaſſe
Jouit des faveurs de ſon Dieu.





VERS
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ,
Sur sa première Victoire.

O Bourbon! ô Condé!... Quels titres éclatans!
Mais quels devoirs tracés dans ces noms triomphans!
Tes Aïeux t'ont chargé du fardeau de leur gloire;
Tu t'es donné la tienne encore à soutenir:
Cultive ce laurier que tu viens d'obtenir;
Dans un Amant de la Victoire,
La première faveur enflamme le desir.
Sens combien il est doux d'honorer ta Patrie;
Ivre d'un zèle pur pour le sang de ses Rois,
Aimant ses Bienfaiteurs jusqu'à l'idolâtrie,
Ah! la reconnaissance est sa vertu chérie!
Vois quels tributs on paye à tes premiers exploits:
Les Fleuves, les échos de la France attendrie,
De tous les cœurs charmés te répètent la voix.

Ce Peuple, en s'acquittant, se fait de nouveaux droits;
Parmi ses chants flatteurs, je l'entends qui te crie:

Les beſoins de l'État demandent un Héros,
Nos regards t'ont nommé.... Tu commences à l'être,
Ne fais point éclipſer l'eſpoir que tu fais naître :
Crains la mort des talens : c'eſt l'indigne repos.
Les loiſirs de la Paix qui délaſſent la Terre,
Sont pour un Fils de Mars la ſaiſon des travaux.
Ton invincible Aïeul, dépoſant ſon tonnerre,
Creuſait à Chantilly l'Art profond de la Guerre,
Et préparait de loin des triomphes nouveaux.
C'eſt lui qui, de ſon fils, nous promet des miracles :
Oſerais-tu, CONDÉ, ne les pas accomplir ?
Ton nom, nos cœurs, le tien, voilà nos ſeuls Oracles ;
Tu ne peux point les démentir.



VERS
A MONSIEUR LE MARQUIS
DE L'HOPITAL.

Enfin je ne vois plus cette froide contrée,
Où les Arts, engourdis du souffle de Borée,
Allaient, cherchant un air plus doux,
Se réchauffer auprès de vous.
Mais à peine je touche aux bornes de la France,
Lieux qu'appelait de loin mon avide espérance,
Et dont un Dieu plus doux rapproche mon destin;
La Déesse aux cent voix, par vous tant exercée,
Et qui chanta votre éloge immortel,
Des brasiers du Vésuve aux glaces d'Archangel,
Soudain de votre nom, présent à ma pensée,
Vient remplir mes yeux satisfaits.
Ce nom qu'avec mille hauts faits
Mars a gravé jadis sur l'airain de la guerre,
Et qu'aujourd'hui la main plus salutaire
D'un Dieu qui préside à la Paix
Ecrit au Livre d'or où vivent les bienfaits.
Je vois ce nom que je révère,
Accompagné de sa suite ordinaire,
D'une liste d'heureux qui le sont par vos mains.
Ainsi donc l'amour des Humains
De tous vos jours fait l'utile partage:
Tour-à-tour vous comblez dans vos sages desseins;

Le bonheur d'une Cour ou celui d'un Village.
Digne Oracle des Rois, vous sûtes les unir;
J'ai vu dans leurs beaux nœuds votre pénible ouvrage:
Mais libre des travaux où ce soin vous engage,
L'ame doit des momens au besoin du plaisir;
Et la félicité d'un champêtre ménage
Est le jeu de votre loisir.

J'ADMIRE cependant, soit dit sans vous déplaire,
Le genre de bienfait que vos goûts vont choisir;
L'Amour en a, dit-on, félicité sa Mère;
Déjà mainte Beauté lui rend grace à Cythère
D'un jeune & tendre Epoux qu'elle doit à vos soins;
C'est d'un sexe charmant bien sentir les besoins;
Et ce dessein nouveau dans votre ame a dû naître;
Quand on les a tant soulagés,
Aisément on les peut connaître.
Certain froid Abailard qui les a négligés,
A ce dessein n'eût jamais donné l'être.
Hélas! toujours l'esprit suit le tempérament,
C'est notre corps qui fait notre ame,
Et la loi de Nature asservit constamment
A cet épais limon la plus subtile flamme.
Mais de moraliser, ce n'est point le moment,
Encor moins d'étaler les dogmes d'Epicure,
Aux seuls plaisirs des sens ils se réduisaient tous,
Si l'on croit maints Pédans dont l'erreur nous l'assûre.
Non, ce sage indulgent a pensé comme nous;
Amant des Voluptés, il n'en fut point exclure,

C'eſt de celle du cœur qu'il fut le plus jaloux;
Sur-tout il en eſt une, honneur de la Nature,
Moins vive que l'Amour, mais plus noble & plus pure,
L'ame ſeule connaît ce ſentiment ſi doux;
Des mortels généreux, c'eſt le charme & l'idole;
Aux vertus, aux talens, il vient nous animer,
Dans nos revers, c'eſt lui qui nous conſole;
Plus un cœur le reſſent, plus il peut s'eſtimer;
Vous l'inſpirez par-tout.... Je crains de le nommer,
Quoique ſouvent la voix d'une bonté trop tendre
Ait daigné me le faire entendre. . . .
Ah! l'amitié n'a pas droit de monter,
Ainſi qu'elle a grace à deſcendre.
Il n'eſt permis de la goûter,
Qu'aux Humains trop heureux que la Fortune égale;
Le ſort mit entre nous un trop grand intervalle;
Vous ſeul vous me rendez jaloux,
Des titres, des honneurs, des dignités ſuprêmes;
Je les priſe peu pour eux-mêmes;
Mais ils m'approcheraient de vous!...
Votre amitié m'eſt chère autant qu'elle m'honore.
Grand Dieu! pour me laiſſer mieux répondre à ſes ſoins,
Et pour m'être plus chère encore,
Que ne peut-elle, hélas! m'honorer un peu moins!



VERS

A MADAME LA BARONNE

DE LIEURRAY.

Non, ce n'eſt point un Conte arrangé dans ma tête ;
J'ai vu tout ce qui s'eſt paſſé.
Pour vous faire un hommage, au jour de votre fête,
J'ai vu l'Amour embarraſſé :
Il ne ſait que choiſir dans ſon zèle empreſſé.
Des fleurs? .... Rien n'eſt plus ordinaire.
Des cœurs? .... Pour vous l'offrande eſt plus commune encor.
Des Vers?... Mais le Parnaſſe eſt ſi loin de Cythère!...
Allons, il va donner ſes traits, ſon carquois d'or,
Son arc & ſon flambeau..... Préſens ineſtimables,
Mais pour vous encor ſuperflus ;
Vos yeux lancent des traits, des feux plus redoutables.
Eh bien! ſes ailes.... Oui. Que ces dons ſoient reçus,
Non pour vous en ſervir, mais pour qu'il n'en ait plus.

A Paris, ce 4 Novembre 1763.



VERS

A MADAME LA BARONNE DE LIEURRAY,

Pour désavouer d'autres Vers qui avaient été attribués à M. DE BELLOY.

CE n'eſt point moi, je vous le jure ;
La Vérité dément les yeux de vos Experts ;
Ils ont jugé de l'écriture
Comme . . . . juge des Vers.

DANS ces couplets charmans que votre erreur me prête,
L'Auteur, je l'avouerai, paraît mon interprète ;
Il vante votre eſprit, vos graces, vos attraits ;
Il a bien deviné mes hommages ſecrets.
Mais de les exprimer, ma Muſe eſt peu capable ;
Ce que l'on ſent le mieux ſe peint mal quelquefois :
Qu'il m'eſt déſeſpérant de n'être point coupable,
Quand vous voulez que je le ſois !

J'AIME à voir cependant votre adreſſe ſurpriſe ;
Ce Poëte maſqué vous trompa ſur ſes traits :
Croyez qu'il n'eſt qu'un Dieu qu'on ne trompe jamais ;
Il m'aurait garanti d'une telle mépriſe.

Allez un jour au Bal; que trente Déïtés,
Que la fraîche & brillante Aurore,
L'Amante d'Adonis, Hébé, les Graces, Flore,
Oui, que les céleftes Beautés
Qui craignent vos appas, qui toutes vous reffemblent,
Autour de vous fans ordre en grouppe fe raffemblent;
Tout le bal incertain cent fois s'y méprendra;
Chaque Déeffe même, en vous voyant paraître,
Pour une autre Déeffe auffi-tôt vous prendra:
L'Amour feul, quoiqu'aveugle, eft sûr de vous connaître.





PROLOGUE
POUR LA COMÉDIE
DE L'ÉTOURDI,

Qui devoit être repréſentée par les Demoiſelles Penſionnaires du Couvent des Dames Religieuſes Urſulines de la Ville d'Anvers.

LA RAISON, LA DÉCENCE, LA GAIETÉ ET LA JEUNESSE.

LA GAIETÉ.

LA ſévère Raiſon, pliant ſes loix rigides,
A permis quelquefois aux mains de la Gaieté
D'épanouir ſon front, d'en applanir les rides:
Puis-je obtenir encor la même liberté?
en montrant la Jeuneſſe,
Aux vœux de la Jeuneſſe accordez cette grace.

LA JEUNESSE.

DE votre air ſérieux, malgré moi, je me laſſe,
Et mon âge timide en eſt effarouché.
De vos ſages leçons, dont je fais mon étude,
Mon cœur, je vous l'avoue, eſt vivement touché;
Mais le poids en ſerait trop rude,
Si mon eſprit toujours y reſtait attaché.

LA GAIETÉ.

CROYEZ-MOI, pour mieux plaire à l'aimable Jeu-
nesse,
Sous l'air de l'Enjouement, déguisez-vous, Sagesse.
Souvent, cet artifice, heureusement trompeur,
Par les jeux de l'esprit a su former le cœur.

LA RAISON.

SI je suis la Raison, je cesserais de l'être
En refusant de reconnaître
La prudence de vos avis;
J'allais les prévenir; vous les verrez suivis.
Il est certains devoirs sacrés & respectables,
Que de la part du Ciel, aux esprits effrayés
Annoncent des loix formidables;
Et des préceptes égayés
Pourraient les dégrader, & seraient condamnables.
Il en est de moins grands, mais à l'Humanité
Peut-être non moins nécessaires,
La douce Politesse & la tendre Bonté,
Les soins & les égards prévenans & sincères,
Par qui l'on entretient sans cesse avec ses frères
Les charitables nœuds de la Société.
Tous ces devoirs humains, sur des tons moins austères
Sans doute aux jeunes cœurs peuvent être enseignés,
Et les leçons, Gaieté, leur en seront plus chères,
Si comme moi vous y régnez.
Cherchons donc toutes deux quelque route assûrée
Qui nous conduise ensemble à ce but si charmant.

LA GAIETÉ.

J'EN trouve une : & certainement
Vous bénirez l'inſtant qui me l'a ſuggérée.
La ſcène que vos loix ont enfin épurée,
Offre de la Vertu cent tableaux enchanteurs :
Par une ſatyre propice
On y ſait faire honte à la laideur du Vice :
Les Hommes qu'on y peint des plus vives couleurs,
Par les défauts d'autrui ſont corrigés des leurs.
De Morale & de Jeux ce mêlange fertile
Rend le devoir aimable & le plaiſir utile ;
Auſſi lui donne-t-on ces titres ſi flatteurs,
L'amuſement du Sage & l'école des Mœurs.
Puiſons dans cette ſource, au gré de notre envie.
Une célèbre Comédie
Me revient dans l'eſprit, & je crois qu'en effet
Exprès pour la Jeuneſſe on en fit le ſujet.
(*A la Jeuneſſe.*)
Votre premier défaut, la vive Etourderie,
Qui mène d'écart en écart,
Au grand chemin de la Folie,
Là, dans ſon ridicule expoſée avec art,
Par elle-même en vous ſe pourra voir guérie.
Dans ce tableau plaiſant vous vous reconnaîtrez ;
En riant, vous vous inſtruirez,
Et par un heureux ſtratagême
Vous vous corrigerez en vous jouant vous-même.

LA RAISON.

J'adopte ce projet ; il eſt digne de moi.

LA GAIETÉ.

Auſſi l'ai-je formé dans votre compagnie.

LA RAISON.

RIEN ne vaut mieux que vous, Gaieté, je le conçoi,
Lorſqu'avec la Raiſon vous demeurez unie :
Allons donc de concert accomplir ce deſſein.
Vous qui dans les plaiſirs veillez ſur l'innocence,
Conduiſez la Gaieté, venez, ſage Décence :
Jeuneſſe, ſuivez-moi ; ne quittez point ma main.

LA DÉCENCE.

APPRENEZ à mon tour ce qu'ici je projette ;
Pour rendre la fête complette,
Et mieux remplir encor vos ſouhaits & mes vœux,
Il faut, s'il vous plaît, toutes deux
Me laiſſer, à mon goût, régler votre toilette.
Raiſon, de la Gaieté les pompons & les fleurs
Vont de vos nobles traits adoucir la rudeſſe :
Vous, Gaieté, vos appas ſeront plus enchanteurs
Sous le voile de la Sageſſe.

LA RAISON, *aux Parens aſſemblés.*

O VOUS ! que l'indulgence aſſemble dans ces lieux,
Vous, dont après le Roi des Cieux,
Cette Jeuneſſe tient le jour qu'elle reſpire :
A ſes faibles eſſais daignez du moins ſourire.
Vous plaire eſt le ſeul but où tendent ſes deſirs ;
C'eſt de tous ſes efforts le principe eſtimable.
De ſes moindres momens envers vous reſponſable,

Elle vous doit auſſi compte de ſes plaiſirs.
Pour elle, j'oſe ici vous en offrir l'hommage,
Ils ſont dignes de vous & de votre ſuffrage.
Vous verrez retracer dans ces jeux innocens
Les leçons de vertu, d'honneur & de ſageſſe,
Qu'à vos enfans dictent ſans ceſſe,
Plus que ma voix encor, vos exemples puiſſans.
Pour moi, qui par mes ſoins, par mes travaux fidèles,
Tâche de les règler ſur de ſi beaux modèles,
Deſirant en tout point les former d'après vous,
Même pour leurs plaiſirs, j'ai conſulté vos goûts.



AVIS DE L'ÉDITEUR,

Sur la Pièce ſuivante.

Nous ignorons ſi cette Pièce anonyme, que nous trouvons parmi les papiers de M. de Belloy, eſt de lui, & à quelle occaſion elle a été compoſée : ſi elle eſt de lui, comme nous le penſons, elle paroît annoncer que, pendant ſon ſéjour en Ruſſie, il avoit été aggrégé à l'Univerſité de Moſcow, fondée par l'Impératrice Eliſabeth. Cette Pièce paroît être ſon Diſcours de remercîment.



DISCOURS



DISCOURS.

MESSIEURS,

LA place que je viens remplir parmi vous, m'engagerait naturellement à vous parler de la Langue Françaiſe, ſi ce ſujet n'eût pas été déjà traité par un de mes Collègues, dans un Diſcours auſſi éloquent que ſolide. Sans craindre d'être accuſé de prévention & de partialité, je pourrais vous dire que la Langue Françaiſe, adoptée par toutes les Nations policées, eſt devenu la Langue univerſelle; qu'elle conſacre la volonté des Souverains dans ces Traités qui aſſûrent le bonheur & la tranquillité des Empires; qu'élevée, en quelque ſorte, au deſſus d'elle-même, par

les règnes éclatans de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV, par les Ouvrages immortels des Boſſuet, des Corneille & des Racine, elle a preſque remplacé les Langues d'Athènes & de Rome, dont elle égale les chef-d'œuvres dans tous les genres de compoſition. Je vous la montrerais, dans nos Hiſtoriens, claire, rapide & conciſe ; mâle & nombreuſe dans les Orateurs ; ſimple, naturelle & élégante dans la Poéſie légère ; riche, hardie & ſublime dans l'Ode, dans l'Epopée & la Tragédie. Je ne vous dirais, MESSIEURS, en faveur de la Langue Françaiſe, que ce que vous ſentez vous-mêmes. Mais l'hommage que vous lui rendez, en lui donnant une place parmi les Langues dont cette Académie ouvre les tréſors, prouve mieux que tous les éloges combien elle eſt étroitement liée aux Sciences & aux Belles-Lettres, à la culture des eſprits, à cette aménité & ce goût des Arts qui exercent un empire plus durable que celui des armes & des conquêtes. Contens de vos propres richeſſes, vous pourriez, MESSIEURS, négliger des ſecours étrangers. Votre Langue, pleine d'énergie & de délicateſſe, au jugement de ceux qui la connaiſſent, n'eſt point renfermée dans les bornes d'un Etat reſſerré ; elle embraſſe l'Europe & l'Aſie ; elle eſt le lien de

cent Peuples divers, soumis à la domination de ce vaste Empire ; elle est également propre aux Sciences abstraites, au sublime & aux graces de la Poésie ; bientôt toute la Littérature sera de son ressort. Elle traite avec succès le genre Dramatique ; vous avez des Tragédies intéressantes ; & dès les premiers pas que votre Nation fait dans cette carrière, elle déploie la force du génie. Enfin, MESSIEURS, pour rendre votre Langue immortelle, il suffirait qu'elle ait été la Langue de ce Héros, le plus grand homme de son siècle, que le Ciel avoit placé sur le Trône de la Russie pour le bonheur & la gloire de ses Peuples ; de ce Héros, qui, comme l'Astre bienfaisant de la Nature, a fait briller tout-à-coup un jour heureux à travers les ténèbres d'une longue nuit ; qui, de toutes les parties de l'Univers, a appelé les Sciences dans ses Etats ; qui a renouvellé les mœurs, créé les Arts & le Commerce ; qui a vu naître, à sa voix, des vaisseaux, étonnés de voguer sur des mers qui leur étaient jusqu'alors inconnues ; de ce Héros d'une ame si élevée, si infatigable dans ses projets, si intrépide dans les combats, toujours grand dans les détails, & n'estimant la victoire, qui marcha souvent sous ses dra-

peaux, qu'autant qu'elle était utile à la grandeur & à la félicité de sa nation.

A ce portrait fidèle, vous me prévenez, MESSIEURS ; vous nommez PIERRE LE GRAND. Ce nom, cher à vos cœurs, renouvelle toujours votre reconnoissance pour l'auteur des bienfaits dont vous jouissez, & vous laisserait des regrets sur sa destinée, trop courte & trop rapide, si le Ciel jaloux de la conservation & de la prospérité de cet Empire, ne vous eût rendu Pierre le Grand dans l'auguste Elisabeth.

Oui, MESSIEURS, il vit, il respire tout entier dans sa Fille. Vous admirez, dans Elisabeth, la même grandeur d'ame, les mêmes vues, le même génie. Je ne vous parlerai pas de cet air de majesté qui caractérise votre Souveraine, de cette bonté auguste qui tempère en elle l'éclat du Trône, & imprime dans tous les cœurs le respect & l'amour ; de cette bienfaisance qui se plaît à faire des heureux, qui encourage les Arts & les talens, qui multiplie & perfectionne les établissemens utiles. Je ne vous dirai point avec quelle fermeté Elisabeth venge la Majesté royale, outragée

dans un de ſes alliés. Déjà les acclamations de la victoire ont frappé vos oreilles ; & tandis que la foudre gronde dans des régions éloignées, que vos armes portent la terreur chez un ennemi, auparavant accoutumé à vaincre, vous goûtez les douceurs de la paix : la félicité règne dans les vaſtes Etats d'Eliſabeth ; les Arts fleuriſſent à l'ombre de ſon Trône, & ceignent ſa tête d'une double couronne d'olive & de laurier.

Mais permettez-moi, MESSIEURS, de fixer plus particulièrement mes regards & les vôtres ſur un bienfait ſignalé de votre auguſte Souveraine, bienfait qui perpétue à jamais ſa bonté maternelle pour ſes Peuples. Vous ſentez, MESSIEURS, que je parle de l'établiſſement de l'Univerſité dans cette Capitale de l'Empire. Pierre le Grand, convaincu du pouvoir des Sciences ſur la révolution des eſprits & des mœurs, avait fondé une Académie dans cette Ville, qu'il a tirée du ſein des eaux, & qui eſt devenue, par ſa ſituation heureuſe, le centre du Commerce & de l'Empire. Il avait raſſemblé, par ſes bienfaits, des Savans & des Artiſtes pour former cette Société, qui, dès ſon berceau, a été ſi fameuſe, & qui a toujours ſoutenu, depuis, ſa célébrité. Avouons-

le cependant, MESSIEURS, les avantages qu'a procurés l'Académie de Pétersbourg, ne ſuffiſaient pas aux beſoins de la nation. Un petit nombre de génies, cultivés par des ſoins particuliers, pouvait entrer dans la carrière des Sciences, mais la ſource n'en était point encore aſſez acceſſible. Cette Ville immenſe, qui renferme une jeune & floriſſante Nobleſſe, reſtait ſans Ecoles publiques & ſans études réglées; le progrès des Lettres demandait un établiſſement plus univerſel.

Eliſabeth achève & perfectionne ce qu'un Père immortel avait commencé. Toujours animée du même génie qui inſpira Pierre le Grand, toujours occupée des mêmes vues pour la gloire & la félicité de ſon Empire, elle conſacre ſon règne par une inſtitution, dont ſes Peuples recueillent dès à préſent les fruits précieux. Oui, MESSIEURS, par les bienfaits, & ſous la protection de votre auguſte Souveraine, Moſcow voit s'élever dans ſes murs une ſavante Univerſité, où la Nobleſſe, inſtruite par des Maîtres habiles, puiſe ſans peine les connaiſſances politiques & militaires. Les Langues d'Athènes & de Rome, qui ſont la ſource de la vraie Littérature & du goût, négligées néceſſairement juſqu'alors, com-

mencent à être plus connues ; & des progrès rapides dans les Sciences & dans les Langues, en font eſpérer de plus grands encore pour l'avenir.

Je le dirai, MESSIEURS, ſans craindre qu'on me ſoupçonne de vous flatter : Il eſt dans le génie de cette Nation une ſagacité, une pénétration vive, qui ſaiſit d'abord tous les objets qu'on lui préſente. Avec ces diſpoſitions favorables, qui préſagent pour l'Univerſité de Moſcow les plus heureux ſuccès, que ne doit-elle pas ſe promettre elle-même de la bienfaiſance de l'illuſtre Curateur (1) qui la ſoutient & l'anime ? Grand ſans faſte, au ſein des honneurs & de la Cour, il aime à s'occuper du progrès des Arts & des Sciences. Citoyen utile à la Patrie, pour le ſeul plaiſir de la ſervir, il fuit la vanité des éloges, & ne veut que les mériter. Que ſa modeſtie ſouffre un moment que je lui offre, parmi vous, ce tribut perſonnel, & que ma bouche ſoit l'interprète de vos propres ſentimens. Permettez-moi, MESSIEURS, de me féliciter auſſi moi-même d'être aſſocié à vos fonctions, & de partager avec vous la gloire de me conſacrer au progrès des Lettres & de la Vertu.

(1) Son Excell. J. J. Schouvalow.

DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Le Jeudi IX Janvier M. DCC. LXXII.

A LA RÉCEPTION

DE M. DE BELLOY.

M. de Belloy ayant été élu par MM. de l'Académie Françaiſe, à la place de S. A S. Monſeigneur le Comte de Clermont, y vint prendre ſéance le Jeudi 9 Janvier 1772, & prononça le Diſcours qui ſuit.

Messieurs,

Quel prix plus noble pourrait ſatisfaire l'ambition d'un Homme de Lettres, paſſionné pour le véritable honneur, que de ſe voir admis dans cette Compagnie célèbre qui préſide à la Littérature Françaiſe, & qui, choiſiſſant elle-même les Ecrivains qu'elle veut aſſocier à ſa gloire, les préſente à la Nation, de l'aveu même du Monarque ! Tel eſt le bienfait qu'une exceſſive indulgence a pu ſeule m'accorder. J'aime à me le retracer dans toute ſon étendue, pour bien connoître celle des

devoirs qu'il m'impoſe : & quand on prend plaiſir à ſe faire un tableau fidèle des dettes de ſon cœur, c'eſt que l'on ſent un deſir ſincère de pouvoir les acquitter. Souffrez, MESSIEURS, que mes actions de graces ſe partagent entre le Public & vous. Les bontés qu'il m'a prodiguées, vous ont paru des titres de faveur qui m'exemptaient de la rigueur ordinaire de vos jugemens. Combien il m'eſt doux de devoir mon bonheur à cette Nation qui m'eſt ſi chère, & de pouvoir lui offrir, dans le zèle que je lui ai témoigné, un gage de la reconnaiſſance que je lui promets !

Une circonſtance unique, & qui manquait à vos faſtes, peut faire regarder le moment où vous daignez m'adopter, comme une des époques les plus intéreſſantes pour les Lettres. Obſcur citoyen, né loin des grandeurs, & oublié de la fortune, je remplace parmi vous un Prince du Sang de nos Rois ! Fut-il jamais un exemple plus éclatant de cette précieuſe égalité, l'ame de toute Société Littéraire ? C'eſt ici que des Miniſtres, des Généraux d'armée, des Pontifes, des Princes, viennent goûter, dans le ſein des Arts, la douce ſatiſfaction d'oublier leurs titres, jouir de la liberté de n'être qu'eux-mêmes, & quelquefois

ſe conſoler de leur grandeur. Fatigués des reſpects & des hommages qui n'appartiennent qu'à leurs noms & à leurs dignités, ils cherchent dans l'Aſſemblée des Sages, dans le Sanctuaire des Muſes, la conſidération perſonnelle qu'on obtient par les vertus, & cette diſtinction ſi flatteuſe qui récompenſe les talens. Mais en s'honorant eux-mêmes, ils ennobliſſent les Arts ; & c'eſt un échange de gloire où l'on ne peut guère déterminer de quel côté eſt l'avantage.

S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont ſentit ce beſoin réciproque des Hommes d'Etat & des Gens de Lettres ; il voulut être le premier Prince du Sang qui fît aux Muſes Françaiſes un honneur digne d'elles, & plus digne encore d'un Bourbon. Il ne fut arrêté ni par les murmures d'un vain préjugé, ni par les prétendues loix de l'étiquette, tyran que les Courtiſans ont donné aux Princes & aux Rois. En effet, quelle raiſon aurait pu lui faire dédaigner de ſe retrouver au milieu des Hommes célèbres qu'il admettait dans ſon Palais, & des Grands avec leſquels il vivait à la Cour, ou ſervait dans les Armées ? N'avait-il pas vu ſon Roi, le Chef de ſon auguſte Maiſon, venir ſe déclarer votre Pro-

tecteur, & honorer de ſa préſence cette Aſſemblée reſpectable ? Ne ſavait-il pas que le Souverain du plus vaſte Empire du Monde, le Czar Pierre le Grand, s'était glorifié d'être Membre d'une Académie des Sciences, formée & gouvernée par un autre Monarque (1) ? On peut donc dire hautement, d'après l'Europe entière, que cette démarche de M. le Comte de Clermont, honora tout-à-la-fois & le Prince qui la fit, & le Corps qui en fut l'objet, & le Roi qui la permit.

Dès ſa plus tendre jeuneſſe, M. le Comte de Clermont avait chéri & favoriſé tous les Arts ; mais ſon goût pour eux n'était point une paſſion qui lui fît négliger les devoirs de ſon rang, & dérober à la Patrie un ſeul des momens que lui doivent ceux qui ſont nés pour la défendre. Ce Prince peut être propoſé comme un modèle à notre jeune Nobleſſe, que l'on excite quelquefois à renoncer aux emplois utiles, pour ne ſe livrer qu'aux études agréables, à faire ſon unique occupation de ce qui ne doit être que ſon délaſſement. Eh ! quel Gentilhomme peut ignorer que, dans les titres donnés à ſes aïeux par la

(1) L'Académie des Sciences de Paris.

Patrie, l'engagement de la ſervir eſt héréditaire comme les biens & les dignités ?

Si le Prince que nous regrettons, aima tous les Arts, il n'en cultiva que deux, les deux Arts des Héros & des Condés, les Armes & les Lettres. Dans la Littérature, il s'attacha particulièrement à la connaiſſance des principes & des délicateſſes de notre Langue, devenue la Langue univerſelle des Cours de l'Europe. Il crut que ce devait être la première étude d'un Prince Français, puiſque c'eſt la ſeconde de tous les Princes étrangers. Auſſi était-il parvenu à écrire, à parler avec une pureté d'expreſſions qui prêtait un nouveau luſtre à la nobleſſe de ſes penſées.

Il fit ſes premières armes ſous les Maréchaux de Barwick & d'Asfeld, au pied des remparts de Philisbourg. Ce fut là qu'il apprit ce grand art des ſiéges, dans lequel aucune Nation ne nous diſpute la ſupériorité, & dont il déploya bientôt les ſecrets devant la citadelle d'Anvers, & ſur-tout devant les châteaux de Namur. Ce redoutable amas & de rochers & de forts, entaſſés par la nature & l'art, avait arrêté Louis XIV pendant un mois entier : ſix jours ſuffirent à M. le Comte de Clermont pour s'en rendre maître.

Rien ne peut donner une idée plus avantageuse de ses talens militaires, que la pleine confiance avec laquelle le Maréchal de Saxe le chargeait toujours des opérations les plus importantes. Il sembloit que ce Grand Homme eût trouvé le génie dont il avait besoin pour entendre & seconder le sien. Dans les sanglantes journées de Raucoux & de Lawfelt, il choisit M. le Comte de Clermont pour conduire les attaques décisives. L'héritier des Condés s'y comporta en Général & en Grenadier. L'intrépide Maurice trembla plus d'une fois pour les jours du Prince, & n'eut pas un moment d'inquiétude sur la victoire.

N'oublions pas, en rendant justice au talent avec lequel M. le Comte de Clermont saisissait les grandes vues de son Général, n'oublions pas de rappeler des vertus plus essentielles & plus rares; sa fidélité scrupuleuse, son zèle ardent & désintéressé dans l'exécution des projets qui lui étaient confiés. Jamais il n'eût entrepris, ni même imaginé d'augmenter sa gloire personnelle en compromettant celle du Chef de l'armée, encore moins en hasardant la destinée de l'Etat. Ah! Messieurs, lorsque, dans la guerre suivante, M. le Comte de Clermont commanda en chef, s'il eût été servi

ſervi comme il avait ſervi Maurice, que la France pourrait ajouter de lauriers à ceux qu'elle sème ſur la tombe de ce généreux Prince !

Offrons-lui d'autres tributs moins brillans, mais plus doux, ceux que l'humanité doit à ſes bienfaiteurs. Il portait dans les camps & au milieu des horreurs de la guerre, une bonté compatiſſante qui faiſait toujours retrouver l'Homme dans le Héros. Il connaiſſait l'Amitié, premier plaiſir des belles ames ; il avait ſu l'attirer & la fixer auprès de lui cette Fille de l'Egalité, elle que la grandeur, & ſur-tout le voiſinage du Trône, effarouchent & intimident. Que dis-je ? ce n'eſt point à la Cour de Louis qu'elle peut ſe croire étrangère ; ce Monarque montre aux autres Souverains le véritable ſecret de faire règner l'amitié dans leur Cour, c'eſt de commencer par la faire habiter dans leur cœur. M. le Comte de Clermont fut l'ami de ſon Roi, & ce titre ſuffirait pour ſon éloge ; il eut des amis parmi vous, & ce titre ne leur eſt pas moins glorieux. Ils ſavent combien il chériſſait la douce familiarité qui rapproche les ames en faiſant diſparaître les rangs, & dédommage de la dignité par le bonheur. *Venez*, écrivait-il à d'anciens

Officiers de ſon Régiment, *l'Amitié vous attend à bras ouverts ; venez voir un bon Gentilhomme dans ſon château ;* car il priſait infiniment ce titre de Gentilhomme, depuis qu'il l'avait ſu mériter dans les tranchées de Namur & de Philipsbourg. Cependant, avec ſes inférieurs, il ſe ſouvenait ſouvent qu'il était Prince ; mais c'était pour ſentir que l'amitié lui impoſait plus de devoirs, parce qu'il avait plus de moyens & plus d'occaſions de la ſervir.

Parlerai-je de ſa libéralité inépuiſable envers les malheureux ? Il ne ſe bornait pas à ſoulager l'extrême indigence, qui, par une longue habitude de ſouffrir, ſe contente de peu de ſecours ; il les prodiguait à ces Citoyens honnêtes qui n'ont pas toujours été pauvres, & dont une aiſance paſſée a multiplié les beſoins. Il avait loué, autour de la retraite qu'il s'était choiſie, pluſieurs maiſons conſidérables, où il recueillait une multitude de familles infortunées dont ſon cœur était le premier aſyle. Sa bienfaiſance infatigable faiſait chercher dans les réduits les plus obſcurs, ces vénérables victimes de l'honneur, qui préfèrent la mort à la honte de révéler le ſecret de leur misère. Avec quelle délicateſſe il ménageait leur noble pudeur, leur

fière ſenſibilité ! On voyait un Prince qui rougiſſait d'offrir, & dès-lors on ne rougiſſait plus de recevoir.

Ce qui l'étonnait, MESSIEURS, c'était la facilité, la dépenſe médiocre avec laquelle il était parvenu à faire tant de bien. Il ne concevait pas qu'il pût y avoir un ſi grand nombre d'indigens ſur la terre, tandis qu'il y a un ſi grand nombre d'hommes riches & puiſſans, dont un ſeul pourrait, avec l'excès de ſon ſuperflu, ſoulager des milliers de malheureux. Souvent en leur diſtribuant le prix d'une frivolité faſtueuſe qu'on eſt prêt d'acquérir, on racheterait la vie de vingt orphelins, on ſauverait l'honneur de pluſieurs familles. Si les Grands ſavaient combien il leur en coûterait peu pour ſe faire adorer, ils auraient honte de n'être que reſpectés.

Je m'apperçois, MESSIEURS, qu'en vous entretenant de M. le Comte de Clermont, j'ai paſſé les bornes que vous vous preſcrivez ordinairement dans les éloges de vos Confrères. Mais m'étant conſacré aux Héros de la Patrie, je devais plus qu'un autre à la mémoire d'un Bourbon. Je ſens même que je trouve un attrait particulier dans la loi que vous vous êtes impoſée de payer tous un tri-

but de reconnoissance à vos Protecteurs augustes, & à votre immortel Fondateur. Ils tiennent un rang si distingué parmi les Grands Hommes de la France, que la nécessité de leur rendre hommage, n'est pour moi qu'une heureuse occasion de rentrer dans le genre national que mon coeur a choisi.

Richelieu, dont l'esprit vaste & fécond embrassait tous les objets, & possédait tous les talens, fut à la fois le Chef des Conseils, l'ame des Armées, le Restaurateur des Loix, le Protecteur des Arts, le centre de la puissance & de la gloire de l'Etat. Il dirigeait d'un coup-d'œil tous les mouvemens de l'Europe, tandis que ses mains affermissaient le Trône de son Maître, ou ébranlaient les Trônes des Rois ennemis de la France. Ce fameux Ministre n'a jamais été loué plus dignement, que par les deux Hommes de notre âge, qu'il aurait pris lui-même pour ses Juges, & à qui l'expérience, ou l'étude, ont le mieux appris la science du Gouvernement, je veux dire le sublime Héros Législateur de la Russie, & le profond Montesquieu, Législateur de tous les Empires. *O grand Homme*, s'écriait le Czar dans un transport d'admiration, *je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour*

apprendre de toi à gouverner l'autre ! Et Montesquieu, dans le résultat de ses savantes Observations, prononce que le Cardinal rétablit les véritables Loix de la Monarchie Française, & jeta les fondemens de la grandeur de Louis XIV. Ces deux jugemens fixent pour jamais l'opinion de la postérité ; & les Gens de Lettres ne les ont pas attendus, pour reconnaître & chérir, dans Richelieu, le créateur du bel âge des Sciences & des Arts : c'est lui seul qui en a fait naître l'aurore ; c'est à lui que le genre humain doit un troisième siècle de génie & de raison, au milieu de cette immense révolution de siècles d'ignorance & d'erreurs qui composent l'Histoire de l'Univers.

Louis XIV avait dans le cœur, toute la force, toute l'énergie, toute l'élévation que le Cardinal avait eues dans l'esprit. La Nature lui présenta de toutes parts des Génies sublimes, & lui donna à lui-même une ame supérieure pour les juger, pour les mettre à leur place, & pour les forcer à remplir leurs destinées. Desirant toujours de grandes choses, il les inspirait aux Grands Hommes, nés pour les produire. A sa voix on vit partir du sein de la France des rayons de lumière qui s'éten-

dirent ſur toute l'Europe, & percèrent juſqu'aux bornes du Monde. Cette Compagnie était le foyer qui ſans ceſſe les reproduiſait, & le Monarque ſentit qu'il n'appartenait qu'à lui de la gouverner. Il fit vanité d'être le ſucceſſeur du Chancelier de Louis XIII dans le titre de votre Protecteur, jugeant ce nom trop beau pour le céder à ſes Miniſtres. J'oublie ſes victoires, pour vous occuper de ſes diſgraces. Quand un Grand Homme a ceſſé d'être heureux, c'eſt l'époque de ſa vie où les Sages l'obſervent, pour décider s'il a mérité ſa réputation. Contemplons ce Roi dans ſa ſoixante & quinzième année, par-tout abandonné de la fortune, gémiſſant de ſurvivre à ſa gloire & à ſa nombreuſe poſtérité ; les Nations conjurées, fières d'avoir appris de lui-même l'art de vaincre, oſent lui preſcrire arrogamment une paix déshonorante. Ecoutons ſa réponſe : *Je vais appeler ma Nobleſſe, me mettre avec elle au premier rang de mon Armée, & m'enſevelir ſous les ruines de mon Royaume* ; voilà Louis le Grand. Son déſeſpoir épouvanta ſes vainqueurs ; & bientôt la journée de Denain, & la conquête de Fribourg, leur montrèrent ce que peut encore un Roi de France malheureux, qui appelle les cœurs de ſes Sujets.

Quand nous parlons d'un Monarque aimé, de quelque preuve d'attachement pour un Souverain, quelle réfléxion touchante, quelle douce émotion tourne ſoudain nos cœurs vers le Maître qui les poſsède, vers le Roi le plus chéri du Peuple qui ſait le mieux chérir ſes Rois ! C'eſt encore pour nous une jouiſſance délicieuſe, que le ſouvenir de ces tranſports inouis qui ſignalèrent notre amour, quand le Ciel rendit aux vœux, aux larmes, aux beſoins de la Patrie, le Père qu'elle lui redemandait. On ſe rappelle combien ces ſentimens étaient mérités, lorſque dans ce lit de douleur, où la faulx de la Mort était déjà levée ſur ſa tête, uniquement occupé de notre proſpérité & de notre gloire, il dictait d'une voix mourante le dernier ordre qu'il croyait donner au Général de ſon armée ; c'était de *ſe ſouvenir que le Grand Condé avait gagné la bataille de Rocroi, cinq jours après la mort de Louis XIII.* O Français ! voilà comme ſon cœur répondait aux vôtres.

Jamais cette ame grande & ſimple a-t-elle formé de vœux, qui n'euſſent pour objet notre bonheur & celui de l'humanité ? Vingt années de paix furent les prémices de ſon règne. Réduit au malheur de faire des conquêtes,

il s'eſt borné à celles qui pouvaient devenir les fondemens d'une paix plus durable. La reſtitution des Royaumes de Naples & de Sicile, démembrés de la Monarchie Eſpagnole par les infortunes de Louis XIV ; l'acquiſition de la Lorraine, de cet Etat toujours dangereux, que la Nature avait fait pour être une de nos Provinces, & qui, depuis pluſieurs ſiècles, reſtait iſolé au milieu du Royaume, pour l'ouvrir continuellement à ſes ennemis : tels ſont les ſeuls fruits que le Roi s'eſt permis de recueillir de ſes premiers triomphes. L'Univers admira ſon noble déſintéreſſement, lorſque dans les champs de Fontenoi & de Lawfelt, du haut de ſon char de victoire, il conjura les vaincus d'épargner de nouveaux malheurs au genre humain. Et cette paix dont nous jouiſſons aujourd'hui, & que nous avons frémi de voir rompre, quelle main en a renoué les liens chers & ſacrés ? A qui l'Europe doit-elle ce nouveau bienfait ? Elle ſait que le Roi était lui-même en ce moment le Négociateur & le Miniſtre.

Jetons les yeux ſur tant d'établiſſemens utiles qui caractériſent particulièrement ſon regne ; ſur les Ecoles de gloire & de vertu, où il fait élever ces enfans précieux, qui dé-

rendront un jour les nôtres ; ſur la Nobleſſe, devenue par d'anciennes Ordonnances de nos Rois le prix de l'opulence oiſive, & que Louis XIV lui-même avait oublié de donner pour récompenſe à la valeur. Le Roi, par une Loi nouvelle, accordant la nobleſſe aux ſervices militaires, la fait renaître de ſa première ſource.

Arrêtons nos regards, MESSIEURS, ſur un évènement encore récent, & qui ſerait plus honorable à la Nation qu'aux Souverains, ſi tout n'était commun entr'eux, & ſi les plus beaux titres d'honneur d'un Roi n'étaient les vertus de ſes Sujets. Prouvons à la France, dans le temps même où quelques voix lui crient ſans ceſſe que ſes enfans dégénèrent, prouvons-lui que l'honneur, ce principe, cette eſſence du caractère national, vit plus que jamais dans les ames, & ſur-tout dans celles de nos généreux Guerriers, qui ſont les prémiers dépoſitaires de ce feu ſacré. Je ne puis me défendre de rendre juſtice à mon ſiècle ; je ne me ſuis pas voué uniquement à nos anciens Héros, & mes contemporains me ſont encore plus chers que leurs ancêtres.

Nos braves Gentilshommes qui viennent du fond de leurs Provinces, je ne dis pas

feulement donner leur vie pour l'Etat, mais, ce qui eſt ſouvent plus cruel, perdre une partie d'eux-mêmes, ou conſumer leur ſanté & leur fortune dans les pénibles travaux de la guerre, avaient obtenu de Louis XIV la conſolation du Français, une marque d'honneur, qui les ſuivant par-tout, annonce les dettes de la Patrie, & ſuffit à ſes bienfaiteurs. Le vieux Soldat, auſſi avide de gloire que ſon Officier, gémiſſait de voir ſes longs ſervices ignorés, de n'avoir aucun ſigne remarquable qui pût les atteſter à ſes concitoyens, & lui apporter le reſpect public pour récompenſe. Un Miniſtre ennemi du faſte, & qui aime la ſolide gloire, ſent le premier ce beſoin du Soldat Français ; il le confie au Monarque : & dans le moment où tant de Rois voiſins conduiſent leurs Soldats par la terreur des châtimens, le Roi propoſe aux ſiens l'émulation des honneurs. Pour décorer les Soldats vétérans, ſelon la durée de leurs ſervices, différentes marques de diſtinction ſont envoyées dans tous les Régimens du Royaume ; auſſi-tôt l'allégreſſe, le raviſſement, l'enthouſiaſme, s'emparent de toutes les ames ; d'un bout du Royaume à l'autre, le jour de cette cérémonie militaire devient la fête de l'Honneur. On voit ces reſpectables Vétérans verſer

des pleurs de joie & de reconnaissance sur le sceau de la valeur que l'Officier leur attache lui-même ; l'Officier qui répand à son tour des larmes de tendresse & d'estime, en embrassant les anciens compagnons de sa gloire : on voit les jeunes Soldats compter, appeler les années qui leur manquent, & soupirer d'envie en se consolant par l'espoir : le Peuple pleure aussi d'admiration autour de ses défenseurs, & apprend à sentir toute la dignité de leur état : une foule d'anciens Soldats, qui avaient quitté leurs étendards, après avoir rempli le temps prescrit pour le service de la Patrie, accourent, & redemandent, avec leurs armes, le droit de mériter l'illustration de leurs successeurs : enfin des étrangers, témoins de cette scène attendrissante, laissent eux-mêmes échapper des larmes non suspectes, & ne peuvent dans leur saisissement proférer que ces deux mots : Quelle Nation ! Quelle Nation ! . . . . Eh bien ! Français, pourriez-vous vous refuser votre propre estime ?

La refuseriez-vous à ce dernier trait aussi grand, mais moins connu ? Il est des Peuples chez lesquels on a besoin, dans des attaques meurtrières, d'égarer la raison du Soldat, pour lui cacher le péril où on l'expose. Mais

le François marche de ſang-froid à la mort, parce qu'il voit toujours l'honneur à côté d'elle. Néanmoins il eſt arrivé pendant la dernière guerre, qu'au milieu des fatigues d'un long ſiége, dans un climat brûlant qui produit en abondance cette liqueur ſéduiſante dont l'uſage répare les forces, & dont l'abus les fait perdre, nos Soldats ſe laiſsèrent entraîner par la facilité de l'abus, & que les premières rigueurs du Général ne purent remédier au déſordre. Cet homme vraiment digne de commander à des Français, & qui les juge par ſon cœur, imagine le moyen d'être obéi ſur le champ. Il fait publier, à la tête de l'armée, que tous les Soldats qui ſeront trouvés coupables des excès qu'il a défendus, ſeront privés de la gloire de monter à l'aſſaut. De ce moment la diſcipline eſt rétablie. Il n'y eut pas un Soldat qui ne s'imposât la retenue la plus auſtère; & je n'ai pas beſoin de dire que le jour de l'aſſaut une telle armée fut victorieuſe. Si un pareil évènement ſe fût paſſé pendant les beaux jours d'Athènes ou de Rome, dans une armée commandée par Thémiſtocle ou Scipion, tous les ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis l'auraient célébré avec faſte; tous nos Ecrivains ne ceſſeraient encore de nous vanter & la haute opi-

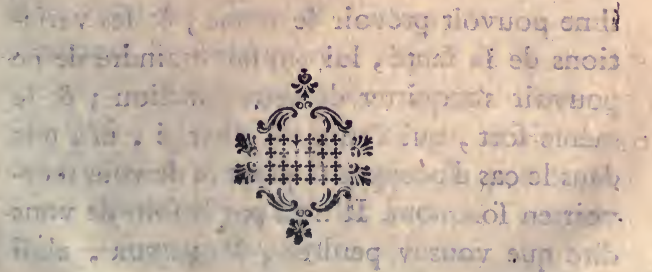
nion que le Général avait de son armée, en osant risquer cette singulière menace, & le courage altier de chacun de ces vingt mille Soldats, qui ne voit point de plus honteux châtiment que de rester à l'abri du danger, tandis que ses compagnons iront mourir pour la Patrie. Mais, MESSIEURS, est-elle moins grande, parce que notre siècle en a été témoin, parce que la plupart de ces braves Soldats vivent encore, & que le Général est le vainqueur de Minorque assis parmi vous?

Voilà les momens où il faut juger la Nation, c'est lorsqu'elle est rassemblée, lorsqu'un sentiment général peut se manifester. Ne la condamnons pas d'après les vices de quelques particuliers, encore moins d'après ces êtres isolés, qui, ne vivant que pour eux-mêmes, n'ont jamais, dans aucun siècle, ni dans aucun pays, été comptés au nombre des citoyens. Que les vrais Français se rassûrent; qu'ils ne laissent pas décourager leur vertu en croyant qu'elle est solitaire & stérile; ils sont par-tout entourés de leurs semblables. Qu'ils en jugent seulement par nos Spectacles! Lorsqu'on représente à la Nation l'héroïsme de ses pères, quelque médiocres que soient les talens du Poëte, l'ivresse du plaisir ravit, enchante tous

les eſprits, le doux frémiſſement de la joie fait palpiter tous les cœurs. Ah! lorſqu'un fils eſt indigne de ſes ancêtres, le voit-on treſſaillir d'allégreſſe devant leurs portraits? Il rougit & baiſſe les yeux. Ames de nos valeureux Chevaliers, vous reconnaiſſez vos enfans à leurs nobles tranſports: avec quelle ſatisfaction paternelle vous voyez leurs ames s'élancer vers vous, fières du bonheur de vous reſſembler!

O Patrie! j'ai donné occaſion à tes fils de te montrer combien ils ſont dignes de toi: je t'ai retrouvé des Coucys dignes de leur nom: voilà le ſeul mérite de tous mes travaux. Puiſſé-je, MESSIEURS, encouragé par vos conſeils, guidé par vos lumières, inſpiré par vos vertus, retracer avec plus de force à mes compatriotes ce qu'ils ont été, ce qu'ils ſont encore, ce qu'ils peuvent & veulent toujours être! Puiſſé-je recueillir quelques étincelles de ce feu divin qui anime le Chantre des Héros d'Yvri & de Fontenoi, ce Poëte, cet Hiſtorien, ce Philoſophe, que toutes les Muſes couronnent tour-à-tour, ce Génie ſur qui le temps n'a point d'empire, & qui jouit, en ne vieilliſſant pas, des prémices de l'immortalité! C'eſt à lui d'exciter par ſa mâle

éloquence, & de fortifier les vertus de ſa Nation, après les avoir chantées. C'eſt à vous, Messieurs, dignes Emules de ce Grand Homme qui vous admire, de conſerver, d'entretenir, par vos Ouvrages, le véritable eſprit du Patriotiſme Français dont vous êtes remplis. Que vos mains courageuſes repouſſent des hommes dangereux & inſenſés, ardens à introduire parmi nous cette ſervile imitation des mœurs étrangères qui dégrade une Nation. Et ſi jamais une partie de ce Peuple magnanime pouvait dégénérer d'elle-même & de ſes aïeux; que l'autre, par les plaintes les plus touchantes, par des leçons hardies, & ſurtout par ſes exemples, excite en elle les reproches ſecrets, les gémiſſemens de l'Honneur, & la pénètre de cette honte ſalutaire qui produit la criſe heureuſe dont l'effort ranime & régénère la Vertu.



Réponſe de M. l'Abbé LE BATTEUX, *faiſant la fonction de Directeur pour M. le Maréchal* DE RICHELIEU, *au Diſcours de M.* DE BELLOY.

MONSIEUR,

IL eût été plus flatteur pour vous, & plus agréable pour le Public, de voir aujourd'hui M. le Maréchal de Richelieu faire les honneurs de l'Académie. Une abſence néceſſaire, dont il ne pouvoit prévoir le terme, & les variations de ſa ſanté, lui ont fait craindre de ne pouvoir s'acquitter de cette fonction; & le même ſort, qui l'en avait chargé, m'a mis dans le cas d'occuper ſa place & de vous recevoir en ſon nom. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que vous y perdrez, MONSIEUR, ainſi que ceux qui m'écoutent, & que vous ne trouverez ici ni ſa délicateſſe, ni ſon eſprit.

Un

Un Homme de Lettres ſuccède aujourd'hui à un Prince du Sang : cette phraſe eſt nouvelle, & n'avoit jamais été entendue dans aucune Académie de l'Europe, non plus que celle-ci : *Un Prince du Sang a ſuccédé à un Homme de Lettres.* Les Lettres ſont redevables de l'une & de l'autre à SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE COMTE DE CLERMONT, qui a préféré à tous les titres de ſupériorité qu'il avoit droit de prendre dans l'Empire littéraire, celui de la ſimple adoption dans une Compagnie dont la première loi eſt l'égalité de ceux qui la compoſent.

LOUIS XIII, créant l'Académie Françoiſe, ne mit entr'elle & lui que ſon Miniſtre, ce Miniſtre qui fit la gloire de ſon règne, & prépara celle du ſuivant : Richelieu fut nommé Protecteur de l'Académie naiſſante. LOUIS XIV, dont les Gens de Lettres ne doivent prononcer le nom qu'avec reſpect & reconnoiſſance, fit diſparoître cet intermédiaire, & ſe donna à lui-même le titre qui avoit relevé Richelieu, quand Richelieu le portoit, & qui releva infiniment les Lettres, quand LOUIS LE GRAND l'eut pris pour lui.

Il ne reſtoit qu'une gloire, que l'Académie ne pouvoit eſpérer, qu'elle n'eût oſé deſirer,

c'étoit de voir mis dans son ordre de réception, sur la liste des Académiciens, le nom le plus auguste qui soit aujourd'hui sur la terre; M. le Comte de Clermont l'a voulu; le Roi l'a permis : époque mémorable pour les Lettres, qui ne reçurent jamais tant d'honneurs dans aucun pays, ni dans aucun siècle.

M. le Comte de Clermont fut Académicien. Il en remplit les fonctions. Le sort le fit Directeur en 1755; & en cette qualité, il fut l'Interprète de l'Académie auprès du Roi, qui, accordant la grace qu'on lui demandoit, sembla se faire un plaisir de voir l'Académie dans le Prince de son Sang, & le Prince du Sang à la tête de l'Académie.

Le Prince, ami des Lettres, l'étoit aussi de l'humanité; car rarement ces deux vertus se séparent. Toutes les vues de bien public étoient séduisantes pour lui. C'est à lui qu'on doit en partie cette idée vraiment concitoyenne, que l'Académie des Sciences exécute aujourd'hui avec tant de succès, & qui consiste à décrire, rédiger, simplifier les procédés de l'industrie humaine dans les Arts mécaniques. M. le Comte de Clermont avoit autrefois rassemblé chez lui ces mêmes Arts pour le même objet. Quel étoit leur étonnement; lorsque sortant de leurs retraites obscures, ils

ſe voyoient, au milieu des Arts d'agrément, dans un palais, où le regard d'un Prince les annobliſſoit tous à proportion de leur utilité.

Lorſqu'il ſervit dans les armées, Namur, Lawfelt, Raucoux, furent les témoins de ſon ardeur & de ſon courage intrépide. Lorſqu'il les commanda en chef, il fut père du Soldat; il maintint la diſcipline, il viſita les Hôpitaux, & y fit rentrer l'humanité. Occupé de ſon objet, plein de volonté, d'un coup d'œil juſte & sûr, tel en un mot que l'avoit jugé le Maréchal de Saxe, digne eſtimateur des qualités militaires, il n'eut qu'une choſe à regretter : ce fut d'avoir cédé, dans un moment critique, à la réſiſtance obſtinée d'un avis contraire au ſien. Il exprima ſon regret par ce mot ſimple, mais énergique : *Je n'en aurois pas tant fait tout ſeul.*

Vous venez, Monsieur, de nous tracer ſon portrait avec les couleurs nobles & fortes qui lui convenoient. Qui pouvoit mieux que vous, rendre les ſentimens du cœur François pour le ſang de nos Maîtres ?

C'eſt ce talent ſur-tout qui vous a ouvert les portes de l'Académie. Ceux qui y ſont entrés avant vous, pour avoir brillé dans la

carrière des Corneilles & des Racines, y ont été admis comme Poëtes, & par le mérite de leur genre. Vous, MONSIEUR, vous y entrez comme Poëte citoyen, par le mérite de votre genre, & par celui de votre perſonne. Dans un ſiècle qui ſembloit voué à la frivolité & à l'intérêt perſonnel, vous avez oſé nous faire entendre la voix du Patriotiſme, & vous l'avez fait avec tant de force, que la Nation entière s'eſt ſentie comme enlevée par votre enthouſiaſme. Cette Nation vive, valeureuſe, paſſionnée pour la gloire & pour ſon pays, s'eſt retrouvée dans vos Tragédies. Elle y a retrouvé ſa vertu, à laquelle elle ne croyoit preſque plus. Que ne vous doit-elle pas pour l'avoir rendue à un ſentiment ſi doux ! C'eſt pour acquitter cette dette, autant qu'il eſt en elle, que l'Académie couronne aujourd'hui vos ſuccès. On a dit que c'étoit *la Couronne civique ;* louange ſingulière, qui fait marcher enſemble votre éloge, l'éloge de la Nation, & celui de l'Académie.

C'étoit ſur de pareils ſujets que la Tragédie s'exerçoit chez les Grecs. Ils ne célébroient point ſur leurs théatres les actions des Egyptiens, des Phéniciens, des Peuples qu'ils appeloient *Barbares.* Ils célébroient celles de

leurs aïeux, de leurs pères, les leurs propres. Avec quels frémiſſemens & quelle ivreſſe le Parterre d'Athènes entendoit les Chœurs d'Eſchyle, lorſqu'en ſon ſtyle de géant, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ce frère du fameux Cynégyre (1) chantoit les combats de Marathon, de Salamine, de Platée, où il s'étoit trouvé, à ceux-là même qui avoient combattu : lorſqu'il leur donnoit en ſpectacle le Roi de Perſe, le grand Roi, rentrant dans Suſe, ſeul, ſans armes, s'écriant dans ſa douleur profonde : *O Athènes ! ſuperbe Athènes ! tu as couvert de deuil toute l'Aſie ! tu as autant de remparts que de citoyens !*

Il eſt heureux pour vous, MONSIEUR, que parmi ces grands génies qui vous ont précédé ſur la Scène Françoiſe, il y en ait à peine un ſeul qui ait indiqué cette veine ſi riche. Comment n'ont-ils point vu que l'intérêt étant l'ame de la Tragédie, la France devoit être plus intéreſſante pour nous, que la Grèce ancienne ou l'Italie ? Que nous devions être plus touchés de voir notre hiſtoire, nos loix,

(1) C'eſt cet Athénien à qui l'ennemi coupa la main droite avec laquelle il arrêtoit un vaiſſeau, puis la gauche qu'il y avoit portée enſuite, & qui enfin voulut l'arrêter avec les dents.

nos mœurs ſur la Scène, que les parricides & les inceſtes fabuleux de la Mythologie payenne ? Que les portraits de Luſignan, d'Euſtache de Saint-Pierre, de Coucy, de Bayard, de du Gueſclin, portraits de nations, comme ſont ceux de familles, conſervés de ſiècle en ſiècle par l'amour autant que par l'admiration, nous devoient être plus chers que ceux d'une mère qui égorge ſes enfans par une rage de jalouſie, ou d'un fils qui poignarde ſa mère par une vengeance méditée & de ſang-froid ? Qu'on nous montre un Héros malheureux, nous ſommes touchés, parce que c'eſt un homme : mais ſi cet homme eſt un François, quel attendriſſement ! quels tranſports ! Nous l'avons éprouvé, MONSIEUR, & vous en avez joui. Peignez-nous cette généroſité chevalereſque de nos aïeux, ces délicateſſes d'honneur, cet attachement inviolable au nom François, cet amour de dévouement pour nos Rois. Peignez cette Nobleſſe ardente & emportée, qui ne voyoit que la gloire & non le danger ; ces grandes & déſaſtreuſes journées, où *tout fut perdu, fors l'honneur*. Remontez, s'il le faut, juſqu'à ces temps de barbarie, que nous regardons aujourd'hui, heureuſement pour nous, comme les temps fabuleux de notre Hiſtoire. Depuis

les fureurs de Frédégonde & de la trop malheureuse Brunehault, en passant par les règnes des Charles & des Capets, jusqu'à celui de Saint Louis dans les fers, jusqu'à ceux des Valois, toujours braves & toujours malheureux, jusqu'à celui de Henri IV, théatre de tant d'agitations & de troubles, que de momens, que d'évènemens, publics & particuliers, n'attendent que l'art & le génie !

Je m'apperçois que je m'écarte. Je ne parle que du genre que vous avez choisi, & non de la manière dont vous l'avez traité. Mais à quoi vous eût servi le choix, sans le talent d'exécuter ? Dans le Tragique, c'est l'ame des Poëtes qui choisit les sujets ; c'est aussi l'ame qui les rend. Si vous n'aviez eu que le génie de ceux qui, dans le siècle passé, ont entrepris de chanter Clovis, Charlemagne, le siége d'Orléans ; l'intérêt des sujets nationaux se seroit éteint dans vos mains, comme dans les leurs. Mais vous avez su animer vos tableaux de l'ame de la Nation ; vous avez eu l'art de faire passer votre enthousiasme tout entier, de vous dans vos Héros, de vos Héros dans vos spectateurs. C'étoit le secret de Corneille & de Racine ; c'est celui

du plus célèbre de leurs successeurs. Vous l'avez trouvé comme eux.

Restez donc, MONSIEUR, constamment attaché au genre de sujets que vous avez choisi. Vous serez sûr de nous plaire & de nous charmer. Le tableau de nos aïeux est encore le nôtre. Nous avons renouvelé nos preuves à Fontenoi, à Berg-op-Zoom, à Mahon, à Metz sur-tout, lorsque la France fit retentir toute l'Europe de ses douleurs & de sa joie.

Vous trouverez dans la Compagnie où vous entrez, des lumières, des conseils, des modèles; vous y trouverez une suite de discussions littéraires, qui servent à perfectionner le style & à épurer le goût; vous y trouverez enfin des cœurs François, qui entreront avec plaisir dans les sentimens patriotiques de leur nouveau confrère, & qui les augmenteront encore par leur exemple.



DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Le Lundi XV Mai M. DCC. LXXV.

A LA RÉCEPTION

DE M. le Maréchal Duc DE DURAS.



M. le Maréchal Duc DE DURAS *ayant été élu par MM. de l'Académie Françoise, à la place de M.* DE BELLOY, *y vint prendre séance le Lundi* 15 *Mai* 1775, *& prononça le Discours qui suit.*

MESSIEURS,

C'EST à l'amitié seule que je dois la place dont vous m'honorez aujourd'hui. J'étois sans droit pour y prétendre ; car le simple amour des Lettres, la seule estime des grands talens, ne sont pas à mes yeux des titres suffisans : vos bontés ont suppléé à ceux qui me manquent, & j'en sens le prix dans toute son étendue. Je vous offrirai pour tribut ma sincère reconnoissance ; elle m'inspirera sans cesse le zèle le plus ardent & le desir le plus vif de profiter de vos conseils, de vos lumières &

de vos exemples. Vous voyant de plus près, Messieurs, je ne pourrai que vous admirer davantage.

Dépourvu des talens, qui ſont ſi multipliés parmi vous, je n'entreprendrai pas de retracer ici, comme je le dois, les éloges dont ce Sanctuaire des Lettres a retenti tant de fois. Que vous dirai-je de ce vaſte génie qui vous fonda, & qui vous confia le dépôt de l'immortalité des Grands Hommes ? Que pourrois-je en dire qui fût digne de vous & de lui ? Je me bornerai à ſuivre le cours hiſtorique des deſtins de l'Académie ; c'eſt tracer en même temps le progrès des talens & des lumières.

Votre Compagnie s'aſſembla ſous la protection de l'Adminiſtrateur du Royaume ; elle continua de fleurir ſous celle du Chef de la Magiſtrature ; elle parvint à ſon plus grand éclat, quand Louis XIV, ce Prince qui ſe connoiſſoit ſi bien en gloire, affecta pour jamais à la Royauté le titre de Protecteur de l'Académie. Ce fut alors & à ſa voix que s'élevèrent des génies ſublimes dans tous les genres ; ce fut alors que les Sciences, & ſur-tout les Belles-Lettres, parvinrent en France à ce degré de perfection, qui fait preſque donner la préférence au ſiècle de Louis XIV ſur celui d'Auguſte.

Son ſucceſſeur, que nous pleurons encore, ſuivit les mêmes principes, ſi favorables aux Lettres, & en vit éclore les mêmes fleurs & naître les mêmes fruits. Mais je m'arrête, Messieurs; une voix véritablement éloquente vous a peint récemment avec les traits du génie ſa bienfaiſance pour les Lettres, & ſa bonté pour ceux qui les cultivent. Il me ſiéroit mal d'oſer rien ajouter à la peinture que vous en a faite ce Magiſtrat patriote, & juſtement célèbre à tant de titres, que la voix publique appeloit depuis long-temps à la place qu'il occupe aujourd'hui parmi vous. Mais je ne puis refuſer aux mouvemens de mon cœur & à la reconnoiſſance des bienfaits dont Louis XV m'a honoré, l'hommage dû aux vertus ſociales qu'il montroit dans ſon commerce particulier.

Au milieu des occupations les plus importantes, au milieu même des peines dont le Trône eſt bien loin de garantir, on n'a jamais vu ſon caractère de douceur & d'affabilité ſe démentir un ſeul inſtant; il ſe plaiſoit à oublier ſon rang; il ne le rappeloit jamais dans la ſociété, & il poſſédoit au ſuprême degré cette égalité d'ame, ſi précieuſe dans un Sou-

verain, ſi douce à rencontrer, & même ſi rare dans un particulier.

Le détail de ces qualités aimables me ramène naturellement, Messieurs, à l'Académicien ſi digne de vos regrets, & que je ne remplacerai parmi vous que par un attachement égal au ſien pour ſes confrères : né avec des talens diſtingués, M. de Belloy en a toujours conſacré l'uſage aux vertus, qui perfectionnent les Sociétés : inſtruit par la lecture des Grecs, animé par les ſuccès éclatans de l'immortel Auteur de Zaïre, il a donné à toutes ſes productions la noble empreinte du Patriotiſme : il s'eſt fait un devoir, & ce devoir a fait ſa gloire, de n'expoſer ſur la Scène que les tableaux intéreſſans de notre Hiſtoire, de ranimer, de perpétuer l'Héroïſme national par la peinture des Héros de la Nation ; les applaudiſſemens les plus flatteurs ont été ſa récompenſe, & c'eſt à ces repréſentations que le cri du cœur François ſe fait entendre. Qui n'a pas envié le ſort des Citoyens de Calais ? Qui n'a pas retrouvé dans ſon ame la même élévation, le même courage ? Chaque ſpectateur ſe glorifioit d'être François : heureux mouvement d'orgueil patriotique qui nous

inſpiroit l'ardeur de reſſembler à nos ancêtres, & de nous ſignaler comme eux !

Il y a long-temps, MESSIEURS, qu'on a comparé les François aux Athéniens ; la facilité de mœurs, l'eſprit de curioſité, le goût des amuſemens, la paſſion des Arts, l'amour de la gloire, ont fondé la reſſemblance. M. de Belloy l'a rendue ſenſible ; & en effet, dans la ſenſation paſſionnée qu'excitoient à Paris ſes Tragédies, comment ne pas reconnoître cette impulſion vive & prompte qui agitoit Athènes, & Socrate lui-même, aux éloges funèbres des Héros ? Aimable & brave Nation, ſi ſuſceptible de tant de vertus ! Il ne faut qu'en développer le germe dans vos cœurs ; & c'étoit le but de M. de Belloy ; c'étoit l'objet ſublime de tous ſes travaux. Un tel homme étoit bien fait, MESSIEURS, pour vous être aſſocié ; vos ſuffrages couronnèrent ſes talens, & votre amitié fut le prix de ſes vertus ; vous avez connu, vous avez honoré, vous avez chéri toutes ſes qualités perſonnelles ; vous avez été les témoins de ſa conduite. Toujours noble ſans hauteur, toujours modeſte, en conſervant la juſte eſtime de ſoi-même. Né ſans fortune, il s'interdiſoit, pour l'augmenter, tous les moyens déſavoués

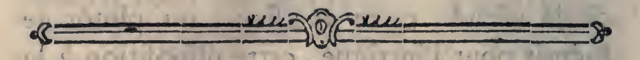
par un cœur pur & une ame élevée. Egalement éloigné de la baſſeſſe qui mendie les bienfaits, & de l'orgueil qui les repouſſe, quel bonheur de pouvoir contribuer à la ſatisfaction d'un tel homme! J'en ai joui deux fois, & j'étois alors bien plus heureux que lui. Dans ſa dernière maladie, privé des ſecours qu'exigeoit ſa ſituation, la dérobant à ſes amis, qu'il craignoit de fatiguer, ou plutôt d'affliger, ſon ſecret perça malgré lui: il parvint au Roi, & Sa Majeſté m'ordonna ſur le champ de lui donner une preuve de ſa bienfaiſance. Cette circonſtance me procura deux plaiſirs bien vifs, celui de lire dans le cœur de notre jeune Monarque ſon empreſſement à ſoulager les malheurs qui parviennent à ſa connoiſſance, & celui de voir dans l'ame de M. de Belloy les mouvemens de la reconnoiſſance la plus vraie. Il fit un effort pour la conſigner dans la dernière lettre que ſa langueur lui permit d'écrire, & ſon dernier ſentiment a été l'amour de notre nouveau Souverain.

Vous attendez, ſans doute, MESSIEURS, que je vous entretienne des qualités d'un Roi qui fait, à ſi juſte titre, l'eſpérance de la Nation; plus on l'approche, & plus on apperçoit cet eſprit d'ordre & de juſtice, cet amour

de

de la vérité, cette averſion, ou plutôt ce mépris pour l'intrigue, cette diſpoſition à la bienfaiſance, & cette rare ſimplicité de mœurs qui font la baſe de ſon caractère. Mais ſous ſon règne, aucun de ceux qui ont l'honneur de l'approcher, & le deſir de lui plaire, ne ſe haſardera à le louer autant qu'il pourroit l'être. Un ſi grand intérêt, MESSIEURS, m'impoſe la loi du ſilence, & me ſervira d'excuſe auprès de vous.





Réponſe de M. le Comte de BUFFON, *Directeur de l'Académie Françoiſe, au Diſcours de M. le Maréchal-Duc* DE DURAS.

MONSIEUR,

Aux loix que je me ſuis preſcrites ſur l'éloge, il faut ajouter un précepte également néceſſaire ; c'eſt que les convenances doivent y être ſenties, & jamais violées ; le ſentiment qui les annonce doit régner par-tout, & vous venez, MONSIEUR, de nous en donner l'exemple. Mais ce tact attentif de l'eſprit, qui fait ſentir les nuances des fines bienſéances, eſt-il un talent ordinaire qu'on puiſſe communiquer, ou plutôt n'eſt-il pas le dernier réſultat des idées, l'extrait des ſentimens d'une ame exercée ſur des objets que le talent ne peut ſaiſir ? La nature donne la force du génie, la trempe du caractère, & le moule du

cœur : l'éducation ne fait que modifier le tout; mais le goût délicat, le tact fin, d'où naît ce sentiment exquis, ne peuvent s'acquérir que par un grand usage du monde dans les premiers rangs de la société. L'usage des livres, la solitude, la contemplation des œuvres de la Nature, l'indifférence sur le mouvement du tourbillon des hommes, sont, au contraire, les seuls élémens de la vie du Philosophe. Ici, l'Homme de Cour a donc le plus grand avantage sur l'Homme de Lettres; il louera mieux & plus convenablement son Prince & les Grands, parce qu'il les connoît mieux, parce que mille fois il a senti, saisi ces rapports fugitifs, que je ne fais qu'entrevoir.

Dans cette Compagnie, nécessairement composée de l'élite des hommes en tout genre, chacun devroit être jugé & loué par ses pairs; notre formule en ordonne autrement; nous sommes presque toujours au dessus ou au dessous de ceux que nous avons à célébrer; néanmoins il faut être de niveau pour se bien connoître; il faudroit avoir les mêmes talens pour se juger sans méprise. Par exemple, j'ignore le grand art des négociations, & vous le possédez : vous l'avez exercé, MONSIEUR, avec tout succès, je puis le dire; mais il m'est

impoſſible de vous louer par le détail des choſes qui vous flatteroient le plus ; je ſais ſeulement, avec le Public, que vous avez maintenu pendant pluſieurs années, dans des temps difficiles, l'intimité de l'union entre les deux plus grandes Puiſſances de l'Europe ; je ſais que devant nous répréſenter auprès d'une Nation fière, vous y avez porté cette dignité qui ſe fait reſpecter, & cette aménité, qu'on aime d'autant plus, qu'elle ſe dégrade moins ; fidèle aux intérêts de votre Souverain, zélé pour ſa gloire, jaloux de l'honneur de la France, ſans prétention ſur celui de l'Eſpagne, ſans mépris des uſages étrangers, connoiſſant également les différens objets de la gloire des deux Peuples, vous en avez augmenté l'éclat en les réuniſſant.

Répréſenter dignement ſa Nation ſans choquer l'orgueil de l'autre ; maintenir ſes intérêts par la ſimple équité ; porter en tout juſtice, bonne foi, diſcrétion ; gagner la confiance par de ſi beaux moyens ; l'établir ſur des titres plus grands encore, ſur l'exercice des vertus, me paroît un champ d'honneur ſi vaſte, qu'en vous en ôtant une partie, pour la donner à votre noble Compagne d'ambaſ-

ſade, vous n'en ſerez ni jaloux, ni moins riche. Quelle part n'a-t-elle pas eue à tous vos actes de bienfaiſance ? Votre mémoire & la ſienne ſeront à jamais conſacrées dans les faſtes de l'humanité, par les faits que je vais rapporter.

Accoutumés à donner noblement, c'eſt-à-dire en ſilence, vos bienfaits charitables que vous vouliez tenir ſecrets, éclatèrent tout-à-coup à Madrid ; l'abondance en fit reconnoître la ſource ; des ſommes conſidérables, même pour votre fortune, étoient en effet diſtribuées chaque jour à tous les indigens : les ſoulager en tout pays, en tout temps, c'eſt profeſſer l'amour de l'humanité ; c'eſt exercer la première & la plus haute de toutes les vertus. Vous en eûtes la ſeule récompenſe qui ſoit digne d'elle ; pluſieurs fois, tous deux applaudis & ſuivis par des acclamations de reconnoiſſance, vous avez joui de ce bien, plus grand que tous les autres biens, de ce bonheur divin que les cœurs vertueux ſont ſeuls en état de ſentir.

Vous l'avez rapporté parmi nous, Monsieur, ce cœur plein d'une noble bonté ; je pourrois appeler en témoignage une Pro-

vince entière, qui ne démentiroit pas mes éloges ; mais je ne puis les terminer sans parler de votre amour pour les Lettres, de votre prévenance pour ceux qui les cultivent ; c'est donc avec un sentiment unanime, que nous applaudissons à nos propres suffrages : en nous nommant un confrère, nous acquérons un ami ; soyons toujours, comme nous le sommes aujourd'hui, assez heureux dans nos choix, pour n'en faire aucun qui n'illustre les Lettres.

Les Lettres ! chers & dignes objets de ma passion la plus constante, que j'ai de plaisir à vous voir honorées ! que je me féliciterois si ma voix pouvoit y contribuer ! Mais c'est à vous, MESSIEURS, qui maintenez leur gloire, à en augmenter les honneurs. Je vais seulement tâcher de seconder vos vues, en proposant aujourd'hui ce qui depuis long-temps fait l'objet de nos vœux.

Les Lettres, dans leur état actuel, ont plus besoin de concorde que de protection ; elles ne peuvent être dégradées que par leurs propres dissentions. L'empire de l'opinion n'est-il donc pas assez vaste pour que chacun puisse y habiter en repos ? Pourquoi se faire la

guerre ? L'émulation n'a jamais produit l'envie que dans les petites ames : on croit triompher en terniſſant un éclat qui ſouvent n'offuſque que nous ſeuls ; on ſe félicite en rabaiſſant la réputation d'un homme, dont le ſeul défaut eſt de penſer autrement ; & ſur quelles matières ? Sur des choſes futiles, ſouvent de pure ſpéculation, & preſque toujours plus que problématiques. Eh ! MESSIEURS, nous demandons la tolérance, accordons-la donc, exerçons-la pour en donner l'exemple. Ne nous identifions pas avec nos Ouvrages ; diſons qu'ils ont paſſé par nous, mais qu'ils ne ſont pas nous : ſéparons-en notre exiſtence morale ; fermons l'oreille aux aboiemens de la critique ; au lieu de défendre ce que nous avons fait, recueillons nos forces pour faire mieux ; ne nous célébrons jamais entre nous que par l'approbation ; ne nous blâmons que par le ſilence ; ne faiſons ni tourbe, ni cotterie, & que chacun pourſuivant la route que lui fraye ſon génie, puiſſe recueillir ſans trouble le fruit de ſon travail. Les Lettres prendront alors un nouvel eſſor, & ceux qui les cultivent un plus haut degré de conſidération ; ils ſeront généralement révérés par leurs vertus, autant qu'admirés par leurs talens.

Qu'un Militaire du haut rang, un Prélat en dignité, un Magiſtrat en vénération, célèbrent avec pompe les Lettres & les Hommes dont les Ouvrages marquent le plus dans la Littérature ; qu'un Miniſtre vertueux & bien intentionné les accueille avec diſtinction, rien n'eſt plus convenable, je dirois rien de plus honorable pour eux-mêmes, parce que rien n'eſt plus patriotique. Que les Grands honorent le mérite en public, qu'ils expoſent nos talens au grand jour, c'eſt les étendre & les multiplier ; mais qu'entr'eux les Gens de Lettres ſe ſuffoquent d'encens, ou s'inondent de fiel, rien de moins honnête, rien de plus préjudiciable en tout temps, en tous lieux. Rappelons-nous l'exemple de nos premiers Maîtres ; ils ont eu l'ambition inſenſée de vouloir faire ſecte. La jalouſie des Chefs, l'enthouſiaſme des Diſciples, l'opiniâtreté des Sectaires, ont ſemé la diſcorde & produit tous les maux qu'elle entraîne à ſa ſuite. Ces Sectes ſont tombées, comme elles étoient nées, victimes de la même paſſion qui les avoit enfantées, & rien n'a ſurvécu ; l'exil de la ſageſſe, le retour de l'ignorance, ont été les ſeuls & triſtes fruits de ces chocs de vanité, qui, même par leurs ſuccès, n'aboutiſſent qu'au mépris.

Le digne Académicien, auquel vous ſuccédez, Monsieur, peut me ſervir d'exemple, par ſon reſpect conſtant pour la réputation de ſes Confrères, par ſa liaiſon intime avec ſes rivaux : M. de Belloy étoit un homme de paix, amant de la vertu, zélé pour ſa patrie, enthouſiaſte de cet amour national qui nous attache à nos Rois. Il eſt le premier qui l'ait préſenté ſur la Scène, & qui, ſans le ſecours de la fiction, ait intéreſſé la Nation pour elle-même par la ſeule force de la vérité de l'Hiſtoire. Juſqu'à lui, preſque toutes nos Pièces de Théâtre ſont dans le Coſtume antique, où les Dieux méchans, leurs Miniſtres fourbes, leurs Oracles menteurs, & des Rois cruels, jouent les principaux rôles : les perfidies, les ſuperſtitions & les atrocités, rempliſſent chaque ſcène. Qu'étoient les hommes ſoumis alors à de pareils tyrans ? Comment, depuis Homère, tous les Poëtes ſe ſont-ils ſervilement accordés à copier le tableau de ce ſiècle barbare ? Pourquoi nous expoſer les vices groſſiers de ces peuplades encore à demi-ſauvages, dont même les vertus pourroient produire le crime ? Pourquoi nous préſenter des ſcélérats pour des Héros, & nous peindre éternellement de petits oppreſſeurs d'une ou deux bourgades comme de grands Monarques ?

Ici, l'éloignement grossit donc les objets plus que dans la nature il ne les diminue. J'admire cet art illusoire qui m'a souvent arraché des larmes pour des victimes fabuleuses ou coupables : mais cet art ne seroit-il pas plus vrai, plus utile & bientôt plus grand; si nos hommes de génie l'appliquoient, comme M. de Belloy, aux grands personnages de notre Nation.

Le Siége de Calais & le Siége de Troye, quelle comparaison, diront les gens épris de nos Poëtes tragiques ! les plus beaux esprits, chacun dans leur siècle, n'ont-ils pas rapporté leurs principaux talens à cette ancienne & brillante époque à jamais mémorable ? Que pouvons-nous mettre à côté de Virgile & de nos Maîtres modernes, qui tous ont puisé à cette source commune ? Tous ont fouillé les ruines & recueilli les débris de ce Siége fameux, pour y trouver les exemples de vertus guerrières, & en tirer les modèles des Princes & des Héros : leurs noms ont été répétés, célébrés tant de fois, qu'ils sont plus connus que ceux des Grands Hommes de notre propre siècle.

Cependant ceux-ci sont consacrés par l'Histoire, & les autres ne sont célèbres que

par la fiction : je le répète, quels étoient ces Princes ? Que pouvoient être ces prétendus Héros ? Qu'étoient même ces Peuples Grecs ou Troyens ? Quelles idées avoient-ils de la gloire des armes ? idées qui néanmoins sont malheureusement les premières développées dans tout Peuple sauvage ; ils n'avoient pas même la notion de l'honneur ; & s'ils connoissoient quelques vertus, c'étoient des vertus féroces qui excitent plus d'horreur que d'admiration ; cruels par superstition autant que par instinct ; rebelles par caprice, ou soumis sans raison ; atroces dans les vengeances ; glorieux par le crime, les plus noirs attentats donnoient la plus haute célébrité. On transformoit en Héros un être farouche, sans ame, sans esprit, sans autre éducation que celle d'un lutteur ou d'un coureur : nous refuserions aujourd'hui le nom d'homme à ces monstres dont on faisoit des Dieux.

Et que peut indiquer cette imitation, ce concours successif des Poëtes à toujours présenter l'Héroïsme sous les traits de l'espèce humaine encore informe ? Que prouve cette présence éternelle des Acteurs d'Homère sur notre Scène, sinon la puissance immortelle d'un premier génie sur les idées de tous les

hommes ? Quelque ſublimes que ſoient les Ouvrages de ce Père des Poëtes, ils lui font moins d'honneur que les productions de ſes deſcendans, qui n'en ſont que les gloſes brillantes ou de beaux commentaires. Nous ne voulons rien ôter à leur gloire ; mais après trente ſiècles des mêmes illuſions, ne doit-on pas au moins en changer les objets ?

Les temps ſont enfin arrivés. Un d'entre vous, MESSIEURS, a oſé le premier créer un Poëme pour la Nation, & ce ſecond génie influera ſur trente autres ſiècles : j'oſerois le prédire, ſi les hommes, au lieu de ſe dégrader, vont en ſe perfectionnant ; ſi le fol amour de la Fable ceſſe enfin de l'emporter ſur la tendre vénération que l'homme ſage doit à la vérité, tant que l'Empire des Lis ſubſiſtera, la Henriade ſera notre Iliade ; car, à talent égal, quelle comparaiſon, dirai-je à mon tour, entre le bon & le grand Henri & le petit Ulyſſe, ou le fier Agamemnon, entre nos Potentats & ces Rois de Village, dont toutes les forces réunies feroient à peine un détachement de nos armées ? Quelle différence dans l'art même ? N'eſt-il pas plus aiſé de monter l'imagination des hommes, que d'élever leur raiſon ; de leur montrer des manne-

quins giganteſques de Héros fabuleux, que de leur préſenter des portraits reſſemblans de vrais hommes vraiment grands ?

Et quel doit être le but des répréſentations théâtrales, quel peut en être l'objet utile, ſi ce n'eſt d'échauffer le cœur, & de frapper l'ame entière de la Nation par les grands exemples & par les beaux modèles qui l'ont illuſtrée ? Les étrangers ont avant nous ſenti cette vérité; le Taſſe, Milton, le Camoens, ſe ſont écartés de la route battue ; ils ont ſu mêler habilement l'intérêt de la religion dominante à l'intérêt national, ou bien à un intérêt encore plus univerſel : preſque tous les Dramatiques Anglois ont puiſé leurs ſujets dans l'Hiſtoire de leur Pays : auſſi la plupart de leurs Pièces de Théâtre ſont-elles appropriées aux mœurs angloiſes ; elles ne préſentent que le zèle pour la liberté, que l'amour de l'indépendance, que le conflit des prérogatives. En France, le zèle pour la Patrie, & ſur-tout l'amour de notre Roi, joueront à jamais les rôles principaux ; & quoique ce ſentiment n'ait pas beſoin d'être confirmé dans des cœurs François, rien ne peut les remuer plus délicieuſement que de mettre ce ſentiment en action, & de le faire paroître ſur la Scène

avec toute ſa nobleſſe & toute ſon énergie. C'eſt ce qu'a fait M. de Belloy ; c'eſt ce que nous avons tous ſenti avec tranſport à la répréſentation du Siége de Calais ; jamais applaudiſſemens n'ont été plus univerſels ni plus multipliés : mais, MONSIEUR, l'on ignoroit juſqu'à ce jour la grande part qui vous revient de ces applaudiſſemens. M. de Belloy a dit à ſes amis, qu'il vous devoit le choix de ſon ſujet, & qu'il ne s'y étoit arrêté que par vos conſeils. Il parloit ſouvent de cette obligation : avons-nous pu mieux acquitter ſa dette qu'en vous priant, MONSIEUR, de prendre ici ſa place !

FIN du ſixième & dernier Volume.

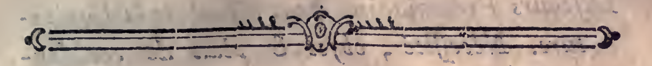


TABLE
DES MATIÈRES
DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA

Du Tome Sixième.

PAGE 19, *lign.* 24 & 25, qui n'ont pas mêmes, *lis.* qui n'ont pas même.

Pag. 22, *lign.* 22, Quintillien, *lis.* Quintilien.

Pag. 36, *lign.* 20, multituc, *lis.* multitude.

Pag. 114, lign. pénultième, *Agricolæ facto*, lis. *Agricolæ fracto*, &c.

Pag. 139, *lign.* 6, l'autre eſt peut-être ingrat, *liſ.* l'autre eſt peut-être un ingrat.

Pag. 152, *lign.* 25, je leurs ſoumets, *liſ.* je leur ſoumets.

Pag. 161, *lign.* 5, fur, *liſ.* ſur.

Pag. 166, *lign.* 16, tant d'erreurs de détails, *liſ.* tant d'erreurs de détail.

Pag. 223, *vers* 2, que vous le retenez, *liſ.* que vous les retenez.

Pag. 237, *vers* 6, reſte encore pour les autres, *liſ.* reſte encor pour les autres.

Pag. 256, *vers antépénultième*, enchaine les vertus, *liſ.* enchainent les vertus.

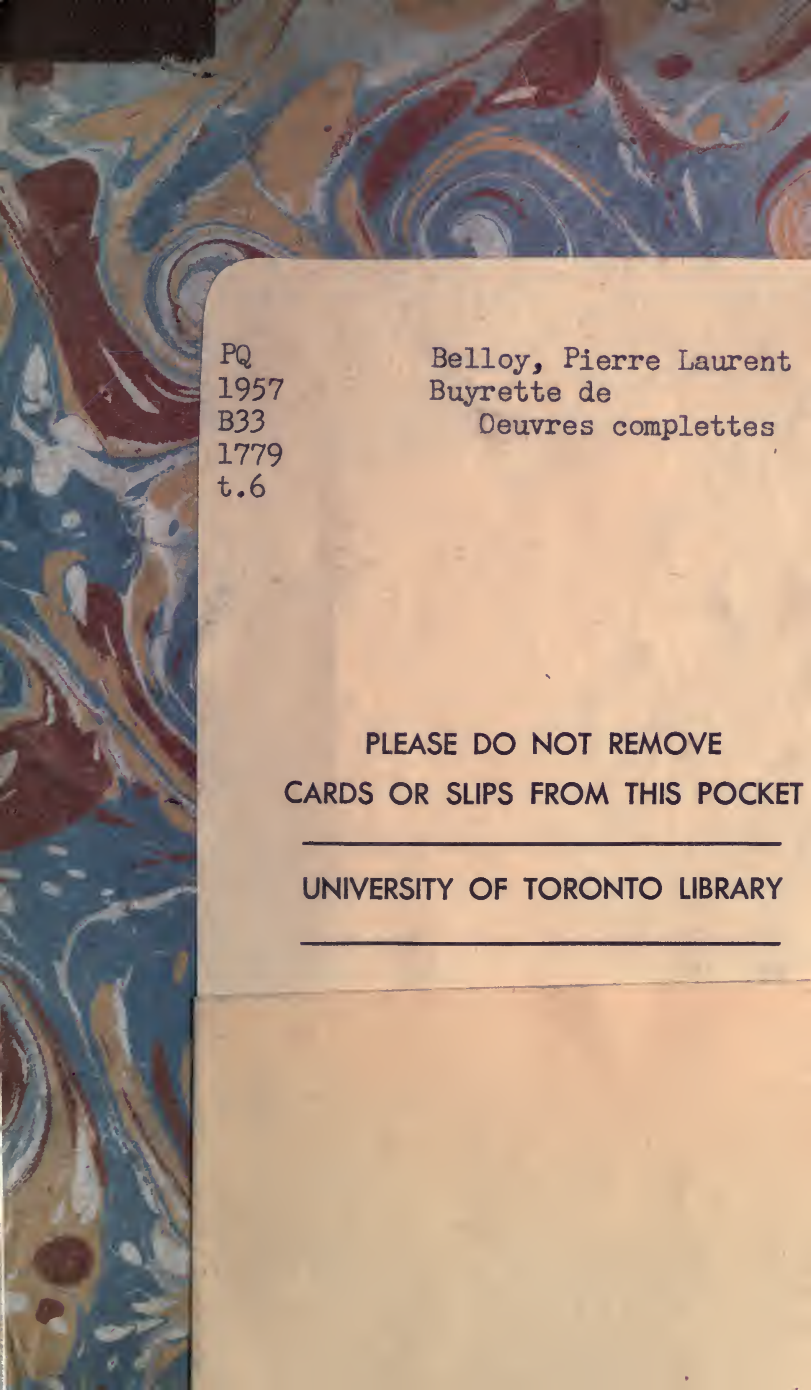
Pag. 343, *vers* 14, on ſemait, *liſ.* ou ſemait.

Pag. 373, *lign*, 1, Traduction de l'Ode d'Horace, *liſ.* Traduction de l'Ode troiſième d'Horace.

Ibid. *lign.* 2, ſuſpend leur haleine, *liſ.* ſuſpende leur haleine.

Pag. 381, *lign.* 16, Vipere Pus, *liſ.* Vipère, Pus.





PQ
1957
B33
1779
t.6
Belloy, Pierre Laurent
Buyrette de
Oeuvres complettes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

